

ROMAN

LARA PARKER

# DARK SHADOWS



Tome II  
RÉMINISCENCE

LAURENCE  
JAFON

# **LARA PARKER**

## **DARK SHADOWS**

### **Tome 2**

# **RÉMINISCENCES**

Barnabas Collins est de nouveau humain, libéré de sa condition de vampire grâce aux efforts de Julia, une brillante scientifique. Dans un élan de gratitude, il lui a demandé sa main, mais son cœur ne bat que pour la mystérieuse Antoinette, nouvelle propriétaire des ruines de l'ancienne demeure familiale de Collinwood. Il apprend vite que cette femme étrange s'est installée dans la région pour être au côté de sa fille tourmentée jusqu'à la démence par les réminiscences d'une prétendue vie antérieure, où elle aurait été brûlée vive pour sorcellerie lors des procès de Salem... et condamnée par un des ancêtres de Barnabas ! Pourtant, l'ancien vampire est prêt à tout pour gagner l'amour d'Antoinette, réparer les erreurs du passé et, surtout, protéger son nouvel amour et sa fille. Car, après avoir découvert un corps exsangue dans son ancien tombeau, il en est désormais certain, un nouveau vampire rôde à Collinsport...

eBook Made By Athame

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pascal Loubet

*Michel Lafon*

Déjà paru du même auteur et chez le même éditeur :

*Dark Shadows, tome 1 : La Malédiction d'Angélique*

Titre original *Dark Shadows: The Salem Branch*

©Lara Parker, 2006 © Dan Curtis Production, Inc., 2006

Première publication par Tor Edition : 2006. Tor® est une marque déposée de Tom Doherty Associates, LLC. Publié par arrangement avec Tom Doherty Associates, LLC.

Tous droits réservés. © Éditions Michel Lafon, 2012, pour la traduction française 7-13, boulevard Paul-Emile-Victor - Ile de la Jatte 92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon](http://www.michel-lafon.com) .com

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Pour ma famille, Jim, Rick, Miranda, Andy, Celia et Coiti.*

*Avec toute mon affection.*

*J'ai croisé dans les prés une dame, Belle, très belle, enfant de fée, Les cheveux longs et le pas léger, Mais les yeux égarés.*

*Je fis de fleurs guirlande à son front, Bracelets, ceinture embaumée ; En son regard crus voir qu'elle aimait, Comme en ses doux soupirs.*

*Je l'assis sur mon coursier à l'amble, Et ne vis qu'elle au long du jour ; Penchée de côté, elle chantait Une chanson de fée.*

*En m'offrant racines savoureuses, Miel sauvage et manne en rosée, Elle dit, en son langage étrange : «Je t'aime d'amour vrai. »*

*M'amenant jusqu'à sa grotte d'elfe Elle y pleura et soupira ; Là, je fermai chaque œil égaré, Y posant deux baisers.*

*Là, me berçant, elle m'endormit ; Là, j'ai rêvé, malheur à moi ! Un rêve, à jamais mon dernier rêve, Sur la froide colline.*

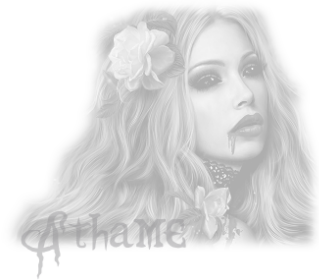
*Je les vis tous, rois, princes, guerriers, Pâles, d'une pâleur de mort, Criant : « La belle dame sans merci Te tient sous son empire ! »*

*Je vis leur bouche affamée dans l'ombre Béante en sinistre présage, Et m'éveillant, ici me trouvai Sur la froide colline.*

*« La Belle Dame sans merci », John Keats*

*Si vous prenez ma vie, Dieu ne vous laissera que sang à boire.*

*Sarah Good, sur l'échafaud Salem, colonie du Massachusetts 19 juillet 1692*



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Prologue



*Salem — 1692*

Cet automne-là, alors qu'elle roulait dans la charrette vers Gallows Hill, Miranda du Val ne pensait pas au bébé à qui on lui avait laissé donner la tétée une dernière fois, ni à Andrew Merriweather, qu'on avait déjà brisé et banni de la forêt, ni à Judah Zachery, que l'on avait décapité et dont le corps était enterré loin de la tête. Elle songeait à sa ferme incendiée par les torches du diable, aux érables flamboyant dans le ciel et au ruisseau dont la digue des castors avait fait un étang. Elle avait fini par le leur laisser, jugeant qu'un étang valait aussi bien qu'un bois.

Elle ne craignait pas ce qui allait arriver. Cela ne durerait qu'un instant, puis ce seraient les ténèbres. La pendaison n'était guère plus qu'une humiliation. Brûler les sorcières, comme on le faisait depuis des siècles, était la seule manière de récupérer des terres, mais parfois même sans succès. Un bûcher aurait été un supplice : ses arbres bien-aimés devenus des fagots à ses pieds, puis le tourbillon de flammes et de fumée suffocante qui l'aurait rendue à la poussière de ses origines. La pendaison, c'était un jeu d'enfants. Et ces villageois avaient aussi peu de raison et autant de cruauté que des enfants.

La charrette tressauta dans les ornières et Miranda se cogna à la rambarde. Elle sentit contre son dos la vie qui animait le bois neuf. Elle aurait pu lui commander de se libérer de ses clous, s'effondrer sur les roues ou même s'enflammer. Mais elle était entravée au plancher, par des chaînes qu'on l'avait contrainte à payer - tout comme le salaire du bourreau — avec le maigre prix qu'on lui avait offert pour sa terre. Elle était lasse de tous ces gens, de cette ville de Salem hypocrite et sans cœur. Mieux valait partir ailleurs, à présent.

Et elle se vengerait. Tous les sermons prononcés dans les églises de Nouvelle-Angleterre seraient impuissants contre la malédiction qu'elle allait

lancer depuis, l'échafaud. Bien des choses pouvaient renforcer un maléfice, mais le sang d'un enfant était le plus prisé des jeteuses de sorts.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 1



*Collinsport— 1971*

Sur la route plongée dans la nuit, la Bentley vrombissait entre les rangées d'arbres. La chaussée mouillée reflétait les phares et la voiture soulevait un tourbillon de feuilles. Barnabas Collins adorait les sensations qu'elle lui procurait, sa puissance, le grondement mélodieux du moteur. C'était l'un des rares plaisirs de son existence. Depuis qu'il avait appris à conduire, il avait trouvé une consolation dans cette carrosserie noire et luisante qui l'enveloppait comme une carapace — ou un cercueil.

—Vous allez pas le croire, Barnabas. Ça tient pas debout. C'est vrai, quand on y pense.

Assis à côté de lui sur le siège en cuir, Willie regardait par la vitre. Son rhume des foins était revenu avec les fleurs des champs et il avait la respiration sifflante. Barnabas jeta un coup d'œil aux ongles rongés de Willie accrochés aux revers de sa veste.

—Elle a dû trouver les plans d'origine, je ne vois que cela.

—Non, c'est pas seulement les mêmes pièces et le même escalier. C'est vraiment vieux, ça a des siècles. Où vous voulez trouver les plans pour faire ça ?

—C'est le but de la restauration, Willie : produire une réplique aussi authentique que possible.

—Ouais, eh bien, attendez de voir.

Willie sortit un mouchoir crasseux de sa poche et se moucha.

—Qu'est-ce que vous faisiez à rôder du côté de l'Ancienne Demeure, d'ailleurs ?

—Roger m'a envoyé voir ce que faisaient les hippies qui campent dans les bois derrière le cimetière. Il veut qu'ils déguerpissent.

—Des hippies ?

—En bas... près de la rivière, dans des tentes. Elle les laisse camper là. Elle va même des fois dormir en plein air avec eux.

—Elle est chez elle.

—Roger dit qu'ils fument, voyez. De l'héroïne ou je sais pas quoi.

—Je lui avais déconseillé de lui vendre ces ruines.

—Ouais, je comprends bien pourquoi vous l'aimez pas, Barnabas.

—Je n'ai jamais dit que je ne l'aimais pas.

—Elle ressemble drôlement à ce portrait d'Angélique.

—Ah bon ? Je n'avais pas remarqué.

À force de se cramponner au volant, Barnabas avait des fourmis dans les bras. Il n'avait pas parlé à la femme qui avait acheté l'Ancienne Demeure et l'avait intentionnellement évitée depuis le matin où Roger les avait présentés dans le bureau ; cependant, il ne cessait de penser à elle.

Non seulement elle ressemblait à celle qui avait autrefois fait de sa vie un enfer - Angélique ~, mais il était convaincu que ce n'était pas qu'une ressemblance. Son ancienne ennemie était revenue.

—Ils ont un campement bien organisé, continuait Willie. Des hamacs entre les arbres, un feu et un grand tonneau pour l'eau.

—Vous voulez dire que ces gens vivent vraiment dans les bois ?

—Ils nagent dans la rivière. Tout nus. Je les ai vus.

—Amusant...

—Je suis rentré par la falaise et j'ai vu l'Ancienne Demeure. Les échafaudages étaient enlevés et il y avait personne, alors...

—Vous avez décidé de jeter un coup d'oeil.

—J'avais même pas ouvert la porte que je me sentais déjà tout drôle. Et quand j'ai vu l'intérieur... c'était comme si j'avais un truc qui grouillait sur mon crâne.

Barnabas écrasa l'accélérateur et la voiture bondit dans l'obscurité. Les silhouettes massives des arbres filèrent, tendant leurs lourdes branches comme des doigts crochus, tandis que des nuages de feuilles se soulevaient dans son sillage.

—Le truc, c'est que je comprends pas comment elle a réussi à tout faire si vite.

Barnabas freina quand ils arrivèrent sur le pont. A droite, dans les phares, les colonnes de l'Ancienne Demeure brillaient d'une maladive lueur jaune. Il s'arrêta dans l'allée circulaire, coupa le moteur et écouta la respiration difficile de Willie, soudain conscient de son odeur - qu'est-ce que c'était ? un

mélange d'essence, de fumée de bois et de velours sale et humide. Au bout d'un long moment durant lequel il tenta de se calmer, il se força à se retourner pour regarder la demeure où il avait purgé sa peine. Six mois s'étaient écoulés depuis qu'elle avait été réduite en cendres. Et pourtant, tout y était : l'immense portique, les parapets, les épaisses moulures. Un frisson le glaça quand il aperçut le globe enchaîné au fronton de l'entrée. Où avait-elle trouvé une copie identique ?

—Que faisons-nous ? demanda-t-il à Willie.

—Allez-y. Il faut que vous voyiez.

La nuit était noire et silencieuse. Des nuages voilaient jusqu'aux étoiles et Barnabas remonta le col de sa cape. Willie avait apporté une grosse torche dont le faisceau balayait la pelouse et la petite éminence où se dressait la maison. Le sol était couvert de feuilles détrempées que le vent avait accumulées le long du porche. Une fois de plus, comme dans la Bentley, il eut la sensation de ne rien peser, de voler, comme si la terre était loin au-dessous de lui. Pourtant, il entendait le bruit de ses pas comme du papier qu'on froisse. Ce souvenir aérien ne suffisait pas à l'entraîner loin de cet endroit ignoble.

La lumière clignota sur les trois marches arrondies ; des briques effritées scintillèrent sous la couche de feuilles. De la mousse recouvrait la maçonnerie comme des éclaboussures de sang. Barnabas hésita à poursuivre, non à cause des mises en garde de Willie, mais parce qu'il lui sembla entendre un cri humain dans les profondeurs de la maison.

—Vous vous rendez compte que c'est une violation de propriété privée, ce que nous faisons ?

—Mais non, y a personne à cette heure-ci.

Peut-être que c'était le cri d'un petit d'une chouette ou celui de la souris que sa mère lui avait apporté pour le nourrir. Barnabas posa la main sur l'un des trente-deux énormes piliers du portique. Ils étaient restés debout après l'incendie. La nouvelle propriétaire n'aurait jamais pu trouver des arbres avec des troncs aux mêmes dimensions que ceux qui avaient soutenu la maison pendant deux siècles. La torche éclaira la peinture craquelée, la base arrondie et fendillée, puis le fronton, qui était neuf. La corniche surchargée au-dessus des colonnes doriques était parfaitement restaurée, couronnée par le parapet ajouré qui entourait le toit. Barnabas fut subitement effrayé de ce qui se trouvait à l'intérieur.

Comme toujours quand le bois gonflé avec le temps pèse sur les charnières rouillées, la lourde porte fut difficile à ouvrir. Elle raclait le plancher et la torche révéla dans le bois une entaille circulaire que Barnabas se rappelait avoir toujours vue. Des picotements lui envahirent les épaules et la nuque.

La torche glissa sur le papier peint du vestibule plongé dans l'ombre et illumina l'escalier. Barnabas retint le bras de Willie pour éclairer de nouveau le mur devant eux. Le motif au tampon, avec ses iris stylisés et ses frises de feuilles, était identique à celui qu'il avait admiré tant de fois dans le passé.

—Je vous avais bien dit, chuchota Willie.

Quand il entra dans le salon et vit l'immense cheminée de style Empire en marbre brun d'Italie, des souvenirs familiers l'envahirent. Il se rappela s'être agenouillé devant l'âtre moins d'un an plus tôt et, en entendant le rire d'Angélique résonner dans sa tête, d'avoir craqué la première allumette qui allait déclencher la catastrophe.

Il se retint d'une main sur la gracieuse courbe de marbre et contempla le tapis, la porte-fenêtre donnant sur le bureau, la tenture écarlate à la fenêtre. Dans son esprit défilèrent des souvenirs trompeurs qu'il crut imaginés par son inconscient. En balayant la pièce, effaré, il reconnut les mêmes vitraux, le parquet verni et patiné, la grande arche donnant sur le couloir et les escaliers. La stupéfaction l'envahit. Était-ce un tour de magie ? La maison n'avait-elle jamais brûlé ? Ces flammes spectrales montant dans le ciel n'avaient-elles été qu'une vision, un mirage né d'une rancœur désespérée ? Tout était comme autrefois : lourd, abîmé, peuplé de fantômes.

—Qu'est-ce que je vous avais dit, Barnabas ? Ça fait peur, non ?

Il prit la torche et éclaira sur le mur les candélabres dont les bougies ruisselaient déjà de cire, tout comme le grand lustre suspendu au milieu de la moulure centrale. Son esprit lui jouait des tours, le forçait à chercher d'autres exemples de cette stupéfiante reproduction qui frisait le macabre. La seule chose incongrue devait être le tapis. Il se rappelait très bien le vieux Tabriz, cet antique trésor couleur de sang. Braquant le faisceau de la torche sur la surface rouge et les franges crème, il constata avec une lugubre satisfaction qu'il était neuf et que la nouvelle maîtresse des lieux, Antoinette, n'avait pas atteint la perfection.

Du coup, intrigué, il chercha à découvrir d'autres différences. Un portrait au cadre doré était accroché au-dessus de la cheminée. S'il s'agissait d'une reconstitution fidèle de l'Ancienne Demeure, ce serait celui de sa bien-aimée Josette. Où la nouvelle propriétaire aurait-elle trouvé une copie ? Il hésita

avant de braquer la torche derrière la délicate pendule française - qui, il devait bien le reconnaître, était une réplique impeccable de celle qui avait mesuré le temps à son époque. Le doux portrait de sa bien-aimée Josette avait été remplacé par celui d'Antoinette vêtue d'une robe écarlate ou, plus précisément, d'Angélique, posant sur lui un regard lourd de sous-entendus.

Il avait repoussé jusque-là le soupçon qui le rongait inconsciemment.

—Vous êtes descendu ? demanda-t-il à Willie.

—Non. J'ai pas supporté d'aller plus loin que l'escalier. C'est là que je suis venu vous voir pour tout vous raconter.

—Eh bien, allons-y.

—Vous êtes sûr de vouloir le faire ?

—Nous devons voir au moins ce qui se trouve dans la cave.

S'il y était, alors ce serait l'indéniable preuve. Dans la cave, dans la pièce où il avait dormi, si le cercueil s'y trouvait, Barnabas serait certain que non seulement elle était venue le chercher, mais qu'elle avait tout préparé. Qu'elle avait agi ainsi pour lui arracher jusqu'au dernier lambeau de santé mentale qu'il avait réussi à acquérir durant ces dix mois d'une existence normale. Sinon, pourquoi aurait-elle reconstitué ce décor de leur vie commune ? Comment, d'ailleurs, aurait-elle pu savoir comment s'y prendre ?

En comprenant cela, il se sentit tout étourdi, comme un somnambule. Après tout, depuis l'instant où il l'avait vue, il s'était menti, il avait balayé tous ses soupçons. Bien sûr qu'elle était revenue. Pendant tout ce temps, au lieu de chercher comment lui résister et la combattre, comme un imbécile il l'avait laissée manigancer son projet et elle l'avait presque achevé.

Il ouvrit la porte de la cave et balaya du faisceau de la torche les murs noircis des fondations et les vieilles briques qui soutenaient la cheminée. En posant le pied dans l'escalier, il entendit le raclement familier d'une brique descellée, celle-là même qui le faisait trébucher chaque fois qu'il rentrerait, à l'aube, rassasié après une expédition nocturne quand il était vampire. Il braqua la torche dans l'obscurité sur les voûtes de maçonnerie. Des toiles d'araignées pendaient aux grosses solives, déchirées. Et en effet, couvert de poussière, il était bien là, intact depuis des mois. Son cercueil.

Il rendit la torche à Willie qui fit glisser le faisceau en hésitant sur l'acajou sculpté.

—Voyons si je suis dedans.

—Bon sang, Barnabas, il est forcément vide. C'est plus votre cercueil.

Ses doigts laissèrent des traces luisantes dans la poussière alors qu'il soulevait le couvercle. Combien de fois avait-il fait ce geste las quand venait le moment d'échapper à l'aube ? Le grincement des charnières était une musique qu'il se rappelait et l'invitait au sommeil. Il le releva et Willie éclaira l'intérieur.

Il était vide. Le satin bleu de son refuge ne portait même pas l'empreinte d'une silhouette assoupie.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Willie en faisant volte-face. Vous avez entendu ?

Barnabas crut d'abord que c'était le bruit de la mer, sous la falaise au bout de la pelouse. Il avait souvent entendu le fracas des vagues et le grondement du ressac résonner dans les pièces sous la maison et le bercer dans ses rêves. Mais là, il l'entendait à nouveau, plus près, dans cette pièce, un soupir et un gémissement. Il flaira l'air. Il y flottait une odeur de bois fraîchement poncé, de peinture et de vernis, mais il perçut deux autres odeurs étroitement mêlées : la puanteur du prédateur et celle de la proie.

—Barnabas, paniqua Willie. Quelqu'un vient.

—Non. Il est déjà là.

—Où ça ?

—Juste... sous ces bâches.

Un tas de chiffons de peintre raides et secs prouvait que des travaux avaient été faits dans la maison. Barnabas s'approcha des pots de peinture et des bidons de diluant, rouleaux de papier peint et pinceaux qui encombraient le sol. Il se baissa et souleva la bâche.

L'homme était encore vivant. Il leva vers lui le regard impuissant d'un chien renversé par une voiture, les os brisés mais respirant encore. D'après ses grosses chaussures, ce devait être l'un des ouvriers, peut-être resté pour ranger après le départ des autres. Il avait un visage lourd, mal rasé et portait une salopette ainsi qu'une chemise à carreaux trempée de sang. Il soupira et de petites bulles se formèrent sur ses lèvres. C'était un carnage bâclé et cruel. La tête de l'homme reposait dans une flaque de sang.

La chair déchiquetée exposait l'os, des tendons et une artère encore à peine palpitante et Barnabas résista à une tentation enfouie en soulevant la tête du pauvre homme et en plongeant son regard dans ses yeux terrifiés. Il se pencha vers lui.

—Qui vous a fait cela ?

L'homme voulut répondre, mais il ne parvint qu'à laisser échapper un chuintement étranglé.

Voulait-il lui dire de ne pas faire de bruit ? Son agresseur était-il encore dans les parages ? Un frisson glacé parcourut Barnabas alors qu'il se retournait. Mais il n'entendit que son propre souffle, le halètement de Willie et le râle du mourant dont les yeux se voilaient déjà.

—Barnabas, dit Willie en le tirant par la manche.

—Aidez-moi à le soulever... roulez la bâche autour de lui.

—Vous êtes fou ? Pour quoi faire ?

—Il faut l'enlever d'ici. Il n'est pas question que les autorités viennent fouiner et soupçonnent quelque chose.

—Mais on a rien à voir avec ça !

Barnabas se retint de gifler Willie. Ce crétin s'était toujours opposé à la moindre consigne la plus évidente. Il était gouverné par la lâcheté. Mais Barnabas n'avait personne d'autre à qui se fier, personne qui connaisse son passé et lui demeure loyal.

—Comme vous me l'avez montré, Willie, la maison est désormais parfaitement restaurée et cette pièce au sous-sol était...

—OK, Barnabas. OK, on va l'emporter jusqu'à la falaise et...

—Non, Willie. Dans le bois, plutôt. Nous allons l'enterrer là-bas.

Le cadavre était léger. Willie l'enveloppa dans la bâche qu'il noua avec un morceau de corde. Puis Barnabas et lui le portèrent jusqu'à la Bentley.

Les nuages s'étaient dissipés et la faible clarté des étoiles baignait les alentours. Le vent qui s'était levé agitait les branches des grands chênes, répandant des feuilles autour des deux hommes.

Il fallut d'abord enlever du coffre les deux tapis que Barnabas avait récemment achetés pour sa collection. Ils étaient roulés et ficelés comme le cadavre, mais plus lourds, plus volumineux, et Barnabas eut beaucoup de mal à les traîner sur le gravier et à les déposer sur la banquette arrière. Le cadavre fut chargé sans difficulté dans le coffre. Un bras sortit de la bâche et retomba sur le pare-chocs. Barnabas le prit délicatement et le remit le long du corps. Les os du poignet étaient encore souples et il tâta le poulx, mais il ne sentit rien. Il était mort, définitivement et pour toujours. Un autre malheureux avait perdu la vie pour qu'un fauve continue la sienne.

Barnabas quitta la route et slaloma dans les broussailles entre les arbres. Ils finirent par trouver un endroit désert proche de la rivière. Willie avait apporté une pelle et une pioche, mais ils durent s'y mettre à deux et il leur

fallut une heure pour creuser la fosse. Les feuilles ne facilitaient pas la tâche, car elles s'entassaient et dissimulaient les pierres que la pioche cognait bruyamment. A peine chassées, elles revenaient poussées par le vent remplir le trou qu'ils creusaient comme si c'était leur propre tombe. Finalement, ils traînèrent le cadavre dans la fosse peu profonde et le recouvrirent de terre. Les chaussures tachées de peinture qui dépassaient furent les dernières à disparaître.

En retournant à la voiture, Barnabas se sentit nauséeux. Il crut qu'il allait s'évanouir ou vomir et se souvint que c'étaient les déplaisants symptômes qu'il éprouvait depuis son traitement. Un sang neuf, fabriqué à partir de ses propres cellules osseuses, coulait dans ses veines et dans son cœur, à la place du fluide argentin et glacé du vampire. Il en avait aussi perdu l'agile souplesse, remplacée par des spasmes douloureux. Ses tempes bourdonnèrent comme si son cœur peinait à pousser ce sang trop épais pour ses veines. Il fut pris d'un étourdissement et le souffle lui manqua.

—Qu'est-ce qu'il y a, Barnabas ? Ça va pas ?

—C'est encore le traitement, murmura-t-il. Parfois, c'est insoutenable.

Il sentit ses jambes s'engourdir et se dérober sous lui. Ses mains le picotaient, comme s'il avait des fourmis, et le sang finit par revenir douloureusement à ses extrémités. Il eut une bouffée de chaleur et se demanda si les diabétiques et les épileptiques apprenaient eux aussi à déceler les premiers signes d'une crise et attendaient qu'elle commence sans rien pouvoir faire pour l'empêcher. Il se cramponna à l'épaule de Willie.

—Barnabas ?

La fièvre continuait de monter dans son sang. Un volcan s'ébrouait, bouillonnait et enflait. Il respirait avec peine, son corps palpitait comme des charbons sous un soufflet. Une sueur froide perla sur tout son corps, empestant de sa nouvelle odeur humaine. À bout de souffle et épuisé, il se mit à frissonner - comme toujours après cette réaction - et serra sa cape autour de lui.

—Je vais bien, chuchota-t-il à Willie qui le regardait avec inquiétude. Oublions tout cela.

—Oui, oui, Barnabas. On va oublier tout ce qui s'est passé cette nuit.

Un peu plus tard, Barnabas était assis devant la cheminée du salon de Collinwood. Ses bras lui faisaient encore mal, ses mains étaient couvertes

d'ampoules. A présent, il était plongé dans ses pensées. Antoinette avait-elle déposé intentionnellement son cercueil dans la pièce secrète ? Était-elle au courant pour le cadavre ? Savait-elle qu'un vampire rôdait ? Il devait y avoir un rapport. Peut-être qu'elle-même ... non, mais malgré tout, si elle était en réalité Angélique, rien ne pouvait l'arrêter.

Si elle était revenue, si cette prétendue Antoinette était vraiment elle, dans ce cas, elle était un lien vivant avec son passé. Une vive douleur lui serra la gorge. Il la détestait. Mais il était sûr de l'avoir tuée de sa propre main, d'avoir tout fait disparaître d'elle sauf le souvenir de son insatiable amour.

Et comme si ce n'était pas un tourment suffisant, un autre vampire était entré dans son domaine alors même qu'il venait de renoncer à son pouvoir.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 2



*Salem — 1692*

La chasse aux sorcières avait commencé au début de l'année, mais c'était seulement depuis quelques semaines que Miranda du Val avait commencé à se douter qu'elle était en danger. Ce jour de printemps, alors qu'elle retournait à sa ferme, elle s'était forcée à suivre le chemin et à marcher plus d'une heure. Il n'était pas question qu'on la voie dans les arbres. On avait pendu une femme à Topsfield pour avoir lu autre chose que la Bible, et une autre à Marblehead pour avoir accouché d'un enfant difforme. Le jour viendrait où on couperait la tête de Judah à Bedford et où on l'enterrerait loin de son corps afin qu'il ne rôde pas la nuit. Les pauvres, s'ils avaient su.

Elle devait faire preuve de la plus grande prudence, ne jamais laisser personne la voir voler ni donner la moindre raison de penser qu'elle était à part. Deux femmes étaient en prison à Salem en attendant leur procès : une vieille rosse vile et fourbe qui méritait de mourir ; une commère à la réputation douteuse. Mais ni l'une ni l'autre n'étaient des sorcières.

On avait noyé une fille à Whethersfield, prouvant en cela qu'elle n'était pas une sorcière — ce que Miranda aurait pu leur dire -, même si on l'avait entièrement dévêtue pour chercher des marques. Elle s'était débattue, mais l'eau pure ne l'avait jamais laissée s'échapper et elle était morte, contredisant leur sentence. Quels animaux c'étaient, ces gens qui détestaient et désiraient les femmes ! Honteux, remplis de haine et de rancune.

Elle les avait vus sortir de la maison du conseil le matin avec leurs grands chapeaux, leurs gilets noirs et leurs dentelles amidonnées, leurs visages sinistres et leurs yeux craintifs et inquisiteurs. Elle avait écouté les sermons : « Le diable a été appelé parmi nous et sa fureur est grande et terrible, et seul Dieu sait quand il sera réduit au silence. Nous devons chasser les

impurs. Qu'il ne reste aucune abomination parmi nous. » Et elle avait lu leurs pensées intimes : *Et je réprimerai moi aussi mes désirs impurs.*

En cette matinée ensoleillée, alors qu'elle marchait dans les herbes vers la forêt, elle se languissait de retourner à sa ferme, même si elle savait qu'elle la trouverait tristement envahie par la végétation. Elle avait hâte de revoir les bois et la maison construite par son père, avec sa peinture rouge fanée couleur de sang. Cela faisait six semaines qu'elle ne l'avait vue. Elle devait veiller à ce qu'on ne la lui prenne pas.

A mesure qu'elle avançait sous la voûte des arbres dans la pénombre verte mouchetée de lumière, elle songea aux innombrables nuits qu'elle avait passées enfant dans ces bois, avec les Wampanoags, avant que le révérend Collins la trouve et la ramène à Salem. Elle avait souvent dormi tout en haut des arbres, bercée par le vent. Parfois, des papillons de nuit se posaient sur ses paupières et, un matin, une araignée avait tissé sa toile sur sa bouche. Une autre fois, c'était une hirondelle qui avait fait son nid dans ses cheveux. Elle se sentait tellement chez elle dans les arbres qu'elle avait souvent les doigts collés par la résine et la plante des pieds rugueuse comme de l'écorce. Elle volait sans peine entre les branches jusqu'aux cimes. Sooleawa, c'était ainsi que les Wampanoags l'appelaient Sisika : « La fille qui vole dans les arbres ».

Quand de petits oiseaux se mirent à la suivre, elle sut qu'elle approchait de la ferme, juste derrière la crête. Une marmotte siffla dans les feuilles et son cœur bondit dans sa poitrine quand elle vit le serpent. Elle le suivit entre les fraises sauvages, et les motifs entrelacés de sa peau marbrée se confondaient avec les feuilles, le rouge, le jaune pâle et le brun des ronces. Son faible sifflement s'interrompit dans le craquement d'une brindille, puis ce fut le silence et tous les oiseaux se turent. Elle brisa une liane sur son passage et, dans la verdure, elle vit les yeux de la biche. Celle-ci était accompagnée d'un faon robuste qui venait de perdre ses taches et dont les bois veloutés commençaient à pousser. La ferme brillait entre les silhouettes des derniers arbres qui couvraient les collines d'or et de vert.

Les villageois de Salem lui prendraient sa terre s'ils pouvaient ; ils haïssaient toute femme qui possédait du bien. Ils avaient beau psalmodier les commandements, rien ne pouvait vider leurs cœurs de la convoitise. Elle nourrissait toutes leurs pensées. Le vieux Bartholomew Gedney, cet intrigant, en avait après sa ferme, c'était certain, et rien n'arrêterait son bienfaiteur, Benajah Collins, si jamais il devinait quelle était sa véritable

nature. Mais son père avait défriché les champs et construit la maison. Tout était à son nom : une plantation forestière, un torrent, une prairie et un marécage, et tous les vastes bois alentour. Elle épouserait Andrew Merriweather au printemps et ils cultiveraient cette terre ensemble. Elle parviendrait à dissimuler au monde sa nature secrète et maléfique. Andrew l'aimait et ne se doutait de rien. C'était un homme bon et simple.

Elle traversait un champ de jeunes pousses de lin quand elle sentit de l'eau s'insinuer dans ses souliers. Elle baissa les yeux et vit que le champ était inondé depuis le torrent. Les castors s'étaient remis à l'œuvre. Elle continua en pataugeant, chassant les mouches de ses yeux, et en arrivant au bord elle vit immédiatement les dégâts qu'ils avaient faits. Leur digue atteignait déjà presque un mètre de haut et cet enchevêtrement de branchages détournait l'eau vers la plus belle partie de sa plantation forestière transformée en marécage. Les petits arbres se mouraient et d'autres avaient été abattus par les castors pour alimenter leur construction.

Elle jeta son châle et pataugea jusqu'à la taille dans l'eau glacée pour commencer à arracher les branches et démolir les semaines de travail des castors. Les rameaux étaient emmêlés et solidement maintenus par un mélange de feuilles et de boue. Un gros rongeur roux apparut à la surface de l'étang et agita sa tête luisante avant de se retourner et de donner des coups de queue dans l'eau. Elle s'acharna pendant une heure pour tirer les branchages sur la rive et, pendant tout ce temps, le castor irrité surgissait à intervalles réguliers pour l'accabler de ses petits cris avant de rentrer dans son royaume marécageux.

Elle sentit l'odeur acre d'un homme et de son cheval. Elle était en train de hisser une branche sur la rive quand elle les aperçut de l'autre côté. Elle reconnut deux hommes de Collinsport, Deodat Larson sur son cheval, Morgan, et son maître, le révérend Benajah Collins, sur sa jument étique. Derrière eux suivait Judah Zachery, le maître d'école de Bedford, juché sur sa mule. Un goût déplaisant lui monta dans la bouche quand elle vit Judah, car elle sut immédiatement que c'était lui qui avait amené les autres, lui qu'elle craignait le plus.

—Bonjour, mon enfant, dit le révérend. Qu'est-ce qui t'amène ici au jour du sabbat ?

—J'étais à la réunion, monsieur, et je suis venue m'occuper de ma ferme.

—N'avez-vous pas de travail qui vous attend chez Maîtresse Collins ?

—Elle est restée en ville, monsieur, et m'a donné congé. Ne vaudrait-il pas mieux passer la journée en prière pour remercier Dieu de ses nombreux bienfaits, ou méditer en silence sur les Écritures ?

—La beauté de Dieu et Ses bienfaits sont ici, monsieur, et cette terre est aussi sacrée que toute église.

—En effet, Miranda du Val, répondit-il aimablement.

Nous étions en train d'admirer votre ferme, ainsi que vous l'appellez, bien qu'elle ait cruellement besoin d'entretien.

—Je m'en occuperai, monsieur, dès que je le pourrai.

—Oh, nous n'en doutons point, ma fille, mais votre service n'est pas encore terminé.

—Je m'en occuperai dans l'année.

—Mais c'est dès à présent qu'il faut planter. Et ces dettes que vous avez contractées pour votre couvert et vos vêtements ? Vous devez signer pour une année de plus, n'est-ce pas ? Pendant ce temps, cette bonne terre se languit et se transforme en marécages.

—J'étais en train de dégager le torrent quand vous êtes arrivés, monsieur. (Elle songea à leur parler d'Andrew, qui allait l'aider dès qu'ils seraient mariés, mais elle se ravisa.) Quel bon vent vous amène ici, si loin de la ville ?

S'ils voulaient quelque chose, mieux valait l'entendre de leur bouche.

—Nous sommes venus voir cette propriété pour sir Isaac Collins, dit Deodat Larson en souriant du haut de sa monture. Vous devez savoir que c'est un riche marchand et armateur et il souhaite vous faire une offre respectable.

Elle frissonna dans ses vêtements mouillés et se tourna vers le révérend.

—Sir Isaac Collins ? Serait-il de vos parents, monsieur ? Benajah tira sur les rênes de son cheval qui voulait paître l'herbe.

—C'est mon frère, et il projette de... d'être propriétaire ici sans y demeurer.

—Vous pourrez lui dire que cette terre n'est pas à vendre, monsieur, et que je ne changerai point d'avis.

—Et quand sera-t-elle plantée ? Sous peu.

—Mais et vos leçons, Miranda ? demanda durement le maître d'école.

—Je les ai bien apprises, monsieur. En imagineriez-vous autrement ?

Il ne perçut pas le défi dans sa voix. Elle le vit à son regard. Puis sa gorge se serra quand elle l'entendit prendre un ton plus doux :

C'est une rude tâche pour une jeune fille si fragile. N'avez-vous point besoin de l'aide d'un homme ?

—Non, Judah Zachery. Et mes jours d'école sont comptés, ajouta-t-elle exprès pour l'agacer. J'ai appris de vous tout ce que je désirais.

—Mais connaissez-vous bien vos commandements, Miranda ? demanda le révérend. Et la prière du Seigneur ? Pouvez-vous la réciter par cœur ?

—Bien sûr. Je ne suis pas une enfant. Et j'ai gravé dans ma mémoire bien des vers des Écritures.

—Alors vous devez savoir qu'il porte malheur d'avoir la langue trop bien pendue.

—Je ne pensais pas à mal, monsieur. Je voulais seulement dire que j'avais appris tout ce que Judah Zachery avait à m'enseigner.

Les hommes la regardèrent, debout dans l'eau, ses vêtements trempés collés contre elle et ses cheveux épars. Judah Zachery s'attarda plus que les autres. Puis ils se retournèrent et conférèrent ensemble. Se sentant ridicule, frissonnante avec son tablier qui flottait sur l'eau immobile, elle troussa ses jupes et remonta sur la rive comme pour s'apprêter à les laisser. Mais au même instant, elle entendit un bruit d'eau. Elle se retourna et vit l'eau qui bouillonnait par l'ouverture qu'elle avait réussi à percer. Le torrent argentin recommençait à s'écouler. Stupéfaits qu'elle y soit parvenue seule, ils restèrent à contempler l'eau jaillissante en nourrissant des pensées malveillantes.

—Prenez garde à bien vous conduire, mon enfant ! lança Deodat Larson. Il est question de sorcellerie et beaucoup sont suspectes.

—Je n'ai rien à voir avec la sorcellerie, monsieur.

Ils avisèrent une dernière fois le torrent qu'elle avait libéré, puis ils tournèrent bride et s'en allèrent.

Depuis la rive, Miranda regarda l'eau couler et le niveau de l'étang descendre et laisser apparaître les pointes des roseaux et des herbes. Voyant le castor mécontent s'en aller entre les arbres, elle se demanda si elle avait eu tort de détruire sa construction. Elle rentra par la forêt en cherchant des racines et des herbes et elle repensa à son enfance parmi les Wampanoags, quand une brume enchantée planait entre les troncs noirs, et que dans les branches des vents mystérieux lui parlaient gentiment comme l'ours, le raton laveur et le sconse.

Metacomet, que les Anglais appelaient le roi Philip, l'avait prise dans son wigwam avec ses autres enfants. Quand elle avait demandé ce qu'était

devenue sa famille, il lui avait expliqué que son père avait jeté dans la rivière en amont du campement une vache morte, gonflée et grouillante de vermine, qui avait empoisonné l'eau. Beaucoup étaient tombés malades et étaient morts. Plus tard, il reconnut que la mort était peut-être venue des couvertures que les colons échangeaient contre les peaux de castors. Il ne parlait jamais des deux années de guerre, de la terre volée à son peuple et des attaques des puritains qui avaient tué ses propres fils. Il aurait dû savoir qu'elle n'était pas trop jeune pour s'en souvenir.

Quand elle vivait encore à Salem et qu'elle avait à peine trois ans, elle se réveilla un matin en entendant des éclats de voix. Elle regarda par la fenêtre du grenier et vit plusieurs granges en feu. Quand elle aperçut pour la première fois les Indiens, elle pensa que ce n'étaient pas des êtres humains, mais des animaux sans fourrure. Elle vit son oncle s'enfuir de la maison et être abattu par un groupe de Peaux-Rouges tapis sur une colline derrière la grange de William. Sa mère courut dans l'escalier, l'enveloppa dans sa couverture et la cacha dans le foin en lui disant de ne pas bouger. Mais les cris et les gémissements l'attirèrent vers le pigeonnier et, de sa cachette, elle vit le frère de sa mère frappé à la tête, puis traîné dans la cour, où les sauvages hurlants lui arrachèrent ses vêtements et l'éventrèrent. Elle vit l'un de ces fauves rouges bondissants qui brandissait les cheveux blonds de sa tante d'une main et un couteau ensanglanté de l'autre. Les hommes nus dansaient en agitant des torches et mettaient le feu aux bâtiments, puis elle entendit des balles cribler la porte comme une poignée de pierres. Elle rampa jusqu'au sommet de l'échelle et regarda vers le bas de la grange, où les Indiens s'emparaient des vaches de la famille, et elle vit son père tenter de les repousser avec une grande fourche. Un Indien poussa des cris gutturaux et le transperça de sa lance. Puis ils incendièrent la grange, les flammes traversèrent le plafond, mettant le feu à la paille et à sa couverture. Elle sauta et tomba sur le tas de fumier, où sa mère la ramassa. Au même moment, un Indien couvert de plumes et de peintures s'empara d'elles et les hissa sur son cheval. Sa mère la serrait tellement qu'elle étouffait. Et c'est ainsi qu'il les emporta alors que son père titubait jusqu'à la porte, la lance fichée dans sa poitrine. Un autre Indien l'assomma d'un coup de massue, l'empoigna par les cheveux et lui fracassa la tête sur une pierre.

Miranda balaya ce souvenir de son esprit. La visite des villageois l'avait troublée et elle savait que le moment était venu de se lier éternellement à Andrew. Il suffisait qu'elle couche avec lui : il était si bon que jamais il ne

l'abandonnerait. Préférant ne pas penser à son côté taciturne, sa tendance à se murer dans le silence quand on lui parlait, elle essaya de ne se rappeler que ses bras puissants et son dos solide.

Elle regarda par-dessus les arbres en fleurs qui formaient de magnifiques nuages couleur d'émeraude et d'or. Metacomet lui avait dit qu'à la saison qui précédait les neiges, quand les arbres viraient au pourpre, le Grand Ours du ciel était blessé par le Chasseur et que c'étaient les gouttes de son sang qui coloraient les feuilles. Mais une autre fois, il lui avait dit que les arbres puisaient le sang dans un autre royaume sous la terre. Tout en arrachant une racine, elle sourit en repensant au grand sachem. Metacomet était sage parce qu'il savait reconnaître qu'il ne savait pas tout. Il faisait de longs discours au conseil et tous se taisaient pour l'écouter. Souvent, il disait une chose, puis plus tard son contraire, mais il était très respecté. Un jour, il lui avait dit qu'il regrettait d'avoir massacré sa famille, mais que les Wampanoags avaient beaucoup souffert à cause des colons. Il lui avait dit qu'il l'avait enlevée pour demander une rançon ou en faire une esclave, mais qu'une fois qu'il avait découvert son pouvoir de voler, il l'avait gardée comme l'une de ses filles. Il espérait qu'un jour elle deviendrait une grande femme-médecine.

Elle le revoyait, avec sa peau tannée et son visage creusé de rides, raconter la légende du castor. Le plus grand étang de castors qu'il avait jamais vu se trouvait de l'autre côté de la grande vallée et il avait marché trois jours pour poser ses pièges. Il parlait d'un lac qui pouvait engloutir la lune et d'une digue aussi longue qu'une promenade du matin et plus haute que deux hommes.

Le petit étang de castors qu'elle connaissait depuis son enfance était près du camp des Wampanoags et reflétait le ciel où planaient des nuages blancs. Metacomet racontait aux enfants assis avec lui près du feu que beaucoup de choses leur étaient données par le travail du castor : l'élan et son faon, le canard à la tête d'un vert vif, le poisson étincelant et tous les roseaux et les baies. Puis il éclatait de rire en disant que le castor bâtissait un abri pour toutes ces choses non pas parce qu'il était généreux, mais parce qu'il ne supportait pas le bruit de l'eau qui coule.

Miranda fouilla dans les feuilles humides et les jeunes pousses à la recherche de lavande pour le courage, de belladone pour la virilité, d'achillée pour éloigner les pensées néfastes et d'égline pour façonner le sortilège. Bientôt, elle aurait Andrew sous son charme. Elle se rappelait

qu'enfants ils s'amusaient à nager sous l'eau jusqu'au nid du castor. Ceux qui atteignaient ce refuge secret avaient les yeux qui pétillaient quand ils en parlaient. La première fois que Miranda avait plongé dans l'eau boueuse et traversé les branchages jusqu'à la surface, elle avait vu des racines enfoncées dans le fond de l'eau et les troncs d'arbrisseaux que le castor emmagasinait pour se nourrir. Mais elle était ressortie à l'air libre en crachotant et en riant, certaine qu'elle ne trouverait jamais le passage secret. Les castors cachaient l'entrée de leurs tunnels plus profonds qu'elle ne pouvait descendre.

Puis un beau matin, un jeune castor avait plongé et elle avait suivi sa queue plate qui s'agitait dans l'eau. Elle avait été aspirée dans une tanière de branches qui l'avaient égratignée et aidée à avancer. Quand le castor avait disparu et qu'elle avait vu la lueur rouge briller au loin, elle avait redoublé d'efforts. Elle s'était frayé un chemin dans l'enchevêtrement de tiges et de vase, puis, hors d'haleine, elle avait passé la tête par l'étroite ouverture.

Elle était à l'intérieur du nid, sous une coupole de branches et de rameaux tressés comme un énorme panier. Le sol bien sec était jonché de copeaux. Tout était baigné dans une lumière rosée qui filtrait par la voûte et sentait l'écorce fraîchement coupée. Elle vit les cinq petits du castor blottis dans un coin, leurs museaux frémissants, leurs oreilles rondes et leurs yeux noirs et effrayés. Elle attendit, immobile, jusqu'à ce qu'ils oublient sa présence et commencent à faire leur toilette à grands coups de patte. Pour Miranda, trouver l'ancre des castors avait été comme une seconde naissance.

Il faisait sombre et le chemin jusqu'à la maison était long. Voler était trop risqué, même la nuit, et elle passa par les bois. Comment allait-elle forcer Andrew à la désirer ? Plusieurs fois, lorsqu'ils s'étaient trouvés en tête à tête, elle avait laissé sa main dans la sienne ou s'était rapprochée de lui, mais chaque fois, se murant dans le silence, il s'était dérobé et était retourné à son travail. Elle allait devoir faire vite, car il lui fallait quelqu'un pour la défendre.

# 3



*Collinwood- 1971*

Le lendemain matin, Barnabas se leva, se hâta de s'habiller et descendit discrètement dans la cuisine avant que le reste de la maisonnée se réveille. Les clés de la Bentley étaient accrochées près de la porte avec celles des caves, des remises, de Rose Cottage, et même de l'Ancienne Demeure, inutiles à présent, et qui prenaient la poussière. Il hésita, les mains tremblantes : Julia lui répétait qu'il devait manger plus souvent. Mais après des dizaines d'années à ne s'être nourri que de sang, il n'avait guère d'appétit. Il prit un feuilleté dans la boîte à pain et se força à grignoter le glaçage. Son estomac se souleva et il mit le reste à la poubelle.

Devant la porte, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil à un magnifique portrait dans un cadre doré. Dans la famille, tout le monde le prenait pour celui de son ancêtre, le premier Barnabas Collins, que l'on disait avoir quitté Collinwood pour l'Angleterre en 1795. Elizabeth ou David faisaient souvent remarquer la stupéfiante ressemblance avec le Barnabas qui habitait désormais avec eux. Les pommettes hautes et les yeux creusés soulignaient un visage d'une beauté d'empereur romain, avec ses yeux noirs et sa frange bouclée. La main droite était posée sur le pommeau en argent en forme de tête de loup d'une canne qu'il laissait de côté depuis qu'il ne sortait plus la nuit. La vue de son portrait le rassura : cela le réconfortait toujours de savoir que ses années d'immortel n'avaient laissé aucune trace sur lui et, comme un vampire ne peut voir son reflet, il lui avait servi de miroir. Soudain curieux, il se retourna pour la première fois vers le petit miroir au bas de l'escalier.

Il fut choqué par le changement. C'était comme si un inconnu le regardait. La vigueur et l'arrogance juvéniles qu'il pensait retrouver n'étaient plus. Les traits étaient tirés, les cheveux, ternes et les cernes noirs sous ses yeux étaient devenus des poches. Son teint d'ivoire était marbré de rougeurs. En se voyant, il songea un instant que c'était le genre de victime qu'il aurait

traquée naguère. Quelques mois seulement avaient passé, mais c'était comme des années. Il se hâta de gagner le garage. Il fallait qu'il voie un marchand de tapis itinérant ce matin et ce rendez-vous ne le réjouissait guère, car c'était le genre d'individu qu'il méprisait. C'était déplorable qu'il fasse le commerce des plus beaux objets d'artisanat qui soient. En sortant la voiture dans l'allée pour rejoindre la route, il sentit son pouls s'accélérer. Il avait très envie de retourner à la Vieille Demeure en plein jour et de voir de près ce tapis qui ne pouvait être que de fabrication industrielle. Il se rendit compte qu'il risquait de croiser la nouvelle propriétaire, mais il était prêt à prendre le risque. Il était ridicule que cette femme se fasse maintenant appeler Antoinette Harpignies, puisque, à part sa coiffure et ses tenues, elle ressemblait trait pour trait à Angélique.

Il serra le poing, s'imaginant l'empoigner par les épaules ou la prendre à la gorge, et frémit de penser combien il mourait d'envie de l'anéantir. Si elle le menaçait, il se mettrait peut-être en colère, tant il avait les nerfs à fleur de peau. C'est pourquoi il avait estimé qu'il valait mieux la voir en début de journée, sans aucun témoin, peut-être dans le salon de l'Ancienne Demeure, où il se sentirait en terrain connu et où il pourrait exiger qu'elle explique pourquoi elle était revenue.

En arrivant, il remarqua plusieurs camionnettes cabossées garées dans l'allée. Les ouvriers étaient arrivés et Barnabas, qui pensait ne voir personne, arrêta la Bentley et observa leur activité un moment : le déchargement des outils et du mobilier, des éclairages et des placards pour les pièces de l'étage. Deux jeunes hommes en accueillirent un troisième avec des plaisanteries salaces, et leurs rires rauques résonnèrent sur la pelouse. Il se demanda s'ils avaient remarqué la disparition de leur collègue, car ils n'avaient pas l'air inquiets.

Alors qu'il les regardait transporter des rouleaux de papier peint, il se sentit découragé. Leur entrain et leur bonne humeur ne faisaient que souligner sa solitude. Sa vie, en comparaison, n'avait aucun but : acheter et vendre des tapis d'Orient n'était qu'une maigre compensation par rapport aux aventures qu'il avait vécues. Il pensa au mort qui la veille encore travaillait, plaisantait et prenait une bière avec eux avant de rentrer retrouver les siens. À présent, pour la première fois depuis plus de cent ans, Barnabas était confronté à la mort, inévitable, et d'autant plus terrifiante qu'elle suivrait une vie au cours de laquelle il n'avait rien accompli de remarquable. Il se sentit incapable d'affronter les ouvriers, mais, estimant que c'était de la lâcheté, il descendit

tout de même de voiture et marcha d'un pas décidé en les saluant d'un signe de tête assuré comme s'il avait toutes les raisons de se trouver ici.

Dans l'entrée, Barnabas eut la même impression surnaturelle de retrouver un passé métamorphosé. Des rayons de soleil où dansait paresseusement la poussière trouaient obliquement la pénombre du salon. Une fois de plus, il fut frappé par la perfection de la restauration et le choix précis de l'ameublement : une statue baroque d'un cheval cabré, une carafe à porto et des verres en cristal sur un plateau, une têtère en dentelle sur un fauteuil, avec un accroc presque imperceptible. Mais il ne s'était pas trompé pour le tapis. Les couleurs criardes des teintures synthétiques trahissaient son origine. Il était raide et épais, et quand Barnabas retourna un coin pour s'en assurer, il constata qu'il avait été tissé sur un métier industriel. Rien dans ce tapis ne signalait la subtilité et l'art du fait main.

Revenu dans la Bentley, il se rappela qu'il était parti de si bonne heure qu'il avait oublié de passer par la chambre de Julia pour qu'elle lui fasse sa piqure. Ces derniers temps, il songeait fréquemment aux petits changements irritants que l'humanité avait provoqués en lui. Les oublis n'étaient pas le moins agaçants. Vampire, son esprit était aiguisé et précis comme un instrument chirurgical. Avec les années, il s'était habitué à posséder clarté de pensée, mémoire photographique et confiance absolue dans ses sens. À présent, avec son cerveau embrouillé par des sensations contradictoires, il avait du mal à garder les idées claires et la tâche la plus simple exigeait un énorme effort de concentration. Il roula prudemment. La Bentley glissait sur les feuilles d'automne qui recouvraient la chaussée et formaient une tapisserie de rubis, émeraude, ambre et bronze comme autant de pierreries.

De retour à Collinwood, quand le Dr Julia Hoffman lui ouvrit, Barnabas vit qu'elle était contrariée. Elle l'avait attendu. Elle portait un tailleur couleur rouille qu'il appréciait, car il rehaussait ses jolis yeux bruns. Mais ces derniers temps, elle avait le teint pâle et les traits tirés. Ses cheveux cuivrés avaient perdu leur lustre et ses yeux vifs, leur éclat. Elle avait dû oublier de se maquiller ce matin, car elle n'avait pas bonne mine.

—Barnabas, où étais-tu ? J'ai manqué mes premiers rendez-vous.

Il hésita à lui confier sa découverte de la veille.

—Pardonne-moi, Julia, je n'ai pas réfléchi. Je me suis levé de bonne heure et je suis parti me promener.

Il lui en voulut de son impatience, plus évidente ces derniers jours. Sans doute était-elle vexée qu'il ne reconnaisse pas tous ses efforts.

—Oui, je suis allée dans ta chambre.

Elle ouvrit sa trousse et sortit la seringue et le sérum. Il fut pris de nausée comme chaque fois avant les injections.

—Dois-je te rappeler une fois de plus que la guérison n'est pas certaine ? Sans ces piqûres...

—Je t'en prie, Julia, non. J'en suis très conscient. (Il trouva sa manière de parler encore plus irritante ce matin et s'en voulut intérieurement d'être aussi ingrat.) Je suis revenu ici dès que je m'en suis souvenu. Je te remercie de m'avoir attendu.

—Si nous dormions dans la même chambre, ce ne serait pas un problème.

Elle leva l'ampoule et il vit le contenu jaune pâle scintiller dans le soleil alors qu'elle remplissait la seringue.

—Bien sûr, ma chérie. Et je t'assure que ce sera pour bientôt.

Il avait la bouche sèche. Elle s'attendait à ce qu'ils soient mariés, depuis le temps. C'était l'automne et il lui avait fait sa demande au printemps quand le traitement avait commencé à faire effet. C'était un médecin brillant et il avait une admiration sans borne pour elle. La formule qu'elle avait inventée et lui administrait chaque matin lui permettait de rester humain. Il savait que c'était grâce à son savoir-faire qu'il avait une nouvelle existence, celle qu'il avait tant désirée. Mais il était tellement dépendant d'elle... Bien sûr, elle ne l'abandonnerait jamais. Il décida que c'était son petit air de reproche qui l'agaçait.

—Je me disais que nous pourrions renouveler nos intentions devant la famille ce week-end, dit-elle en remontant sa manche.

—Ce n'est pas trop tôt ? demanda-t-il, tendu. Cherchant comment éluder, il songea au corps mutilé de l'ouvrier. Un tueur qui rôdait les forcerait tous les deux à modifier leurs projets. Il commença à argumenter mentalement, mais, redoutant un éclat, il se contenta d'ajouter :

—Tu viens de me dire que tu n'étais pas certaine que le changement était définitif.

—J'en suis certaine. A condition que je sois là pour te soigner.

—Et si tu te trompais ? Cela te plairait d'être mariée à un monstre ?

Brusquement, il eut honte de ce qu'il avait découvert dans la cave de l'Ancienne Demeure et d'être semblable à ce tueur. Le besoin de lui confier son secret l'abandonna. Elle leva vers lui ses grands yeux noisette.

—Je t'aime, Barnabas. Et je n'ai pas peur.

La piqûre faite, il se laissa tomber sur le lit, ferma les yeux et attendit. La lumière dansait sur ses paupières et le bout de ses doigts fourmillait. Il gémit et sentit la main de Julia sur son bras.

—Je sais que c'est douloureux, dit-elle, mais cela diminuera à chaque piqûre, je te le promets.

Elle se leva et il l'entendit rincer l'ampoule dans la salle de bains et la ranger dans sa trousse, tandis qu'il sentait le remède couler dans ses veines. Cette fois, plus rapidement qu'il ne s'y attendait, la chaleur de la fièvre jaillit en lui comme des charbons ardents qui s'enflamment et parcourut tout son corps. Il haleta, sa gorge enfla et une douleur fulgurante lui transperça les muscles et les os, au point qu'il finit recroquevillé pendant qu'un sang neuf se formait en lui.

La famille s'était retirée dans le salon de Collinwood pour prendre un verre après dîner, mais les radotages de Roger Collins troublaient la tranquillité du moment. Patriarche de la famille et responsable de l'entretien de la propriété, il était devenu irritable ces derniers temps. Souvent, Barnabas se disait qu'il en était la cause. Au début, il avait été traité avec la plus grande considération, étant vu comme un cousin d'Angleterre possédant une fortune qui pourrait redonner son lustre à l'Ancienne Demeure et aux forêts alentour. Accueilli dans le giron familial, comme c'était la tradition dans ce milieu raffiné — après tout, c'était un Collins —, il avait senti qu'il était tombé en disgrâce ces derniers mois. Il s'efforça de garder son calme malgré les tirades de Roger qui lui martelaient le crâne.

—C'est votre responsabilité, bon sang, pas la mienne. Je veux qu'ils quittent ces bois ! Et le plus tôt sera le mieux.

Ses cheveux blond argenté étaient impeccablement peignés pour couvrir son crâne dégarni, mais son visage aristocratique était rouge d'énervement. Pendant que sa sœur Elizabeth lui servait du porto, Carolyn, sa fille, était installée sur un tabouret près du feu, ses cheveux blonds luisant dans les flammes, ses yeux bleus fixés sur un grand puzzle étalé sur la table basse. Assis en face d'elle par terre, le fils de Roger, David, se concentrait lui aussi sur la reproduction de l'impossible Manet, tout de feuillages et de mouchetures de lumière, sans prêter attention aux chamailleries de leurs parents.

—Roger, mon cher, essaie de te contenir, l'apaisa Elizabeth Collins Stoddard en lui tendant son verre. À quoi bon se mettre dans de tels états ?

Barnabas fut certain que cette fois il était la cause de cette colère.

—Pourquoi est-ce ma responsabilité, Roger ? demanda-t-il. Ce n'est pas moi qui ai laissé la grille ouverte à cette invasion qui vous choque tant.

Roger accueillit l'acerbe remarque en flairant son verre.

—Parce que, Barnabas, vous semblez oublier que c'est à vous qu'a été confiée l'Ancienne Demeure.

Quentin Collins entra et fila rapidement prendre la bouteille de whisky dans le cabinet à liqueurs. Lui aussi supposé être un lointain cousin, mais d'une parenté douteuse, il profitait pleinement de l'hospitalité familiale depuis plusieurs mois. Ayant trouvé un alcool à sa convenance, il se retourna vers Roger.

—Oh, mais quel mal font-ils ? (Un petit sourire se peignit sur son visage anguleux encadré de gros favoris.) Ils se disent « enfants-fleurs » et appellent leur communauté improvisée « le paradis ». Je trouve cela plutôt innocent.

—Le paradis ! cracha Roger.

Barnabas fut surpris d'entendre Quentin, qui méprisait habituellement à peu près tout le monde, défendre les occupants des bois. Avait-il envie de contrarier Roger pour s'amuser et chahuter son autosatisfaction ?

—Regarde, David ! s'écria Carolyn. J'ai trouvé la pièce. Maintenant, tout le coin est terminé.

—Oui, mais nous n'arriverons jamais à reproduire tous ces arbres, dit David en contemplant les formes tachetées de vert.

—Vous trouvez que c'est *innocent* ? continua Roger, frémissant. Utiliser la forêt en guise de latrines, se baigner nu dans la rivière, se livrer à des ébats incessants et... avec n'importe qui - probablement même avec leurs chiens.

—Roger ! protesta Elizabeth en regardant ses enfants. Mais Roger ne releva pas. Ses traits finement ciselés furent déformés par une grimace indignée.

—Je veux qu'ils déguerpissent !

Et sur ce, il vida son verre et le posa sur la cheminée avec une telle violence qu'ils entendirent le pied se casser.

—Mais ce n'est plus ta propriété, oncle Roger, fit remarquer Carolyn, le taquinant pour dissiper sa mauvaise humeur, ses yeux pétillant de malice dans son visage à l'ovale délicat.

—Eh bien, qu'on m'en débarrasse quand même !

—Comment voulez-vous au juste que je le fasse ? demanda patiemment Barnabas.

—Je vous suggère d'aller là-bas et de leur dire sans détours qu'ils doivent faire leurs bagages et partir. Enfin, c'est évident qu'ils sont une nuisance pour le voisinage : ils font baisser la valeur de la propriété, ils polluent la rivière et ils risquent de déclencher un incendie avec leurs feux. On ne parle que de cela à Collinsport. Et ces cheveux longs et crasseux - juste ciel ! Des pervers et des dégénérés répugnants ! Ils n'ont absolument pas le droit de s'installer dans une zone remplie de demeures historiques. Pensez aux touristes !

—Ce n'est qu'un campement dans les bois, père, intervint David. Et on ne les voit pas depuis la route.

—Ne t'avise pas d'y aller, mon garçon !

—Ils jouent surtout de la musique. De la guitare. Et ils chantent. Je les ai entendus.

—Vous voyez ? fit Roger à Barnabas. Ils donnent un exemple désastreux pour la jeunesse de la ville. Je t'interdis de t'approcher de cet endroit, ordonna-t-il à David avec un regard furibond.

—Pourquoi ?

—Parce que ce sont des gens de la pire espèce. (Roger se redressa, mâchoire serrée.) La pire qui soit.

Barnabas éprouva de la sympathie pour son jeune neveu qui haussa les épaules mais qui ne semblait pas résigné. David avait quinze ans, à présent, et c'était un adolescent brillant et intelligent, à l'esprit curieux, avec des cheveux bruns et des joues semées de taches de rousseur. Une lueur de défi passa dans son regard.

—Eh bien, j'ai l'intention d'aller les voir si j'en ai envie. Et tu ne peux pas m'en empêcher, père. Même s'ils sont si peu recommandables, pourquoi n'irais-je pas m'en rendre compte par moi-même ? J'ai bien le droit de tirer tout seul mes conclusions, non ?

Barnabas comprit avec stupeur que David était déjà allé là-bas. Sous leur nez, le garçon s'était déjà lié d'amitié avec leurs nouveaux voisins.

—David, soupira Carolyn, je crois qu'oncle Roger s'en veut affreusement d'avoir vendu l'Ancienne Demeure et qu'il se demande encore comment cette dame l'a convaincu de le faire.

Roger se tourna vers son fils en tentant de garder son calme au prix d'un grand effort.

—David, ils prennent de la drogue. Et c'est illégal. La marijuana, l'héroïne et... comment cela s'appelle-t-il ? Des champignons ! Tout ce qui leur tombe sous la main. C'est un délit, tu comprends ? Quant à vous, Barnabas, je ne vois pas pourquoi vous vous souciez d'eux, mais si vous avez vos raisons...

—Je n'ai aucun désir de les protéger.

—Alors peut-être devriez-vous prendre cette affaire en mains et les convaincre qu'ils ont tout intérêt à partir. Sinon, j'entends bien appeler le shérif et les faire évacuer par la force.

Et sur ce, il tourna les talons et quitta la pièce.

—Eh bien, c'était un étalage de mauvaise humeur dont personne n'avait besoin, dit Quentin en se servant un autre verre. Le mépris de Roger pour les gens du commun n'a pas de bornes. En ce qui me concerne, je dois dire que cette Harpignies est plutôt séduisante.

—Je ne crois pas qu'elle fasse partie des gens du commun, dit Barnabas.

Il suivit du regard la svelte silhouette de Quentin qui s'asseyait dans un fauteuil près du feu et admira malgré lui l'impeccable coupe française de son costume gris perle. Quentin leva son verre pour observer la couleur du liquide.

—Non, en effet. Elle semble avoir des ressources. Je dirais un héritage ou un gros compte en banque.

—Vous diriez ? Lui auriez-vous parlé ?

Quentin jeta un regard noir à Barnabas de sous ses boucles brunes et ses épais sourcils.

—Je l'ai emmenée dîner, dit-il. Plusieurs fois, ajouta-t-il après une pause.

Barnabas fut surpris de s'en irriter. Quentin résidait à Collinwood entre deux escapades. Célibataire endurci, c'était le genre de coureur qui, Barnabas le savait, dissimulait un homme craignant et méprisant en secret les femmes. Il les charmait sans peine et les abandonnait dès qu'il s'en lassait. Et il n'en avait aucune honte. C'était une coquille élégante, mais vide et dénuée de compassion comme de scrupules.

—Il se trouve que je sais qu'on ne peut pas lui faire confiance, dit Barnabas.

—Ah bon ? fit Quentin avec un air intéressé. Comment le savez-vous ?

—Parce que... je me suis un peu renseigné.

—Et qu'avez-vous découvert exactement ?

—Eh bien... hésita-t-il. J'ai entendu dire qu'elle avait un passé trouble, qu'elle s'intéressait à l'occulte et qu'elle était du genre fille facile.

—Tout à fait le mien, alors.

La conversation irrita tout particulièrement Barnabas parce que c'était une comédie. Quentin et Barnabas connaissaient parfaitement leurs secrets respectifs. Mais ce numéro était indispensable en présence du reste de la famille. Qui plus est, Quentin avait connu Angélique dans une autre vie. Il ne pouvait qu'avoir remarqué la ressemblance.

—Quentin, je suis tout à fait sérieux. Je ne pense pas que ce soit le genre de femme bienvenue à Collinwood.

—Quelles sottises !

—J'essaie simplement de vous faire comprendre, pour votre bien, qu'une relation avec elle serait mal avisée.

—Et je crois que je suis assez grand pour me débrouiller tout seul, gloussa Quentin en vidant son verre d'un trait.

Elizabeth poussa un soupir réprobateur. Comme à son habitude, elle s'était habillée pour dîner. Sa robe en soie noire qui épousait son buste svelte soulignait ses cheveux bruns, parfaitement coiffés et retenus par des peignes scintillants. Son visage, bien que ridé, était encore charmant avec ses grands yeux émeraude. Les diamants de son arrière-grand-mère brillaient à ses oreilles, mais Barnabas fut désolé de remarquer que son rouge avait un peu coulé dans les petites rides autour de ses lèvres. Que c'était triste de vieillir, inexorablement, malgré tous les efforts pour s'en prémunir à grands renforts de crèmes et lotions ! Pourtant, elle était bien là, la caresse du temps.

—Roger est surmené, dit-elle. Tu as raison. Carolyn : il s'en veut terriblement d'avoir vendu la propriété à cette femme.

—Elizabeth, elle achève la restauration comme elle Fa promis, dit nonchalamment Quentin.

—Mais elle fait partie de ces *hippies*, dit Elizabeth en prononçant le mot comme s'il s'agissait d'une espèce à part.

Pour Barnabas, ce fut étrange d'entendre ce quasi-aveu de racisme dans la bouche d'une femme dont la famille dissimulait des secrets innommables dans une demeure délabrée et qui n'avait que très peu de contacts avec les gens du village. Même les membres de la bonne société n'avaient pas été reçus depuis des dizaines d'années. En revanche, les difficultés financières avaient amené les Collins à ouvrir leur maison à des visites touristiques

mensuelles durant l'été, alors que d'autres belles demeures des environs étaient visibles par tous.

—Qu'est-ce que c'est qu'un hippie, selon toi, mère ? demanda Carolyn. Une sorte de monstre ?

—Ma chérie, tu ne te rends pas compte de ce qu'ils sont ? Des jeunes gens gâtés qui se sont mis en tête de ridiculiser les conventions sociales et rejeter toute morale. Ils refusent de travailler.

—Quel travail faisons-nous, mère ? Elizabeth but une gorgée de porto.

—L'insolence ne te va pas du tout, soupira-t-elle. Tu sais pertinemment que Roger gère nos affaires à la conserverie de sardines et que lui et moi nous occupons de Collins Enterprises et de nos autres investissements. (Elle marqua une petite pause, se redressa sur le canapé et reprit :) Le fait est que ces hippies estiment que quiconque jouit de revenus est un matérialiste cupide. En même temps, la plupart sont issus de bonnes familles et sont entretenus par leurs parents.

Ce sont simplement des adolescents écervelés qui ne se révoltent que parce qu'ils n'ont rien de mieux à faire.

—Je croyais qu'ils disaient que tout ce qui compte, c'est l'amour ? fit Carolyn en ramenant ses genoux sous son menton.

Elizabeth prit une expression mélancolique et se tourna vers le feu.

—Ah, voilà ! s'écria David. J'ai trouvé le morceau tout biscornu qui va sur cette branche.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



Bien que n'appréciant guère les longues conversations, Barnabas ne put retourner à sa chambre avant d'être allé frapper à la porte de Julia.

—Entrez, répondit-elle aussitôt, mais d'une voix plus douce qu'il ne s'y attendait.

Sa chambre était seulement éclairée par sa lampe de bureau. Elle leva les yeux de son livre sans sourire, ses lèvres pâles disparaissant dans son visage. Il fut surpris de trouver l'endroit en désordre, étant donné qu'elle était quelqu'un de très soigneux. L'édredon était en boule sur le lit et des livres et papiers étaient éparpillés sur le tapis. Elle n'était pas descendue au dîner et Barnabas s'était dit qu'elle était gênée de s'imposer trop souvent tant qu'elle ne faisait pas légalement partie de la famille. Elle était arrivée à Collinwood cinq ans plus tôt dans le cadre de recherches pour un livre qu'elle écrivait et n'était jamais partie, devenant, avec le temps, une véritable compagnie pour toute la maisonnée et se consacrant à les aider pour des questions personnelles ou médicales. Médecin de famille, elle était logée en échange de son travail, et quand elle avait découvert sa situation, elle s'était consacrée à soigner Barnabas.

—Comment te sens-tu, ce soir ? demanda-t-elle.

—Bien.

—Et le dîner ? Tu as réussi à manger ?

—Un peu.

Elle avait le visage las et ses mains tremblaient. Les hautes pommettes qui lui donnaient cet air élégant qu'il avait naguère admiré étaient trop saillantes, regretta-t-il, et elle avait les tempes bleutées.

—Julia, c'est toi dont je devrais m'inquiéter. Tu dois être malade.

—Je suis juste très fatiguée.

—Cela me fait de la peine. As-tu pris froid ?

—Ce n'est rien.

—Que puis-je faire pour toi ? insista-t-il.

Sans répondre, elle le considéra un moment avant de dire, comme après réflexion :

—Barnabas, il faut que tu essaies de manger.

—J'ai pris un peu de gâteau. Apparemment, je n'arrive à garder que les sucreries.

—Je sais que c'est difficile, soupira-t-elle, mais tu dois faire un effort, si tu veux que ton organisme s'adapte. La transformation n'est pas complète et...

—Julia, je t'en prie, ne me fais pas la leçon.

En voyant son expression réprobatrice, il regretta aussitôt d'avoir dit cela. Elle se leva pour le rejoindre et il considéra avec désarroi son teint anémique et sa silhouette frêle. Comme elle avait changé ! Alors qu'elle s'appuyait contre lui, il sentit une odeur rance dans ses cheveux et se rendit compte qu'elle n'avait pas dû les laver depuis des jours.

—Veux-tu bien me prendre dans tes bras, Barnabas ?

Il hésita un instant, puis il s'exécuta. Elle était plus forte qu'il pensait et semblait trouver de l'énergie dans son étreinte. Elle l'enlaça à son tour et il préféra la laisser faire de peur de la vexer. Elle leva son visage vers lui et il comprit qu'elle voulait qu'il l'embrasse. Surmontant son aversion, il posa un instant sa bouche sur ses lèvres froides, puis il recula en se demandant si elle avait perçu sa réticence.

—J'ai des nouvelles assez troublantes, bafouilla-t-il pour changer de sujet.

—Ah bon ? demanda-t-elle avec inquiétude.

—Il n'y a pas de quoi te faire du souci, mais j'ai pensé qu'il fallait t'en parler. J'ai des raisons de croire qu'il y a un autre vampire à Collinsport.

—Un autre ? Comment le sais-tu ?

Il alla à la fenêtre et contempla la nuit où la pleine lune luisait à travers les branches.

—J'ai trouvé sa victime.

—Où ?

Il se rendit compte qu'il venait de se jeter dans un piège. Il ne voulait pas lui divulguer qu'il était allé à l'Ancienne Demeure : Julia avait soutenu que cela pouvait avoir une influence néfaste sur la réussite du traitement. Mais là, il était forcé d'avouer son imprudence.

—Je... enfin, Willie et moi... nous sommes allés voir l'Ancienne Demeure...

Il se retourna vers elle, mais il ne put croiser son regard. Il se contenta de fixer ses mains qu'elle tordait devant elle.

—Je sais... Je sais que tu n'approuves pas, mais Willie tenait à me montrer l'avancement de la restauration. Qui est très impressionnante, d'ailleurs. (Il se força à la regarder.) Et dans la cave...

Elle resta bouche bée. Il la vit se raidir et porter la main à son col.

—Tu es allé dans la cave de la maison ? (Il acquiesça, subitement envahi par la honte.) Et tu as trouvé... ?

—Un ouvrier assassiné, avec des marques caractéristiques sur le cou.

—Quelle imprudence ! s'emporta-t-elle. Tu ne te rends pas compte que rien n'aurait pu être pire que de tomber sur...

—Calme-toi, Julia. Tu oublies qu'il n'y a que moi pour pouvoir reconnaître ces marques et pouvoir retrouver la piste...

- Arrête, Barnabas ! Ne dis pas une chose pareille. N'y pense même pas. Cette époque est révolue. Tu n'es ni le protecteur de cette famille ni, Dieu nous en garde, un exterminateur de... de créatures qui pourraient facilement t'anéantir. (Tremblante, elle se cramponna au dossier de sa chaise pour se soutenir.) Ne sais-tu pas tout ce que j'ai sacrifié pour te ramener à l'humanité ? Comment peux-tu envisager d'affronter ce démon ? Jure-moi que tu n'en feras rien. S'il te plaît.

Il ne put continuer à la regarder en face.

—Oui. D'accord. N'en parlons plus. Je suis désolé de te l'avoir dit. Ne sois pas si bouleversée.

—Donne-moi ta parole, l'implora-t-elle. Dis-moi que tu n'y retourneras pas.

—Non, si c'est ce que tu souhaites. (Il lui effleura l'épaule.) Essaie de te reposer un peu. Bonne nuit, Julia.

Et il la planta là au milieu de la chambre.

Il descendit rapidement l'escalier et sortit par la porte de la cuisine. Il était minuit passé et c'était l'heure où un vampire se met en chasse. Peut-être pourrait-il au moins apercevoir tout individu suspect le long des quais.

Les mains moites cramponnées au volant, Barnabas roulait entre les vieux chênes dont les immenses branches penchaient sur la route. Des tas de feuilles s'amoncelaient sur les bas-côtés comme des fauves aux aguets. La vitesse les soulevait en masse et elles s'abattaient sur le pare-brise avec une telle violence qu'elles auraient pu le rayer. Un instant, Barnabas songea que c'étaient des créatures hostiles. Soudain, devant lui, il vit une énorme masse

qui barrait entièrement la route. Il freina et la Bentley heurta le tas avec un bruit sourd, faisant voler une pluie de débris. Il gara la voiture sur le bas-côté, haletant, épuisé par l'émotion. Son cœur battait à se rompre et pour la première fois depuis plus d'un siècle il était terrifié. Ce tas de feuilles l'avait-il attaqué ? C'était ridicule. Cependant, elles semblaient s'être animées comme des furies surgies de l'obscurité.

Frissonnant, il reprit la route, contourna péniblement le tas et se dirigea vers la ville. Pour calmer ses absurdes spéculations, il se laissa aller à penser à Antoinette. Elle était ici, à Collinsport : il avait appris qu'elle avait loué une chambre à la Collinsport Inn. Elle roulait dans une vieille camionnette Chevrolet pour transporter des meubles et du matériel à l'Ancienne Demeure, où elle participait activement aux travaux de restauration. Même s'il sentait sa présence, au début il avait tout fait pour l'éviter. En même temps, rongé par l'angoisse, il s'attendait à ce qu'elle fasse son apparition à tout instant, ou à ce qu'elle essaie de le contacter, par courrier ou par téléphone. Le courrier inoffensif qu'il voyait chaque matin sur la table dans l'entrée lui montrait combien ses inquiétudes étaient ridicules, et la moindre sonnerie du téléphone lui portait sur les nerfs.

Il l'avait aperçue une fois alors qu'elle sortait d'une brocante à Collinsport par un bel après-midi d'été et il avait reconnu sa démarche un peu sautillante avant de se rendre compte que c'était elle. Elle était vêtue d'une tenue étrange qui l'avait presque trompé : un long jupon en dentelle et un corsage ajusté - les sous-vêtements délicats que l'on portait autrefois, dans les années 1900 - mais sans la robe qu'on était censé mettre par-dessus. Ses longs cheveux blonds dénoués tombaient sur ses épaules et elle était chaussée de sandales, jambes nues. L'Angélique qu'il avait connue n'aurait jamais choisi une tenue aussi négligée, elle qui était si vaniteuse et imbue de sa personne.

Il avait appris qu'elle était devenue chanteuse folk amateur, un choix étrange qu'il n'aurait jamais imaginé, et que certains soirs elle chantait à La Baleine bleue. Une fois, sur un coup de tête, il avait attendu dehors de l'apercevoir par la vitrine. Elle était assise avec sa guitare sur la petite scène près du bar et, le cœur battant, il s'était installé à une place dans la pénombre pour pouvoir la regarder incognito. Elle jouait des accords sommaires, avait un sens du rythme consternant et une voix qui filait un peu trop facilement dans le strident. Pourtant, ce qu'elle chantait aurait pu convenir à Angélique. C'étaient des ballades du xvii<sup>e</sup> siècle qui parlaient

d'amour et d'abandon, d'amoureux qui tuaient l'être cher et d'épouses nobles et fidèles.

*Elle alla trouver Matty Groves, les yeux baissés, en disant : « Je t'en prie, je t'en prie, viens et demeure avec moi, quand tu passes par la ville... »*

Elle avait une voix légèrement métallique, mais, étant un peu actrice, elle captait l'attention de son auditoire. Elle avait ce don de regarder chacun dans les yeux tour à tour comme pour lui transmettre un message.

*Allonge-toi, allonge-toi, petit Matty Groves, et protège mon dos du froid.  
Ce ne sont que les joyeux gaillards de Lord Arien qui appellent les moutons au bercail...*

Son regard était tombé sur Barnabas, dont le cœur s'était serré. Mais elle n'avait pas semblé le reconnaître et était passée à quelqu'un d'autre. Troublé, Barnabas s'était levé et éclipsé, mais il avait eu le temps d'entendre le sinistre dernier vers de la chanson :

*Lord Arien emmena sa jeune épouse au château Et avec son épée sanglante il la cloua au mur... Il la cloua au mur.*

Dix minutes plus tard, Barnabas roulait dans la rue principale de Collinsport. Le brouillard s'était levé sur la mer et les lampadaires auréolés d'une brume dorée peinaient à percer la nuit. Les vitrines éteintes des magasins reflétaient ses phares alors qu'il avançait lentement, seul véhicule dans la rue, tel un animal rampant aux yeux luisants. Enfin, il tourna vers les quais.

En passant devant les entrepôts, il repéra les lumières de La Baleine bleue qui brillaient sur le port au-delà des quais et les voitures garées devant la taverne. Le bar était encore ouvert, malgré l'heure très tardive, et il entendit s'en échapper des rires et de la musique. Peut-être pourrait-il entrer, ne serait-ce que pour faire semblant de boire un verre, puis il continuerait sa quête. Personne ne le reconnaîtrait.

Il était en train de garer la voiture quand il se figea. Antoinette venait de sortir de la taverne. Elle portait son étui à guitare et semblait pressée, car

elle sauta dans sa camionnette et démarra sans attendre. Sur un coup de tête, Barnabas décida de la suivre. Mais elle prit la direction de la sortie de la ville en roulant si vite qu'elle faillit le semer. Il fut frappé par la coïncidence : c'était étrange de tomber sur elle cette nuit-là en particulier. Tout en accélérant pour ne pas la perdre, il commença à échafauder un plan. Quand elle s'arrêterait, il en ferait autant. Si elle descendait de sa voiture, il irait la voir. Il n'était plus un vampire. Ni un jeune homme romantique que ses charmes pouvaient aveugler. Il avait changé et, s'il ne se trompait pas, elle aussi. Peut-être pourrait-il la convaincre de quitter Collinsport. Il pourrait lui proposer de racheter la maison. L'Ancienne Demeure n'aurait jamais dû être vendue, pour commencer. Elle faisait partie de la propriété. Il devait y avoir une faille juridique. Il appellerait les avocats dans la matinée. Il était évident qu'elle avait manipulé Roger pour qu'il vende et elle pourrait éviter un long procès si elle acceptait de partir sans faire d'histoires en emmenant ses amis hippies.

L'œil rivé sur ses feux arrière et l'esprit désormais plus clair, il se répéta que, lorsqu'il lui parlerait, il faudrait être plein de tact et ne pas la menacer. Ensuite, si elle refusait toute conciliation, il passerait à une tactique plus sournoise. À peine cette idée l'effleura-t-elle qu'il éclata de rire. Evidemment qu'elle refuserait. N'était-ce pas sa nature ? Peut-être serait-ce une erreur de lui parler. Ne serait-il pas plus sage de l'observer, comme il le faisait ce soir, de la suivre à son insu, découvrir ses habitudes, les endroits et les gens qu'elle fréquentait ?

Et si jamais, lorsqu'il l'aborderait, elle devenait agressive et l'insultait ? Elle pourrait traiter ses exigences par le mépris ; il imaginait d'ici son regard flamboyant et son ton dédaigneux. La colère monta en lui devant son entêtement. Elle l'avait déjà maudit autrefois, voué aux ténèbres éternelles, et elle n'hésiterait pas à en faire une victime une deuxième fois. Il était évident que son retour présageait son destin. L'ouvrier tué dans la cave de sa maison était la preuve de sa duplicité, de la présence d'un vampire complice à son service et de sa volonté d'assouvir sa vengeance au moment où il était le plus vulnérable. Il décida ce qu'il allait faire.

Quelques minutes plus tard, à sa surprise, il la vit mettre son clignotant et passer l'entrée du Sanatorium Windcliff. Elle roula jusqu'au bâtiment principal et se gara devant le portique brillamment éclairé. Il éteignit ses phares et glissa discrètement la Bentley sous le couvert d'arbres, mais avant

qu'il ait eu le temps de descendre, elle s'était garée et avait franchi en courant les doubles portes de l'entrée.

Attendre qu'elle ressorte fut un singulier supplice et Barnabas se rendit compte qu'il avait une perverse envie de l'apercevoir de loin, alors même qu'il s'était résolu à l'aborder à l'improviste. D'ailleurs, il avait éprouvé une certaine satisfaction à la suivre sans être repéré. Mais en ne la voyant pas réapparaître au bout d'une demi-heure, il commença à perdre espoir. L'air froid pénétrait dans la Bentley et les vitres se couvraient de buée. Il les essuya plusieurs fois à mesure que grandissait son impatience. Il se sentait bête d'attendre ici en plein milieu de la nuit.

Il ouvrit lentement la portière, descendit et se coula sous les arbres en direction du bâtiment, ses pas étouffés par les feuilles où il s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Windcliff se dressait derrière les grilles et seule l'entrée était éclairée. L'endroit avait été une demeure de bord de mer de style italianisant et, bien qu'il ait été repeint en blanc quand il avait été transformé en hôpital et que des annexes en affreuses briques rouges en aient ruiné les lignes élégantes, on distinguait encore les frontons en marbre au-dessus des fenêtres et les corniches de l'imposante façade. Sa mauvaise réputation d'asile de fous de l'État avait été lavée quand on l'avait rebaptisé « hôpital psychiatrique ». Barnabas songea aux âmes torturées qui avaient hanté les fenêtres du dernier étage, espérant s'échapper, même si c'était au prix d'une chute mortelle.

Combien de fois dans son autre vie avait-il traqué une proie innocente jusqu'à son refuge et attendu à l'affût qu'elle en ressorte, inconsciente du danger ? Elle ne l'entendrait ni le verrait, tant il était furtif comme un prédateur. Dans l'ombre de ce bâtiment solitaire au milieu des bois et loin de la ville, avec la brume qui se levait de la mer et la lune comme seul témoin, il mettrait un terme à sa frustration et son incertitude avant qu'elles ne le rendent fou.

Mais quand il approcha de l'entrée, il vit à l'intérieur un veilleur de nuit assis derrière un bureau. Barnabas se rejeta dans l'obscurité, le cœur battant. Le bruit constituait un problème : si elle criait, il serait découvert. Il se plaqua contre la paroi, tout son corps en éveil, et décida d'attendre qu'elle ressorte. Il s'éloigna de la lumière en glissant le long des briques humides et resta à la guetter sous les fenêtres obscures. D'après la distance jusqu'à sa voiture, il estima qu'il pouvait attendre qu'elle l'ait presque atteinte avant de frapper ; puis il eut l'idée d'aller se cacher sur la banquette arrière. Quand

elle aurait roulé un peu sur l'allée et freinerait au moment de s'engager sur la route, il pourrait l'attaquer par-derrière.

Il entendit des voix à l'une des fenêtres au-dessus de lui et reconnut le faux accent anglais d'Antoinette et son intonation hystérique.

—Mais pourquoi ? l'entendit-il dire en se rapprochant. Ils savent que cela ne marche pas.

Une voix de jeune fille répondit par un murmure implorant.

—Jamais, répondit Antoinette. Jamais je n'ai permis cela. C'est si cruel.

Puis il entendit des pleurs. Quand Antoinette reprit la parole, il ne distingua que quelques mots, mais elle semblait déterminée : « Laissez cela. Ce n'est pas important », puis : « ... dites-moi que je peux vous faire confiance... » Et après un autre murmure : «... Tant pis... Je n'ai pas le choix. » Il entendit des pas et une porte qui se fermait, puis ce fut le silence.

Barnabas leva les yeux vers le ciel où la lune disparaissait derrière de pâles nuages effilochés. Il entendit un bruit métallique sur le côté du bâtiment. Il se rapprocha vivement de l'encoignure, aperçut une échelle d'incendie qui raclait le mur et une issue de secours dont la lourde porte métallique était ouverte. Antoinette attendit qu'une jeune fille sorte furtivement, puis elles coururent vers la camionnette, blotties l'une contre l'autre comme une seule créature. Barnabas la vit jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, manifestement inquiète que le vigile les ait entendues, puis il se replia dans l'ombre. À peine eut-elle fait monter la fille dans son véhicule qu'Antoinette sauta au volant et démarra. Perplexe, Barnabas les regarda s'éloigner.



*Salem -1692*

C'était le matin et elle devait prendre garde à ne pas réveiller les enfants. Miranda ouvrit la porte de la cuisine pour récupérer la pâte, espérant que des levures sauvages y soient apparues. Elle fut accueillie par une bourrasque si violente qu'elle fit voler ses cheveux et tomber la boîte de ses mains. Elle parla aux arbres qui ployaient en gémissant et ils se turent. Puis elle prit une brassée de bois sur la pile pendant que le vent rugissait autour de la maison.

Après ce long hiver, il n'y avait plus guère de bois. Ils avaient brûlé ce qui était dû au révérend par la paroisse — trois stères par an — et un homme au cœur aussi dur que lui préférait laisser ses enfants geler et manger froid plutôt qu'acheter du bois avec son maigre salaire. Revenue dans la cuisine, elle jeta une poignée d'aiguilles de pin dans l'âtre et tisonna les braises en soufflant doucement, mais le vent qui s'engouffrait dans la cheminée fit voler les cendres sur ses joues comme des larmes noires.

Quand le feu eut pris, elle disposa soigneusement les bûches, murmurant à chacune :

—Ce ne sera pas long, juste un peu douloureux.

Puis, prenant une braise, elle alla allumer la lampe à huile pour pouvoir pétrir la pâte qu'elle posa sur la planche. Ses mains souillées de suie noircissaient les petites boules et elle devina que la pâte, trop humide, n'allait pas lever. Et il y avait encore fort à faire malgré ce vent. Le précieux grain qu'elle jetterait aux poules s'envolerait et serait gâché. Dans la grange, les moutons effrayés se pressaient contre les barrières et les vaches mugissaient. Elle se réchauffa les mains sur leurs pis, mais quand elle sentit sur la dernière une pustule, son cœur se serra. Elle faillit renverser son seau dans sa hâte à regagner la maison et prendre le baume dans le placard. Une pustule sur le pis d'une vache, c'était l'œuvre d'une sorcière.

C'est seulement plus tard, quand elle eut rapporté de l'eau du puits, laissé la crème se faire et accroché la marmite à la crémaillère au-dessus des flammes qu'elle prit le temps de penser à la nuit qui allait arriver.

Les filles lui avaient demandé de se joindre à elles. C'était la première fois qu'elles le faisaient. Leurs craintes avaient laissé place à la curiosité et elles avaient décidé de se lier à elle. Elle savait qu'elles riaient dans son dos et disaient des méchancetés, mais, malgré sa solitude, elle avait bercé l'illusion qu'elles la convieraient à les rejoindre et qu'elle deviendrait une villageoise normale.

Comme les autres, leurs parents se méfiaient d'elle, et de plus en plus. Il y avait des murmures, quand un oiseau la frôlait un peu trop ou quand elle disait entendre la neige tomber.

Sorcière, chuchotaient-elles.

Puis elles se détournaient et feignaient le silence et elle détestait leurs visages fermés, leurs lèvres pincées et leurs petits yeux inquisiteurs. Qu'avait-elle de si différent ? Tout était trouble, c'était le problème. Tout s'ouvrait sur un autre monde, celui des sortilèges et des secrets. Quand elle regardait Martha Corey, elle voyait des cafards grouiller sur elle, et elle savait que Goody Easty faisait simplement semblant de bercer et cajoler un nouveau petit-fils ; elle avait bien vu que c'était un diabolon auquel elle donnait à téter son sein flétri.

—Sorcière, chuchotaient-elles.

Elles savaient quelque chose, mais elles ignoraient tout de ce que Miranda voyait quand elle se réveillait la nuit et que Sarah Good la fixait encore droit dans les yeux depuis l'échafaud, le regard flamboyant et la langue comme un lézard jaillissant de sa bouche. « Toi. Tu es la sorcière. Peux-tu réciter la prière du Seigneur ? »

*Bien sûr. Je ne sais rien du diable.*

Il y avait des signes caractéristiques, ainsi qu'elle en avait vu ce matin, avant de mettre ses lourds sabots : l'apparition d'une fille qui flottait dans les branches nues sous la lune, ses jupons blancs ondulant dans le vent. Elle l'avait entendu - le cri étranglé -, cela ne devait pas arriver - le bruit d'une chute.

La première fois que les soupçons l'avaient enveloppée, c'était après la terrible tempête, quand les brebis avaient agnelé dans la neige. Dehors, l'air n'était qu'un tourbillon de flocons. Le champ avait disparu, la clôture était invisible et les brebis bêlantes, engourdies dans leur cocon de laine, les yeux

fouettés par les rafales, avaient choisi cette nuit entre toutes pour laisser couler le sang et agneler sur le sol gelé -inconscientes du cadeau qu'elles faisaient, trop désorientées par le froid pour aider d'un coup de museau le minuscule petit être à se mettre debout. Luttant contre les intempéries, Miranda en avait ramassé deux et les avaient emportés dans la maison. Assise sur le lit, elle les avait frictionnés et séchés. Elle avait soufflé dans leurs mufles noirs en priant pour qu'ils survivent. Pour elle, c'était une bonne action. Le révérend Collins avait apporté d'autres agneaux qu'il avait déposés sur ses genoux. Elle les avait enveloppés de linges et, veillant toute la nuit, elle les avait nourris tour à tour en trempant ses doigts dans le lait. À un moment, il était venu voir avec sa lanterne et avait retenu son souffle.

—Miranda, tu es comme la sainte mère de Dieu, assise ainsi entourée de ces agneaux.

Il aurait mieux valu qu'ils meurent gelés dans la neige, car le lendemain les brebis n'en avaient pas voulu et seules quelques-unes avaient accepté de laisser des agneaux qu'elles savaient n'être pas les leurs téter leurs mamelles enflées. Et une fois de plus, elle avait caressé chaque mère puis frotté ses mains sur l'agneau pour y laisser l'odeur de la brebis, alors qu'elle n'avait jamais été bergère et n'avait aucune expérience dans ce domaine.

C'est seulement plus tard que la paroisse avait réfléchi : elle avait sauvé trente agneaux dans le blizzard et usé d'un pouvoir qui n'était pas de ce monde. Ils étaient morts, raides et gelés quand le révérend les avait déposés sur le lit, puis ils avaient repris vie en bêlant, en agitant leurs petits sabots et en suçotant ses doigts. De la mort et du sang s'était élevée l'odeur de laine fraîche et on avait entendu des meuglements dans la pièce. Une fille menue comme elle ne pouvait faire ces choses et, bien que l'ayant d'abord louangée, entre eux ils chuchotaient que le diable était venu à son aide.

Elle avait mené une vie misérable depuis que le révérend l'avait ramenée du camp des Indiens. Les villageois lui voulaient du mal. Si une truie tombait malade dans la porcherie, on l'accusait, puisqu'elle avait lavé les cochons le matin ; et si l'animal se remettait, on la soupçonnait de magie noire. Si les pis enflammés d'une vache se bouchaient, c'était elle la cause. S'ils guérissaient mystérieusement, ce n'était pas naturel. Dans son cœur, elle savait que c'était son silence distant qui les irritait.

L'école n'était pas moins cruelle. Sans amis, elle restait dans son coin. Les autres filles l'évitaient et les garçons la craignaient d'un instinct qu'ils n'étaient pas en mesure de comprendre. Seul Andrew, qui était un gentil

gars, bien qu'un peu lent, semblait ne pas remarquer ce que les autres disaient d'elle. Elle lui était reconnaissante de ses attentions, mais elle ne l'aimait pas et avait refusé de l'épouser, jusqu'au jour où elle avait compris combien elle avait besoin de lui.

Avec sa baguette de cerisier, Judah Zachery marquait la mesure sur un pupitre pendant que les enfants récitaient leurs tables de multiplication. Quand ils eurent terminé, il posa la baguette et hocha la tête.

—Allez en silence. Et n'oubliez point, lança-t-il alors qu'ils bondissaient vers la porte, que Dieu vous fit à Son image. Que votre conduite soit cligne et humble.

En passant près de lui, Miranda sentit la chaleur de son regard.

—Reste, Miranda, lui dit-il.

Elle regarda sans mot dire les autres enfants qui couraient dans la prairie vers la rivière.

—Je t'ai à l'œil, continua-t'il d'une voix rauque.

Sa main sur son bras était comme une serre de vautour et, levant la tête, elle vit ses yeux de rapace cernés de rouge et sa bouche comme un bec crochu.

—Peux-tu me dire que tu es pure et sans tache ?

—J'ignore de quelle tache vous me parlez, monsieur.

—Eh bien, tu t'isoles avec Andrew Merriweather.

—Non point, monsieur.

—Prends garde, Miranda. Je te vois.

Elle n'en doutait pas. Il était plus proche de son espèce qu'elle n'osait se l'avouer. Elle connaissait l'existence de son cercle de sorciers à Bedford.

Ils étaient sur le seuil de la salle de classe et les rires des enfants flottaient au-dessus du champ. Non loin, des oiseaux pépiaient et gazouillaient dans les taillis. Une hirondelle avait un cri si perçant que Miranda s'imagina qu'elle chantait pour elle et le laissa entrer dans son cœur. Elle regarda de nouveau Judah Zachery. Son bec était encore plus crochu et son cou était rouge et marbré au-dessus de sa collerette blanche froissée qui ressemblait à un collier de plumes autour de sa peau nue. Il avait un visage rougeaud et rond, les yeux las, les joues creuses et le dessus du crâne chauve, et ses oreilles dépassaient des mèches crasseuses qui pendaient jusqu'à ses épaules. Découvrant ses dents jaunes, il fit glisser la baguette de cerisier entre ses doigts aux ongles longs et pointus. Il exhalait une odeur de moisi.

Il continua de caresser le bois encore vert qui frémissait sous ses doigts maigres.

—Choisis, dit-il. Le fouet ou le cabinet.

—Le cabinet, répondit-elle.

—Impudente !

Il l'empoigna par le bras, la poussa dans le noir et verrouilla la porte. A présent, elle était seule. Parfois, il la laissait là des heures, jusqu'à ce que les enfants soient rentrés, que leurs voix se soient tues et qu'elle n'entende plus que son halètement de l'autre côté du battant. Combien de temps durerait la punition, aujourd'hui ? S'il la laissait toute la nuit, elle manquerait le rendez-vous dans la forêt avec les filles qui lui avaient demandé de les accompagner.

Recroquevillée sur le sol, elle soupira en songeant qu'il avait encore du pouvoir sur elle et qu'elle n'avait d'autre choix que de lui obéir. Mais elle ne le craignait pas, car elle savait qui il était. Elle savait qu'il la fouettait pour voir ses cuisses nues. Sa main tremblait tellement, et les coups l'effleuraient plus qu'ils ne la cinglaient, et quand il la couchait sur ses genoux, elle sentait la bosse dans sa culotte. Et surtout, elle avait vu sa conduite diabolique.

Une nuit, elle avait volé jusqu'à la clairière derrière Bedford et, depuis sa branche, elle avait observé les rituels imbéciles. Les veuves et les vieilles filles de son cercle de sorcières, les femmes faibles d'esprit rendues folles par le désir qui gesticulaient au clair de lune. Elles buvaient du sang et poussaient des cris stridents, certaines écartaient leurs cuisses et se frottaient contre lui, dressé comme un grand vautour avec son livre à la main. Comme elles s'empressaient de lui prêter allégeance ! Elles se battaient presque pour signer. Se rendaient-elles compte de ce qu'elles avaient fait ?

Elle attendit que ses yeux se soient habitués à l'obscurité. La fente au-dessus et en bas de la porte lui fournissait assez de lumière pour qu'elle s'amuse avec ses livres. Et Judah Zachery en avait beaucoup - il les avait apportés d'Angleterre, imprimés sur un papier grossier, presque tous en latin ou en français. Elle ne pouvait les lire, mais les illustrations, ces motifs compliqués et étranges, la passionnaient. C'étaient des livres qui choqueraient les gens du village s'ils les voyaient, tant ils empestaient l'hérésie. Des livres d'anatomie montraient des corps nus écorchés, aux muscles décollés des os, aux organes et au sexe exhibés. Il y avait des livres d'astrologie dépeignant des créatures qui vivaient dans les deux -une chèvre,

un taureau et un scorpion géant. Elle posa la *Micrographie* de Hooke sur ses genoux et s'émerveilla des gravures d'insectes aussi gros que des langoustes avec leurs griffes et leurs mandibules articulées, et des créatures mythiques : un lion avec des ailes et un cochon à tête humaine. Elle frissonna devant les monstres marins aux longs tentacules, les licornes et les dragons. Elle savait que tout cela était blasphème, mais cela ne la troublait pas. Elle craignait seulement que Judah la surprenne en train de regarder ses livres et la punisse pour ne pas être restée debout dans le noir.

Mais elle ne pouvait résister. C'est ici qu'elle avait appris certains de ces noms : Galilée, Copernic et Kepler, tous des hérétiques connus, car Galilée disait que la Terre tournait autour du Soleil, ce qui semblait impossible, même si Metacomet lui avait dit un jour que c'était probablement vrai. Mais elle était incapable de comprendre les cercles et triangles et les chiffres et symboles. Des heures passèrent tandis qu'elle étudiait un livre de mécanique et se plongeait dans les schémas d'une pompe et d'un télescope, d'une chambre noire, d'un thermomètre et d'une catapulte, d'un objet qui s'appelait ceinture de chasteté, d'un horrible chevalet de torture et d'une potence d'Halifax, avec ses têtes coupées : tous des instruments scientifiques et les trois derniers destinés à combattre le diable. Elle trouva un livre en anglais et lut un traité profane où il était dit que l'âme mortelle périt avec le corps, qui parlait d'atomes se déplaçant librement et de conversations avec les esprits. Elle trouva un pamphlet intitulé *L'Art de nager* qui la ravit avec ses dessins d'hommes nus flottant dans une rivière. Un autre. *Histoire d'Ethiopie*, montrait de féroces barbares aux coiffures cornues qui brandissaient des lances et des massues. Leurs corps nus l'excitèrent et elle contempla longuement les organes qui pendaient entre leurs jambes.

Miranda chercha le coffret dans le fond du placard et en sortit le masque. Elle savait ce que c'était et frémit en songeant au pouvoir qu'il recelait. Le masque était grossièrement taillé dans de l'or et incrusté de pierreries : de gros rubis entouraient les yeux et des saphirs parsemaient la bouche, avec une couronne de lauriers et une barbe de feuilles en or battu. Elle posa gauchement le masque sur son visage et sentit sa chaleur sur ses joues, mais seulement un moment.

Puis elle le rangea et reprit son livre préféré, *Le Paradis perdu* de Milton. Elle adorait regarder les images des pauvres damnés qui se tortillaient dans les flammes de l'enfer empalés sur de longues broches par des anges splendides. Quand elle entendit la clé dans la serrure, elle rangea vivement

le livre et se releva, tête baissée, comme une enfant contrite attendant sa libération. Ce jour-là, il la laissa partir sans un mot.

À minuit, alors qu'elle traversait la cour discrètement pour ne pas éveiller les clameurs du coq, Miranda sentit une main glacée sur son cœur et frissonna. La peur l'accabla alors qu'elle courait entre les stalles. Les cochons s'ébrouèrent en grognant et elle n'osa pas les regarder, pas plus que les moutons inertes avec leurs yeux vides ou les vaches placides qui agitaient leurs pis, car ils pouvaient tous se transformer en monstres. Préférant garder les yeux fixés sur le sol, elle se faufila dans la nuit, frôlant de son jupon l'herbe humide et glacée.

La forêt où elles devaient se retrouver s'étendait au-delà du champ. Tituba leur avait dit qu'elles verraient leurs futurs époux dans les volutes d'un blanc d'œuf, puis qu'elles danseraient, ressusciteraient les bébés morts de Goody Larson et voleraient toutes ensemble. Mais Tituba était une femme des îles, une esclave adepte du vaudou que l'on avait amenée d'Haïti. Elle ne pouvait pas les sauver de leurs imprudences. Seule Miranda en était capable.

Elle vit trois des filles sortir du village, serrées les unes contre les autres en chuchotant, pressées déjouer les démons. On aurait dit un seul corps sombre avec plusieurs bras et jambes et elle se sentit envieuse. Miranda n'avait pas d'amies et même si ces filles la laissaient venir avec elles dans la forêt, elle savait qu'elles avaient peur d'elle.

Derrière se dressait la dernière maison du village : des planches, une forme sombre, une cheminée noire, du bois mort, de la pierre morte, une maison fabriquée avec les arbres vivants de la forêt qui pleuraient encore quand on les coupait, et avec des pierres qui sanglotaient quand on les arrachait à la terre. Les hommes criaient, donnaient des coups de scie et de marteau, et un autre bosquet d'arbres était réduit à devenir des murs bien droits. Parfois, elle caressait les planches en espérant trouver une écharde, un signe que la vie frémissait encore dans le bois cloué sur cette charpente implacable.

Il ne fallait pas qu'elle pense à cela cette nuit, parce que si elle laissait son esprit s'égarer, elle avait peur de voir au-delà, de voir la fin des choses. Sa jupe était trempée à force de traîner dans les feuilles et elle sentait encore les moutons de la grange. La laine de ses vêtements était toujours imprégnée de cette puanteur, mais elle préféra ne plus y penser, de peur de revoir les brebis mourant dans le blizzard et les agneaux nouveau-nés sur son lit.

Quelle sotte, cette Tituba, qui disait qu'elles voleraient ! Miranda essaya d'imaginer leurs silhouettes se découpant sur la lune, leurs jupons flottant dans l'air. Peut-être qu'ensuite elles mangeraient du pain de seigle teinté de rouge et boiraient la potion que Tituba préparait dans son chaudron. Et après avoir dansé, elles rentreraient chez elles, certaines d'avoir volé, même s'il n'en était rien. Mais une sombre pensée s'insinua dans son esprit.

Quand la forêt se referma sur elles, elles se réunirent sous la conduite de Tituba. Miranda se détendit un peu. Le révérend Collins disait que la forêt était l'endroit où le Malin se cachait, mais pour elle, c'était la cathédrale de Dieu. Comme ils se trompaient sur tout ! Dieu était parmi elles et les protégerait, pas elle, peut-être, à cause de sa conduite traîtresse, mais ce groupe de fillettes espiègles, si. A présent, elles couraient et sa jupe trempée était lourde comme ses sabots remplis d'eau. Il était impossible qu'elles puissent voler, ces petites sottes, et pourtant, Tituba jetterait-elle un sort ? Elle devait trouver un moyen de les arrêter, mais elles ne l'aimaient pas et elles ne l'écouterait pas. « Tu voles bien, toi », diraient-elles.

Étaient-elles proches à présent de l'endroit où Metacomet, le chef wampanoag, l'avait enlevée pour l'emmener dans sa tribu ? Son cœur se serra quand elle songea à la tête de son père fracassée contre une pierre et à la robe ensanglantée de sa mère. Le révérend Collins l'avait surprise tandis qu'elle jouait dans la rivière et l'avait ramenée à Salem. Là, il l'avait revêtue d'une robe de laine, lui avait couvert les cheveux d'un bonnet et l'avait forcée à enfiler des bas noirs et des sabots, contrainte à assister aux réunions et à aller à l'école où son bourreau, Judah Zachery, levait sa badine sur elle. Avec le mal qui régnait dans son cœur, le maître d'école voyait dans sa mystérieuse conduite la preuve qu'elle était mauvaise.

Puis un jour, Abigail Soames lui avait confié qu'elle avait entendu son père dire que les trois champs défrichés et la ferme au bout de Litchy Road appartenaient à Miranda. Personne ne lui en parla. Mais, à contrecœur, ou peut-être par méchanceté, le révérend lui avait montré le nom d'Edmond du Val dans le registre du cadastre.

Les filles atteignirent la clairière, où Tituba était déjà accroupie devant le feu, son corps lourd appuyé sur ses grosses cuisses. Les filles la regardèrent souffler sur les braises et attendirent. Lucinda Whaples avec ses boucles blondes, la terne Betty Parris et Abigail Putnam aux yeux bruns, toutes âgées de moins de douze ans, et aussi Mary Walcott qui avait des mamelles comme une vache et était assez âgée pour ne pas avoir la sottise de vouloir

jeter des sorts. Mais elle, plus que les autres, voulait voir le visage de son époux dans le chaudron. Dans le liquide, Tituba jeta des morceaux de cafards et de lézards. Elle portait autour du cou un sachet dont elle tira quelque chose d'aussi rouge que du sang, puis, quand la potion se mit à bouillir, elle y jeta un blanc d'œuf qui tourbillonna à la surface.

—Là ! Je vois son visage ! s'écria Lucinda.

Et leurs piailllements résonnèrent dans la forêt :

—C'est Samuel !

—Non, c'est William ! William Basset !

—Que tu es sotté, je vois bien que c'est Samuel !

—Miranda, roucoulaient-elles. Je vois ton Andrew chéri. Viens voir.

Se pouvait-il qu'elles lui envient son soupirant ? Ou bien ne voyaient-elles en lui qu'un simple d'esprit ?

Une fois qu'elles eurent bu la potion, Tituba commença à frapper son petit tambour. Les filles formèrent un cercle et, maladroitement, se mirent à danser, soulevant leurs jupons au-dessus de leurs têtes. Bas, camisoles et culottes tombèrent sur le sol. Gloussant comme si on les chatouillait, elles s'étreignirent, frissonnantes, puis levèrent les bras en l'air tour à tour devant le feu et les arbres noirs. Poussée par le rythme, Miranda finit par les rejoindre et dansa, secouée de convulsions à s'en étourdir avant de s'écrouler épuisée dans l'herbe.

Le tambour de Tituba continuait de résonner dans l'obscurité et elle entonna dans son étrange dialecte des îles une chanson envoûtante. À présent, les filles étaient nues et Miranda saisit un bras en sueur, frôla des fesses rebondies tout en tournant sur elle-même comme une toupie folle. Elles dansaient sans grâce, mais elles savouraient le goût sauvage de la liberté. Elles se touchèrent, puis se léchèrent et tâtèrent ce qu'elles avaient de plus intime en poussant des cris d'allégresse.

—Arrêtez ! cria-t'elle. Nous devons cesser. Quelqu'un pourrait venir.

—Qui ? s'écria Lucinda. L'Homme Noir ? Qu'il vienne. Je le défie de montrer son visage.

Les autres filles frémirent devant ce blasphème, mais Lucinda fixa les arbres.

—Viens à moi ! cria-t'elle.

La fille qu'ils avaient noyée à Whethersfield à force de la plonger dans l'eau avait imploré qu'on la laisse vivre ; les seules preuves contre elle étaient un boudin qui avait éclaté dans une poêle et une vache qui était

morte au plus froid de l'hiver. Mais c'était une fille perdue qui avait un jour parlé avec Miranda. Peut-être valait-il mieux qu'elle soit morte. Le son du tambour de Tituba enfla. Quelle folie c'était que de danser ainsi dans la forêt, de risquer à tout le moins le fouet en place publique ! La fille s'appelait Constance et elle était d'une joliesse peu commune. Peut-être que les bourgeois avaient surtout eu envie de la dépouiller de ses vêtements pour chercher un téton du diable. Constance obstinée, mais innocente. Ils n'avaient pas trouvé de téton, mais ils avaient continué à contempler sa nudité pour en emporter le souvenir jusque dans leur lit.

Haletante, Miranda s'adossa contre le tronc d'un caryer et caressa l'écorce rugueuse. Elle pouvait se glisser dans cet arbre, ne faire qu'un avec lui et disparaître dans ses feuilles. Elle leva les yeux vers les silhouettes des hêtres gris et des bouleaux blêmes qui luisaient parmi les autres arbres plus sombres, et elle eut envie de s'élever et de flotter dans les airs. Les filles avaient-elles vu le visage d'Andrew dans le chaudron ? L'aurait-elle vu, elle ? Elle l'éblouissait, elle le savait, ce gaillard aux bras musclés. Il ferait un bon époux et un bon père pour ses enfants.

Elle devait les arrêter.

—Tituba !

Jusque-là, Miranda tenait la main de Betty et cela lui avait permis de rester à terre. Quand elles virent qu'elle avait sauté sans retomber, elles fixèrent ses pieds qui étaient à une coudée du sol. Elle n'arrivait pas à se maîtriser et, lentement, elle pencha à l'horizontale, plana un peu, puis, comme un soupir qu'on pousse, s'envola dans les arbres. Tandis qu'elle les observait depuis sa branche, les filles bondissaient et gambadaient comme des sottes en gesticulant.

—Chut ! Chut ! criaient-elles.

Lucinda les appela vers la falaise et Miranda se sentit gagnée par la peur. Elles la regardèrent.

—Par ici ! Viens, il est temps !

Non, non. Elle descendit en volant pour les arrêter et elle les vit courir, les yeux cernés de rouge, agitant leurs frêles bras en gazouillant comme des oiseaux. Elle les empoigna quand elles arrivèrent au bord, elle les rattrapa toutes sauf Lucinda, qui oscilla un moment au bord avant de se jeter dans le

vide. Il y eut un cri, comme une bête qu'on égorge, puis un bruit de branches brisées. Les autres filles contemplèrent l'abîme, hébétées.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## 6



*Collinwood — 1971*

La matinée était ensoleillée et l'air, si vif et clair que Barnabas décida, malgré les inquiétudes de Julia, de se rendre à pied à l'Ancienne Demeure. David, qui l'avait supplié de le laisser l'accompagner, marcha à ses côtés pendant quelques centaines de mètres puis, dans un accès d'exubérance juvénile, fit le reste au trot. Les arbres resplendissaient de couleurs que Barnabas trouva étonnantes, et il s'amusa à penser que c'étaient des filles à un bal, chacune vêtue d'une robe d'une couleur différente, de l'ambre au magenta, chacune cherchant à séduire et réclamant l'attention dans l'espoir d'être élue la plus belle. Les feuilles formaient des tapis, écarlates sous les érables gris, jaunes au pied des ormes noirs, et Barnabas se moqua intérieurement de lui-même pour avoir imaginé qu'une telle beauté puisse être maléfique.

Honteux de sa conduite de la veille et des émotions contradictoires qui l'avaient agité après avoir suivi Antoinette sur un coup de tête, il s'était résolu à la traiter simplement comme une voisine qui pose problème. De la même manière, il s'était décidé à respecter les désirs de Julia et à ne pas se lancer à la recherche du vampire. Comme elle l'avait dit, cette époque était révolue. Il avait donc choisi de rendre service à Roger : puisque celui-ci avait une si piètre opinion de lui, il était temps d'agir. L'homme le considérait comme un paresseux inutile, parasite de la bienveillance familiale qui ne contribuait en rien à leurs affaires. Il avait donc l'intention de se conformer aux instructions de Roger et de trouver un moyen de débarrasser la propriété des hippies.

Redevenant le gosse chahuteur qu'il était encore un an plus tôt, David sautait dans les tas de feuilles où il disparaissait presque entièrement, puis se relevait d'un bond, s'élançait et disparaissait au loin sur le chemin.

Barnabas contempla pensivement la lumière basse dans le ciel, les longues ombres qui s'étendaient sur la pelouse et les hautes herbes qui luisaient comme du verre filé. Il respira le parfum des roses fanées et des feuilles pourrissantes. C'était la lumière mourante de l'automne, songea-t-il. Cela faisait si longtemps qu'il ne l'avait vue. La forêt en était incendiée. B se demanda comment ces feuilles rouge sang prenaient cette couleur alors qu'elles s'agitaient dans l'air comme pour condamner ses péchés passés.

Des mois avaient passé depuis sa guérison, mais c'était encore pour lui un miracle de pouvoir contempler la lumière du jour, l'orbe doré du soleil, le ciel couleur de lait avec ses nuages crémeux. La première vision du printemps l'avait tourmenté de sa beauté : arbres en fleurs, herbe nouvelle, air soyeux strié d'arcs-en-ciel. Souvent, il s'asseyait et ne regardait rien d'autre que l'air et les prismes de lumière qui y dansaient. Mais au cœur de l'été, la fièvre insupportable que provoquait en lui le traitement l'avait conduit à regagner la pénombre fraîche de sa chambre, rideaux tirés, sous le baldaquin de son lit, comme s'il était de nouveau dans son tombeau. A présent, l'automne était arrivé avec toutes ses splendeurs et ses couleurs déchirantes de beauté.

Barnabas était très heureux de montrer la maison à David. C'était agréable d'être en compagnie de cet adolescent si intelligent ; il l'appréciait de plus en plus. Peut-être fallait-il qu'il s'occupe de son éducation, qu'il l'emmène en voyage. Il se mit à imaginer une équipée en voiture à Newport, Mystic ou Salem, un voyage de quelques centaines de kilomètres dans le Sud, au volant de sa puissante voiture.

—David, lança-t-il, cela te plairait-il de partir à l'aventure ?

—Où donc ?

—Voir le musée de Salem ?

—Tu veux dire avec tous ces gobelins et ces fantômes ? Ce serait cool !

Ils arrivèrent derrière l'Ancienne Demeure, avec ses hautes colonnes. Se rappelant le mal que lui et Willie avaient eu pour transporter le cadavre dans le coffre de la Bentley, Barnabas revit les deux tapis - un Sarouk fané couleur sang et un Serapi séculaire - qu'ils avaient dû mettre sur la banquette arrière. C'était plus pour éviter la réprobation de Roger devant son oisiveté que par véritable nécessité financière qu'il avait eu l'idée de collectionner et revendre des tapis persans. Durant ses années de voyage et sa fréquentation des grandioses demeures anglaises et américaines, il avait acquis une connaissance approfondie des antiquités et savait estimer les objets qui

n'avaient plus dans le monde moderne d'autre utilité que leur beauté. Les détails raffinés et les belles matières l'inspiraient. Il aurait pu choisir des vins rares ou de l'argenterie ancienne, mais rien ne le passionnait plus qu'un tapis ancien. Confectionnés autrefois par des femmes et des jeunes filles sur des métiers à tisser rudimentaires dans les villages des montagnes d'Afghanistan, dans les collines d'Arménie ou sur les plateaux désolés d'Iran, transportés à dos de chameau par-delà d'immenses déserts, ils étaient destinés à embellir les sols de marbre de palais ou recouvrir le sable sous les tentes royales. Même leurs noms étaient mystiques et surprenants : Ispahan, Ardebil, Kazak, Kirman et Qôm.

David et lui pénétrèrent dans l'entrée. Des poussières voletaient dans les pièces glacées qui avaient toujours abrité d'étranges trésors. C'était difficile de croire que cette femme insensée les avait tous remplacés : le portemanteau, le miroir

Chippendale, la table en acajou en bas de l'escalier, le lustre en bronze. Son œil connaisseur analysa chaque objet en essayant de discerner s'il avait été sauvé ou méticuleusement remplacé. Elle devait avoir écume toutes les brocantes entre Collinport et Boston, et bien sûr Roger lui avait vendu bon nombre des meubles qu'ils avaient déménagés quand ils avaient prévu de démolir l'Ancienne Demeure... avant l'incendie.

Mais c'était le faux tapis qu'il était venu voir. Un Tabriz aussi ancien et précieux que celui qui avait autrefois décoré le salon était désormais introuvable dans ce pays. Il se rappela combien il l'adorait, le temps qu'il avait passé à étudier chaque détail à la lueur du feu, cherchant les erreurs intentionnelles dans le tissage des motifs. Selon l'islam, seul Dieu était la perfection, et toute chose créée de main d'homme se devait d'être imparfaite. Même si le tapis original de l'Ancienne Demeure avait été l'un des derniers trésors de famille, il avait été estimé trop élimé pour être emporté à Collinwood quand la nouvelle demeure avait été édiflée en 1795. Ses cousins sans éducation n'avaient pas compris que cette usure ne l'en rendait que plus précieux.

Comme il l'avait fait la veille, il s'agenouilla près du tapis et en retourna le coin pour inspecter la trame. Le fait que ce soit un faux eut un effet étrange sur lui et sembla lui prouver que tout n'avait été qu'une restauration et rien de plus, et non, comme Willie l'avait soutenu et comme Barnabas l'avait craint, quelque chose de maléfique, même si cela relevait de la magie.

En revanche, David était tout excité par chaque nouvelle découverte. Loin de s'en inquiéter, il trouvait chaque reproduction encore plus habile que la précédente et il poussa des cris admiratifs devant la cheminée de marbre et les vitraux. Curieux de voir la pièce où il avait joué dans son enfance, il courut dans l'entrée.

—Allons, Barnabas, montons voir à l'étage !

Barnabas hésita, son attention attirée par un défaut dans le parquet qui l'irrita. Pourquoi avait-elle voulu la reproduire ?

Cette partie n'est pas terminée ! cria David. Barnabas monta et contempla le long couloir encore envahi d'échafaudages.

—Voilà l'ancienne salle de jeux ! Oh, mais elle est fermée à clé !

—Comment ?

La porte de la salle de jeux est verrouillée ! Barnabas entendit un bruit de moteur et alla à la fenêtre. Un vieux minibus Volkswagen s'était arrêté devant l'entrée et un jeune homme en descendait avec une caisse à outils et une petite scie électrique. Il disparut au coin de la maison et Barnabas eut l'étrange sensation qu'on envahissait son domicile. Il alla retrouver David et constata que la porte était effectivement verrouillée.

—Moi qui voulais savoir si mes jouets étaient encore là, dit David en regardant l'allée. Oh, allons parler à ce type !

Le temps qu'ils descendent et sortent par le côté, ils entendirent un générateur qui démarrait. L'homme, manifestement charpentier, avait installé un atelier avec des tréteaux et des outils et était en train de trier des planches de sapin.

—Bonjour, dit Barnabas, un peu ennuyé de le déranger. L'ouvrier, qui portait des lunettes de soleil, leva la tête. Il était jeune, vingt ans et quelques, et portait un jean sale, un tee-shirt et des baskets. Il avait de longues jambes maigres et une ceinture à outils pendait sur ses hanches osseuses. Ses longs cheveux noirs étaient retenus en catogan et il avait une cigarette roulée au coin des lèvres.

—Comment ça va ? fit-il en jetant un regard sans enthousiasme à Barnabas.

Curieux de voir les outils qu'il utilisait, David s'approcha de la scie. Barnabas se dit qu'il valait mieux se présenter.

—Nous étions... je veux dire, nous sommes les Collins. Je m'appelle Barnabas Collins et voici mon neveu David.

—OK... ?

L'homme transforma le mot en une question comme pour faire comprendre qu'il s'en moquait éperdument.

—Nous sommes les anciens propriétaires de cette maison, expliqua Barnabas.

Le charpentier eut un petit sourire finaud. Il avait les dents de devant de travers et des canines épaisses et pointues.

—C'est vous qui y avez fichu le feu ?

—C'est... mais non, enfin. C'était un accident malheureux.

—Ah bon ? C'est pas ce que j'ai entendu dire. L'homme passa la main sur une planche pour vérifier

qu'elle était bien poncée, avant de la poser sur son établi contre un guide métallique.

—On raconte que la famille y a flanqué le feu pour toucher l'assurance.

—Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? demanda David à Barnabas.

—Évidemment que non.

L'homme les regarda, les mains posées sur la scie, dans une pose nonchalante qui agaça Barnabas. En même temps, il se demandait si des jeunes filles pouvaient trouver cela séduisant.

—Je ne crois pas que vous m'ayez dit votre nom.

—Jason, répondit l'homme. Shaw.

Ses lunettes noires reflétaient le soleil et un vague sourire ourlait ses lèvres. Il tira sur sa cigarette, puis il la posa en équilibre sur le rebord de l'établi.

—Eh bien, Jason, dit Barnabas. Je ne sais pas où vous avez entendu raconter cela, mais j'espère sincèrement que vous ne prêtez pas attention aux ragots qui courent en ville.

—En fait, je crois que c'est Toni qui me l'a dit.

—Toni ?

—La propriétaire. Vous savez. Antoinette.

Il prononça le prénom délicatement, comme une caresse.

—Eh bien, elle ne pouvait pas se tromper davantage, s'indigna Barnabas.

—Hé, mec, moi je m'en fiche, dit Jason en haussant les épaules. Avec ce feu, j'ai passé six mois super.

*Il sourit comme si un agréable souvenir venait de lui repasser par la tête.*

L'irritation de Barnabas s'accrut quand il reconnut l'odeur rance de viande et de friture qu'exhalait un sac portant un logo rouge et jaune posé à côté de la scie. Jason sembla lire dans ses pensées :

—Vous voulez piocher dedans ? demanda-t-il. Barnabas eut la nausée, mais David acquiesça, prit le sac et en sortit quelques frites qu'il fourra dans sa bouche. Barnabas songea que Jason savait peut-être quelque chose sur l'ouvrier tué.

—J'imagine que vous êtes le charpentier qui a fait toute cette remarquable restauration, dit-il.

—Eh bien, j'ai une équipe, répondit lentement Jason, mais c'est moi qui décide.

—Je dois dire que je suis ébahi par la précision : c'est presque identique à l'original.

—Ah, ça, c'est Toni. Elle a des tas de vieilles photos et elle est, euh... très exigeante.

Il eut un petit rire et tira une bouffée de sa cigarette.

—Et les meubles ?

—Achetés chez des antiquaires. Tous les jours elle en apporte d'autres avec Jackie. Enfin, c'était avant qu'elle mette sa gosse chez les dingues.

Jason alluma la scie, posa le morceau de bois, et le bruit strident de la lame déchira l'air.

—Et où est... Toni ? cria Barnabas pour couvrir le vacarme. Vous le savez ?

—Au campement. Ou alors à Salem. Elle y passe pas mal de temps. Elle se documente à la bibliothèque.

Totalement fasciné, David regarda Jason retourner la planche.

—Qu'est-ce que c'est comme genre de scie ?

—Une scie à découper.

—Ça marche comment ?

—Viens là, je vais te montrer. (David s'approcha et les deux têtes se penchèrent sur la longue lame verticale.) Tu vois, c'est là que tu coupes la pièce aux dimensions et là, dessous, précisa-t-il en désignant une petite plaque d'acier, il y a un guide. Ça permet de faire des découpes intérieures. Comme ça.

Il prit derrière lui une porte de placard terminée et la lui montra.

—Je peux essayer ?

—David...

La scie mettait Barnabas mal à l'aise et il en voulait à David de se lier aussi facilement avec Jason.

—Pas de problème, dit ce dernier. (Il prit une planche dans son tas et la mesura, puis il la posa sur l'établi contre le guide.) Attention à tes doigts.

Il se plaça derrière David, posa ses mains sur les siennes et poussa lentement la pièce contre la lame qui souleva un nuage de sciure. Le grincement suraigu était une torture pour Barnabas. David leva la pièce qu'il venait de couper.

—Je veux en faire une autre ! s'extasia-t-il.

Jason recula. La scie continua son vacarme pendant que David poussait sa pièce sur la lame.

—C'est génial ! dit-il à Jason. Passez-moi un autre morceau. (Il posa la planche contre le guide.) Ça vous plaît de vivre dans les bois ? demanda-t-il.

Barnabas se rendit brusquement compte que Jason devait faire partie des hippies.

—C'est clair. J'y suis depuis tout l'été.

—Combien de temps comptez-vous rester ? demanda Barnabas.

—J'ai encore rien prévu, répondit Jason.

—Barnabas, je peux aller voir Jason de temps en temps ?

—Ton père n'apprécierait pas.

—Mais pourquoi ?

—Voyons, David, tu sais très bien pourquoi. (Il se tourna vers le charpentier.) Si je ne me trompe, vous consommez des substances illicites ?

Jason hésita un instant, puis il se mit à rire.

—Vous avez quelque chose contre le fait de fumer un petit peu d'herbe ?

—Je préférerais ne pas aborder cette question devant ce jeune homme, dit Barnabas. (B se rendit compte qu'il venait de manquer une occasion d'exaucer les souhaits de Roger.) Jouez-vous un rôle de... décisionnaire au sein du groupe ?

—Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? demanda Jason en riant.

—Nous avons appris que les campeurs dans les bois enfreignaient la loi. En fait, c'est une violation de propriété. Mon cousin, Mr Roger Collins, voudrait que ces campeurs s'en aillent.

—Non mais attendez une minute, là. Nous avons le droit de camper ici. Toni est d'accord et le terrain lui appartient.

—Mais les voisins ne voient pas cela du même œil. Par exemple, il n'est pas permis de souiller les bois avec des déjections. Et je crois savoir que

certains pratiquent le nudisme.

Jason se remit à rire.

—Alors vous et les autres coincés des environs, vous ne supportez pas de voir que d'autres s'amusent un peu. (Il marqua une pause, puis il s'adressa au jeune homme :) Hé, David, ça te dirait de t'éclater un peu ? On va prendre des trucs ce week-end. Ça va être génial, mec.

—Je me dois de vous prévenir, Mr Shaw, dit Barnabas, incapable de se contenir plus longtemps, qu'il n'est pas question qu'on consomme des produits illicites près de notre propriété et encore moins en présence d'un membre de notre famille. Et je vous conseille de retourner à votre... tente, enfin, ce que vous considérez comme votre logement, et d'expliquer à vos compagnons qu'ils doivent évacuer les lieux.

Faisant montre d'un côté charmeur inattendu, Jason se contenta de sourire, leva la main en forme de pistolet et la braqua sur Barnabas.

—Pigé ! fit-il. (Ses lunettes reflétaient le soleil. Puis il parut se détendre un peu et haussa les épaules.) Désolé, mec. Je voulais pas abuser. Tout le monde a le droit d'avoir ses opinions. Mais vous savez, vous êtes à côté de la plaque. On ne viole aucune propriété. Vous avez rien à dire sur ce qui se passe dans les bois de Toni. (Il eut de nouveau son petit rire cynique et il ramassa une planche.) Bon, faut que je me remette à bosser, maintenant.

Barnabas et David tournèrent les talons, mais alors qu'ils repartaient vers l'allée, Jason lança :

—Hé, David ! (Celui-ci se retourna et Jason lui jeta le sac McDonald's.) Sers-toi.

Et il retourna à sa tâche en sifflotant. David finit les frites et fouilla le fond du sac.

—Il y a des brownies, dit-il. Tu en veux un ? Tu aimes les trucs de chez McDonald's ? Père ne me laisse pas en acheter. Il faut que je t'avoue que je suis déjà allé voir le camp, continua-t'il en lui tendant un brownie.

—J'avais compris.

—Je ne crois pas que tu aies convaincu Jason. Peut-être que tu devrais aller leur parler.

—Oui, c'est ce que je pense. Roger n'en démordra pas.

—Tu vas leur dire de partir ?

Barnabas regarda le jeune homme avec son irrésistible sourire, ses cheveux blonds et ses yeux pailletés d'or. Il eut un nouvel élan de tendresse et l'envie de partager avec lui ses profondes connaissances des merveilles et

curiosités du monde. Mais en même temps, il se rendit compte que c'était impossible.

—J'ai l'intention d'en parler à la propriétaire.

—Ah, Toni. Oui, j'ai fait sa connaissance.

—Quel genre est-ce ? demanda Barnabas.

—Dingue. Vraiment dingue.

—Et qui est Jackie ?

—Je ne sais pas, fit David en regardant ailleurs. Sa fille, peut-être ?

Ils longèrent Widow's Hill et contemplèrent la mer. Des mouettes planaient au-dessus des eaux troubles et des algues pourrissantes jonchaient le sable. Avec surprise, Barnabas comprit pourquoi il prenait tant de plaisir à être avec David. B lui rappelait ce qu'il avait été au même âge, quand il avait toute sa vie devant lui. B grignota le brownie, qu'il trouva sec et insipide. Mais, se rappelant les conseils de Julia, il décida de se forcer à le manger quand même. Au moins, il était sucré.

—Le camp est par là-bas, dit David en tendant le bras et en s'élançant vers une clairière.

Ils entendaient le grondement du torrent. La pénombre de la forêt était trouée par des éclats de lumière scintillant d'arbre en arbre. Les campeurs avaient accroché sur les troncs des dizaines de miroirs qui reflétaient la forêt, les rayons du soleil ou un carré de ciel bleu. Barnabas surprit son reflet dans l'un d'eux - ses cheveux noirs et ses mèches hérissées, ses gros sourcils et ses joues creuses - et fut choqué de voir son visage si pâle et lugubre au milieu des feuilles couleur de bronze et d'écarlate.

En arrivant à la clairière, il vit un petit groupe de tentes multicolores rondes et triangulaires disséminées entre les arbres comme une collection de cerfs-volants. Des affaires disparates jonchaient le sol : livres, carnets de croquis, vêtements, chaussures de randonnée. Au centre, sur une vaste portion dégagée, étaient disposés en cercle des pierres plates et des troncs en guise de bancs. Sur des souches qui servaient de tables, des fleurs sauvages étaient plantées dans des bouteilles de Coca.

Sur l'une de ces souches était posé un bidon en plastique vert avec un robinet. Tout était silencieux en dehors du bourdonnement des mouches et des oiseaux qui voletaient dans les broussailles. Les bûches d'un feu éteint par la brume matinale s'étaient réduites en cendres et une odeur de fumée froide planait dans l'air.

Trois hamacs colorés étaient tendus entre les arbres et deux filles dormaient enlacées dans l'un d'eux. Barnabas ferma les yeux et secoua la tête, pensant qu'il avait mal vu. Il faillit ne pas remarquer la fille qui était assise à l'ombre du plus grand arbre. Au premier abord, elle avait l'air entièrement faite de lumière avec sa robe en soie peinte ornée de rubans et de bouts de dentelle. Ses longs cheveux retombaient sur son visage penché sur un petit plateau. En entendant leurs pas, elle leva la tête et sourit.

—David ! Viens voir ce que je t'ai préparé.

Elle se leva et s'avança avec une langueur si gracieuse, sa robe flottant au-dessus des feuilles, que Barnabas crut que c'était un mirage. Elle passa un collier de perles de verre au cou de David et recula un peu pour l'admirer.

—Super, merci, dit David, un peu ébahi en regardant le collier. C'est cool. (Puis, alors qu'elle se tournait vers Barnabas :) C'est mon cousin Barnabas Collins. Barnabas, je te présente Charity.

Celui-ci allait répondre quand la fille se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la bouche.

—Bienvenue au paradis, dit-elle d'une voix rauque.

De près, elle n'était pas jolie : elle avait des taches de rousseur et ses pupilles étaient dilatées. Mais elle se retourna vers David et Barnabas fut fasciné par le scintillement de sa robe. Elle avait l'air faite de prismes.

—Tu fabriques des colliers ? lui demanda David.

—Des colliers et des brownies, répondit-elle d'une voix traînante.

Elle le prit par la main et le fit tourner avec elle, les cheveux rejetés en arrière, pieds nus dans la terre, en gloussant. Barnabas regarda la scène avec stupeur.

—Tout le monde est à la rivière, dit-elle en les entraînant entre les arbres.

Ils descendirent la longue côte menant au torrent, où Barnabas vit les enfants-fleurs nus, allongés au soleil ou s'ébattant dans les flots bouillonnants entre les rochers. Il n'arriva pas à distinguer laquelle des filles était Toni, mais au bout d'un moment il vit que David les avait rejoints et jouait en riant dans l'eau avec une fille. Il s'était déshabillé et lui tenait la main pour marcher maladroitement sur les galets. Elle avait un corps de danseuse, en courbes douces, avec des jambes fuselées. Ses longs cheveux noirs retombaient sur ses seins.

Le temps semblait s'écouler par saccades. Pour Barnabas, les campeurs étaient comme des nymphes et des faunes qui gambadaient dans les rais de lumière. Il s'assit tout seul sur le bord et les regarda, soudain las. bercé par

la musique de l'eau, il leva les yeux vers la forêt et ses innombrables troncs gris. Dans l'air tout autour de lui, des feuilles voletaient doucement en s'accrochant aux branches et aux brindilles. En bas, au bord de la rivière, les arbres étaient d'un rouge incendiaire. Barnabas s'allongea et contempla ces tourbillons ambrés, s'imaginant qu'il fixait l'œil d'or de Dieu. Il ferma les yeux et sombra dans un profond sommeil.

Quand il se réveilla, c'était le crépuscule et il était seul. Il se redressa et étira ses membres engourdis, puis il se leva. Tout le monde avait disparu. Le torrent gargouillait toujours sur les rochers, mais la forêt était sombre et silencieuse. Les arbres se dressaient au-dessus de lui dans une pénombre terne. Il pensa immédiatement à David, mais se dit que le jeune homme avait dû retourner vers le camp. Il frissonna. L'air était humide et, le soleil ayant disparu, la forêt sentait la neige. Il sursauta en entendant quelque chose détalier dans les feuilles, mais il se rendit compte que ce n'était qu'un écureuil ou un oiseau. Alors qu'il remontait péniblement la côte, le bruit du torrent diminua et il entendit dans les buissons des oiseaux qui gazouillaient avant de s'endormir. Dans la lumière mourante entre les arbres, la forêt semblait se refermer sur lui.

Il n'entendit rien quand la créature s'abattit sur son dos. Elle s'agrippa à lui en enfonçant ses griffes dans sa veste et une haleine brûlante lui frôla la joue. Affolé, il se renversa en arrière en essayant de la déloger, mais elle tenait bon. Puis il sentit une souffrance semblable à nulle autre : des rasoirs entaillèrent sa nuque, son crâne et ses joues, et la chose accrochée dans son dos arracha son col de ses griffes. Une douleur fulgurante parcourut tout son corps. Il poussa un cri en se débattant, craignant que la créature s'en prenne à ses yeux, puis il se roula sur le sol. Mais les crocs s'étaient profondément enfoncés et la chose qui le chevauchait roula au sol avec lui.

Il eut tout juste le temps d'entendre le bruit de succion, puis il frissonna et sombra dans l'inconscience.



Il se réveilla avec une irrésistible envie de sang, une soif qui lui desséchait la langue, lui brûlait la gorge et envahissait tous ses membres, comme si toutes les veines de son corps avaient été vides. Il resta allongé, les yeux fermés, et sur ses paupières il continuait de voir les feuilles d'un rouge éclatant qui s'agitaient sur le ciel livide. Leur couleur provenait des entrailles de la terre ; ou bien était-ce, comme le disaient les Indiens, du grand ours du ciel qui était blessé et dont le sang coulait sur les arbres ?

Combien de temps était-il resté ainsi ? L'humidité du sol avait pénétré ses vêtements et le glaçait jusqu'aux os. Il mourait d'envie de retrouver le réconfort et la chaleur du sang.

Il se mit à quatre pattes et se releva en titubant. Immédiatement, il défaillit et tous les arbres tournoyèrent autour de lui. Il se rattrapa à une branche basse tandis que la forêt continuait d'osciller et de tourner.

Il tâta son cou sous le col de sa veste et sentit deux entailles, encore douloureuses et enflées. Il laissa échapper un long soupir. Voilà pourquoi il se sentait si léger, comme consumé, et pourquoi ses tempes bourdonnaient autant. Il leva les yeux vers la route. Serait-il capable de remonter la colline ? Il se força à avancer lentement, se cogna à une saillie rocheuse, se releva, puis poursuivit en titubant son chemin entre les bouleaux. Sentant son cœur battre la chamade, il eut trop peur de continuer et s'écroula de nouveau parmi les feuilles.

Il s'assoupit, mais il se réveilla en entendant quelque chose grouiller dans les taillis et se figea en retenant son souffle. C'était une bestiole quelconque. Un lapin ou un raton laveur. Quel genre de créature pouvait s'agiter ainsi en pleine nuit ? Quel animal nocturne remuait les feuilles sèches, attiré par l'odeur de sang qu'il exhalait ? Une bête aussi curieuse qu'affamée, qui flairait et fouinait, les yeux brillants, suivant son instinct. Les grattements se rapprochèrent et Barnabas espéra que ce ne serait ni un sconse ni un porc-épic, puis il l'entendit respirer près de lui.

Il fut stupéfait de la vitesse à laquelle son poing se referma sur l'animal gigotant. D'après le cri suraigu, ce n'était qu'un rat terrifié. Barnabas vit ses petits yeux globuleux briller et ses petites oreilles rondes tressaillir, et pendant un moment cela l'amusa qu'une créature aussi petite ait pu faire autant de vacarme. Puis il mordit dedans à pleines dents.

Julia le retrouva et le transporta à Collinwood avec l'aide de Willie. Jamais il ne sut comment ils réussirent à le ramener par la porte de derrière et à monter les escaliers jusqu'à sa chambre sans se faire repérer. Mais il se rappelait que Willie avait essuyé le sang sur son visage, puis, le voyant incapable de marcher tout seul, qu'il l'avait soutenu avec Julia.

Quand il se réveilla, dans la lumière de la lampe, il vit trembler au-dessus de lui l'aiguille dorée, scintillante comme un diamant, avant que Julia lui administre le sérum, puis le combat de son organisme recommença. Il fut plongé dans un abîme de douleur si profond qu'il en perdit conscience, mais quand Julia posa une compresse froide sur ses blessures, il reprit ses sens et vit son visage penché vers lui, amaigri, les traits tirés, le regard cerné d'inquiétude.

Il lui sembla qu'elle lui demandait qui lui avait fait cela, tout comme il l'avait demandé au pauvre homme dans la cave de l'Ancienne Demeure. Il voulut répondre, mais il avait la bouche trop desséchée pour parler.

Toute la nuit, il fut secoué de spasmes et de douleurs. Tout recommença : les suées pestilentielles, les insupportables picotements sur tout son corps comme autant de piqûres de scorpions ou de scolopendres. Il se demanda combien de gens avaient connu de telles souffrances à cause de lui. Tantôt éveillé, il était rongé par le souvenir des innombrables fois où il avait traqué pour s'en nourrir des innocents et des sans-abri dans les ruelles sombres près des quais et le remords le fit frissonner. Tantôt endormi, il rêvait qu'il mourait d'envie de connaître à nouveau cette existence. Comment avait-il pu trouver la vie d'un vampire aussi aride, alors qu'elle avait été si éclatante et pleine d'aventures ? Il s'était cru pris au piège pendant toutes ces années, alors qu'en réalité il jouissait d'une vision claire car le besoin de sang était

son unique raison d'être. Ainsi que le secret. Comme sa vie avait été simple, alors !

Julia garda les rideaux tirés, car de nouveau il craignait le soleil qui lui brûlait les yeux. Il s'agita et se retourna en tous sens dans son lit, furieux de sa faiblesse. Sa force et son courage étaient enfouis dans un lointain passé. De temps en temps, ses propres gémissements le réveillaient, la fièvre le faisait bouillir puis grelotter, et il était envahi par la honte.

Parfois, il entendait les murmures de la famille devant sa porte. David vint lui rendre visite et s'agenouilla auprès de son lit.

—Cousin Barnabas, je suis vraiment désolé. Affreusement désolé. Je regrette tant de t'avoir laissé dans la forêt. Mais tu sais ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Ces brownies, eh bien, tu sais ce qu'ils contenaient ? (Il se rapprocha.) De la marijuana. Les filles en ont mis dedans et nous étions complètement drogués. Ce Jason ne nous a pas dit ce que c'était et nous en avons mangé. Je ne me souviens de rien, sauf que je n'arrivais plus à te retrouver et que j'ai dû rentrer sans toi. Qu'est-ce qui t'a attaqué ? Une bête sauvage ? Il va se remettre, n'est-ce pas, Julia ? Il va guérir ?

—Il se remettra, ne t'inquiète pas.

—Barnabas, reprit David, il faut que tu guérisses. Tu veux toujours aller à Salem, n'est-ce pas ? Pour Halloween ?

—Laisse-le se reposer, David, dit Julia. Tu reviendras le voir demain.

Un peu plus tard, il se réveilla alors que le soleil se déversait dans la pièce. Julia était devant la fenêtre, le dos tourné, appuyée à une table. Elle avait l'aiguille plantée dans le bras et il la vit prélever son propre sang. B se redressa d'un bond et tendit le bras pour la retenir. Elle sursauta, laissant tomber la seringue, et le fixa, blême comme un spectre, le bras inerte, l'aiguille encore plantée dans sa veine, et il vit le sang qui coulait dans le cathéter pour remplir un flacon.

Ces moments où il reprenait conscience étaient rares et agités, mais ses rêves étaient encore plus intenses. La fenêtre s'ouvrait brusquement et une chauve-souris venait voler devant son visage. Il entendait ses piailllements plaintifs et voyait ses yeux rougeoyants. Elle ne cessait de le harceler et il gisait là, paralysé, ses bras refusant de bouger, incapable de la chasser et de se protéger. Il entendait la voix d'Angélique, sa colère comme un souffle glacial qui l'enveloppait et le clouait à son lit. « Vous désirez tant votre précieuse Josette que vous l'aurez. Mais pas comme vous l'avez choisi. Vous

ne connaîtrez aucun repos. Et vous ne pourrez jamais aimer personne. Car quiconque vous aimera mourra. »

La malédiction résonnait dans son crâne comme dans une caverne obscure, puis il voyait son visage éperdu et l'entendait le supplier de la pardonner. Il l'avait courtisée et aimée, puis il l'avait abandonnée pour une autre, pour Josette, sa charmante maîtresse, sous le soleil de la Martinique, à l'époque où il était un soldat romantique et tapageur qui commençait à peine l'aventure de sa vie. Combien de temps devrait-il souffrir pour sa cruauté ? Et pourtant, après si longtemps, cette sombre autre existence n'était-elle pas celle qu'il méritait ? Julia pouvait-elle de nouveau le guérir ?

À un moment, il eut affreusement froid et une femme inconnue vint s'allonger contre lui et le réchauffer alors qu'il grelottait si violemment qu'il crut que ses os allaient se briser. Elle remonta sur eux les couvertures et il sentit son ventre nu contre son dos et son souffle dans sa nuque. Il paniqua et voulut s'échapper, mais il était de nouveau impuissant et incapable de bouger. Son corps était comme lesté de plomb et elle l'enlaçait inexorablement en le réchauffant de son feu.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Salem — 1692*

Dans l'école, alors que les enfants s'en allaient, Judah Zachery saisit Miranda par le poignet et lui ordonna de rester. A son contact, elle se recroquevilla et les poils se hérissèrent sur sa nuque.

—Où étais-tu la nuit dernière, Miranda ? (Elle se mura dans le silence en le fixant droit dans les yeux.) Tu étais là-bas, n'est-ce pas ? Tu as ensorcelé la petite Lucinda et elle a fait une chute mortelle. Ta malfaisance t'a trahie, Miranda, et je vais aller trouver les magistrats. (Elle voulut se dégager, mais sa poigne était celle d'un étau.) Réponds-moi ! Nous sommes seuls dans cette pièce et j'exige la vérité.

—Comment pourrais-je vous révéler quelque vérité que ce soit ? Si je suis si mauvaise que vous le prétendez, tout ce que je dirai sera forcément un mensonge.

Elle le vit rougir et hésiter, puis ses épaules retombèrent.

—Pourquoi me traites-tu ainsi, Miranda ? N'ai-je point été juste avec toi ? Pourquoi ce mépris que je ne mérite point ?

—Vous savez pourquoi.

—Je désire faire de toi mon épouse un jour.

—Je préférerais mourir que vivre avec vous. Il se rembrunit.

—Réponds-moi, à présent. Étais-tu avec la petite Whaples dans les bois la nuit dernière ?

—Je n'ai rien à vous répondre. Je ne suis ni votre épouse ni votre compagne et en aucune manière votre propriété. Vous n'avez aucun droit sur moi, Judah Zachery.

—Vous allez toutes être fouettées en place publique, même la petite Betty. Dois-je te montrer ce qui va t'arriver ?

Elle voulut à nouveau se libérer, mais il la traîna jusqu'à sa table, ouvrit son tiroir et en sortit sa baguette de cerisier. Elle se débattit, mais il s'assit

lourdement sur sa chaise et l'allongea de force en travers de ses genoux. Elle sentit l'odeur grasseuse de ses vêtements et de sa sueur. Il lui saisit les deux poignets d'une main, les lui tordit dans le dos et, de l'autre main, lui releva ses jupes sur la tête. Elle gigota, cherchant à lui échapper, mais il resserra son étreinte et lui arracha sa culotte. Elle se contorsionna en le sentant se redresser. La badine siffla dans l'air et la cingla. Elle se cambra sous la douleur cuisante et l'entendit grogner. Chaque fois qu'elle tressaillait et se raidissait, elle sentait que l'entrejambe de Judah Zachery gonflait de plus belle. Elle ne poussa pas un cri, mais elle continua de se tortiller pour échapper aux coups, tout en sachant bien que chacun de ses mouvements lui donnait du plaisir. Finalement, un cri muet - non de douleur, mais de colère - emporta toute sa prudence. Elle murmura une rune : la baguette l'entendit et s'enflamma, se transformant en braise entre les doigts de son bourreau. Avec un juron, il jeta la badine et regarda stupéfait sa main où elle avait laissé une marque plus cruelle que toutes celles qu'il avait infligées à Miranda ; une longue ligne de cloques enflées traversait sa paume. Il repoussa la jeune fille en jurant de plus belle. Elle tomba à terre et rajusta ses vêtements. Abasourdi, Judah regarda tour à tour sa main brûlée et sa victime.

—Sorcière, souffla-t-il faiblement.

—Oui. Et ne l'oubliez pas. Car je sais qui vous êtes, Judah Zachery, et je vois le mal en vous aussi clairement que vous le voyez en moi.

—Tu es ce que j'ai toujours su, cracha-t-il, le regard flamboyant. Une sorcière et un démon.

—Prenez garde à qui vous parlerez de cela, dit-elle. Vous avez commis le péché de luxure.

Il fit une grimace, puis il répondit dans un chuchotement :

—Alors, ne veux-tu point signer le livre ?

—Jamais !

Il l'attrapa par le cou et l'attira vers lui. Elle sentit son haleine fétide et aigre sur son visage.

—Je t'aurai, chuchota-t-il. Même si je dois te tuer. Le tribunal a déjà été convoqué pour que tu comparaisses. Tu viendras me supplier de te défendre.

—Certainement pas.

—Mais qui te protégera, Miranda ?

Miranda frappa doucement à la porte de la cabane d'Andrew. Il était tard et une petite pluie tombait, mais il entrebâilla seulement la porte, lui montrant son visage renfrogné éclairé par sa lampe à huile.

—Qu'est-ce qui t'amène ici à pareille heure, Miranda ? Elle secoua les gouttes de son capuchon et le rajusta sur ses cheveux.

—En voilà, une façon de m'accueillir, Andrew, le gronda-t-elle. N'as-tu donc point plaisir à voir ta promise ?

Il ouvrit un peu plus grande la porte, mais sa robuste silhouette lui barrait toujours l'entrée.

—En vérité, j'en ai, répondit-il d'une voix hésitante. Mais tu ne peux demeurer en cette maison seule avec moi.

—Et refuseras-tu de m'abriter de l'averse ?

Elle posa la main sur le battant et leva le regard vers son gros visage rougeaud. Ses petits yeux noisette étaient enfoncés dans leurs orbites sous ses épais sourcils, et sa barbe et ses longs cheveux rougeoyaient dans la lueur du feu.

—C'est indécent, et tu le sais mieux que moi.

—Les bans seront publiés à l'automne, sourit-elle en levant le menton. Même si quelqu'un nous voit, il ne pensera pas à mal. Laisse-moi donc entrer.

—Non, je ne peux. (Il jeta un regard inquiet par-dessus son épaule.) J'attends des hommes d'armes d'un instant à l'autre et s'ils devaient te trouver ici, ce serait une honte. Je t'en prie, poursuis ton chemin et je te verrai demain.

Elle se dit qu'il mentait. Il ne pouvait pas avoir de visiteurs à cette heure, surtout avec ce vent et cette pluie.

—Allons, Andrew, aie bon cœur. Personne ne m'a suivie. Je frissonne, je suis trempée, et je t'ai apporté un gâteau que j'ai moi-même préparé.

Elle fit mine d'entrer et il s'effaça avec un gémissement avant de jeter un regard dehors et de refermer vivement la porte qu'il barra.

—Quel genre de gâteau ?

—Aux myrtilles et à la mélasse. C'est ton préféré, n'est-ce pas ?

Elle sourit et ôta sa cape trempée qu'elle posa sur un banc. Il la regarda faire sans bouger et elle hésita un moment avant de lui prendre la main.

—Viens, assieds-toi avec moi et je te le donnerai.

Une fois qu'ils furent installés devant l'âtre, elle glissa la main dans son corset sans le quitter du regard et en sortit un petit paquet. Elle le lui

présenta à deux mains, comme si c'était un sachet de perles ou quelque chose d'aussi précieux. Il le prit et le déballa. Le gâteau était parfaitement rond, joliment doré, et il était encore chaud. Le parfum de cannelle et de mélasse dissimulait l'odeur d'herbes puissantes, de lavande et des quelques gouttes de son urine qu'elle y avait ajoutées. Andrew en brisa un morceau et le mit dans sa bouche. Il ne tarda pas à en prendre un autre et Miranda constata de nouveau avec désarroi que ce n'était qu'un simplet.

Pendant qu'Andrew mastiquait, elle balaya la mesure du regard. Le sol était de terre battue et les parois, en rondins à peine dégrossis, enduits de torchis. Sur les poutres en cèdre étaient posées des couches de roseaux tressés suffisamment épaisses pour protéger de la pluie qui continuait de tambouriner dehors. Il n'y avait pas d'infiltrations d'eau, mais l'atmosphère était humide et froide malgré le feu qui grésillait et crépitait sans vraiment chauffer. Pourtant, la cabane était soignée. La pièce sentait le cuir des vêtements d'Andrew et le parfum d'un quartier de gibier accroché au mur. Elle sentit aussi une odeur de poisson frit, de l'anguille peut-être. Andrew serait parfait dans sa ferme, tant il semblait rustique.

Sur la table grossièrement taillée, une tasse en métal était retournée sur une cuvette de porcelaine dans laquelle il devait laver ses aliments ou faire ses ablutions. Puis elle vit le mousquet posé sur un autre banc et les parties métalliques étalées sur un chiffon pour les nettoyer. La poire à poudre était pleine et son manteau en peau de cerf était posé sur le dossier de la chaise. La fourrure dorée luisait devant les flammes et les coutures retournées ressemblaient à des fils de lin.

—Que préparais-tu ? demanda-t-elle.

—Les fermiers de la région viennent me voir ce soir et nous allons patrouiller ensemble. C'est pour cela que tu dois partir.

—Tu ne vas pas t'engager dans la milice ?

—Si, et nous ferons une expédition demain à l'aube, dit-il en essuyant les miettes sur ses lèvres. Cette fois, nous allons tous les tuer.

Elle le regarda engloutir le reste du gâteau à la lueur du feu. À présent, elle n'avait plus qu'à attendre que le sortilège opère. Il leva la tête en sentant qu'elle l'observait.

—Que vois-tu quand tu me regardes, Andrew ? demanda-t-elle en souriant.

—Que dis-tu ?

Elle dégagea les cheveux de son visage et se redressa.

—Suis-je avenante à tes yeux ?

Il cligna des paupières sans comprendre, hébété. Il restait des miettes de gâteau sur sa langue.

—Oui.

—Dis-moi ce que tu vois.

—Eh bien, des cheveux noirs qui brillent et des yeux bleu clair. Un joli visage. (Son regard s'attarda sur sa personne.) Et une belle silhouette.

—Et penses-tu que tu auras plaisir à m'avoir comme épouse ?

Son regard se voila et il contempla le torchon dans ses mains. Il avala la dernière miette sans rien dire. Elle vit qu'il rougissait, puis il haussa les sourcils.

—Ne va pas combattre, dit-elle. Nous sommes en paix avec les Naumkeags.

Il se jeta sur ce sujet comme s'il était soulagé d'en changer. Les fils du roi Philip sont revenus dans la vallée et ont rejoint les Narragansetts.

—Andrew, c'est une imprudence. Je crains fort pour toi. Il y a eu un traité de paix signé entre les Wampanoags et notre gouverneur.

—Mais ils continuent d'incendier de petites fermes. Mieux vaut les débusquer où ils se terrent que d'attendre qu'ils nous attaquent en pleine nuit, nous tuent, nous scalpent et nous volent nos vêtements.

L'entendre répéter des paroles qu'il avait entendues d'hommes plus âgés et plus sages la lassa. Elle se leva, alla le rejoindre et posa la main sur son épaule.

—Andrew, je t'en conjure, ne prends point part à d'autres massacres. Les grands sachems sont morts.

—Qu'en sais-tu ? Tu n'es qu'une jeune coquine.

—J'ai entendu le révérend dire à Goody Collins que Canoncher, le chef des Narragansetts, avait été décapité. Leurs villages ont été incendiés et leurs enfants, dispersés. Il a dit qu'ils allaient rejoindre les Algonquins dans le Nord.

—C'est ce que certains veulent nous faire accroire.

Elle soupira. Simple d'esprit et borné, cela faisait beaucoup pour un seul homme. Elle le regarda, désespérée, mais où pouvait-elle aller ? Et voilà qu'il s'était mis en tête d'aller se faire tuer. Elle s'agenouilla devant lui, les mains sur ses genoux.

—Ces peuples étaient amicaux naguère. Tu te souviens, n'est-ce pas, quand deux guerriers t'ont apporté des semences ?

Gêné par sa hardiesse, il se leva lourdement et commença à arpenter la pièce.

—Amicaux ? C'était avant. Les Indiens ne sont point des êtres humains. Ce ne sont que des créatures sanguinaires qui pèchent contre le Seigneur. (Il s'arrêta, ramassa des miettes sur le devant de son gilet et les mangea.) Tu ignores toute la vérité, car tu n'es qu'une femme. Ils n'ont nul respect, ils écorchent et découpent nos soldats pour leur infliger la plus terrible des morts. (Il prit le torchon qui avait enveloppé le gâteau et le lécha.) Ce sont des démons. Envoyés pour détruire notre colonie chrétienne. Nous pouvons le comprendre à la lumière de la Parole de Dieu.

Son immense silhouette remplissait la pièce devant la petite fenêtre que cinglait la pluie. Il se reflétait dans la vitre à la lueur du feu. Il n'avait aucune volonté propre, songea-t-elle, mais uniquement besoin de suivre celle des autres. Il lui rappelait un gros mouton avec de grands yeux terrifiés qui saute du haut d'une falaise avec le reste du troupeau. Elle était heureuse qu'il ait autant de force, mais elle tremblait en l'imaginant se jeter sur elle. Cela allait arriver d'un instant à l'autre. Il suffisait qu'elle continue à lui parler. Il plia le torchon, alla à sa paillasse et la considéra. Son cœur s'emballa. Puis, glissant une main sous les draps élimés, il en sortit un long couteau à manche d'os.

—Andrew, tu ne dois pas partir en expédition.

—Femme, dit-il en se retournant vers elle. Tu ignores tout de ces choses et mieux vaudrait que tu tiennes ta langue. Nous sommes les instruments de la Providence ! Destinés par le Seigneur à prendre le Nouveau Monde à ce peuple impie !

Il avait bien appris sa leçon. Elle chercha comment lui répondre.

—En tant que chrétiens, ne devrions-nous point montrer pitié et compassion ? La maladie en a déjà tant décimé.

—La maladie qui les a emportés n'est point de notre fait. C'est ainsi que Dieu dégage le chemin pour nous. (Il se tut et la fixa comme s'il venait seulement de découvrir sa présence.) Chut ! Pars, Miranda, avant que les autres n'arrivent.

Elle se leva pour gagner la porte, puis elle se retourna en feignant le désarroi.

—Par cet orage ? Andrew, je t'en prie, laisse-moi attendre que cesse la tempête.

Il se jeta sur elle avec une brusque colère, peut-être le premier signe que le sortilège opérait, et lui cracha, ânonnant une fois de plus les paroles des autres :

—Nous sommes devant une grande conspiration des tribus. (Elle grimaça en entendant cette phrase toute faite.) Les Algonquins et les Pequots, qui se sont récemment alliés. Une ferme a été incendiée la semaine dernière près de Twicksbury. (Il essuya le couteau sur son chiffon et secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées.) Cependant, il est difficile de dominer un peuple si rebelle et si libre... (Il s'interrompit, comme s'il avait pris un coup, puis il jeta sur elle un regard surpris, les yeux exorbités. Il étouffa un sanglot.) Me laisseras-tu à présent, Miranda ?

Elle préféra le défier.

—Entends-tu attaquer de nouveau les femmes lâchement pendant que leurs époux sont partis à la chasse ? Comment peux-tu supporter de les voir toutes agoniser à terre ? Je t'en supplie, ne te joins pas à cette folie.

Exaspéré, il jeta sur le lit le couteau qui rebondit et tomba à terre. Elle vit qu'il luttait contre quelque démon intérieur.

—Je ne peux renvoyer ces bonnes gens quand ils viendront ici. Que penseraient-ils de moi ?

La même chose que moi. Que tu as du bon sens. Il leva rageusement les bras au ciel.

—Tu sais ce qu'ils diront si je n'y vais point. Que je suis faible et que je ne suis point un citoyen fidèle à Salem.

—Tu pourrais leur dire que tu vas bientôt te marier et que c'est à ton épouse que tu dois fidélité.

Il parut décontenancé et resta les bras ballants, ouvrant et fermant le poing en frémissant.

—Voudrais-tu qu'ils disent que je ne suis point un homme ?

Elle vit que le gâteau commençait à agiter son sang. Il haletait et la fixait en se dandinant. Il irradiait une violente chaleur. La peur commença à la gagner. Il fallait trouver le moyen de l'apaiser.

Elle retourna au milieu de la pièce, feignant l'humilité.

—Andrew, dit-elle avec un sourire enjôleur. Nous devons nous marier. Pourquoi ne me prends-tu point dans tes bras ?

Il baissa aussitôt les yeux et serra les poings.

—Je t'en prie, va-t'en. Je redoute l'humiliation pour nous deux s'ils te trouvent ici.

Elle vint se coller contre lui.

—Ce que tu crains tant qu'ils demandent, Andrew, je te le demande, moi. Es-tu un homme ?

Il la foudroya du regard, les yeux exorbités, grimaçant de douleur. Il fit volte-face, agrippa le dossier de la chaise où était posé son manteau et rentra la tête dans les épaules.

—Pars ! dit-il. Avant que je te frappe. Sors de ma demeure ! Disparais !

Il était devenu si écarlate qu'elle prit peur et vit le moment où il allait la blesser.

—Très bien. Comme tu voudras.

S'efforçant de garder son calme, elle se drapa dans sa cape encore mouillée, puis elle ramena le capuchon sur ses cheveux. Craignant de regarder son visage renfrogné, elle noua lentement le cordonnet à sa gorge. Mais elle ne put résister à lancer une dernière insulte avec colère.

—Tu as assez bien répondu à ma question, Andrew. Tu n'es point un homme. Tu n'es qu'un enfant ou, pire encore, une brute dont le cœur n'aspire qu'à tuer et non à aimer. (Il referma ses mains velues sur le manteau en peau de cerf. Elle attendit qu'il relève la tête.) Je ne t'épouserai point, Andrew, car tu m'as montré que tu n'avais nulle affection pour moi.

Elle leva le loquet et se retourna une dernière fois pour regarder son visage grimaçant de fureur et ses mains cramponnées à la chaise, puis elle sortit.

Miranda avait l'impression de marcher dans une cheminée géante, car la nuit était d'un noir de suie où disparaissaient même les arbres. Le sol était trempé, ses pieds s'enfonçaient dans la boue et elle avait mal à force de rentrer la tête dans les épaules, courbée sous la pluie, le cœur lourd de l'échec de son sortilège. Il avait été à la fois trop puissant et trop faible. Elle n'avait pas pensé qu'il résisterait avec autant de véhémence. S'il l'avait frappée, il lui aurait rompu le cou.

Elle retournerait à sa cabane le lendemain en priant qu'il soit rentré de l'expédition sain et sauf. Entre-temps, le sortilège serait à son plein effet, mais sa violence serait atténuée et elle pourrait se livrer à lui. Il ne fallait pas tarder. S'il n'y avait eu l'expédition contre les Indiens, elle aurait déjà été convoquée devant le tribunal. Goody Collins lui avait dit que les filles clamaient avoir été abusées par des sorcières et qu'on les avait menacées du fouet si elles ne donnaient pas les noms des coupables. Elle avait raconté

qu'elles avaient poussé des cris et s'étaient réfugiées sous les chaises comme des chiens et qu'Abigail avait tenté de voler par la fenêtre. À présent, Betty était alitée et, le regard fixé sur le plafond, refusait de parler. Mary Walcott était accablée d'inquiétude. La menace du fouet pour avoir dansé dans les bois les avait conduites à ces honteuses et ridicules simagrées. C'étaient leurs peaux qu'elles cherchaient à sauver.

Dans l'obscurité, elle trébuchait sur des racines, et des branches la giflaient au passage. Elle continua cependant, les mains tendues devant elle, mais le bruit visqueux de ses pieds dans la boue lui faisait peur. Elle en voulait à cette brute qui l'avait chassée dans la nuit sous cette pluie battante et ce vent gémissant.

Elle fut saisie de honte en songeant à Judah Zachery et à l'humiliation qu'il lui avait infligée. Cependant, elle avait eu tort de lui brûler la main. A présent, il savait à quoi s'en tenir sur son compte. Elle frissonna et ramena les pans de sa cape autour d'elle, brusquement épuisée à force de contourner les arbres et d'éviter les branches. Elle finit par voir une faible clarté au loin et se dit qu'elle devait être à l'orée du village. Mais en s'approchant, elle entendit des murmures et vit des silhouettes d'hommes devant une cabane éclairée. À force d'errer dans le noir, elle était revenue sur ses pas devant le logis d'Andrew. Désespérée, elle rebroussa chemin, mais elle entendit les éclats de voix des fermiers. Se rendant compte que c'était peine perdue de chercher son chemin dans la nuit, elle songea à attendre le matin dans un arbre. Mieux, elle pouvait s'envoler, percer les nuages bas et suivre la lumière de la lune. Elle faillit se laisser tenter, puis, se mordant les lèvres, elle s'efforça de s'orienter et retourna vers sa maison.

À nouveau, l'obscurité et les broussailles lui rendirent la tâche difficile. Elle supplia les arbres de l'aider et le chemin se dégagea. C'est alors qu'elle eut la certitude d'entendre des pas derrière elle. Peut-être était-ce l'écho des siens dans la boue ? Mais non, quelque chose se frayait un chemin dans les taillis, faisant craquer les brindilles et les ronces. Ce ne pouvait être un ours, car les animaux n'étaient pas assez imprudents pour s'aventurer dehors par ce temps, ou bien cet Homme Noir dont tout le monde parlait, avec son livre infernal. Il lui sembla entendre un bruit de chute et un juron, ou bien un cri de douleur. Mais peut-être se trompait-elle. La pluie et le vent gémissant ressemblaient parfois à des voix.

Finalement, la peur et l'incertitude l'emportèrent sur la prudence et elle leva les yeux vers les cimes des arbres. Voyant une ouverture, elle hésita

encore un peu, puis elle commença à s'envoler. Mais au même instant, quelque chose la saisit par les chevilles et la ramena violemment au sol. De puissants bras d'homme la ceinturèrent par derrière. Lui aussi était trempé, mais elle sentit l'épaisse peau de cerf alors qu'il la serrait à l'étouffer.

—Andrew, cesse ! Tu me fais mal !

Surprise par sa force brutale, elle comprit que c'était le sortilège et elle eut honte de penser à la torture qu'il avait endurée. Ses mains se glissaient furieusement sous ses jupes et s'acharnaient entre ses cuisses. Elle voulait qu'il arrête et la lâche, mais en même temps une voix intérieure lui soufflait que c'était le meilleur choix pour elle et qu'elle devait prendre son mal en patience. Elle rejeta la tête en arrière pour reprendre son souffle et sa bouche se remplit d'eau de la pluie qui avait redoublé. Elle se débattit, tant il lui faisait mal, mais il ne se rendait plus compte de rien. Elle sentit sous ses mains tendues le tronc lisse d'un jeune bouleau et s'y cramponna. *Il est trop fort pour moi, songea-t-elle, il ne connaît pas sa force et il va me tuer à coup sûr, tellement le sortilège l'a rendu fou.* Collée contre l'arbre, les oreilles bourdonnantes du crépitement de la pluie et des battements de son cœur, elle sentit le goût de la sève sur l'écorce se mêler à celui du sang dans sa bouche et de ses larmes. Elle enlaçait l'arbre, mais il les fit plier tous les deux, lui souleva les hanches et la posséda de force.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 9



*Salem — 1971*

Salem est une ville bâtie autour de son histoire, un dédale de rues en sens unique, tortueuses et en pente. A peine Barnabas eut-il quitté l'autoroute 114 pour entrer dans Bridge Street qu'il fut perdu. Un piètre sens de l'orientation était une autre des nombreuses infirmités de sa condition humaine. Comme c'était facile de glisser au-dessus des toits sous le couvert de la nuit, guidé par une oreille infallible ! À présent, il était pris au piège d'un labyrinthe.

Il quitta le rond-point de pelouse nue pour Summer Street et, voyant sur Essex Street un panneau indiquant VIEILLE VILLE, il la prit. Hélas, il tomba un peu plus loin sur une barrière, la rue étant fermée à la circulation, et il dut continuer lentement sur une large artère du nom de Washington.

—David, dit-il en se tournant vers son passager endormi. Il faut simplement que je trouve l'hôtel.

David répondit par un grognement. Barnabas continua dans l'obscurité et finit par repérer un autre panneau proclamant CENTRE HISTORIQUE, mais indiquant exactement la direction d'où il venait. Agacé, il prit une rue sombre bordée de hautes maisons en bois peintes en blanc dont les vitraux le regardaient comme des paroissiens revêches.

Des panneaux en lettres gothiques ponctuaient les sinistres bâtiments : MUSÉE DES PIRATES DE NOUVELLE-ANGLETERRE,

MUSÉE DES PROCÈS DES SORCIÈRES, CHÂTEAU DE VLAD. Un autre panneau disant ANCIEN CIMETIÈRE désignait une éminence. Intrigué, Barnabas baissa sa vitre et sortit la tête pour voir l'endroit, mais au lieu de pierres tombales, il ne vit qu'un ensemble de spectres faits de draps blancs avec des têtes taillées dans des citrouilles. Une musique surnaturelle ponctuée d'éclats de rire démoniaques s'échappait des haut-parleurs juchés dans les arbres au-dessus de ces bouches orange et ricanantes et de ces yeux luisants.

Pendant ce temps, David dormait profondément, la tête affalée contre la portière et la bouche entrouverte. Ils avaient roulé cinq heures depuis Collinsport, traversant de petites villes aux feux rouges interminables comme si elles avaient voulu les retenir prisonniers. Plus d'une fois, il s'était trompé de direction et avait abouti dans une rue sombre et bordée d'arbres. Très proche de la mer, la région était semée de petites agglomérations blotties au bord d'une baie. A un moment, alors que Barnabas était forcé de faire demi-tour, David se réveilla et demanda en bâillant où ils étaient.

—Encore perdus. Il faut juste que je retrouve la route principale.

—Ce doit être pour cela que père ne voulait pas que je fasse ce voyage. Il n'était pas sûr que tu t'en sortes, gloussa-t-il. Tu ne veux pas me laisser prendre un peu le volant ? Je fais la conduite accompagnée.

La portion de route droite et déserte semblant sans danger, David se retrouva au volant, ravi. Barnabas eut un pincement d'orgueil de lui donner cette occasion et d'être à la fois son instructeur et son protecteur. Mais David débordait d'assurance.

—Père ferait une attaque s'il me voyait, dit-il en riant.

—Probablement, mais tu as l'air de bien te débrouiller.

—Pourquoi il se comporte toujours en tyran ?

—Enfin, Roger n'est pas un tyran. Il s'inquiète pour toi, c'est tout.

—Il ne me fait pas confiance. Il me prend encore pour un gamin.

—Mais il t'aime.

Barnabas fut surpris de dire une telle chose et de se rendre compte que son amour de sa famille ne l'avait jamais quitté durant sa très longue existence. Plus que son immortalité, c'était ce qui le définissait. Être un Collins était une fierté et l'histoire de ses ancêtres, bien avant la malédiction, l'avait toujours fasciné.

—J'espère que tu te rends compte, David, que ta famille peut se targuer d'une généalogie impressionnante qui remonte jusqu'à la fondation des colonies de Nouvelle-Angleterre ?

Je sais, on me l'a répété cent fois.

—C'est sir Isaac Collins qui a fondé Collinsport en 1660. Si j'ai voulu t'emmener à Salem, c'est qu'une autre branche de la famille s'y était installée. Le frère d'Isaac, Benajah Collins...

—Benajah ! Waouh, génial, le prénom !

—Benajah Collins - qui était par ailleurs un révérend - a acheté une petite ferme aux alentours de Danvers. Il est mort mystérieusement, probablement

victime des Indiens, mais Isaac a vendu la terre un bon prix et c'est ce capital qui lui a permis de financer sa première goélette. C'est ainsi qu'a commencé l'entreprise familiale.

—Le commerce maritime, c'est ça ?

—Oui. Les Collins ont toujours été dans la construction navale et le négoce entre les deux rives de l'Atlantique. (Barnabas préféra s'abstenir de parler de l'esclavage, mais il ajouta :) Ils ont amassé une fortune à l'époque et c'est toi qui vas en hériter.

—Et je suis le seul descendant mâle de ma génération. Tout repose sur moi, n'est-ce pas ?

—Tu devrais être fier de ton patrimoine. Très peu de tes camarades peuvent se vanter d'une ascendance aussi prestigieuse. Penses-y quand nous serons arrivés. D'une certaine manière, la branche de Salem a été à l'origine de la fortune des Collins. Je suis sûr que tu as entendu parler du père de Benajah, Amadeus Collins, qui était juge. Tu descends d'une longue lignée d'hommes de loi et d'intellectuels comme d'habiles hommes d'affaires et négociants. La famille a pu connaître des désaccords et des différends au cours du temps, mais il y a une chose que nous avons en commun. Nous sommes à part. Nous sommes tous les feuilles du même arbre. Nous le savons et nous l'acceptons. Nos ancêtres continuent de veiller sur nous.

David resta silencieux un moment, puis :

—Tu peux reprendre le volant, maintenant, Barnabas. J'en ai eu assez pour la soirée.

Encore affaibli à la suite de l'agression dans les bois, Barnabas avait pourtant repris le volant et trouvé une astuce pour rester éveillé sur la dernière partie du trajet vers Salem. B avait décidé de dresser la liste de tout ce qu'il trouvait méprisable chez les humains. D'abord, il y avait la faiblesse physique et l'incapacité à voler ou bondir. Il se sentait prisonnier d'un corps handicapé. Avec chaque jour, ses épaules étaient plus voûtées, ses mains, plus ridées et son cou, plus flasque. Il souffrait psychologiquement, aussi : il avait une tendance à se diminuer et à être timide en public. Les humains, décréta-t-il, étaient irrationnels et prenaient souvent des décisions tout à fait déraisonnables sur un coup de tête. À présent, il était affligé de tous ces défauts. Vampire, il avait connu la culpabilité et l'obsession, mais il n'avait

jamais subi les affres de la gêne ni été intimidé par l'attitude hautaine des autres. C'était en grande partie dû à son apparence.

Il était d'un tempérament vaniteux et, ne pouvant se voir dans un miroir, il s'était fié à l'admiration qu'il lisait dans les yeux des autres. Il s'imaginait avoir un visage magnifique : une peau claire, des traits aquilins, des cheveux noirs qui luisaient dans la lumière du feu et des yeux noirs où brillait toute la puissance d'une âme vieille de deux siècles. Comme pour tous ceux qui ne peuvent vraiment se voir, mentalement, il s'imaginait ressembler aux grands portraits des rois, aux bustes des empereurs romains et aux juvéniles auriges des frises du Parthénon. Figés pour l'éternité par l'air, leur beauté était immortelle, tout comme, croyait-il, la sienne.

Il était toujours impeccablement mis, se fournissant chez les meilleurs tailleurs. Il choisissait souvent l'étoffe la plus fine pour ses costumes, un gilet brodé en soie écarlate, une chemise ample avec des manchettes en dentelle et une immense cape bleu nuit à doublure rouge qui frôlait le sol. Il arborait une canne ornée d'une tête de loup en argent et ses chaussures étaient étincelantes.

Désormais, il portait le même costume plusieurs jours d'affilée. Ce n'était plus aussi simple de faire des achats : les vendeurs le traitaient avec indifférence comme s'il n'était qu'un client exigeant et capricieux parmi tant d'autres. Il évitait les miroirs, car le reflet qu'ils lui renvoyaient lui déplaisait. Un visage fatigué, la peau abîmée par le rasoir — une autre nécessité nouvelle et ennuyeuse —, des cernes bleuâtres sous des yeux larmoyants et des cheveux grisonnants : ce n'étaient pas les seuls signes de son affaiblissement. Il fut étonné de découvrir qu'il marquait facilement au moindre coup. Les caries lui causaient du souci, tout comme les ongles cassés ou les rougeurs incongrues qui survenaient çà et là.

Naturellement, le fonctionnement intime de son organisme le dégoûtait et manger était une épreuve. Ses papilles n'avaient pas encore recouvré toute leur acuité et même quand la saveur piquante d'une pomme aigre ou les sucs d'une viande à peine cuite charmaient son palais, le processus de digestion qui suivait était un supplice. Naguère, son corps était svelte et souple, et lui semblait pur. A présent, il avait l'impression que la nourriture qu'il absorbait le contaminait.

Mais ses problèmes n'étaient pas que physiques. Il découvrit qu'il lui arrivait d'être distrait en pleine conversation ou de se rappeler quelque chose qui n'avait rien à voir avec le sujet ; du coup, il bafouillait une remarque maladroite qui gênait tout le monde. Parfois, son esprit retournait involontairement dans le passé et il se retrouvait décontenancé, oubliant ce qu'il voulait dire, devant un interlocuteur consterné. C'est pourquoi il évitait les contacts autant que lorsqu'il était vampire et il continuait d'être victime de cette envahissante solitude.

En revanche, dans sa condition précédente, jamais il n'aurait pensé au manque d'amour dans sa vie. Autrefois, il lui suffisait de poser son regard sur une femme pour l'attirer à lui. Les jeunes filles se bousculaient pour savourer sa compagnie, rêvaient qu'il les étreigne. Elles l'avaient trop aimé, et cela avait bien sûr été leur perte, mais il avait rarement passé une journée sans quelque tendre compagnie féminine à sa disposition. À présent, l'idée d'aborder une femme lui plaisait, mais elle le paniquait.

Toujours est-il qu'ils étaient enfin parvenus à Salem et qu'il avait été mortifié en se rendant compte que cette ville n'était qu'un ensemble de rues tortueuses comme une écriture d'enfant. Il n'arrivait pas à se concentrer, son cerveau était devenu une limace. Puis la fièvre le gagna.

Ses doigts le picotaient, comme pris de fourmillements, et ses mains agrippées au volant s'agitèrent comme si des vers grouillaient sous sa peau. Presque immédiatement, une lassitude gagna tous ses membres et une nausée lui noua l'estomac. C'était la chaleur du sang que sécrétait son organisme, un sang épais et brut qui coulait dans ses veines comme une lave brûlante et faisait monter sa température. Mais surtout, il détestait transpirer ; sa sueur empestait les feuilles pourries, et il se demandait toujours si les gens qui le côtoyaient pouvaient percevoir ce relent de fleurs fanées dans un vase.

Haletant, il baissa la vitre et inspira une longue goulée d'air nocturne. David se réveilla de nouveau, s'étira et se redressa pour regarder autour de lui.

—Nous sommes arrivés ?

—Oui, enfin. Nous sommes à Salem.

A cet instant, ils passèrent devant une immense demeure gothique en granit violacé. Une lumière rougeâtre éclairait une énorme fenêtre à triple

arche lourdement sculptée et un panneau indiquait MUSÉE DE LA SORCELLERIE DE SALEM, 1692. La silhouette d'une sorcière armée d'un balai et coiffée d'un chapeau pointu était gravée dans le bois. Elle tenait dans ses bras un chat aux yeux jaunes.

—Cool, fit David. Regarde ça. On peut y aller ?

—Demain, peut-être, répondit Barnabas avec difficulté. Mais d'abord, nous devons trouver Winter Street. C'est là qu'est notre auberge et j'ai déjà fait le tour de la ville sans rien voir de ce nom.

—J'ai faim. Arrêtons-nous pour dîner et nous pourrions demander à quelqu'un.

—Voilà une excellente idée.

La perspective de manger répugnait à Barnabas, mais il était décidé à être d'une agréable compagnie.

—Que dis-tu de ça ?

David désigna les lumières du Derby Fish & Lobster, un restaurant de fruits de mer juste devant eux. Barnabas se gara et, encore un peu étourdi, reposa un instant sa tête sur le volant. Mais voyant David descendre de voiture, il fut forcé de suivre.

Le restaurant était bruyant et rempli d'une clientèle jeune qui fumait, buvait du vin et parlait à tue-tête, et la lumière crue était un supplice après les heures passées dans l'obscurité sur la route. Il n'y avait aucune table libre, mais le serveur leur annonça qu'ils pouvaient commander des plats au bar. Bs se retrouvèrent donc assis sur des tabourets face à des rangées de bouteilles étincelantes derrière lesquelles ils apercevaient la cuisine.

Pendant que David se plongeait dans le menu, Barnabas s'efforça de calmer ses nerfs. La paranoïa s'était emparée de lui et il eut soudain envie de s'enfuir. Il écouta les conversations autour de lui mêlées aux bruits de la cuisine. Il était toujours triste dans les lieux publics. A travers les chocs de vaisselle dans l'évier, il entendit une brune qui déclarait, cigarette à la main, un bracelet doré au poignet :

—Je n'ai aucune limite dans la vie. Tu es le genre de type avec qui je pourrais avoir une relation, mais je n'aime pas les casseroles que tu traînes.

Soudain, un éclat de rire résonna à l'autre bout de la salle.

—C'est simple ! s'écria quelqu'un. Il faut le garroter ! Un jeune homme grave à une table voisine regardait tristement celle avec qui il dînait.

—J'ai enfin lu ton texte et il m'a bouleversé, dit-il.

À mesure qu'il balayait du regard la clientèle, Barnabas se rendit douloureusement compte que tout le monde était apparemment en couple et en proie à des problèmes personnels.

Les deux jolis garçons qui servaient au bar ne faisaient pas exception.

—Tu veux qu'on finisse comme nos parents ? demanda l'un d'eux.

Barnabas se demanda s'ils étaient gays, car ils étaient tous les deux très beaux dans le genre mince et fragile, surtout le blond aux bras nerveux et aux mains délicates.

Après avoir lu tout le menu, David commanda un hamburger et Barnabas se sentit obligé de choisir la spécialité maison, un velouté aux palourdes, même si l'intitulé et la pensée des ingrédients lui soulevaient le cœur. L'odeur de poisson, d'ail et de beurre lui remplissait les narines et il réprima une nausée. David partit aux toilettes et Barnabas contempla la foule. Vaisselle et couverts étincelaient sur les tables, toutes décorées pour Halloween d'une sorcière noire perchée sur une citrouille. Des candélabres en bronze festonnés de fausses toiles d'araignées baignaient la salle dans une lumière couleur de miel.

C'est alors que son cœur s'arrêta. De l'autre côté de la salle, il lui sembla apercevoir une silhouette familière. Elle lui tournait le dos et ses cheveux blonds retombaient en boucles sur le col de son chemisier en dentelle blanche. C'était quelque chose dans la forme de sa tête, la position des épaules et l'attitude générale quand elle parlait à son compagnon qu'il fut certain d'avoir reconnu. Puis il se rappela que Jason Shaw, le charpentier, lui avait dit qu'Antoinette venait souvent à Salem.

David revint avec une poignée de brochures et se rassit bruyamment.

—Figure-toi que c'est un week-end plein de réjouissances : les Spectres du Gibet !

—Vraiment ? Qu'est-ce que c'est ?

—Ça a lieu en ce moment. Salem fête Halloween en grand. Il va y avoir des tas de choses à faire.

—Eh bien, voilà qui explique sûrement tout ce monde, dit Barnabas en jetant de nouveau un coup d'œil à la femme de dos et en tentant de boire une gorgée de vin.

—Écoute ça ! s'exclama David en lisant la brochure. « La maison hantée de Salem ! La plus ancienne et la plus vaste de la ville ! Une enfilade de chambres macabres remplies de vampires et autres créatures de la nuit ! » Waouh, des vampires ! Allons-y ! « Nosferatu sort de son tombeau en quête

de victimes pour assouvir sa soif insatiable. Si vous n'avez pas peur, c'est que vous êtes déjà mort ! » (David éclata de rire et passa le prospectus à Barnabas qui le parcourut, désespéré.) Regarde, ça dit : « Les innocentes victimes des procès des sorcières descendent de Gallows Hill pour arpenter les rues de Salem. » Il faut que je voie tout ça, Barnabas, le taquina David. Pour mon enrichissement personnel.

—Mais bien entendu, répondit Barnabas.

—Écoute, continua le jeune homme. « La Visite des demeures hantées. » Waouh ! « Un itinéraire surnaturel éclairé par des lanternes ressuscite l'effrayant passé de Salem. Venez écouter les récits véridiques de lieux authentiquement hantés, de meurtres terrifiants et de sorcellerie de l'époque coloniale. » C'est dingue ! Oh, et puis il y a ça : « Nous proposons une vision éclairée [ha ha !] de l'envoûtante histoire de Salem », gloussa-t-il comme un gamin. « Tarifs de groupe possibles. Visitez notre boutique de souvenirs. » Oh, c'est génial, j'ai hâte !

—J'ai connu une sorcière, autrefois, dit Barnabas d'un ton léger tout en continuant de regarder la femme de dos.

—C'est vrai ?

—Pour tout dire, je l'ai même très bien connue.

—Une vraie sorcière ?

—Tout à fait.

—Elle pouvait jeter des sorts ?

—Elle m'en a jeté un, dit Barnabas en se surprenant à sourire comme si cela avait été une vaste blague.

—Oh, je pige, fit David d'un air entendu. Tu es tombé amoureux d'elle, hein ?

Avant que Barnabas ait pu répondre, le barman aux jolies mains leur apporta leurs plats. Il jeta un regard intéressé à David.

—Vous êtes du coin ou vous faites du tourisme ? demanda-t-il.

—En fait, nous sommes juste venus voir la ville, répondit David.

—Pendant Halloween ?

—Nous n'avons pas choisi le bon moment ? demanda Barnabas.

—Eh bien, il y a des centaines de visiteurs cette semaine. Les musées des Pirates et des Sorcières vont être pleins à craquer. Mais vous pourrez vous acheter une cape de vampire pour une centaine de dollars, un philtre d'amour pour vingt-cinq ou pour dix, un tee-shirt qui proclame

RENOUVEAU PAÏEN. C'est l'hystérie, dans la ville des sorcières, conclut-il avec un sourire pour David.

—Il n'y a rien qui soit vrai ? demanda celui-ci.

—Mmm... C'est une bonne question.

—Et le cimetière ? demanda Barnabas.

—Oh, l'ancien cimetière ? Ah, oui, là-bas, c'est authentique. Le problème, c'est qu'il est entouré de musées de cire aux statues miteuses. Mais figurez-vous qu'il y a un sabbat organisé demain soir. Vous pourrez danser avec des vraies sorcières.

David éclata de rire et le jeune homme le dévora des yeux.

—Peut-être que celle que tu connaissais y sera, Barnabas, plaisanta David.

—Il y a une séance de spiritisme tous les dimanches. Allez-y seulement si vous n'avez pas peur de remonter dans le passé.

—Oh, waouh ! Je n'ai peur de rien ! s'exclama David. Son enthousiasme était contagieux, mais le jeune homme tourna un instant la tête et fixa brièvement Barnabas dans les yeux. Son regard méprisant le fit frémir.

Le chemin de Winter Street les conduisit le long du port, où ils aperçurent des lumières danser sur l'eau, puis dans la partie la plus sombre de la ville. *Ce serait l'endroit idéal pour chasser*, songea Barnabas. Le French Victorian *bed & breakfast* n'était pas tel qu'il l'imaginait : l'endroit était sinistre et délabré. Ils durent frapper longtemps à la porte verrouillée sous l'unique ampoule du porche avant qu'une vieille femme, tout à fait déplacée avec son bonnet de nuit et sa chandelle, vienne leur ouvrir et les accueille dans une minuscule entrée décorée d'un tapis à motifs floraux. Elle les fit monter trois volées de marches étroites jusqu'à une suite décevante tant elle était petite, sombre et glaciale. Un canapé en faux cuir occupait tout le salon. La minuscule salle de bains avait été ajoutée dans un coin de la chambre du XVIII<sup>e</sup> où elle n'avait pas sa place. Ce n'était qu'une cabine de douche en plastique et Barnabas fut agacé de voir qu'allumer la lumière déclenchait un ventilateur bruyant.

Mais c'était malgré tout leur logis et David se coucha rapidement dans le lit couvert d'un édredon en polyester orange. Il s'endormit en un rien de temps, non sans avoir pris soin d'extorquer à Barnabas, qui avait lui aussi hâte d'y aller, la promesse de visiter l'exposition sur les procès des sorcières à la première heure le lendemain.

Pendant un moment, Barnabas resta devant la fenêtre sale à contempler les mansardes argentées sous la lune, puis il se retourna vers la chambre où David dormait paisiblement. Le charme et la beauté du jeune homme l'émurent, et il songea à nouveau à l'emmener en voyage en Europe ou en Asie pour lui faire découvrir le monde. Quel plaisir ce serait, songea-t-il, de partager sa sagesse avec quelqu'un d'aussi jeune et malléable ! Comme David lui rappelait ce qu'il avait été au même âge, intrépide et enthousiaste, plein d'humour et de curiosité, au seuil de sa vie ! Il avait remarqué que David admirait ses connaissances historiques et il était frappé du réconfort que lui apportait la compagnie du jeune homme.

Mais il repensa au restaurant et à la femme qu'il y avait vue. Pourquoi était-elle venue à Salem et qui était la fille qu'elle avait fait sortir en secret de Windcliff ? Qu'avait à voir Antoinette avec ses récents problèmes ? Et qu'en était-il de ce vampire en liberté à Collinsport qui menaçait désormais ceux qui lui étaient chers ? Qui connaissait aussi intimement que lui les habitudes d'un monstre, savait reconnaître son odeur métallique ou percevoir le silence velouté de sa présence ? Tout le monde en ville était vulnérable : sa famille, les hippies qui dormaient dans les bois. Et comment pouvait-il, dans un tel état de faiblesse, trouver le courage et la ruse pour lui enfoncer un pieu dans le cœur ? Cette pensée le fit frissonner. Combien de fois avait-il refermé le couvercle de son cercueil en se demandant si ce serait la dernière ? Combien d'années avait-il vécues dans la crainte de la vengeance que c'était désormais à lui d'assouvir ?

Dehors, les arbres pliaient dans le vent et les branches crissaient contre la vitre. Une lune pâle luisait sur les toits affaissés aux cheminées penchées et aux gouttières branlantes. Ces maisons en planches mal isolées laissaient le froid entrer. Il était déçu de leur logement mais ravi d'être à Salem. Il avait hâte de revivre l'histoire des puritains - les épreuves, les privations et la foi inébranlable qui les soutenait -, dont l'esprit perdurait encore dans la ville. Le regard fixé sur les toits, il espéra que l'industrie du tourisme n'avait pas totalement fait disparaître cette fascinante histoire.

Il se demanda s'il avait fait le voyage de Salem dans son enfance. Oui, sans doute, puisque son père construisait des bateaux - sa couverture pour le commerce des esclaves — et que le port de Salem était très accessible. De sa fenêtre, il voyait les lumières du port et il tendit l'oreille, guettant les bruits familiers : les cris et les ordres, le claquement des voiles, les coques qui gémissaient le long des quais. Songeant une fois de plus à la branche de

la famille Collins de Danvers, qui avait été le village de Salem, il imagina l'époque où la ville avait été bâtie : les arbres que l'on abattait, le bois que l'on sciait et taillait, la salle du conseil où se réunissaient les paroissiens dévots et inflexibles, et les luttes contre les Indiens. Leurs fantômes rôdaient-ils encore ?

Une lassitude finit par l'envahir. Il alla s'allonger à côté de David et sombra rapidement dans un profond sommeil.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 10



*Le* samedi, jour d'Halloween, commença ensoleillé et venteux. Barnabas et David décidèrent d'aller à pied au musée des Sorcières. Les rues étaient remplies de gens déguisés : sorcières et vampires, évidemment, avec quelques momies et monstres de Frankenstein. Il y avait également des zombies, goules et squelettes aux chairs en lambeaux et aux yeux qui pendaient hors de leurs orbites. Une jolie Juliette avait un couteau planté dans la poitrine et du sang ruisselait sur son corset. Le cavalier sans tête avait poussé la perfection jusqu'à faire jaillir du sang d'artères sortant de son cou. Une Salomé portait sur un plateau d'argent une tête de saint Jean-Baptiste qui clignait de l'œil. C'était si bête et cela amusait tant David que Barnabas en fut euphorique.

Ils approchaient du musée quand ils virent une vieille femme arriver vers eux. C'était une vraie clocharde locale, avec le nez crochu, la peau ridée et une cigarette coincée entre ses lèvres flasques. La capuche de son anorak noir couvrait des mèches de cheveux blancs et elle était courbée sur son chariot de supermarché rempli de fatras qu'elle poussait avec peine d'un pas tramant. Cette vieille femme ressemblait tellement aux peintures et gravures des sorcières de Salem qu'elle aurait pu en être le modèle. Faisait-elle partie de cette race ? Ou bien en était-elle la dernière représentante ? Où d'autre qu'à Salem aurait-on pu trouver une telle bossue au nez aussi crochu ? C'est alors qu'il se passa quelque chose qui laissa Barnabas perplexe. En les croisant, la vieille leva vers lui un œil accusateur qui le glaça jusqu'à la moelle.

Impatients de voir l'exposition, Barnabas et David se faufilèrent dans un groupe au musée. Rassemblés dans une grande salle caverneuse, tous ces gens contemplaient avec un air abruti les tableaux mis en scène sur les quatre murs, soulignés par une bande-son criarde racontant l'histoire des célèbres procès des sorcières. Dans la cuisine puritaine, des mannequins grotesques de jeunes filles reproduisaient les activités de l'époque : tissage,

fabrication de chandelles, ponçage de planchers. Des enfants s'enfuyaient dans une forêt, jetaient des sorts dans une marmite et dansaient au clair de lune. Dans le tribunal, les mêmes mannequins difformes représentaient les filles possédées parlant en langues inconnues et rampant sur le sol comme des animaux. Des projections de silhouettes diaphanes figuraient des spectres. David était fasciné, mais Barnabas fut déçu par cette vulgarisation et, assis sur son banc, commença à s'impatisser en regardant l'assistance, où il cherchait inconsciemment une chevelure blonde.

Le pentagramme tracé au milieu du sol s'anima et s'éclaira de rouge alors que commençait la reconstitution du procès. Des juges en robes noires récitaient les accusations et les femmes aux bras tendus, échevelées et les yeux exorbités, plaidaient leur innocence dans la sono grésillante. Dans l'une des scènes, un robuste colon refusait de témoigner de peur de perdre ses biens et était broyé sous un énorme tas de pierres.

—Rajoutez-en ! criait-il.

L'assistance riait. Le dernier tableau, clou du spectacle, présentait la pendaison. Des corps inertes et brisés se balançaient sur un ciel sanglant, leurs petits souliers dépassant de leurs jupes noires, dans un concert de gémissements enregistrés et de musique.

La fièvre qui ne cessait de croître finit par pousser Barnabas vers la sortie. Respirant avec peine, il s'aventura dans la boutique de souvenirs et, réprimant une envie de vomir, essaya de se concentrer sur les marchandises proposées : des sachets d'herbes fraîches et d'encens, des potions magiques « pour renforcer l'amour » ou « pour consoler un cœur brisé ». Il prit un paquet et lut l'étiquette : « Poudre pour chasser les vampires - ces gens cruels qui vous sucent vos rêves ». Sur le paquet figurait un dessin grossier d'un homme aux canines acérées.

Un prospectus attira son attention : « Visites de l'au-delà. Revenants, esprits et retrouvailles avec les êtres chers. Identifiez et renforcez vos propres capacités psychiques, parlez à ceux qui sont passés de l'autre côté. » C'était une publicité pour une séance de spiritisme émanant d'un organisme du nom de Bureau d'études de sorcellerie.

Grimaçant de dégoût, il passa dans une autre salle sans visiteurs, où il fut surpris de trouver trois vitrines contenant des statues de cire de sorcières grandeur nature. Prétendument représentées dans leur environnement naturel, ces reconstitutions étaient si réalistes qu'il s'attendit à les voir parler. La première, une vieille femme en robe noire agrippée à son balai avec son

chat, survolait un ciel hivernal devant la lune ; on aurait dit la vieille clocharde qu'ils avaient croisée le matin. Le nez avec sa verrue et le chapeau pointu auraient pu appartenir à cette bossue qui l'avait foudroyé si insolemment du regard. Le personnage en cire le fixait avec le même mépris, d'ailleurs. Comme elle paraissait vivante ! Il se détourna et gagna lentement la deuxième vitrine. Dans la forêt avec le diable, bien reconnaissable avec sa cape noire et ses yeux rouges, il reconnut une autre sorcière, la mégère venimeuse, capricieuse et jeteuse de sorts. Sa crinière blonde et ses joues rouges soulignaient ses airs entendus. Elle l'accueillit avec un regard glacial, devant d'immenses arbres, présentant le livre où elle avait signé pour renoncer à son âme. *C'est elle*, songea-t-il avec aigreur, *c'est elle qui me tourmente*.

Mais c'est la troisième vitrine qui le prit de court. Rayonnante dans un paysage d'automne, une déesse-mère le contemplait. Ses boucles couleur de cuivre coulaient sur ses épaules et sa robe était tissée d'herbes et de fleurs sauvages. Derrière elle, les arbres resplendissaient d'or et d'écarlate et le sol était semé d'herbes et de poussière scintillante. Elle avait des yeux d'un bleu si doux qu'il eut l'impression qu'elle déversait tout l'amour de son âme uniquement pour lui. La plaque indiquait : WICCA - AVANT TOUT, NE JAMAIS NUIRE. Barnabas fut fasciné. La ressemblance était là : ce n'était pas son portrait, mais à bien des égards, subtilement, il trouva qu'elle ressemblait à Angélique. Alors qu'il fixait la statue, fasciné, il entendit derrière lui un froissement et un chuchotis qui lui firent dresser les poils sur la nuque. Il se retourna : la salle était toujours aussi vide.

L'ancien cimetière était un minuscule lopin sur une éminence en retrait de la rue, entouré de boutiques et musées kitsch. Un haut-parleur diffusait une musique qui se voulait surnaturelle, avec des effets sonores absurdes de sifflements de vent et de hurlements de loups. La grille en fer s'ouvrit en grinçant sur ses gonds rouillés. Mais une fois le mur passé, rien ne parvenait à troubler la puissante quiétude de l'endroit. Les feuillages d'automne voilaient le petit cimetière de nuages couleur d'ambre, comme si les arbres étaient en feu, et un tapis de feuilles jonchait le sol. Ses feuilles brunes claquant dans le vent, un vieux chêne aussi imposant qu'un navire dominait les plus anciennes tombes. Cela ferait un gibet parfait, dit David.

Barnabas acquiesça. L'endroit était hanté.

—Malheureusement, aucune sorcière n'a été pendue ici, dit-il. Leur lieu d'exécution était Gallows Hill, et j'ai lu qu'à présent c'était une zone pavillonnaire en banlieue de Salem.

—Mais certaines de leurs tombes doivent être ici.

—Hélas, même pas. Il n'y a pas de fantômes de sorcières sous nos pieds, tu peux en être sûr. C'était un cimetière d'église et aucune sorcière ne pouvait être ensevelie dans une terre consacrée.

—Où les a-t-on enterrées ?

—On les a jetées dans de vagues fosses, je crains, près du lieu de la pendaison. Parfois, on livrait les dépouilles aux intempéries.

—Beurk, c'est horrible, fit David. Et elles étaient toutes innocentes, n'est-ce pas ? demanda-t-il en levant vers lui ses yeux noisette pailletés d'or.

—C'est ce qu'on raconte. Mais je me suis toujours demandé : et si les anciens avaient vu juste ?

—Comment cela ?

—Si elles avaient vraiment été des sorcières ?

—Arrête.

—Tu crois à la réincarnation ?

—Peut-être que j'ai été un tigre ou quelque chose de ce genre, avant.

—Crois-tu qu'il y a un Dieu ?

—Évidemment. Mais pas de diable.

—Mais tu es à Salem, David. C'est là que réside le diable. (David ricana.) Attends un peu, continua Barnabas. As-tu envisagé la possibilité que le diable était bien vivant en 1692 et que les magistrats avaient eu raison de mener une chasse aux sorcières pour essayer d'en venir à bout ?

—Oh, arrête, Barnabas. C'est idiot.

—Mais tu te souviens que c'était un nouveau monde, tentant pour le surnois Malin. Et juste à côté de la ville, il y avait une forêt remplie de bêtes sauvages et d'Indiens. C'était un endroit terrifiant.

David n'écoutait plus : il était parti lire les noms sur les pierres tombales.

—1721 ! cria-t-il. 1673 ! Regarde ! Il y a un petit enfant de six mois, avec une plaque minuscule.

David allait de tombe en tombe en lisant les dates. C'est alors que Barnabas remarqua de l'autre côté du cimetière une jeune femme penchée sur une sépulture. Elle était grande et semblait déguisée, avec une cape de velours bleu ciel d'où s'échappait du capuchon une mèche de boucles blondes. Il trouva qu'elle avait l'air surgie d'une autre époque, avec son dos

droit et sa silhouette svelte. Elle semblait chez elle dans ce vieux cimetière, telle une statue marquant la tombe d'une pauvre jeune fille qui avait connu une mort prématurée. Il entendit soudain la voix de David derrière lui.

—Barnabas, regarde, c'est Toni.

Le sang lui monta au visage. David semblait tout aussi surpris que lui de sa présence. Mais ils hésitèrent l'un et l'autre à l'aborder et restèrent à l'écart, tant elle semblait enveloppée de tristesse. Telle une pénitente, elle inclinait la tête et ses épaules tremblaient comme si elle pleurait. Elle leva les yeux et regarda directement Barnabas, qui en eut le souffle coupé. Il lui sembla surprendre une étincelle dans son regard. Puis elle tourna les talons, ressortit du cimetière et monta dans sa voiture.

Barnabas alla voir la tombe où elle se recueillait. La pierre était petite, usée et arrondie. Elle était penchée sur le côté et l'inscription était à peine lisible, mais il parvint à distinguer : ENFANT DE MIRANDA DU VAL - 29-31 OCTOBRE 1692.

Maintenant qu'il avait vu Antoinette, Barnabas était certain qu'il la recroiserait. Il passa le reste de la journée à la chercher et chaque endroit était empreint de sa présence. À un moment, il crut l'avoir retrouvée. Il avait convaincu David que la visite du port de Salem pouvait attendre et ils avaient résisté au musée des Pirates avec son personnel coiffé de masques de Frankenstein et de Dracula. Cependant, sur la même rue, du même côté, Barnabas remarqua une porte en chêne sculptée avec une plaque de laiton portant en petites lettres : BUREAU DES ÉTUDES DE SORCELLERIE. Un papier punaisé à côté indiquait : « Sabbat, ce soir à minuit. » Barnabas hésita, puis, incapable de résister, poussa la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il vit un parquet ciré et des tentures aux murs, mais la salle était vide.

Épuisés, David et lui gagnèrent en voiture le site de Gallows Hill, presque disparu au milieu d'une banlieue sans goût. Par souci de respect, ils se forcèrent à lire les noms de ceux et celles qui avaient été pendus là pour sorcellerie et qui étaient gravés sur une plaque érodée.

Rebecca Nurse. Pendue le 23 mars 1692. *Je suis aussi innocente que l'enfant nouveau-né.*

George Jacobs Jr. Pendu le 10 mai 1692. *Brûlez-moi ou pendez-moi. Je maintiens la vérité et j'affirme ne rien savoir de ces mensonges.*

Miranda du Val. Pendue le 31 octobre 1692. *Si vous prenez ma vie, Dieu ne vous laissera que sang à boire.*

Barnabas s'arrêta et fixa longuement l'inscription. *Dieu ne vous laissera que sang à boire.* Bien sûr que c'était une malédiction ! Depuis le gibet à son dernier souffle, elle avait maudit ceux qui la pendaient.

Barnabas avait presque renoncé à revoir Antoinette quand, enfin, il lui sembla l'apercevoir sur les marches menant à la bibliothèque du musée Peabody-Essex. Si c'était elle, ce serait un endroit parfait pour la rencontrer, loin de la foule. Sans perdre un instant, il envoya le jeune homme voir un film sur l'histoire navale de Salem et traversa prestement le square.

Il ouvrit la porte qui donnait sur un vaste hall et, ne l'y trouvant pas, il monta le grand escalier qui donnait sur une galerie bordée de livres. De longues tables en merisier reflétaient les globes de quatre lustres en bronze, et des colonnes corinthiennes à feuilles dorées entouraient la salle de lecture où ne se trouvaient que quelques personnes.

Faisant semblant de consulter le rayon des généalogies familiales, il prit plusieurs livres et lut les noms : Phelps, Pickering, Rice, Reed, Randolph et Sacketts, accompagnés de la date de leur débarquement en Nouvelle-Angleterre et de la liste des propriétés qu'ils y avaient acquises. Certains étaient des marchands ou des artisans, d'autres, des fermiers. Il avait du mal à se concentrer et retourna au balcon pour jeter un coup d'oeil à l'entrée, se demandant où avait disparu Antoinette - ou celle qui lui ressemblait -, puis il revint aux livres.

Les mariages et les naissances étaient enregistrés, ainsi que les décès. Il lut un passage sur John Alden qui avait vendu de la poudre et des balles aux Indiens et avait couché avec leurs squaws. Puis un autre sur un bébé que l'on avait fait passer à travers un arbre de sorcière sur Proctor Street afin de le sauver d'un sortilège. Pendant tout ce temps, il s'attendait à la voir apparaître. Quelques livres et notes étaient étalés sur l'une des tables et, ne voyant personne alentour, Barnabas s'en approcha et baissa les yeux sur une page. Il fut étonné de voir son propre nom : « Collins ». C'était un livre du même genre que celui qu'il venait de consulter, ouvert à un chapitre concernant l'histoire de sa famille. D'abondantes notes griffonnées sur un bloc attirèrent son attention : l'écriture était en pattes de mouche, mais il put déchiffrer : « Miranda du Val a signé le livre de Judah Zachery. Épreuve de l'eau. Ferme volée. » Il se pencha pour lire la suite : « La malédiction de la famille Collins a commencé le soir de la pendaison de Miranda. Parmi les juges en séance se trouvait Amadeus Collins, patriarche de la branche des Collins remontant à Salem, plus précisément Danvers, et avant cela à

l'Angleterre. Il est mort d'une hémorragie interne - asphyxié par son propre sang. » Barnabas était si absorbé qu'il ne l'entendit pas arriver derrière lui.

—Excusez-moi, mais ce sont mes affaires.

Il se redressa avec un sursaut, effrayé de la découvrir si près. Elle sentait le pin et il plongea son regard dans ces yeux qu'il ne pourrait jamais oublier, d'un turquoise pâle bordé d'un bleu plus sombre. Il tenta de se ressaisir, mais il fut incapable de parler et elle poursuivit :

—Vous êtes Barnabas Collins, n'est-ce pas ? Que faites-vous ici ? Vous me suivez ?

Maintenant qu'il la voyait distinctement, il en était certain. Ces lèvres, ces pommettes et ce front étaient ceux d'Angélique.

—Oui, en effet.

Était-ce lui qui avait dit cela ? Il porta une main à sa bouche et toussota.

—Oh, et pourquoi ?

Toujours la même inflexion de la voix. Il se ressaisit et répondit maladroitement :

—Vous savez parfaitement bien pourquoi.

—Oooh, je vois...

Elle souriait, à présent, et dans ce sourire, il reconnut les brusques sautes d'humeur dont Angélique était si coutumière, le regard de défi, la bouche entrouverte, ironie et mépris réunis dans un regard cruel et impudent. Pourtant, il y avait quelque chose de changé qu'il n'arrivait pas à définir.

—Parfaitement bien ? Et comment le saurais-je ?

Il fut pris de court. Que voulait-elle dire ? Elle s'était contentée de répéter ses paroles avec un sourire qui dessinait de petites pattes-d'oie au coin de ses yeux. Ses cheveux étaient retenus par des épingles, mais ébouriffés, et des mèches retombaient de chaque côté de son visage. Son rouge coulait sur sa lèvre inférieure. Il ne s'attendait pas à lui voir une allure aussi moderne. Elle portait un chemisier diaphane au travers duquel il distinguait la forme de ses seins et une demi-douzaine de colliers de perles et de pierres. Et des boucles d'oreilles qui ne pouvaient qu'être faites de - étaient-ce vraiment des plumes de paon ? Sentant qu'il avait trop longtemps tardé, il bafouilla :

—Je dois vous dire un mot.

Elle haussa les épaules et sourit de nouveau, le regard pétillant.

—Très bien. (Elle se tourna pour réunir ses affaires. Ses bras reflétèrent la lumière de la lampe.) Vous voulez prendre un café ?

—Ma chère, je n'ai aucune envie de perdre mon temps en politesses.

Elle hésita, puis elle se redressa, l'air amusé.

—Oh, mais vous êtes pressé. Je ne pensais pas que vous pensiez à moi... de cette manière. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

C'était agaçant de voir qu'elle tournait sa remarque en dérision. C'était donc ainsi qu'elle voulait jouer. Elle avait quelque chose derrière la tête, c'était certain.

—Comment voulez-vous que je ne pense pas à vous, comme vous dites ?

Elle sourit comme si c'était un compliment, puis elle haussa les épaules.

—C'est simplement que je m'attendais à un comportement plus délicat de la part d'un... euh... *gentleman anglais*, ironisa-t-elle.

Il retrouva enfin l'Angélique qu'il connaissait, la femme qui vous enjôlait pour n'être que plus cruelle. Pris d'un vertige, il se rattrapa à la table, soudain irrité. Il ne l'avait abordée que pour une seule raison : discuter de la vente de l'Ancienne Demeure, la convaincre de partir, de renoncer à ses projets, si maléfiques soient-ils, et le laisser retrouver la paix. Mais il était là, impuissant, à contempler son regard d'azur souligné d'un lourd trait de mascara. Elle pencha la tête de côté, amusée.

—Malheureusement, dit-elle, vous êtes peut-être séduisant, mais il me faut un peu plus de temps. Non que je ne sois intriguée. (Elle posa la main sur la sienne et le feu monta aux joues de Barnabas.) Mais, minaуда-t-elle, vous devez tout de même avouer que nous nous connaissons à peine.

—Comment pouvez-vous dire cela ? demanda-t-il avec une brutalité qui balaya son sourire.

—Comment je peux ? Parce que je ne vous ai vu qu'une seule fois, dans le salon à Collinwood.

—Vous savez très bien que je ne parle pas de cette vie. Dans cette existence, nous ne nous sommes vus qu'une seule fois, en effet, mais dans le passé, le passé où vous et moi...

Elle éclata d'un rire qui le glaça.

—C'est génial, répondit-elle. C'est la meilleure que j'aie entendue depuis longtemps.

—Angélique...

—Comment ?

—Je vous appelle ainsi parce que je sais qui vous êtes et pourquoi vous êtes ici.

—Vous savez, Barnabas, dit-elle en reprenant son sérieux, je ne comprends rien du tout à ce que vous me racontez.

—Pourquoi êtes-vous venue ici ?

—Comment cela ? À Salem ?

—Oui, déjà.

Comme elle était exaspérante !

—Eh bien... Je fais des recherches sur les pratiques médicales de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est une bibliothèque très particulière. La plupart des livres sont si rares qu'on doit les consulter sur place.

—Et pourquoi étudiez-vous l'histoire de ma famille ? Pour la première fois, quelque chose trahit son malaise et elle se détourna. Mais, tout en continuant à rassembler ses affaires, elle répondit d'une voix toujours aussi assurée :

—Écoutez, j'ai acheté cette vieille maison qui appartenait aux Collins, à votre famille. Il est normal que j'éprouve une certaine curiosité sur le sujet, non ?

—Je pense que vous savez déjà tout ce qu'il y a à connaître.

—OK, dit-elle en riant, je me suis laissé emporter par la restauration, j'avoue. C'est devenu une obsession.

Elle fourra ses papiers dans une besace en velours qui devait venir d'un pays oriental, l'Afghanistan, peut-être. Il était décoré de broderies d'oiseaux et de fleurs, de perles scintillantes et de grelots qui tintèrent. Elle continua sur le même sujet, comme si ce n'était pas la première fois qu'elle en parlait :

—J'ai cherché partout les matériaux et les tissus, chiné du mobilier dans des magasins d'antiquités, des brocantes. Je veux qu'elle soit restaurée à l'identique.

—Mais pourquoi ?

—Comment cela ?

—Cela semble une telle perte de temps de reproduire le marbre fendu de la cheminée, les vingt couches de peinture, la moisissure sur le porche, et puis vraiment, ma chère, un peu de bon sens, le cercueil dans la cave, enfin !

—Le quoi ?

De nouveau, il lui sembla surprendre une expression fugitive sur son visage, puis, avec un papillonnement des paupières familier, elle se ressaisit.

—De quoi parlez-vous ?

Elle ne plaisantait plus et cette fois il fut certain qu'elle mentait.

—Arrêtons cette comédie. Je sais parfaitement bien pourquoi vous êtes venue. Et qui plus est, vous savez que je le sais. Je ne me laisse pas abuser

par vos simagrées et votre déguisement de hippie. Je perce à jour vos pénibles efforts pour tromper ma famille et je sais que vous avez restauré l'Ancienne Demeure pour en faire un piège.

—Très bien, dit-elle à mi-voix en hésitant. Je vais vous dire la vérité. Je suis ici à cause de ma fille...

—Votre fille ? Une fille que personne n'a vue ? Oh, épargnez-moi ces mensonges et reconnaissons tous les deux ce que nous savons aussi bien l'un que l'autre. Vous êtes revenue à Collinwood pour me torturer à nouveau et si vous restez ici, ma vie sera un enfer...

—Vous voulez que je vous dise ? Vous êtes cinglé.

Son expression s'était durcie en un instant. Elle se tourna, rassembla les livres et les serra contre elle.

—Je n'ai aucune idée de ce que vous racontez. Mais une chose est sûre, je n'ai aucune envie de rester à écouter vos âneries. (Des larmes lui montèrent aux yeux.) Pour qui vous prenez-vous ? Vous ignorez tout de moi et de ma fille. Absolument tout.

—Ma chère, je vous connais très bien. Avez-vous oublié que nous avons été amants autrefois ?

Elle s'empourpra.

—OK. Cette... blague a assez duré. Ne m'approchez plus. Elle tourna les talons et partit à grandes enjambées vers la sortie. Impuissant, il chercha à l'arrêter.

—Angélique, attendez...

—Ne m'appellez pas comme cela ! Et ne vous approchez pas. Restez où vous êtes sinon j'appelle les flics, dit-elle en courant vers l'escalier.

Barnabas la suivit du regard, pétrifié, comme s'il avait pris une gifle. Il voulut l'appeler, courir derrière elle, mais il était incapable de bouger. Il la revoyait courir vers le balcon, sa cape bleue sur son bras, sa longue robe frôlant le sol, et disparaître dans l'escalier. Il était dans un état de totale confusion. Comment cette entrevue qu'il ressassait et imaginait depuis des mois avait-elle pu finir ainsi ?

La fièvre commença à le reprendre. Ses mains tremblaient, agitées de spasmes, et le sang lui montait au visage. Il se laissa tomber sur une chaise, les mêmes pensées tourbillonnant dans sa tête. Quel imbécile il avait été ! Mais quel crétin ! Il avait finalement trouvé le moyen de l'aborder et de la

mettre au pied du mur, armé de sa logique et de tout ce qu'il savait de ses secrets et de ses menaces. Mais il n'avait réussi qu'à la fâcher.

Lentement, la fièvre diminua. Il était vexé qu'elle l'ait repoussé, certes, et elle l'avait planté là, rouge et embarrassé. Mais au-delà, il sentait poindre quelque chose de plus fondamental et terrifiant. Angélique était son ennemie mortelle. Il n'éprouvait autant d'hostilité pour personne au monde. Sa voix, son regard, ses gestes vifs et sa nature capricieuse -tout cela, il le détestait et le redoutait. Mais après avoir plongé son regard dans le sien, il n'arrivait à se rappeler que deux choses : que cette femme ne pouvait pas être l'Angélique qu'il avait connue et qu'une fois de plus il était tombé sous son charme.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Salem — 1692*

Les cinq magistrats qui siégeaient dans la salle communale regardaient Miranda, qui était tellement remplie de haine qu'elle ôta le voile de ses yeux et les vit tels qu'ils étaient : cinq collerettes de dentelle éclatantes, cinq jabots blancs raides comme des couteaux sur leurs robes noires. Cinq visages cruels qui la lorgnaient. Il y avait là John Hathorne, le redouté juge des sorcières, Bartholomew Gedney, Samuel Sewall, Jonathan Corwin et Amadeus Collins, le père de son bienfaiteur. Lorsqu'elle les regarda une deuxième fois, elle vit des serpents qui se tordaient sur leurs lèvres et glissaient dans leurs cheveux. Ceux de Bartholomew Gedney étaient verts et dardaient leurs langues fourchues hors de sa bouche, et ceux de Samuel Sewall étaient dans ses yeux, minuscules comme des serpenteaux encore dans leur œuf, luisants et tremblants. Elle reprit courage quand Amadeus Collins posa ses grosses mains sur le registre. Mais un énorme serpent en surgit et glissa vers elle sur le sol. Elle le vit ramper sous sa robe.

Le juge Gedney fut le premier à parler.

—Miranda du Val, vous êtes ici devant le tribunal de Salem, accusée par le gouvernement de ne pas craindre Dieu, de ne pas avoir la foi, d'avoir été séduite par le diable et d'avoir cédé à ses entreprises. Vous êtes également accusée, en raison de votre nature maléfique, d'avoir, au début du mois d'octobre dernier, près de la maison du révérend Whaples, volontairement tué sa fille en l'ensorcelant et en la forçant à une chute mortelle, contrevenant ainsi à la parole de Dieu et aux lois des hommes. Qu'avez-vous à déclarer ?

—Je suis innocente. Je ne me suis jamais mêlée de sorcellerie depuis que je suis née.

—Miranda du Val, vous comparez désormais devant les autorités. Dites-moi pourquoi vous avez fait du mal à cette enfant.

—Je n'ai jamais fait de mal à personne.

—Qui est le coupable ?

—Je ne sais pas, monsieur. Laissez-moi aller prier.

Les magistrats murmurèrent entre eux en hochant la tête. Puis John Hathorne prit la parole, un serpent rouge tressaillant sur sa langue.

—Qui est votre Dieu ?

—Le Dieu qui m'a créée.

—Quel est son nom ?

—Jéhovah.

—Le connaissez-vous par un autre nom ?

—Dieu Tout-Puissant.

—Celui que vous priez vous dit-Il qu'il est le Dieu Tout-Puissant ?

—Que voulez-vous dire, monsieur ? Je ne prie que le Dieu qui m'a créée.

L'avocat général Thomas Newton, un ancien à la barbe remplie de lézards blêmes, se pencha en avant et demanda :

—Pouvez-vous lire les Écritures, mon enfant ?

—Oui, monsieur.

—Avancez et lisez ce verset.

Il ouvrit la grande Bible et Miranda regarda la page qu'il désignait de son doigt maigre. Elle frémit. Le sang bourdonna dans ses tempes, mais elle parla distinctement.

— « S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un songeur qui t'annonce un signe ou un prodige, qu'il soit ton frère, fils de ta mère, ou ton fils, ou ta fille, ou la femme qui repose sur ton sein, ta main se lèvera la première sur lui pour le mettre à mort. »

—Etes-vous prophète, Miranda ?

—Je suis une servante, monsieur.

—Pourquoi t'ébats-tu avec les enfants dans les bois ?

—Nous y sommes allées avec Tituba, monsieur.

—Tituba a avoué pratiquer la sorcellerie et s'est repentie. Et il est prouvé que si, après avoir eu querelle ou avoir menacé une personne, un méfait ou une mort s'ensuit, de lourdes présomptions pèsent sur l'auteur de la querelle. Ne voyez-vous point celles qui se sont plaintes de vous ?

Miranda se tourna et vit les trois filles au regard malveillant : Betty, son bras en écharpe, Abigail et Mary. Elles avaient toutes témoigné contre elle pour échapper au fouet. Sur un banc derrière elle étaient assis les membres du clergé : le révérend Whaples, père de la défunte ; Cotton Mather, fils

d'Increase Mather ; Deodat Larson, non encore ordonné ; et Benajah Collins, qui la regarda en hochant tristement la tête.

—Le Seigneur montre Sa puissance pour dévoiler les coupables, dit-elle.

—N'avez-vous point dansé avec ces enfants en proie au délire et à l'extase ? demanda John Hathorne. Et ces délires n'ont-ils point invoqué des esprits qui les ont poussés vers la falaise ? Avouez maintenant et vous serez épargnée.

—J'ai suivi ces enfants dans les bois parce que je savais que Tituba leur avait promis qu'elles voleraient. J'ai voulu les empêcher de tomber, mais je ne l'ai pu.

—Comment les auriez-vous sauvées ? Ainsi que Dieu les aurait sauvées ?

—En tentant d'empêcher leur chute.

—N'avez-vous point dansé avec ces enfants ? Répondez. Elles disent qu'un homme chuchotait à votre oreille. Que vous a-t-il dit ?

—Je n'ai vu personne.

— Mais n'avez-vous point entendu ?

- Nous ne devons point croire tout ce que ces enfants écervelées racontent.

—Pensez-vous trouver miséricorde en aggravant vos péchés ?

—Je n'ai point péché.

Les magistrats se récrièrent devant sa déclaration et tinrent de nouveau conciliabule comme des limaces noires sur un morceau de courge pourrie. Puis Gedney parla.

—Miranda du Val, vous êtes soupçonnée de porter la marque du diable, car il est entendu que lorsque le Malin fait alliance, il laisse toujours sa marque afin de reconnaître les siens.

—Je n'ai point de marque.

—Que l'accusée soit examinée et qu'il soit recherché sur elle une marque ou quelque sorte de téton où l'incube pourrait se nourrir.

Miranda sentit le sang lui monter au visage.

—Que Dame Broughton et Dame Cable s'avancent et procèdent à l'examen au profit du tribunal.

—Je ne porte nulle marque, monsieur ! s'écria Miranda, paniquée en voyant s'approcher les deux femmes.

—Rendez gloire à Dieu et avouez, alors.

—Mais je n'ai rien à avouer.

—Croyez-vous que ces enfants soient ensorcelées ?

—Il se peut, pour ce que j'en sais. Je n'ai rien à y faire. (Elle hésita, puis elle ajouta :) Il se peut que le diable me soit apparu à mon insu.

—En ce cas, le diable se montrera sans nul doute. Que l'on procède à l'examen.

Sarah Cable était une méchante jeune femme sans enfants. Elle hésita à s'approcher.

—Je vous en prie, monsieur, qu'on lui lie les mains, car lorsqu'elle les agite, je me sens comme tenaillée.

—Craignez-vous l'accusée, Dame Cable ?

—Oui, monsieur.

—Sachez que nous ne pouvons lui lier les mains si elle doit être dévêtue. Soyez courageuse, femme, et nous vous protégerons.

Deodat Larson, un jeune homme d'une nature plus bienveillante, grimaça à la pensée de l'humiliation de Miranda.

—Ne serait-il point sensé de procéder à la trempe ? Cela reste la meilleure preuve.

—Il n'est point de preuve plus patente que la marque du diable, répondit Hathorne. (Il se tourna vers les femmes qui ôtaient le bonnet de Miranda.) N'oubliez point que cela ressemble tantôt à un téton, tantôt à une tache, tantôt à une entaille.

Miranda sentit sa robe glisser, puis ses jupons et sa culotte. Elle brûla de honte quand Goody Cable roula les bas noirs sur ses jambes et qu'elle se retrouva devant eux en camisole, frissonnante tandis que les deux femmes commençaient leur inspection. Elle avait tant de mépris pour elles que cela lui donnait de la force. Les hommes la regardaient avec leurs yeux de serpents et elle sentait la puanteur du désir qui montait d'eux. Enfin, les femmes se retournèrent vers la cour.

—Rien, monsieur.

—Cherchez encore, dit John Hathorne, laissant un triton jaillir de sa bouche. Le diable n'a d'autre intention que de nous dérouter en raison de sa malice envers les hommes. Et de son insatiable désir de posséder des sorcières. (Miranda, qui était maintenant nue devant lui, le défia malgré elle du regard, alors que des scolopendres grouillaient sur les joues du magistrat.) Qu'il soit consigné que l'accusée n'a point versé de larmes.

—Je ne trouve que terre et écorchures sur ses mains et son visage à force d'avoir languì en prison, dit Goody Broughton. Son corps ne présente point de marques étranges.

—Avez-vous regardé partout ? demanda Jonathan Corwin d'une voix rauque. (Les femmes échangèrent un regard et baissèrent les yeux.) Cherchez encore.

Elles lui levèrent les bras et regardèrent ses aisselles, derrière ses oreilles, sous ses seins, entre ses fesses. Puis Goody Broughton s'agenouilla et, après s'être assurée que Miranda ne la frapperait pas, leva les yeux entre ses cuisses. Miranda supporta tout cela, enveloppée d'une brume tiède, et, voyant des asticots laiteux s'échapper des lèvres de John Hathorne et grouiller sur son jabot, elle sourit intérieurement en pensant aux rêves lascifs qu'il ferait cette nuit.

Revenue dans sa geôle, elle prit le temps de réfléchir à ces choses. Après qu'on lui eut dit qu'elle devrait payer pour son procès, sa nourriture et même les chaînes qui l'entravaient, et que la somme l'obligerait à travailler encore un an, si elle avouait et était pardonnée, on l'emmena dans le cachot pestilentiel où elle fut enfermée avec d'autres femmes disgraciées et sans défense accusées de sorcellerie. Emma Williams était là avec son bébé à peine né, rendu malade par la puanteur. Sarah Dorset était emprisonnée depuis cinq ans avec son enfant, une fillette aux yeux apeurés.

—Que feras-tu ? lui chuchotèrent-elles.

—C'est un procès maléfique, à n'en point douter.

—Es-tu la servante du Malin, Miranda ?

—As-tu connaissance charnelle de son intimité ? Est-elle différente de celle des hommes ordinaires ?

—Silence, femme, c'est une fille sans époux. Que sait-elle de l'intimité des hommes ?

—Que feras-tu, Miranda ? Nageras-tu ?

—Oui, nage, car c'est le mieux. Flotte ainsi qu'un bouchon et laisse-les te croire une sorcière. Puis avoue et implore le pardon.

—Si j'avoue, répondit-elle, ils me prendront ma ferme.

—Certes, mais mieux vaut cela qu'être morte.

—C'est là où tu te trompes cruellement, dit-elle. Ma vie et ma ferme ne font qu'une.

—Que feras-tu ? Si tu coules, tu te noieras à coup sûr.

—Comment peut-on se noyer et vivre ? Cela ne se peut.

—Ne peux-tu mettre des pierres dans tes poches ?

—Cache-toi dans les ronces.

—L'eau sera froide.

—C'est douloureux de respirer dans l'eau. Je crois que la poitrine enfle et éclate.

—Silence. Tu vas effrayer l'enfant. N'est-ce point déjà assez pénible ?

—Que feras-tu, Miranda ?

Elle ne leur répondit pas, mais elle avait dans son cœur un projet dérisoire et téméraire qu'elle chuchota à Andrew Merriweather quand il lui fut permis de lui rendre une visite avant son procès. Les magistrats pensaient qu'il était le seul à pouvoir la convaincre d'avouer.

La journée était glaciale et le soleil brillait faiblement derrière les nuages. Les arbres avaient perdu toutes leurs couleurs, et leurs feuilles étaient inertes. Au bord de l'étang, Miranda écouta les paroles du magistrat.

—Je t'adjure, ô vaisseau d'eau, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et par la Sainte Résurrection et le glorieux Jugement dernier, et par les quatre évangélistes, si cette femme est coupable de ce crime, volontairement ou par consentement, de laisser l'eau la rejeter et flotter, violemment, et de te débarrasser de son être maléfique. Car par un pacte avec le diable, ayant renoncé à son baptême, il est entre elle et l'eau bénite un antagonisme naturel.

En descendant vers l'eau, Miranda trébucha puis tomba. Peter Clothier, le geôlier, la prit par le bras et la releva. Elle avait les mains liées par une longue corde qui servirait à la hisser une fois qu'elle serait sans vie. Comme ils lui avaient enlevé ses sabots, sa robe traînait sur le sol et les pierres lui entaillaient la plante des pieds. Cependant, elle gardait la tête haute et défiait tous ces bourgeois de la regarder en face. Un ovale rougeoyant planait dans son esprit. Elle le vit clairement : c'était une lumière rouge qui perçait l'obscurité.

Michael Griswald avait amené sa barque qu'il maintenait au bord en donnant de temps en temps des coups de rame. Ce robuste fermier récemment venu d'Ecosse, aux yeux vert de mousse et à la barbe rousse, avait hâte de voir se terminer cette folie pour retourner travailler tranquillement sa terre. Miranda fut heureuse d'avoir affaire à lui : c'était un homme raisonnable et, un bref instant, elle se demanda si elle aurait été heureuse en l'épousant. Mais l'homme craignait Dieu et n'aurait jamais

voulu défier les Anciens. Comme tous les citoyens de Salem, il avait peur que ces procès finissent un jour par arriver jusqu'à sa porte.

Le révérend Fowler commença à réciter :

—O Seigneur, bénis l'eau de cette mare. Apporte-lui Ton aide si elle devait sombrer, innocente, et, ainsi que Tu libéras les trois jeunes gens de la fournaise et lavas Susanna d'une fausse accusation, ainsi, Seigneur, rends-nous cette femme saine et sauve après que nous aurons constaté qu'elle ne flotte point mais coule engloutie dans les profondeurs pures. Mais si elle est coupable et sombre avec le diable qui endurecit son cœur, que Ta sainte justice daigne le déclarer, que Ta vertu soit manifeste dans son corps et que son âme soit sauvée après pénitence et confession. Et si la femme coupable essaie de dissimuler ses péchés par l'usage d'herbes, de pierres ou de toute autre magie, fasse que Ta main droite l'en empêche. Par Ton fils, le Seigneur Jésus-Christ, qui réside avec Toi.

Miranda se retourna vers l'assistance. Avec leurs robes flottantes, on aurait dit une bande d'immenses corbeaux qui se pressent et se disputent une proie précieuse. Elle aperçut la peur obscure dans les yeux d'Andrew, qui était de l'autre côté. Il hocha la tête en croisant son regard, puis, comme s'il ne pouvait supporter de la voir plus longtemps, il tourna les talons, traversa le torrent et rejoignit sa petite maison dans les bois.

Elle contempla le talus qui séparait le torrent de l'étang. Un jour, des années plus tôt, un castor avait construit cette digue maintenant couverte de hautes herbes. Au bout, elle distingua une petite éminence qui avait été l'ancre du castor.

Le révérend Fowler récita la Bénédiction de l'eau —Je te bénis, ô créature d'eau, coulant du torrent et des collines au-delà, par Celui qui t'a fait jaillir des rochers et t'a changée en vin. Qu'aucun maléfice diabolique ni aucune magie des hommes ne puisse t'ôter tes vertus dans ce jugement. Puisses-tu punir le vil et le mauvais et purifier l'innocent, à travers Celui auquel n'échappe nul secret et qui t'a envoyée noyer toute la terre pour détruire le pécheur et qui reviendra pour juger les vivants et les morts à la fin des temps. Amen.

—Amen, répondit l'assistance.

Sur un signe de Peter, Miranda monta dans la barque, s'écorchant la cuisse sur le plat-bord, et, déséquilibrée, tomba lourdement. L'embarcation tangua alors qu'elle essayait de se redresser et de trousse ses jupes malgré ses mains ligotées. Une fois de plus, elle regarda la digue en évaluant la

distance. Elle vit qu'elle était trop endommagée pour abriter encore un nid. Au bout de tous ces hivers et étés, elle s'était effondrée. Elle frissonna, les pieds trempant dans l'eau glacée du fond de la barque. Son jupon lui collait aux chevilles et l'air vif lui picotait les joues. Rongée par l'angoisse, elle attendit, se concentrant sur l'orbe rougeâtre qu'elle voyait distinctement dans sa tête.

Le révérend continuait de psalmodier, mais elle n'entendait plus que des bribes de paroles qui tombaient dans un cœur vide, car elle ne connaissait aucun Dieu comme celui qu'ils décrivaient, aucun Dieu jaloux ni vengeur. Elle respirait péniblement, les yeux brûlants de larmes. Les seuls dieux qu'elle connaissait étaient les esprits de la forêt qui lui parlaient souvent quand elle était avec eux. Elle tenta d'écouter ces paroles avec son cœur plutôt que son esprit.

Le dernier visage qu'elle vit fut celui de Judah Zachery. L'angoisse voilait son regard. Exsangue, son visage hagard était comme le masque blême de la mort au-dessus de son habit noir.

—Que l'innocent, nous T'en conjurons, ne soit point indûment condamné et que le coupable ne puisse duper ceux qui recherchent la vérité auprès de Toi, Qui es la véritable Lumière, Qui perces les ténèbres et les éclaires.

—Qui perces les ténèbres, chuchota-t-elle.

La barque tangua et racla le fond de l'étang. L'assistance continuait de regarder en silence.

—O Toi Qui perçois les choses cachées et connais ce qui est secret, montre et déclare cela par Ta grâce et rends-nous manifeste la vérité, à nous qui croyons en Toi.

—Qui perçois les choses cachées...

Michael commença à ramer lentement vers le milieu de l'étang et Miranda se demanda si elle pouvait prononcer elle aussi une prière de son crû, une invocation aux mystères de la forêt. Mais rien ne lui vint.

—Détache-moi, Michael, je t'en supplie.

—Non, fillette, je ne puis, dit-il. (Puis, après une pause :) Le nœud n'est peut-être point serré. Appuie-toi au fond de la barque et frotte tes poignets contre les montants.

Elle suivit son conseil, mais elle ne put se libérer et se redressa, droite comme une jeune pousse.

—Sauteras-tu, mon enfant ? demanda-t-il à mi-voix.

—Oui.

Elle se cramponna à la corde alors que la barque s'éloignait de plus en plus de la digue. La tête lui tournait et elle songea à la noyade, à l'eau qui envahirait douloureusement ses poumons. Son cœur battait la chamade et elle était glacée.

Elle regarda les arbres qui se dressaient comme des sentinelles sur la rive et essaya d'aspirer leur force en elle. Ils se transformèrent en nuées ardentes et se mirent à vibrer. Sur l'eau souffla une brise qui sentait la mousse et l'humus. D'abord hésitantes, les rafales prirent de la vigueur et éloignèrent la barque de la rive. Elle s'appuya à nouveau contre l'étrave et frotta le nœud de toutes ses forces. Elle le sentit céder et elle parvint à libérer une main. Elle empoigna la corde sans mot dire, retenant son souffle, et fixa l'eau où tremblait son reflet, tandis que les avirons de Michael troublaient la surface où se mirait le ciel.

Le vent enfla encore en gémissant. Des vaguelettes apparurent sur l'eau et elle regarda les arbres bouillonnants. Ils tremblèrent dans une soudaine explosion qui ébranla la barque et la poussa vers la digue. Décontenancé, Michael interrogea l'assistance du regard, mais tous étaient frappés de stupeur devant ce vent qui soulevait la poussière et faisait claquer leurs robes. Miranda se releva, faisant osciller la barque, posa un pied sur le plat-bord et, inspirant une grande goulée d'air, se jeta dans l'eau.

Elle coula jusqu'au fond de l'eau glaciale dans un tourbillon de bulles. Elle fut soulevée par l'air resté prisonnier de ses vêtements et se débattit. Elle devait rester au fond. Elle arracha la corde qui s'enroulait autour d'elle et plongea les mains dans la vase, cherchant les racines d'arbres qui étaient là depuis toujours. Mais ses poumons la brûlaient et, bien que se forçant à n'expirer que très peu d'air à la fois, la douleur devenait insoutenable. Elle comprit que, si elle cédait, ce serait son dernier souffle. Elle essaya de nager vers la forme sombre, mais, succombant à la douleur, elle remonta à la surface en hoquetant.

Elle ne sut s'ils la virent et s'ils clamèrent : « Elle est remontée ! C'est une sorcière ! » Elle vit la barque de Michael au-dessus d'elle et tendit la main pour s'y agripper le temps de soulager ses poumons brûlants, puis elle replongea, s'enfonça encore dans l'enchevêtrement de tiges et de souches gluantes. Elle avait de nouveau les poumons en feu. Frénétiquement, elle chercha une issue dans l'obscurité et supplia les arbres ensevelis depuis si longtemps dans leur tombeau de vase de lui offrir un signe. *Où est-il ? Où ? Est-il encore là ?* Finalement, dans l'eau trouble, elle vit le cercle de

lumière. Les racines et les branches entremêlées s'ouvrirent pour elle et tracèrent un chemin. Elle nagea, au bord de l'inconscience, la poitrine prête à éclater, entre les tiges des roseaux et des herbes, vers la pâle clarté. Juste avant de s'évanouir, elle passa la tête dans l'ouverture et inspira une longue goulée d'air en s'accrochant aux rameaux. Et avant de sombrer dans le néant, elle eut le temps de voir les branchages et comprit qu'elle était cachée dans le nid du castor, déserté mais encore intact, et qu'elle était sauvée.

Alors qu'elle gisait là, inerte, elle eut la vision de la foule massée sur la rive, clouée par la stupeur. Michael ramait frénétiquement maintenant que le vent était retombé, mais rien ne remontait à la surface, pas même une bulle, puis sa jupe apparut comme une aile noire.

- Là ! Elle est là ! cria-t-on.

Mais quand Michael la tira dans sa barque, il ne lui resta que l'étoffe dans la main.

Judah Zachery était stupéfait. Où était-elle passée ? Autour de lui, les gens murmuraient qu'ils avaient commis une erreur, qu'elle n'était pas du tout une sorcière. Mais lui connaissait la vérité, lui qui portait encore dans sa paume la brûlure de la baguette en cerisier.

C'est des heures plus tard, longtemps après que les villageois furent rentrés, accablés, et que la lune se fut levée, qu'une silhouette ruisselante remonta sur la rive entre les saules. Miranda, noire de vase, apparut tel un spectre sur le seuil de la maison d'Andrew.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# 12



*Boston — 1971*

Tout en faisant semblant de boire un café turc dans l'entrepôt d'un négociant de tapis de Boston, Barnabas songeait aux collines rocheuses, au sable d'un jaune terne et aux femmes enturbannées penchées sur leurs métiers à tisser. Quelles couleurs ! L'automne avait dû être leur muse. Pourtant, comment cela se pouvait-il dans les régions désertiques et sans arbres des plateaux iraniens ?

Maintenant qu'il faisait commerce de tapis persans, Barnabas voyait le reflet des collines du Maine dans les pièces qu'il achetait. Elles étaient comme des champs couverts de fleurs. Et là, dans ce vaste et sombre hangar, ce monceau de tapis suffisant pour payer une rançon de roi — tendus aux murs ou entassés sur le plancher luisant jusqu'au plafond - palpitait de l'énergie des milliers de doigts qui les avaient tissés et exhalait une odeur de naphthaline, de laine de mouton et de poussière.

Il regarda les deux garçons iraniens qui sortaient des tapis pour les lui montrer. Ils dévoilèrent l'un après l'autre ces somptueux motifs qui avaient fait des Perses les fournisseurs des sultans. Barnabas était tout excité. Il était allé dans une boutique de Boston après avoir reçu une carte de visite inattendue. Il était venu à la recherche d'un tapis qui remplacerait parfaitement le faux qu'Antoinette avait mis dans son salon. Durant le trajet, il s'était de plus en plus convaincu qu'il avait trouvé le moyen idéal de se faire pardonner. Comment avait-elle pu choisir un tapis aussi ordinaire, si peu en harmonie avec la perfection des autres objets qu'elle avait choisis ? Il était abasourdi qu'elle ait commis une telle erreur. Cependant, cela lui fournissait une excellente occasion d'arranger la situation. S'il parvenait à lui dénicher un Tabriz — un objet vieux de deux siècles, usé mais toujours

aussi splendide -, il lui en ferait cadeau. Il imaginait déjà la lueur qui apparaîtrait dans son regard en le recevant.

Il attendit impatiemment que les garçons aient terminé de déplier les tapis. De temps en temps, un motif le remplissait d'admiration, mais il n'avait pas encore trouvé le trésor qu'il cherchait. Des médaillons et de petits oiseaux constellaient le Chiraz, tandis que des dragons et des cerfs ornaient le chinois. Les volutes et les feuilles lui suggéraient de délicats arbres courbés au-dessus d'un étang. Il voyait de pâles fragments de ciel, un soupçon de neige, l'indigo bleu-noir des branches, et toujours le rouge foncé du fond. Chaque tapis était unique, comme un rêve.

Barnabas vit que les deux Iraniens s'ennuyaient. Encore collégiens, ils travaillaient à la boutique comme ils auraient travaillé dans un bazar à Ispahan ou Heriz. Ce devaient être les fils ou les neveux du propriétaire, venus en Amérique pour faire leurs études. Les tapis étaient lourds et Barnabas les regarda se pencher, chacun à un coin, les soulever puis les déplier et attendre patiemment qu'il secoue la tête. L'un des deux était costaud, avec un visage rondouillard et de petits yeux qui le regardaient sous sa frange de cheveux noirs. L'autre était plus attirant, mince, le regard assombri par quelque peine. Ses pommettes sculptées et ses lèvres ourlées portaient la beauté de ses ancêtres, avec son teint d'ivoire trempé dans des cendres mauves.

Si Barnabas avait été à l'affût de victimes, l'un comme l'autre aurait convenu. Il joua avec ses anciens souvenirs de chasse, se voyant attendre le crépuscule, quand la boutique fermerait et qu'il pourrait sortir, se glisser furtivement dans la ruelle derrière le magasin tandis qu'ils s'avanceraient vers la voiture familiale, une Mercedes noire. Puis l'un d'eux, peut-être le garçon svelte aux traits délicats, se rappellerait quelque chose qu'il aurait oublié, une veste ou un numéro de téléphone, et retournerait vers l'entrée obscure. Tandis qu'il s'affairerait avec sa clé, Barnabas surgirait de la pénombre, la cape s'abattrait sur le cou blanc, un cri s'étoufferait dans la gorge. Ce serait la panique, puis la lutte, puis un lent abandon, tandis que prédateur et proie se fondraient et que la force vitale quitterait l'un pour nourrir l'autre.

—Avez-vous trouvé quelque chose à votre goût ? Nassar Khalili entra avec une cafetière fumante. Ayant posé le plateau sur une petite table incrustée de nacre près du fauteuil de Barnabas, il s'assit sur le canapé.

—Non, rien, répondit Barnabas. Je veux un Tabriz, ancien, de préférence usé jusqu'à la trame, et rouge sang.

—Et vous n'avez rien trouvé de tel jusqu'à présent ?

—Hélas non.

—C'est tragique, en effet.

Nassar était petit, mince et soigné. Il portait des lunettes à monture métallique en équilibre au bout de son nez. Son costume était ajusté et des boutons de manchette dorés brillaient à ses poignets amidonnés. Barnabas remarqua avec désarroi que les siens étaient sales, et il tira sur les manches de sa veste pour les cacher.

—Et dans votre collection privée ? demanda-t-il. Quelle somme seriez-vous disposé à mettre ? répondit Nassar.

À son regard, Barnabas devina qu'il calculait déjà, en bon négociant, la perte d'un de ses trésors face à la perspective d'un confortable profit. Les tapis qui appartenaient à la famille depuis des générations étaient conservés dans une arrière-salle et rarement montrés. Ils n'étaient pas pour le public profane dont les remarques triviales pouvaient être pénibles. C'étaient des bijoux familiaux, rares et irremplaçables.

—Disons simplement que... le tapis idéal... Barnabas n'acheva pas.

—Un échange, peut-être ?

—Montrez-moi ce que vous avez.

Barnabas se prépara pour l'épreuve qui allait suivre. Pour les marchands de cette envergure, le plaisir résidait dans la négociation. Il savait d'expérience qu'acheter un beau tapis était une entreprise difficile où le vendeur avait toujours le dessus. En grand connaisseur, Nassar était le seul à savoir la véritable valeur du tapis. Cependant, en tant que marchand, il était si épris de son métier qu'il pouvait être tenté de faire un sacrifice plutôt que de manquer une vente. Cela seul pouvait donner à Barnabas un éventuel avantage.

Nassar se renversa en arrière et croisa les jambes, laissant miroiter la pointe de son soulier sous son impeccable pantalon noir. Il avait le teint mat mais la peau luisante, et ses cheveux noirs et lustrés faisaient des boucles sur ses oreilles et son front. En portant la petite tasse à ses lèvres, Barnabas le vit plisser les paupières et se tendre, révélant à la fois impatience et inquiétude. Barnabas éprouva un certain plaisir à se retrouver pour une fois dans la peau de la victime.

—Je possède un tapis de ce genre, dit Nassar, mais il n'est pas à vendre.

—Alors je ne désire pas le voir. J'en aurais le cœur brisé. Nassar chuchota quelque chose à l'un des garçons et quitta la pièce. Un Boukhara indigo à médaillons écarlates était étalé sur le sol et Barnabas y imagina des feuilles pourpres éparses sur la terre noire.

—Ce Boukhara est-il d'un rouge de garance ou de cochenille ? demanda-t-il innocemment alors qu'il connaissait la réponse.

—De cochenille. Très rare. Plus utilisé de nos jours, depuis l'arrivée des teintures chimiques.

—C'est un scarabée, n'est-ce pas ?

—Non, pas du tout. C'est le *Dactylopius coccus*, un insecte à bouclier parasite du cactus dont il suce la sève. Et seules les pauvres femelles sont broyées pour fabriquer la teinture.

—Ce carmin est si intense, et tout cela à partir d'un insecte. C'est difficile à croire.

Barnabas était ravi d'avoir réussi à délier la langue de Nassar.

—Moi-même, lorsque j'étais enfant, dit Nassar, je recueillais soigneusement dans un récipient ces insectes sur les cactus. C'était mon travail. Soixante-dix mille de ces minuscules bestioles permettent de fabriquer une livre de teinture. On les tue en les exposant à la chaleur ou au soleil, puis on les broie. Et après les avoir mélangées avec du henné ou du safran, on obtient tout : carmin, pourpre, orange, écarlate.

—Plus intense que la garance ?

—Oui, la garance est une nuance plus terne, sans la vibrance de la cochenille, qui évoque le sang frais coulant d'une artère.

Pendant ce temps, les tapis continuaient d'être étalés. Émotions et réactions étaient chorégraphiées afin qu'aucun participant ne paraisse bénéficier de la transaction. Barnabas était conscient que sa connaissance des tapis, de leur histoire et de leur qualité, sa capacité à déterminer le nombre de nœuds au centimètre carré d'un simple coup d'œil étaient des atouts indispensables dans le marchandage. En plus, il était censé se retenir et critiquer lorsqu'il verrait le tapis qui l'intéressait. Il finit par se lever et arpenter la pièce en feignent l'impatience.

—Peut-être que le tapis que je désire est l'Ardabil, mais en rouge.

—Le grand tapis de la mosquée d'Ardabil ? dit Nassar en riant. Certains disent qu'il n'a jamais été tissé plus fin tapis. Pour le voir, vous devez vous rendre à Londres. Mais je rends hommage à votre goût. Connaissez-vous l'inscription qui y figure ? (Barnabas la connaissait, mais il secoua la tête.

Nassar mordit à l'hameçon.) Elle dit : «Je n'ai nul refuge en ce monde que ton seuil/Je n'ai nulle autre protection que ta porte. »

Les paroles émurent Barnabas plus qu'il ne l'imaginait. Il resta pensif un moment, puis :

- Alors un Mahal, peut-être ? D'au moins deux siècles.

À cet instant, les garçons revinrent avec un grand tapis roulé et ficelé. La complexité de la trame était visible sur le verso avec ses minuscules nœuds et ses vives couleurs. Ils le posèrent et ôtèrent les ficelles pour le dérouler plié en deux. Puis ils se placèrent chacun à un coin et le déployèrent comme on ouvre un grand livre.

Si Barnabas ne cria pas devant ce spectacle, c'est parce qu'il se maîtrisa parfaitement. Le tapis était splendide. Des motifs de fleurs et de palmettes s'entrelaçaient sur un fond écarlate encadré par rien moins que cinq bordures éclatantes. Il était pâli, mais encore lumineux ; usé, mais sa délicatesse était intacte. Plus exquis que tout était le médaillon, aussi resplendissant que le grand vitrail de Chartres, comme s'il avait été lui aussi fait de morceaux de verre taillés. Et, merveille des merveilles, de chaque extrémité, incurvé en gracieuses arabesques, chargé de vrilles de fougères et de boutons de lotus, abritant dans ses branches une foule de petits oiseaux et paons, s'élevait un majestueux arbre de vie.

—Et je crois, mon ami, commença tranquillement Nassar, que vous possédez un tapis de prière que je convoite, un Nain en soie bleue et blanche ?



*Collinsport — 1971*

Le vent implacable secouait les arbres tandis que Barnabas et David arrivaient dans la Bentley devant l'Ancienne Demeure. Les feuilles mortes bondissaient et dansaient dans l'air comme des flocons de neige. Il n'y avait aucune autre voiture en vue et Barnabas fut à la fois soulagé et déçu de trouver l'endroit désert. Bien qu' impatient d'offrir son cadeau, il était gagné par la gêne, soudain conscient de l'extravagance de son achat. Le tapis lui avait coûté cher, non seulement parce qu'il avait déboursé une somme exorbitante, mais parce qu'il avait dû sacrifier deux de ses plus belles pièces au négociateur de talent qu'était Nassar. Cependant, Barnabas avait tenu à l'acquérir et c'est seulement maintenant qu'il se sentait un peu penaud. Il avait décidé de ne pas en dire le prix à Antoinette et de prétendre qu'il l'avait trouvé dans une des chambres de Collinwood. David l'aïda à porter le lourd rouleau dans l'entrée.

—J'ai trouvé les clés de la chambre de l'étage sur un trousseau à la maison, dit le jeune homme avec enthousiasme. Peut-être que l'une d'elles ouvrira la porte verrouillée.

—Je ne crois pas que ce soit convenable de fouiner, dit Barnabas. Aide-moi à déplacer ces fauteuils.

David tira les meubles sur les côtés de la pièce et regarda Barnabas dénouer les ficelles et dérouler le tapis.

—Tu l'as apporté pour Toni ? Pourquoi ?

—C'est un geste de bonne volonté.

—Qu'est-ce que tu reproches à l'autre ? demanda David en regardant le tapis industriel.

—Ce n'est qu'une imitation bon marché.

—Oui, mais il lui plaît.

—Je me demande comment elle peut l'apprécier. Elle s'est donné un mal fou à restaurer l'Ancienne Demeure à la perfection. C'est d'une précision troublante. À part le tapis, qui ne va pas du tout, et j'ai remédié à cette erreur. J'espère qu'elle en sera contente.

—Je ne sais pas trop. (David prit un globe terrestre posé sur un piédestal à côté du canapé et commença à le faire tourner au bout de son doigt comme un ballon.) Je ne suis pas très sûr que tu puisses te mêler de la décoration.

—David, s'il t'échappe, il va se casser. Qu'est-ce qui te fait croire qu'elle ne sera pas contente ?

—Je trouve que c'est un peu lui forcer la main, dit-il en continuant de faire tourner le globe encore plus vite.

—David, les tapis, c'est mon rayon. Avec celui-ci, je contribue à la restauration.

—Mais oui. (David reposa le globe intact et bondit vers l'escalier.) Je vais aller essayer mes clés.

—Elles ne marcheront pas, les portes ont toutes été remplacées, lança Barnabas derrière lui.

—Je croyais que tu disais que tout était restauré à l'identique, répondit David depuis l'étage.

Barnabas déploya son tapis sur l'autre et lissa les plis. Il replaça les fauteuils et la table basse et recula pour admirer son œuvre. Le tapis resplendissait comme un exquis jardin où se mêlaient boutons de lotus, plumetis de palmes et l'arbre de vie en fleurs.

Mais il n'était pas satisfait. Son petit désaccord avec David l'avait un peu abattu. Il appréciait la relation qu'ils avaient nouée durant leur voyage à Salem et ils avaient déjà projeté de se rendre à Mystic voir les anciens voiliers. Cela lui plaisait beaucoup déjouer le tuteur auprès de David, dont il adorait les bavardages, l'enthousiasme et le bon caractère.

David avait peut-être vu juste. Peut-être était-il présomptueux d'avoir acheté un autre tapis et discourtois de s'insinuer ainsi dans la vie d'Antoinette. Le matin, la quête du tapis parfait lui avait paru une bonne idée, une généreuse invitation à l'amitié, et même, songea-t-il avec une certaine gêne, une stratégie pour lui faire tourner la tête. Durant la nuit précédant son voyage à Boston, il était resté sans dormir, songeant à ses yeux azur pailletés de feu, ses boucles blondes sur son cou, la courbe délicate de ses seins sous l'étoffe diaphane de son chemisier. Il avait osé rêver qu'il la prenait par la taille et attirait contre lui sa souple silhouette.

Le bruit soudain de la cloche de l'entrée le tira de sa rêverie. Une rafale de vent ouvrit la porte et fit entrer une volée de feuilles. Quentin se dressait sur le seuil dans un rectangle de lumière. Il portait un jean délavé, des bottes de cow-boy ocre et une veste en daim à franges. Un foulard à motifs cachemire au cou, il tenait un bouquet de roses rouges.

—Barnabas ! Mais qu'est-ce que vous fichez ici ?

—Je pourrais vous poser la même question.

—J'ai été invité. (Quentin éclata de rire. Ses gros favoris encadraient un visage anguleux hésitant entre le séduisant et l'inquiétant ; son visage intelligent et pensif exsudait un cynisme presque blasé.) Et vous ?

—David et moi nous...

—Aha ! J'en étais sûr. Violation de propriété, n'est-ce pas ? Barnabas était moins gêné qu'irrité de l'avoir entendu mentionner nonchalamment cette « invitation », et les fleurs, bien sûr, le troublaient.

—Et vous ? Vous dites que vous êtes attendu ?

—Je suis venu chercher Miss Harpignies pour l'emmenner dîner. Elle est là ?

—Je ne l'ai pas vue.

—C'est qu'elle est en retard. Comme d'habitude.

—Dîner ? répéta Barnabas, agacé au point d'en devenir désagréable. Et puis-je vous demander si c'est dans vos habitudes de l'emmenner dîner ?

—Nous sommes devenus amis, répondit Quentin avec désinvolture.

—Et qu'est-ce qui vous a pris de vous lier avec elle ? s'étrangla Barnabas, outré.

Un sourire passa sur les lèvres de Quentin. Le secret que partageaient les deux hommes, qui étaient tous les deux immortels, était rarement abordé entre eux, mais il guettait toujours, comme une vipère à l'affût. Quentin devait sa juvénile splendeur à un portrait qui vieillissait à sa place, un portrait conservé dans un grenier secret.

—Et pourquoi pas ?

—Vous savez aussi bien que moi qui elle est.

—Et qui est-elle ?

—Angélique.

Quentin éclata de rire. Il agita son bouquet avec désinvolture.

—Si c'est le cas, elle n'est pas au courant. Certains êtres ont le bonheur de renaître sans souvenir de leurs vies passées. Vous et moi n'avons pas cette chance.

—Rien ne vous permet d'en être aussi sûr. Angélique nous a toujours bernés avec sa duplicité. Et vous devez savoir que si elle est revenue, c'est pour moi.

Quentin se détourna et alla à un secrétaire où trônaient sur un plateau en argent un flacon de cognac et quatre verres en cristal. Il se servit.

—Barnabas, je vous aime bien. Depuis toujours. Mais votre égocentrisme ne connaît pas de limites. Vous n'êtes pas le seul homme dans sa vie.

—Je suis lié à elle. Vous savez qu'elle détient la clé de siècles de malheur. Je ne parle pas d'une petite romance ou d'une passade. Je parle de plusieurs vies.

—Désolé. Je n'envisage pas du tout les choses ainsi. Je trouve Antoinette charmante. Je ne vois aucune trace d'Angélique en elle et je crois que vous vous trompez totalement. (Il s'enfonça confortablement dans un fauteuil.) Pour le moment, elle est Antoinette et c'est tout ce qui m'importe. Elle m'attire. Et qui est le mieux placé que moi ? Réfléchissez. Elle va tomber amoureuse de moi. Elle sera au comble du bonheur, ravie, ronronnante comme un chaton. Alors que vous, vous la trahirez une fois de plus et gâcherez sa vie. Soyez beau joueur. Vous ne croyez pas que c'est à mon tour ?

Barnabas s'approcha de la fenêtre, le cœur dans un étau.

—Vous savez que si je trouve votre portrait, je peux vous anéantir.

—M'anéantir, m'anéantir... Barnabas, vous n'êtes donc jamais fatigué de proférer ces menaces ? Vraiment, mon ami, il y a autre chose à faire dans la vie que de se défier entre monstres. Le fait est que je suis las de cette existence dépravée. Je suis prêt à mourir d'un instant à l'autre.

—Vous en parlez légèrement, mais quand le moment arrivera...

—Je ne prétends pas que je ne résisterai pas. Après tout, je suis humain. (Il éclata de rire, les yeux pétillants.) Mais dites-moi, très franchement, vous n'en avez pas assez de tout cela ?

—Vous voulez dire que vous n'avez rien remarqué ?

—Quoi donc ?

—Que je suis guéri.

—Je trouvais que vous aviez les joues un peu rebondies, ricana Quentin.

—Non, c'est vrai : avec l'aide du Dr Hoffman, j'ai vaincu la malédiction.

Là, c'est Quentin qui resta stupéfait. Son sourire disparut et il se leva pour venir rejoindre Barnabas, l'air envieux.

—Impossible. Je ne vous crois pas.

—Mais c'est vrai. Vous voyez bien que je suis dehors en plein jour.

Il le prit par l'épaule et le tourna vers leur reflet dans le miroir près de la fenêtre. Quentin était d'une beauté éblouissante doublée d'un charme mystérieux avec un regard vif, presque électrique, alors que Barnabas était un peu affaîssé, rougeaud, flasque. Il avait les yeux injectés de sang et de la couperose sur les joues et les tempes.

Le contraste fut cuisant pour Barnabas, qui regretta son geste. Il sentit même une compassion inattendue chez son rival, qui chercha des paroles rassurantes.

—Eh bien, mon vieux, dit finalement Quentin, je suis ébahi par votre courage.

Ils entendirent une voiture arriver puis une portière claquer. Barnabas souleva la tenture écarlate, réplique de celle qui avait orné l'Ancienne Demeure durant des siècles, parfaite jusqu'à l'odeur de moisi du velours et la poussière sur les plis. Antoinette traversa rapidement la cour de sa démarche sautillante et plus que jamais familière. En voyant la Bentley, elle s'arrêta avec un air perplexe. Mais ce fut autre chose qui attira l'attention de Barnabas : les feuilles qui jonchaient l'allée se soulevaient et s'écartaient devant elle pour lui dégager le chemin.

Quand elle ouvrit la porte, Barnabas se figea, embarrassé. Eperdu, il se rendit compte que l'achat du tapis était une erreur de calcul qui montrait seulement combien il était arrogant. Il ne savait que faire dans cette situation sans issue. Il sortit son mouchoir et s'épongea le front en quittant la fenêtre. Il avait envie de disparaître, se fondre dans les lambris, se laisser engloutir dans l'obscurité de la cheminée.

Elle avait une allure étonnante. Ses cheveux blonds collaient à son visage et ses paupières lourdement soulignées de mascara noir dissimulaient ses yeux bleus éclatants. Elle portait une robe de mousseline de coton vert pâle à motifs de lianes, dont la fente laissait voir à chaque pas ses jambes fuselées. Les amples manches flottaient sur ses bras et elle avait noué une écharpe sous ses petits seins. Elle vit le tapis à peine entrée et s'exclama :

—Oh, mon Dieu, regardez-moi ça ! (Puis, voyant Quentin, elle lui fit un sourire enjôleur.) C'est toi ? (Comme Quentin levait les mains dans un geste d'innocence :) Alors d'où vient-il ?

—C'est moi qui l'ai apporté, dit Barnabas en sortant de la pénombre. C'est un cadeau, ajouta-t-il après une hésitation.

—Barnabas ! s'écria-t-elle, surprise.

—J'ai pensé qu'il vous plairait. Il fait... partie d'un diptyque ... deux siècles d'âge... Pour remplacer celui qui a été perdu dans l'incendie. (Ses jambes se dérobaient sous lui et il chercha à s'asseoir. Il était pris d'une nausée et la fièvre commençait à le gagner.) J'ai remarqué que celui que vous aviez choisi n'était pas en harmonie avec le reste.

—Je devrais vous demander ce que vous faites ici, grimaça-t-elle, mais j'imagine que, la maison étant ouverte pour les ouvriers, on entre et on sort d'ici comme dans un moulin.

—Je ne voulais pas m'imposer, s'excusa-t-il vainement. Elle lui jeta un regard oblique comme pour jauger ses intentions, puis elle baissa les yeux sur les fougères et palmettes du tapis.

—Vous avez sans doute raison. Celui-ci est beaucoup plus beau.

Vexé par ce manque d'enthousiasme, il se rappela qu'Antoinette était censée venir d'une famille riche. Comment aurait-elle pu sinon acheter l'Ancienne Demeure ? Les cadeaux n'avaient aucune importance pour elle, hormis le fait qu'ils rappelaient désagréablement celui qui les avait faits. Il vit qu'elle ne savait pas trop comment réagir, entre le souvenir de leur dernière rencontre qui avait si mal tourné et ce geste extravagant. Elle soupira.

—C'est juste que... Je ne sais pas. J'apprécie votre générosité, mais c'est Jackie qui a choisi l'autre tapis. Elle y tenait. J'ai été forcée de l'acheter, même si, comme vous le dites, il ne convenait pas.

—Jackie ? demanda Barnabas, interdit.

—Ne vous méprenez pas. Elle m'a énormément aidée pour les restaurations, du moins avant qu'elle doive retourner à l'hôpital. Vraiment merveilleuse. Elle est allée partout avec moi, pour dénicher tissus et peintures. Elle a même trouvé le lustre et la pendule. Je ne sais absolument pas comment elle a réussi. Ils sont identiques à ceux des photos. J'ignore pourquoi, mais elle a tenu à prendre ce tapis et pas un autre. Pour tout dire, elle en était même devenue obsédée.

—Qui est Jackie ?

—Jacqueline. Ma fille.

—Nous devrions partir, dit Quentin en la prenant par le bras. J'ai réservé.

—Oui, bien sûr, sourit-elle en le suivant. Je crois que je ferais mieux de garder celui que j'ai, dit-elle à Barnabas depuis le seuil. Mais merci quand même.

Et sur ces mots, elle s'en alla.

Barnabas resta là, abasourdi. Curieusement, il sentait encore son parfum dans la pièce, un mélange de fougère et de sève. Puis de l'étage lui parvint un cri de surprise, un juron et un bruit de meuble renversé. Une porte claqua et il entendit la voix hystérique de David.

—Non ! Lâche-moi ! Qu'est-ce que c'est que ce monstre ?

Un autre hurlement résonna. Barnabas bondit vers l'escalier, mais David dévalait déjà les marches, blême et les yeux écarquillés de terreur. Il empoigna Barnabas par la manche et l'entraîna vers la porte.

—Vite ! Cours ! A la voiture !

Quelques secondes plus tard, ils étaient à l'abri dans la Bentley et David jetait des regards terrorisés vers la maison en hurlant :

—Dépêche-toi ! Démarre !

Barnabas obéit et, dans un crissement de pneus, fit demi-tour et fonça dans l'allée. Quand ils furent arrivés sur la route, David continuait de regarder par la vitre en tremblant, puis il finit par gémir :

—Qu'est-ce... que c'était que ça ?

—Je ne peux pas te dire, répondit Barnabas. Raconte-moi ce que tu as vu.

David se redressa sur son siège et le regarda. Feignant l'assurance, il laissa échapper un petit rire creux, mais il était toujours aussi livide. Il ouvrit et ferma les mains plusieurs fois comme pour vérifier qu'il n'avait rien de cassé, puis il commença à se tâter le visage.

—David, qu'est-ce que tu as vu ?

—Je n'en sais rien. Il faisait sombre là-haut. Il n'y avait pas de lumière et les rideaux étaient tirés. Je suis entré dans une pièce - il y a quelqu'un qui habite dedans, tu sais, une fille -, quand la porte s'est ouverte et que j'ai vu cette... cette chose noire et répugnante, couverte de terre, de suie et de feuilles mortes. J'ai vu des souliers pleins de boue et un visage... mon Dieu, c'était atroce. Il était en putréfaction, en lambeaux, la peau pendait sur les os.

—Tu as dû avoir une hallucination.

—Non, Barnabas, je te jure que je l'ai vu.

—Dieu merci, tu n'as rien.

Ils roulèrent encore un peu en silence. Une lumière grise filtrant entre les arbres luisait sur le capot de la Bentley et Barnabas contempla les reflets des nuages qui défilaient sur la surface polie tels des spectres.

—En fait, reprit David, j'ai eu la bizarre impression que ça... cette chose... cherchait quelqu'un d'autre, pas moi. Et au fait, la clé marchait. Figure-toi

que je suis entré dans la chambre et que j'ai vu des vêtements, des chemisiers et des chaussures.

—Ils étaient à Toni, à ton avis ?

—Plutôt pour une adolescente. Et il y avait aussi des livres et un journal intime. J'en ai lu un bout. Je sais que je n'aurais pas dû, c'est personnel, mais j'étais curieux. Puis j'ai entendu le bruit dans le couloir et c'est là que cette abominable... horrible... goule est apparue à la porte.

—Mais qui était-ce, à ton avis ? demanda Barnabas, qui commençait à paniquer.

—Bon sang, mais je n'en sais rien. Un mort-vivant.

—Cela n'aurait pas pu être un des ouvriers, ivre, peut-être, qui aurait perdu la tête ?

—Si c'était un ouvrier ivre, il était mort.

Barnabas commençait à comprendre. Il se tourna vers David, échevelé et tout rouge. Le garçon laissa échapper un sifflement et secoua la tête.

—Bon Dieu, Barnabas, ce truc faisait vraiment peur.

—Ne t'inquiète pas, nous sommes en sécurité et nous serons bientôt rentrés.

Inquiet et encore effrayé, David ferma enfin la porte de sa chambre et Barnabas put quitter la maison. Il ne savait pas trop ce qu'il allait trouver à l'endroit où Willie et lui avaient enterré le cadavre de l'ouvrier, mais il voulait en avoir le cœur net.

Il se gara et s'enfonça dans les bois. Un orage commençait à poindre sur les montagnes et le vent sifflait dans les branches des chênes. Par endroits, Barnabas s'enfonçait jusqu'aux genoux dans les feuilles qui craquaient tandis que les branches s'agitaient devant la lune.

Comment avait-il pu être aussi bête ? Il revint plusieurs fois sur ses pas et se maudit pour son insouciance. Il avait suivi aveuglément Willie, trop angoissé par ce qu'ils allaient faire pour se rappeler l'endroit où ils avaient creusé. Sous la lune, le sol était un lac de feuilles.

Il finit par voir clignoter au loin les lumières du campement des hippies. Retrouver la fosse serait impossible et ce n'était finalement pas nécessaire. Les feuilles avaient tout recouvert et il avait commis un acte impensable. Intérieurement, il eut un petit rire amer. Comme il était loin de cette époque où il était si plein de ressources ! Comme il était devenu imprudent et

irréfléchi ! Il avait enseveli la victime d'un vampire et celle-ci était revenue d'entre les morts. A présent, ils étaient deux.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



Barnabas avança péniblement vers la clairière. Il était 21 heures passées. Il songea à Antoinette qui rentrait de dîner avec Quentin et aux hippies sans défense qui ignoraient tout de la menace tapie dans la forêt. De quelle manière pouvait-il les prévenir ? Ces enfants-fleurs qui logeaient dans leurs tentes sous les arbres étaient des proies si faciles.

À un moment, entendant des pas, il s'arrêta brusquement et tendit l'oreille, mais sa piètre ouïe humaine ne put déterminer d'où venait le son. Il entendait seulement les dernières grenouilles de l'été qui coassaient vers la rivière et le crissement insistant des cigales qui cherchaient désespérément à s'accoupler. Ces bruits nocturnes étaient presque réconfortants. Une chouette ulula, annonçant l'arrivée prochaine de la neige.

La forêt avait des couleurs d'incendie. Bientôt les hippies partiraient et la clairière où ils préparaient leurs repas, où ils chantaient et s'enlaçaient serait de nouveau silencieuse sous le regard glacé des étoiles. Regrettant la perte de ses pouvoirs, Barnabas tenta tout de même de guetter le souffle d'un monstre.

Celui-ci devait être douloureusement tenaillé par la faim. Rien ne l'empêcherait de l'assouvir, ni la compassion, ni l'âge de sa victime, ni son sexe. Il n'aurait aucun scrupule à étouffer cette petite étincelle pleine de rêves et d'espoirs. Il ne connaîtrait qu'une faim semblable à nulle autre, celle qui conduit les loups à se jeter sur une charogne et les chacals à ronger des os.

Près du camp, il entendit de nouveau le bruit, un chuchotement ou un gémissement qui se mêlait au froissement des feuilles. Puis un sifflement, un geignement, et un autre. Barnabas s'immobilisa, scruta les arbres et vit une clairière argentée près de la rivière. Le clair de lune perçait le couvert des arbres et faisait de grandes flaqes claires sur le sol. Quelque chose gisait là-bas, une forme longue et sombre. Elle bougeait un peu. Barnabas se recroquevilla de terreur. Autrefois, il n'aurait pas hésité. Il aurait accueilli

avec joie une occasion de débarrasser le monde d'une autre malheureuse âme. Un bond preste, une nuque brisée et cela aurait été terminé. Il se sentit ridicule et ramassa une grosse branche. La créature semblait s'installer pour dormir. Peut-être pouvait-il l'attaquer à l'improviste ?

Il s'en approcha furtivement, mais chaque pas faisait craquer les feuilles. La créature s'agita et se retourna. Barnabas leva la branche au-dessus de sa tête, bien conscient que c'était une démonstration de force mal avisée. Il rassembla tout ce qui lui restait de courage, mais avant qu'il ait pu avancer, la forme sombre se divisa et deux visages se tournèrent vers lui. L'un était celui d'une jeune fille, rouge et luisante de sueur, ses cheveux noirs hirsutes, avec de grands yeux pâles comme des quartiers de lune. L'autre visage, aussi stupéfait que terrifié, était celui de David.

Barnabas recula, espérant ne pas avoir été vu, puis il retourna vers la voiture. Sa surprise et sa gêne d'avoir vu David lui firent tout oublier des campeurs. David était encore si jeune ! Moins d'une heure auparavant, il l'avait laissé à la maison, le croyant endormi, et il le retrouvait avec une fille ! D se rappela qu'ils étaient entièrement habillés. Mais ils étaient enlacés dans les feuilles et il était évident qu'ils s'embrassaient et se caressaient avec passion. La fille était toute rouge. David avait dû sortir subrepticement et prendre le chemin de Widow's Hill. Il avait dû tout oublier de la créature qu'il avait vue à l'Ancienne Demeure. Quelle témérité ! Alors qu'il rentrait, Barnabas imagina le monstre tombant sur les deux amants dans la forêt et frissonna.

Tandis qu'il roulait vers Collinwood, Barnabas songea vaguement qu'il fallait trouver une défense quelconque. Il gara la voiture, entra par la porte de la cuisine en trébuchant sur le seuil et entendit des voix dans le salon : celle, calme et distinguée, d'Elizabeth, et par-dessus les récriminations de sa fille Carolyn.

—Très bien. Pense ce que tu veux. Je ferai ce qui me plaît et tu ne pourras pas m'en empêcher.

—Certainement pas. Tant que tu vivras sous ce toit, tu respecteras mes consignes.

—Vraiment, mère, ce que tu peux être rétrograde.

—Maintenant, écoute-moi bien, ma petite. Pas question que tu ailles là-bas. Ton oncle Roger serait furieux s'il l'apprenait.

—Mais pourquoi ?

—Ces gens sont... Oh, ils me rappellent... comment s'appelle-t-il ? Charles Manson et sa secte.

—Génial. Maintenant voilà que tu es devenue une prude à l'esprit étroit !

—Si je dis cela, c'est pour ton bien.

Barnabas entra et Elizabeth leva les yeux. Ses cheveux noirs étaient dénoués et elle portait un peignoir en velours bleu à col de dentelle. Elle avait un verre de cognac à la main et il vit clairement que ce n'était pas le premier.

—Dis-lui, Barnabas, fit Carolyn. Ils sont vraiment merveilleux. Ils dansent, ils jouent de la musique et ils font la cuisine en plein air sur un feu. C'est génial, comme vie.

—Et ils se soulagent dans nos bois. Des sauvages, oui.

—Oh, mère...

—Barnabas, parlez à Carolyn, je vous en prie. Je ne pense pas que ce soit prudent qu'elle rôde dans les parages de ce campement.

Elizabeth restait très digne, mais elle était rongée d'inquiétude. Barnabas eut soudain la vision de Carolyn terrifiée, hurlant et se débattant dans les bras du monstre.

—Barnabas, dit-elle, tu comprends, toi ? J'ai vingt-cinq ans, je m'ennuie et il n'y a aucun endroit en ville où sortir à part La Baleine bleue. Je suis confinée dans cette maison tous les soirs sans pouvoir m'amuser. Nous sommes tenus à l'écart par tout le monde. Les gens nous trouvent bizarres.

—Carolyn, ce n'est pas vrai.

—Mais si, mère, et tu le sais. Pourquoi tu ne veux pas que j'aie des amis ? Barnabas, tu les as rencontrés, non ? Ils sont gentils, n'est-ce pas ?

Ses longs cheveux blonds étaient noués en queue-de-cheval avec un ruban et ses yeux bleus comme des améthystes brillaient de larmes. Elle était dans tous ses états. Avait-elle trouvé un amant elle aussi parmi ces hippies ? Carolyn était une enfant gâtée, trop dépendante pour faire ses valises et quitter cet environnement étouffant, trouver un travail et changer de vie. Elle préférait faire du shopping à Boston, des réussites à la maison et s'apitoyer sur son sort. Mais les larmes le bouleversaient toujours. Les vampires ne pouvaient pas pleurer.

Il fit semblant de réfléchir.

—En fait, je ne les ai pas rencontrés, dit-il. Je ne les ai vus que de loin. Ils me semblent cependant inoffensifs.

Il se rendit compte qu'il tremblait et se retint au bureau. Sa main frôla un objet en bois qui ressemblait à un jouet. Il vit qu'il s'agissait d'un vieux stéréoscope avec ses diapositives.

—Qu'est-ce que cela fait ici ? demanda-t-il.

—Tu vois à quel point je m'ennuie ? s'écria Carolyn. J'en suis réduite à jouer avec ce vieux machin que j'ai trouvé dans un tiroir.

Barnabas feuilleta les cartes.

—Il y en a d'intéressants ? demanda-t-il en s'efforçant de lui sourire.

Il prit l'appareil dont il avait un vague souvenir. C'était un magnifique modèle en noyer avec un viseur et une poignée sculptée. En le retournant, il vit la date du brevet, 1903, ainsi qu'une étiquette déchirée qui disait : VOYEZ LE MONDE DEPUIS VOTRE FAUTEUIL.

—Toutes les scènes d'extérieur sont barbant, dit Carolyn. Mais les dames victoriennes sont très coquines. C'est à se demander qui a posé pour ces photos.

La bordure de l'appareil était garnie de velours rouge. Barnabas y glissa une diapositive et porta le viseur à ses yeux, mais sa main tremblait tellement qu'il eut du mal à voir. La tour de Pise apparut, resplendissante dans le soleil, sur fond d'Apennins baignés de la magnifique lumière de l'Italie. Il passa au Taj Mahal, puis à la tour de Londres et à une vue d'un bateau à roue du Mississipi, le tout en relief, puis il conclut :

—Je crois que ta mère a raison.

—Evidemment que oui, dit Elizabeth avec hauteur. Roger a contacté la police ce matin. Ils ont mis des affichettes. Si ces... voyous ne s'en vont pas, ils seront arrêtés.

—Mais comment peut-on chasser des gens de la propriété de quelqu'un d'autre ? demanda Carolyn.

—Oh, ils ont commis toutes sortes d'infractions, répondit sa mère.

—David aussi, dit calmement Carolyn.

— Non, ne me dis pas cela, fit Elizabeth, choquée. *Quelle petite garce*, songea Barnabas. *Dénoncer son cousin*. Il laissa de côté la photo de la Grande Muraille de Chine et vit le visage blême d'Elizabeth.

—Il y va tout le temps. Il a une petite amie.

—Tu plaisantes.

—Eh bien, mère, il a quinze ans. Tu devrais plutôt t'inquiéter s'il n'en avait pas. Tu veux que nous nous habillions tous les deux en noir et que nous restions entre ces quatre murs jusqu'à notre dernier souffle ?

Comment en sommes-nous arrivés là ? fit Elizabeth en se cramponnant à son rang de perles. Carolyn leva les yeux au ciel.

—De toute façon, je ne vois pas en quoi cela gêne oncle Roger. Pourquoi il ne peut pas les laisser tranquilles ? Ils seront forcés de partir quand il fera froid.

Barnabas reposa le Grand Canyon dans la boîte avec le Parthénon. Il allait la refermer quand il vit une autre série de photos : des dames dodues et élégantes en bustiers musardant dans des salons victoriens. Il en glissa une dans l'appareil. Une femme en robe habilement coupée pour accentuer sa voluptueuse silhouette se dressait devant une tenture et un grand palmier en pot dans une embrasure par laquelle on apercevait un décor bucolique avec une rivière. La femme, très belle, une rose à la main, les cheveux blonds ramenés en chignon haut, posait à côté d'une petite table où trônait un bouquet qu'elle était en train d'arranger. L'effet de relief sur cette carte était tout à fait remarquable. La femme était au premier plan, bien détachée du fond, et la main qui tenait la rose sortait presque du cadre. Barnabas remarqua le tapis. Perse, évidemment, il avait une étonnante ressemblance avec celui qu'avait acheté Antoinette. Ses motifs et rosettes entouraient les plis de la robe, d'où dépassait la pointe d'un soulier. La femme regardait pudiquement la fleur. Barnabas fit bouger l'appareil et eut l'impression qu'elle s'avavançait vers lui pour lui lancer la rose. Un frisson glacé lui parcourut l'échiné. C'est seulement à ce moment qu'il regarda son visage : il la reconnut aussitôt.

Alors il se rendit compte que le manche en bois du stéréoscope était devenu très chaud. Il lâcha l'appareil qui tomba sur la table.

—Que se passe-t'il, Barnabas ? demanda Carolyn, surprise.

—Rien du tout, dit-il. Je t'en prie, écoute ta mère, ne va pas te promener dans ces bois. Les hippies... cela pourrait être dangereux.

—Dangereux ?

—Oui. On ne peut pas se fier à eux. Il faut qu'on les fasse rapidement partir.

Le téléphone sonna, ce qui était rare à Collinwood, surtout à une heure aussi tardive. Carolyn courut répondre et Elizabeth jeta à Barnabas un regard plein de gratitude.

—C'est pour toi, dit Carolyn en revenant.

Il fut surpris d'entendre la voix d'Antoinette à l'autre bout du fil, surtout qu'il venait de la voir sur la photo.

—Je suis contente de pouvoir vous joindre, dit-elle.

—Qu'y a-t-il ?

—Je voulais vous dire que Jackie a vu le tapis que vous nous avez offert et qu'elle est totalement enchantée. Jamais je ne l'ai vue aussi enthousiaste.

—Vraiment ?

—Elle dit qu'elle n'en a jamais vu d'aussi beau.

—Alors vous allez le garder, finalement.

—Si cela ne vous fait rien. (Un silence.) Je suis désolée d'avoir été désagréable.

—Ne dites pas de sottise, répondit-il, surpris de sa sincérité.

—Je vous suis très reconnaissante. Rien ne compte plus pour moi que son bonheur. J'avais peur qu'elle soit vexée, voyez-vous, puisqu'elle avait choisi l'autre. Mais pour tout vous dire, elle s'est allongée sur celui-ci, a caressé les motifs et s'est endormie.

—Elle est avec vous ? demanda Barnabas, curieux.

—Non, non, elle est retournée au campement.

Sa gorge se serra. Il essaya de faire durer la conversation.

—Je vois que vous avez fait installer le téléphone.

—Oh, non, je suis à la cabine de La Baleine bleue. J'allais partir.

—Ah...

—Allait-elle dans la forêt ?

—Vous devriez venir visiter la maison un de ces jours, si vous voulez, pour voir les travaux que j'ai faits.

—Bien sûr. C'est très aimable à vous.

—Eh bien... merci encore. Et elle raccrocha.

Plus tard dans la soirée, Barnabas se rendit au camp en ramenant les pans de sa cape autour de lui, serrant contre lui le pieu qu'il avait apporté. Pensant que cela lui fournirait une protection, Willie et lui l'avaient taillé et affûté dans la cave, mais à présent il se sentait tout bête de l'avoir pris. Willie s'était inquiété : « N'allez pas vous lancer à la chasse au vampire ce soir », avait-il dit. Barnabas s'approcha et il entendit une guitare et une voix plaintive qui chantait.

*Venez, belles et tendres vierges*

*Et prenez garde à la cour des jeunes gens.*

La fumée acre du camp flottait entre les arbres dans l'air glacé.

*Ils sont comme une étoile au matin d'été Sitôt levés, ils disparaissent...*

En arrivant au campement, Barnabas s'immobilisa, pris d'une sensation étrange. C'était comme une vision du paradis. Les enfants-fleurs étaient réunis en cercle, certains enlacés, d'autres assis sur des pierres ou des souches, tandis que la chanteuse continuait, accompagnée d'une flûte.

*Ils vous diront de bien beaux contes Ils se diront fidèles et sincères.*

Dans la lueur des flammes, les hippies étaient comme dans un cocon de lumière dorée, tandis que la forêt plongée dans l'obscurité semblait une immense caverne béante.

*Puis ils iront en courtoiser une autre Voilà tout l'amour qu'ils vous porteront.*

La solitude lui serrait le cœur. Il mourait d'envie d'être accueilli au sein d'une compagnie aussi affectueuse. Mais il avait peur de passer pour un vieil original à leurs yeux.

En entrant dans la clairière, il vit les visages rouges dans les flammes, tous tournés vers un homme vêtu de noir, allongé sur une couverture, dont il ne voyait que le dos. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules et sa voix nasillarde chuchotait par-dessus la chanson.

—Là-bas, ils sont tous fous. Ils ont des millions d'autoroutes, de la pollution, des voitures et des femmes moches, et ils sont intoxiqués par la télé, accablés par les assurances et les impôts. Ici, on a de la musique, un endroit où habiter, du bon hasch. Est-ce qu'on s'éclate ? Ouais. (Il se massa la nuque et continua :) On n'a rien d'autre à faire que l'amour et de la musique pendant que les anges chantent. Les mecs, l'été est presque fini, mais on doit rester ensemble. C'est le moment de répandre tout notre amour. N'oubliez pas, tant que vous aurez de l'amour dans le cœur, vous ne serez pas seuls. Il faut pas qu'on se laisse contaminer par les saloperies que nous inflige la société. Il faut oublier qui on était pour pouvoir être nous-mêmes.

Vous laissez pas avoir par tout ce qu'on vous raconte. Ouvrez-vous à la beauté.

Barnabas s'avança, conscient qu'il interrompait leur réunion. En le voyant, Antoinette, assise de l'autre côté du feu avec sa guitare, le salua d'un petit signe. L'orateur se tut et se retourna pour le regarder.

—Salut, Barnabas, dit-il. Joins-toi à nous.

Barnabas fut surpris d'entendre son prénom, puis il reconnut le charpentier, Jason Shaw, qu'il avait croisé à l'Ancienne Demeure. Mais cet individu charismatique était bien différent de l'homme qu'il avait vu la première fois. Ses cheveux dénoués luisaient de chaque côté de son visage, comme ceux d'un chevalier médiéval, soulignant ses joues creuses et ses yeux flamboyants. Il se leva et, manifestement sous l'empire d'une drogue, tituba un peu en prenant Barnabas par le bras pour l'amener près du feu et le faire asseoir.

—Excusez-moi, je ne voulais pas déranger, commença Barnabas.

—Nous sommes tous amis, ici, le coupa Jason en posant un doigt sur ses lèvres. Ce qui est à nous est à toi et tu es le bienvenu.

Antoinette s'avança, lui prit la main pour le conduire vers un tronc couché recouvert d'un sac de couchage et le fit asseoir à côté d'elle.

—Jason est habité par Jésus, expliqua-t-elle en se serrant contre lui. C'est cool, non ? gloussa-t-elle. (Barnabas vit son reflet dans ses yeux tellement ses pupilles étaient dilatées.) Tiens, dit-elle en regardant quelque chose dans sa main. Il en reste un.

Elle humecta le bout de son index, le porta à sa bouche, puis elle l'embrassa doucement. Le baiser lui fit tourner la tête et lui laissa un goût amer. Le vent continuait de mugir dans les arbres. Au loin, le tonnerre gronda.

Barnabas regarda Jason retourner sur sa couche. À la lueur du feu, ses traits étaient ciselés comme du marbre et ses cheveux étaient d'un noir d'ébène. Ses dents inégales étaient cachées par ses épaisses lèvres rouges qui continuaient à marmonner.

—Il faut laisser tomber toute la programmation de la société, toutes les saloperies de la télé. Vous savez, il faut manger ci, porter ça, conduire ci, consommer, consommer, consommer, et tout ça produit des poisons qui polluent la Terre. Pas question d'écouter leurs mensonges. Les mecs à l'armée, on leur apprend à détester les Jaunes et à tuer, on leur bourre le crâne de mensonges. Nous, on va se remplir d'amour. Que l'amour tombe

comme la pluie. Ici, c'est un endroit enchanté. On a de l'eau pure, les animaux sont libres, on peut entendre le vent...

L'un des hommes tua un moustique d'une claque qui retentit bruyamment.

—Non, mec, dit Jason. Il ne faut pas tuer. Aucun être vivant, pas même un insecte, mec. Merde, ils vivent ici aussi. C'est leur forêt. C'est nous les envahisseurs. Les étrangers. Il faut qu'on se fonde dans leur monde. Dans l'amour.

Alors qu'il parlait, un moustique vint se poser sur son bras. Il le chassa, mais il revint sur sa joue. Il le chassa de nouveau. Les enfants-fleurs étaient fascinés. Tout le monde regardait le moustique comme s'il s'agissait d'un esprit enchanté. Finalement, le moustique se posa sur sa main et il souffla doucement dessus pour le forcer à s'envoler.

—Vous voyez, c'est facile, dit-il.

Mais le moustique revint se poser sur sa main. Cette fois, il le laissa. Barnabas regarda, aussi intrigué que les autres, l'insecte enfonce sa trompe dans la chair de Jason et boire son sang.

—Où est la peur ? fit Jason. Où est la douleur ? C'est des sentiments, rien de plus, des sensations qui vous rappellent que vous êtes en vie.

Ankylosé et mal assis, Barnabas se tortilla sur le tronc.

—Excusez-moi d'interrompre votre... congrégation, dit-il. Mais je suis venu vous dire quelque chose d'important.

Il avait la bouche sèche et l'air lui semblait lourd. Jason se tourna vers lui en fronçant les sourcils. Les autres prirent un air vaguement intéressé. D'autres paraissaient perdus dans leur monde.

—Il faut m'écouter, continua Barnabas. Je suis venu vous avertir. (Une bûche tomba dans le feu et le vent souffla la fumée dans sa direction, lui piquant les yeux.) Il faut que vous fassiez vos bagages et que vous partiez le plus vite possible, dit-il.

—C'est chez nous, dit Jason en jetant une branche dans le feu.

—Mais c'est dangereux pour vous de rester.

—Pourquoi ? Vous voulez nous envoyer les flics ?

—Non, répondit Barnabas, vexé par l'insinuation. Cela n'a rien à voir avec la police.

—Alors c'est le clan Collins qui veut récupérer son terrain, c'est ça ? Il est à Toni, pas vrai, chérie ?

Toni haussa les épaules en souriant à Barnabas, guettant sa réaction. Le vent mugit de plus belle et il lui sembla sentir des gouttes.

—Et c'est nous qui avons fait ça, dit Jason en désignant le campement d'un geste large. Les tentes, le feu, les miroirs dans les arbres.

L'un des garçons éclata de rire et mima le geste en levant les bras en l'air. Les autres en firent autant et, bientôt, tous faisaient de grands gestes comme les danseurs d'un ballet désorganisé.

—Si vous voulez savoir, dit Barnabas en pesant ses mots, il semble qu'il y ait un tueur qui rôde.

Il y eut un silence. Puis Jason se leva d'un bond.

—Tu penses bien, oui, dit-il en titubant. Et pas qu'un seul. Ceux qui tuent les corps comme les âmes, les cupides qui se nourrissent des masses en les dévorant toutes crues. Le profit. C'est tout ce qui les intéresse. Tout cet amour, tous les jeunes qu'on programme à devenir des soldats, à tuer du Jaune et à jouer les John Wayne. Ils font passer ça pour de l'héroïsme, tu seras un vrai Américain, un mec, tu vois ? Et c'est tuerie sur tuerie. Mais l'homme sur la Croix, il n'était qu'amour. Il s'est donné à l'amour. Tout ce qu'il avait en lui, c'était de l'amour.

—Il ne s'agit pas d'un tueur ordinaire. C'est un monstre en liberté dans cette forêt, dit Barnabas.

Il sentit la main de Toni lui serrer le bras et la regarda. Ses yeux étaient lumineux. Jason se mit à arpenter la clairière comme un lion en cage.

—On connaît ce monstre, dit-il à mi-voix.

—Vous l'avez vu ? demanda Barnabas.

—Il est parmi nous. Il nous guette pendant que nous dormons.

—Vous n'avez pas peur ?

—Il faut regarder au-delà de la peur. Tu vois, si j'ai une philosophie, c'est : « Ne pas penser. » Dès qu'on réfléchit, on a l'esprit divisé. On commence à regarder en soi et on prend peur. (Il leva la main et la retourna plusieurs fois.) Tu vois le sang qui coule dans tes veines. Tu entends le battement de ton cœur.

La guitare reprit ses accords et Barnabas vit le musicien assis juste en dehors du cercle de lumière, la flûtiste appuyée contre son genou. Jason vint rejoindre Barnabas et Toni et se pencha sur elle. Il lui prit le menton dans la main et attira sa bouche vers la sienne. Sa langue jaillit et s'insinua dans la bouche de Toni. Barnabas se détourna.

—De quoi tu as peur ? demanda Jason. C'est une femme. Elle a peur qu'on perce son petit jeu. Elle se cache derrière sa beauté. Tu sais ce que je pense,

mon pote ? Je crois que tu as peur de ton secret. Mais c'est bon. Ta peur, c'est ce qui nous permet de voir qui tu es.

Jason se mit à tourner lentement sur lui-même. Une légère pluie commença à tomber.

—Alimente le feu ! Allez, mec, vas-y.

Il désigna un tas de branches à côté de Barnabas et des bûches contre lesquelles était posée une hache. Barnabas se leva, dérouté, puis il comprit qu'on lui demandait de mettre du bois dans le feu. Mais avant qu'il ait pu faire un geste, Jason s'impatia et l'écarta. Puis, avec grâce, il prit plusieurs bûches dans ses bras et alla les déposer soigneusement une par une pour qu'elles prennent feu correctement. Malgré la drogue, ses mouvements étaient fluides comme ceux d'un gymnaste.

Le feu flamboya et Barnabas sentit la chaleur monter en lui avec la frustration. Une créature d'un autre monde rôdait dans la forêt, peut-être juste à côté d'eux. Une autre était en chasse, volant sous la lune. Et une troisième était tapie dans son propre corps. Jason s'approcha de Barnabas en ondoyant.

—Le monstre est en nous tous, dit-il. Tu crois que je ne le vois pas en toi ?

Barnabas en eut le bec cloué. Puis, dans un murmure, plus pour lui-même, il répondit :

—Vous n'avez pas peur des morts-vivants ? Mais Jason l'avait entendu.

—Les morts-vivants ? C'est *nous*, les morts-vivants. Pas vrai, les mecs ? Parce qu'on vivra éternellement. L'amour ne meurt jamais.

Ravis par la phrase, « C'est nous, les morts-vivants », lancée sur un accord de guitare, plusieurs hippies se levèrent. Charmés par le son, comme si ces mots étaient empreints d'une poésie qui exprimait leurs fantasmes, l'un après l'autre ils se choisirent un partenaire et commencèrent à danser en riant. Les corps bondissaient, tourbillonnaient et s'enlaçaient pendant que les étincelles du feu montaient dans le ciel. C'était devenu un feu de joie, à présent, qui luttait contre la pluie tombant comme un brouillard. Le guitariste accentua le rythme et la flûte entama une lente mélodie.

—C'est nous, les morts-vivants, c'est nous, les morts-vivants et on mourra jamais ! s'écria une fille en agitant un tison.

Puis, voyant ses mains noircies, elle éclata de rire et se charbonna le visage. Les autres l'imitèrent et, ravis, se transformèrent en démons au visage noir et aux yeux flamboyants. Certains coururent dans la forêt

ramasser des brassées de feuilles qu'ils lançaient dans les airs et regardaient retomber comme des cendres.

Barnabas savait qu'il assistait à une fête aussi ancienne que Dionysos, aussi innocente qu'un jeu d'enfant, et il ne pouvait les arrêter, même s'il était malade d'angoisse. Une fille arracha son chemisier et une autre, son corsage. Des garçons, déjà torse nu, attiraient d'autres corps trempés dans des étreintes. Il ne voyait plus que de rares vêtements sur les formes qui dansaient : une jupe en dentelle, un pantalon à franges, un voile pailleté. Une fille, les bras levés au-dessus de la tête, tournait comme une gitane, ses cheveux noirs retombant dans son dos, un collier sur ses seins ronds aux tétons rouges comme des rubis. Étourdi, Barnabas se rassit sur le tronc et la regarda. La beauté. Tout n'était que beauté. Il n'y avait rien de plus que cela.

Il enviait les couples, leurs cheveux au vent, leurs peaux hâlées. Comme un théâtre d'ombres autour du feu, sous les gouttes de pluie, ces corps s'entrelaçaient et se séparaient en une masse indistincte où il n'apercevait qu'une jambe de jean, une guirlande de fleurs, une écharpe ou un bracelet de cheville tintant sur un pied nu.

Il y eut des gloussements hystériques. Barnabas était tiraillé entre le puritain et le voyeur et sa vie débauchée n'était plus rien en comparaison. Mais le pire, c'est que ses mises en garde n'avaient pas été entendues.

Toni arriva devant lui. Elle était toujours habillée et sa silhouette se découpait sur la lueur du feu. Elle se pencha et lui prit la main.

—Viens danser, dit-elle en riant devant sa gêne.

Les ombres ondulaient tout autour de la clairière et Barnabas voulut partir, mais il en était incapable. Quand il reprit ses esprits, Jason était à côté de Toni et la fixait, ses pupilles étincelantes. Manifestement, il avait des droits sur elle. Toujours assis sur le tronc, Barnabas le vit lui toucher la joue. Elle vacilla légèrement, comme hypnotisée, le regard rivé sur Jason. C'est alors qu'un éclair déchira le ciel dans un grondement de tonnerre. Puis un autre roulement de tonnerre éparpilla les campeurs qui se réfugièrent prestement dans leurs tentes. Jason avait disparu. Antoinette se tourna vers Barnabas et lui prit la main.

—Viens.

Il se leva et la suivit jusqu'à sa tente.

Sa première pensée fut qu'elle lui offrait un abri contre la pluie, mais elle le fit allonger auprès d'elle. Il ne voyait pas son sourire, mais il en sentait la chaleur dans ce lieu clos et il respira son parfum de vanille et de fougère

mêlé à l'odeur musquée de la sueur. Sa joue mouillée frôla sa bouche, puis elle tourna ses lèvres vers les siennes, logea tendrement son corps contre le sien et lui passa les bras autour de la taille pour qu'il n'hésite pas à l'enlacer. Ce fut fait avec un tel talent qu'il songea brièvement aux catins dont il s'était abreuvé dans sa vie passée. Elle n'était que douceur et, bien que certain que son empressement était dû à la drogue, il n'en fut pas moins excité. Puis la perplexité l'envahit. Il se força à se dégager, mais elle frémit et se colla à lui de plus belle. L'indécision, songea-t-il, était l'état habituel de l'humain. Comme il regrettait la raison et la froide clarté de sa condition de vampire ! Mais à présent, il était trop faible pour résister et elle était adroite et aussi libre que l'eau d'un torrent. Il succomba alors au désir et ses mains coururent sur son corps. Il sentait le baume dans ses cheveux et l'odeur de la toile sur laquelle crépitait la pluie avec son rythme étrangement mélodieux et apaisant. C'était Angélique qu'il avait dans ses bras et dont il sentait la chaleur comme une pierre chauffée au soleil. Délicatement, elle caressa sa joue, son cou et ses lèvres, puis elle se blottit contre lui et il fut submergé par le désir.

Il ne se rappelait pas avoir éprouvé une telle soif depuis ces nuits lointaines où les circonstances le forçaient à se passer de sang. Ni une telle impatience à connaître la délivrance après avoir si douloureusement résisté, quand son haleine frôlait la jugulaire juste avant d'y plonger ses crocs. Alors qu'il la serrait contre lui, la culpabilité le fit hésiter. Angélique était son ennemie de toujours et une telle intimité avec elle ne pouvait conduire qu'à un désastre. Mais sa résistance jeta ses derniers feux, comme une braise qui s'éteint, et il tomba dans ses bras.

Il ne remarqua pas à quel moment elle se dévêtit, mais quand il la serra contre lui, elle était plus brûlante que jamais sous ses doigts, sa langue et ses dents. Il leva les yeux sur sa silhouette sombre, ses cheveux épars dans la pénombre, ses lèvres entrouvertes, son expression d'extase - et il sut qu'en cet instant elle l'aimait encore. Elle geignit lorsqu'il enfouit son visage dans sa gorge et qu'elle sentit son haleine puis ses dents, et elle se cambra, offrant sa veine palpitante à sa bouche avide. Il fut tenté, mais c'était elle tout entière qu'il désirait, et respirer à l'unisson avec elle était comme un retour à la vie.

Quand il retrouva ses esprits, il gisait près de l'ouverture de la tente alors qu'une aube pâle apparaissait dans le ciel. Épuisé mais enveloppé de chaleur, il fixait sans le voir un couple enlacé par terre.

—Ferme le battant, sinon la pluie va entrer, lui chuchota Antoinette.

Il se redressa pour tirer la fermeture Éclair et regarda dehors. La pluie continuait à tomber et un éclair révéla les deux corps enlacés près du feu éteint. Le garçon avait cloué la fille au sol, les mains posées sur ses épaules, ses cuisses entre les siennes. Ses gestes semblaient d'une inutile brutalité et la fille agitait la tête, comme si elle souffrait. Barnabas sentit Toni qui lui prenait le bras, mais il ne put détacher son regard du couple. La fille se débattait pour se dégager, et les mouvements du garçon étaient moins ceux d'un amant que d'un fauve qui se repaît d'une proie. Barnabas se pencha hors de la tente. Un autre éclair déchira la pénombre. C'est alors qu'il vit la salopette déchirée, la couverture délavée souillée de terre et de feuilles et, à son horreur, les grosses chaussures de chantier. Les yeux de la fille, qu'il avait cru voir brillants de désir, étaient à présent vides. Du sang s'écoulait de sa gorge et son corps frémit et retomba, inerte, alors que la sombre créature relevait la tête avant de la replonger pour boire encore.

Barnabas enfila à la hâte ses vêtements pour sortir de la tente et bouscula Toni qui poussa un cri comme s'il l'avait frappée. Il arrivait à peine à tenir debout, et il se retint de vomir. Hésitant, le cœur battant, l'esprit confus, il regarda autour de lui, ahuri et impuissant. Il distinguait à peine le couple sur le sol, mais il tituba dans leur direction. A la lueur d'un nouvel éclair, il vit la lame luisante de la hache près du tas de bois. En désespoir de cause, il empoigna le lourd outil. L'odeur du sang montait jusqu'à lui, à présent, et pour la première fois depuis des siècles elle le révulsa. Le manche bien en main, il avança encore. Inconsciente de sa présence, la créature se redressa un instant et replongea ses crocs dans la fille.

Barnabas crut qu'il allait s'évanouir. Ses oreilles bourdonnaient, mais il entendait les bruits de succion du monstre. Il s'avança encore un peu par derrière et, malgré sa panique, se campa sur ses jambes et leva la hache au-dessus de sa tête. *Profondément*, se répéta-t-il. *Il faut qu'elle s'enfonce. Il est plus fort que moi.* Dans la pénombre, il visa l'espace entre les bretelles de la salopette. *Il faut que j'atteigne le cœur.* Puis, frémissant, il abattit la hache de toutes ses forces. Il y eut un écœurant bruit sourd et un geignement. Le monstre s'affaissa sur la fille, les bras en croix, et une tache sombre commença à s'étaler sur le dos de sa chemise.

Barnabas attendit, haletant, vaguement conscient que quelques hippies sortaient de leurs tentes. Le jour se levait et des ombres ternes apparurent dans la clairière. Barnabas secoua la tête pour s'éclaircir les idées et recula.

La créature ne bougeait pas. La tête enfouie dans son cou, elle était étalée sur la fille, qui fixait le ciel d'un regard vitreux. Barnabas chercha autour de lui une nouvelle arme. Le pieu, où était-il, à présent ? Il avait dû le laisser tomber près du tronc où il s'était assis. Gardant un œil sur la créature, il vérifia qu'il ne l'avait pas sur lui, chercha à tâtons par terre autour du feu, mais sa main ne rencontra qu'un piquet de tente qu'il parvint à déterrer en s'acharnant dessus. La créature ne bougeait pas. Barnabas savait qu'il fallait la transpercer pour l'achever et il continua de chercher. Il se rapprocha de la tente de Toni, scrutant le sol, puis revint vers le feu en tâtant le sol du bout du pied, mais le pieu aiguisé qu'il cherchait avait disparu. Il se retrouva, un peu ridicule, le piquet de tente à la main, comme un chasseur primitif devant l'ancre d'un ours agonisant. Petit à petit, son cœur et sa respiration se calmèrent. Dans le silence qui était retombé, seul résonnait le crépitement de la pluie.

Le monstre tressaillit et gémit, puis la forme sombre se mit à genoux et se redressa, le manche de la hache fiché dans le dos. Il chancela et se tourna, puis, comme un aveugle, s'avança en titubant. Un éclair illumina de nouveau son visage souillé de sang, un lambeau de chair pendant de son crâne. Mais c'est en voyant ses yeux que Barnabas comprit. C'étaient des abîmes de folie. *J'ai devant moi le mort-vivant*, songea-t-il en se rappelant la chanson des hippies. Durant ce bref éclair, il avait eu le temps de voir les asticots qui grouillaient dans les orbites vides, la bouche ravagée où n'apparaissaient plus que des dents et d'où suintait un liquide noir et visqueux. La créature marchait comme un automate, lourd et maladroit, et exhalait une pestilentielle odeur de poisson pourri.

Barnabas chercha furtivement du regard Jason ou un autre hippie. Bêtement, il s'adressa à la créature :

—N'approche pas de moi ! Recule ! cria-t-il d'une voix rauque.

Il voulut coincer le piquet de tente contre un rocher, pointe en l'air, espérant vainement que le monstre chuterait dessus. Mais avant qu'il ait pu faire un geste, le piquet lui échappa et le monstre se précipita sur lui et le fit tomber à la renverse. Barnabas étouffa un cri en sentant la créature ramper sur lui avec son souffle putride. Il se débattit en tous sens en agrippant la terre et les feuilles et, miraculeusement, ses doigts se refermèrent sur le

piquet. La créature se redressa et Barnabas fut terrifié, la voyant déjà plonger sur lui et se nourrir. Dans un sursaut, il glissa la pointe du piquet entre eux et l'enfonça dans la poitrine du monstre dont les côtes se brisèrent, faisant ruisseler l'immonde liquide sur ses mains.

Dans son rêve, le monstre ne pesait plus sur lui et l'odeur infecte était remplacée par un parfum de fougères et de ciguë. Des doigts doux comme des pétales caressaient son visage et il murmura le prénom d'Antoinette. Il tenta de se lever, mais il retomba si lourdement qu'il en eut le souffle coupé et crut y laisser la vie. Enveloppé d'une brume, noyé dans une grotte sans air, il étouffait sous un voile diaphane et léger, mais solide comme de l'acier. Il croyait sa dernière heure venue quand il sentit une dent pointue percer son cou, l'air s'engouffrer dans sa gorge et le sang se précipiter dans ses veines.

Quand il se réveilla, il était enveloppé dans un sac de couchage dans la tente de Toni. Il avait dû vomir, car il sentit une odeur aigre. Elle trempa dans une cuvette d'eau fraîche un linge avec lequel elle lui baigna le visage. Il sursauta et tressaillit, puis il se redressa en renversant la cuvette.

—Où suis-je ? Il faut que je...

—Non, il est parti, répondit Toni à mi-voix. Chut. Tout va bien. Ne t'inquiète pas, il est mort, dit-elle avec un calme incroyable.

Il retomba sur sa couche et la regarda. Elle n'était apparemment plus droguée et son sourire lui rappela une fois de plus Angélique la première fois qu'il l'avait vue. Il essaya vainement de parler, mais Toni se pencha et l'apaisa :

—Deux des nôtres l'ont traîné hors de la clairière jusqu'au chemin qui mène à la falaise. Quelques minutes plus tard, quand tout le monde était revenu au campement, Jackie est arrivée. Elle était bouleversée. Ah bon ?

—Oui. Chut. Elle dort.

Elle lui désigna la couche à côté de lui et c'est alors qu'il se rendit compte que Jackie y était allongée, le visage caché par ses cheveux qui sortaient du sac de couchage. Il l'entendit respirer paisiblement.

—Elle a dit qu'il lui semblait avoir vu une bête sauvage qui courait dans la forêt. Elle l'a suivie sous les arbres. Mais elle l'a vu courir vers la falaise et se dresser sur le bord, se découpant sur la lune. Et avant qu'elle ait pu

l'atteindre, il est tombé sur les rochers tout en bas. D'après elle, il a pour ainsi dire explosé et les vagues l'ont emporté comme les débris d'une épave.

—Elle s'est lancée à sa poursuite ?

—C'est dingue, hein ? fit Toni. Et elle l'a vu tomber.

—Donc il a disparu.

Oui. Il est mort. Un vagabond, je pense, qui s'était aventuré dans notre camp. Et tout le monde sait que c'est toi qui t'es battu avec lui et l'as fait fuir. Nous te sommes tous vraiment reconnaissants.

—Tu dis que c'était un vagabond ?

—Bon, on avait tous pris de l'acide, alors on peut avoir imaginé n'importe quoi, hein ?

Elle haussa les épaules et l'essuya de nouveau, d'un geste insistant, comme si elle cherchait à penser à autre chose.

—Qu'est-ce qu'est devenue la fille qu'il... ?

—Quelqu'un est allé chercher des secours. Une ambulance est venue pour l'emmener à l'hôpital.

—Elle est vivante ?

—Elle respirait à peine.

Toni soupira et regarda à l'extérieur de la tente. La lumière matinale faisait luire sa peau. Il éprouvait encore du désir pour elle, mais en présence de Jackie, il ne pouvait guère la prendre dans ses bras. Il se demanda combien de temps il lui faudrait pour avoir la force de l'aimer à nouveau. Peut-être qu'il n'en avait plus pour bien longtemps en ce monde. Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira et s'empara de la cuvette d'eau.

—Il faut que j'aille jeter ça, dit-elle. (Elle eut un petit rire et le regarda. Elle avait l'air gêné.) Hier soir, c'était dingue, ajouta-t-elle avec un sourire timide avant de sortir.

Barnabas se remémora cette nuit où s'étaient déchaînées extase et terreur. Il chercha comment exprimer à Antoinette sa gratitude et sa joie. Quand elle revint, elle s'assit à côté de lui, les genoux sous le menton. Il lui prit la main et la baisa en chuchotant : Tu es si belle.

—Tu devrais dormir, sourit-elle. Il t'a laissé une très vilaine morsure au cou. Je reviens dans un petit moment. Essaie de ne pas la réveiller, ajouta-t-elle en désignant Jackie.

La jeune fille dormait toujours aussi paisiblement. Le cauchemar s'était déjà dissipé pour elle, alors que son souvenir restait toujours aussi vif pour Barnabas.

Antoinette avait raison : il fallait qu'il se repose plus que tout. Qu'il dorme. Il avait mal partout et il était pris d'une faiblesse qui frôlait le vertige. Il n'arriverait sûrement pas à tenir debout. Il resta à songer à ce qu'elle lui avait dit concernant cette morsure. Oui, il se souvenait que le monstre s'était jeté sur lui. Qu'était cette créature ? Qu'était devenu l'ouvrier ? Un vampire ? Une goule ? Puis il se rappela son rêve. Quand il trouva du bout des doigts la double blessure à son cou, son cœur battit la chamade. Malgré la douleur, il l'inspecta à tâtons. C'étaient bien deux petits trous bien ronds et profonds.

*Nous devons tous résister au destin, songea-t-il. Quand il fond sur nous tel un météorite surgi du fin fond du cosmos, nous devons l'esquiver ou courir à l'abri. Mais notre destin est la conséquence inévitable des choix que nous avons faits, pesés, rêvés ou espérés.*

Le destin pouvait devenir une joie, quelque chose que l'on embrassait, mais quand Barnabas avait décidé de retrouver sa condition mortelle, avait-il choisi un destin qui n'était pas sa véritable voie ? Désormais, après avoir souffert le désespoir quotidien qu'est la condition humaine, son inutile comédie, son impuissance, ne voyait-il pas avec une saisissante clarté ce qu'il était, celui qu'il devait être ? Était-il destiné à devenir un vampire, au cœur froid, calculateur, mais doué du pouvoir de façonner son monde ? Ou bien ce nouvel amour était-il la réponse ? Et au bout du compte, valait-il la peine ?

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



En retournant en voiture à Collinwood, Barnabas était préoccupé par Antoinette et se demandait s'il avait bien fait de passer la nuit avec elle. Certes, c'était elle qui avait fait le premier pas, mais il y avait répondu. L'emprise du passé ne cesserait-elle jamais de le torturer ? Ou bien était-il simplement la victime impuissante d'une autre fragilité humaine, succombant au désir sexuel, faible et incapable de prendre de sages décisions ?

Quand il avait parlé avec elle à la bibliothèque de Salem, qu'il lui avait acheté ce coûteux tapis, qu'il l'avait vue partir dîner avec Quentin, cela avait semé le trouble en lui. Et puis, être soudain devenu l'objet de ses affections, même si elle avait été sous l'emprise de la drogue, c'était tellement déconcertant. La tête lui tournait.

Il entreprit de peser les choix qui s'offraient à lui. L'intimité - le bonheur qui lui avait manqué pendant des siècles était à présent à sa portée. Pour la première fois depuis le début de sa guérison, son corps était véritablement vivant, il connaissait l'euphorie. Elle lui manquait déjà. Mais il ne fallait pas ignorer la très réelle menace d'un démon qui rôdait, une créature - il ne le savait que trop bien — sans conscience ni pitié. Même si la création monstrueuse du vampire avait disparu, le vampire lui-même n'en restait pas moins une menace plus grande encore. C'était un être qui n'avait aucune des émotions qu'il éprouvait dans son cœur. Un être maléfique et à part, qu'il fallait à tout prix détruire.

Était-il lui-même les deux à la fois ? Était-il possible qu'il abrite les deux en lui ?

Julia entra dans sa chambre avec sa trousse médicale qu'elle posa sur la table près de la fenêtre avant de se tourner vers lui. Il sentit qu'elle était très agitée.

—Je sais que j'ai manqué une injection, dit-il.

—Oui. Sans ce remède, tu pourrais faire une rechute.

—J'en suis bien conscient.

—Et les douleurs pourraient aussi empirer.

Il soupira et se rallongea sur le lit. Il contempla sur le mur une grande reproduction d'un Turner représentant un bateau dans une tempête. Il aurait tant aimé être quelque part au loin.

—Mais ce n'est pas de cela que je suis venue te parler, se radoucît-elle.

Barnabas la regarda. Elle était de moins en moins attirante, amaigrie et livide. Ses cheveux auburn n'étaient pas peignés et il fut surpris de voir les racines grisonnantes. Une inquiétude le saisit.

—De quoi donc, alors ? demanda-t-il.

—J'ai du mal à en parler, dit-elle en se massant la tempe.

—Je t'en prie. Dis-moi ce qui te préoccupe.

Cela parut l'encourager. Elle se redressa avec un soupir.

—Il y a quelques mois, tu m'as proposé le mariage. (Ah, c'était cela. Encore le mariage.) Bien que sachant que les problèmes étaient immenses, j'ai accepté. Je t'ai toujours aimé. Trouver un remède pour toi a donné du sens à ma vie.

—Julia, j'ai toujours dit que tu étais une praticienne exceptionnelle.

Elle s'assit sur le lit et posa la main sur la sienne.

—Tu m'as proposé que nous allions à la Martinique. Pour chercher un nouvel élixir. Mais j'ai senti une certaine réticence en toi, peut-être as-tu changé d'avis.

C'était incroyable que ce soir-là plus qu'un autre elle choisisse d'aborder ces questions personnelles. Combien l'instinct de survie nous alimente tous, depuis le minuscule moustique jusqu'au monstre ! Cette femme, qu'il connaissait aussi intimement, n'avait aucune conscience de ses sentiments. Jusqu'à cet instant, elle avait continué à ne pas remarquer l'évidente tension entre eux. Et malgré toute la gratitude qu'il éprouvait envers elle, il était incapable de l'aimer.

—Barnabas, qu'as-tu l'intention de faire ?

Elle attendit pendant que le silence s'installait dans la chambre. Il ignorait pourquoi, mais le malheur qui accablait Julia ne suscitait en lui que lassitude. Il s'assoupit un instant, puis il se réveilla en sursaut et vit qu'elle continuait de le fixer.

—Julia, dit-il, je sais que sans ton aide je n'aurais aucun espoir de vivre une vie normale.

—Mais je t'ai dit que j'étais certaine que le traitement marchait et que les piqûres ne seront plus nécessaires.

—Il en est peut-être ainsi, ma chère. Mais le contraire est possible aussi. Peut-être devrai-je dépendre de toi pendant des années.

—Et je prendrai soin de toi, de tout mon cœur.

Il regarda son visage dans la lueur de la lampe de chevet. En comparaison de la fraîche beauté d'Angélique, les traits anguleux étaient tirés et las et elle exhalait une odeur acre, peut-être à cause des cigarettes. Il distinguait sa silhouette décharnée sous sa robe, ses hanches osseuses et sa poitrine creuse. Sentant sa détresse, il éprouva un peu de compassion. Elle serait aussi fidèle que le soleil qui se lève chaque matin, autant qu'un soldat à son capitaine. Le problème, c'était que ces considérations n'attisaient plus son désir. Ses sacrifices n'éveillaient en lui que culpabilité, désespoir, même, et il avait beau puiser en lui, il ne trouvait rien de la noble détermination nécessaire pour répondre à ses supplications.

—Julia, dit-il, je te serai éternellement reconnaissant. J'avais envie plus que tout de retrouver l'existence humaine qui m'avait été volée il y a si longtemps. Mais le temps a tout changé. Je ne suis plus le jeune soldat de Nouvelle-Angleterre et je ne le serai plus jamais. Je suis un vampire.

—Barnabas, ne...

—Je ne peux pas continuer à te laisser utiliser ton propre sang. Je vois bien que cela dégrade ta santé. Mon Dieu, ce n'aurait pas été pire si je t'avais vidée de ton sang en te mordant.

Elle sourit tristement et balaya sa remarque d'un geste.

—C'est simplement que le personnel de la clinique a commencé à avoir des soupçons et poser des questions. Ne t'inquiète pas, je vais bien.

—Mais je souffre pour toi. Julia, écoute-moi.

Elle leva les yeux. Il vit qu'ils étaient rouges et sans éclat. Ce serait difficile pour elle, mais il fallait lui dire la vérité, afin d'être libéré de sa tutelle. Il serra les dents et fixa de nouveau le plafond.

—J'ai été mordu de nouveau. (Elle étouffa un cri.) Et cette fois, j'entends ne rien faire, ajouta-t-il, enthousiaste.

—Mais c'est impossible, blêmit-elle. Laisse-moi voir. (Elle se pencha vers lui et examina son cou.) Je ne vois rien. Où as-tu été mordu ?

Barnabas porta la main à sa blessure. À sa stupéfaction, elle avait disparu. La peau était lisse. Avait-il tout imaginé ?

—Mais il me semblait... commença-t-il, déconcerté. Je voulais dire...

—Quoi ?

—Je veux arrêter les piqûres. (Elle se mordit la lèvre, se leva et alla d'un pas hésitant à la table ouvrir sa trousse.) Tu as entendu ce que je viens de dire ?

—Qu'est-ce qui te fait croire que tu peux arrêter ?

—Comme tu viens de le faire remarquer, sans l'élixir, je vais simplement redevenir un vampire. (Elle secoua la tête.) Julia... ?

—Quand nous avons décidé de suivre ce traitement, je pense que nous n'avons pas tenu compte de cette possibilité, puisque... enfin, je ne pensais pas que cela arriverait.

—Que veux-tu dire ? Qu'en est-il de la malédiction ?

—Barnabas... Tu ne peux pas revenir en arrière. Sans les piqûres, peut-être que tu redeviendrais un vampire, mais rien n'est sûr.

—Mais tu m'as toujours dit que je le redeviendrais.

—Je sais, mais... C'est la première fois que je suis confrontée à cette situation. Je ne sais vraiment pas ce qui se passerait si nous arrêtons le traitement.

Il la regarda, incrédule. Jamais il n'avait pensé qu'il voudrait un jour faite machine arrière. Mais il avait toujours cru que la possibilité existait. Il l'avait laissée se mêler de son destin.

—Que se passerait-il, alors ?

—Tu pourrais mourir.

—Ça ne se peut pas ! Tu disais cela pour que je sois dépendant de toi. Finalement, tu es comme tout le monde.

Elle frémit à cette insulte, mais elle ne répondit pas, et il se sentit de nouveau coupable. Stupéfait, il la vit prendre sa seringue dans sa trousse. Dehors, le vent gémissait dans les arbres et les lourdes branches griffaient la fenêtre. Les gestes de Julia étaient vifs et prestes ; Barnabas entendit le cliquetis des flacons et se laissa docilement piquer. Julia s'assit sur une chaise en face du lit. La lampe traçait un cercle de lumière sur le tapis entre eux. Barnabas le fixa comme s'il allait prendre feu, mais le tapis resta inerte et sans vie.

C'est alors que Julia, qu'il n'avait jamais vue pleurer, se mit à fondre en larmes. Il vit d'abord ses yeux s'embuer et il eut de la peine. Puis elle se

cacha le visage dans les mains et fut secouée de sanglots. Il songea soudain aux milliers d'êtres humains qui se trouvaient dans la même situation pénible, anéantis devant une femme en pleurs. En cet instant, deux siècles de raffinement et de connaissances étaient réduits à un désespoir impuissant.

—Allons, ne pleure pas, dit-il.

Sa voix lui parut lointaine. Il se sentait engourdi. Il arrivait à peine à lever la tête. Il fut envahi par la honte, mais il fallait qu'il se libère de sa présence, même si pour cela il devait mentir.

—Comment peux-tu imaginer le contraire ? Nous allons nous marier. Et nous essaierons d'être heureux. (Un sourire triste se peignit sur son visage. Il lui prit la main.) Laisse-moi me reposer, dit-il. Nous reparlerons de tout cela demain matin.

Elle le regarda, accablée, puis :

— Non, tu as raison, Barnabas. Je t'ai manipulé et j'ai voulu tout régenter. Je ne t'importunerai plus. À partir de maintenant, je respecterai tes volontés. La piqure que je t'ai faite était la dernière. (Il resta abasourdi. Elle se leva et gagna la table.) Ce qui doit arriver arrivera.

Sans réagir, il la regarda ranger sa seringue dans sa trousse et la refermer avec un déclic. Elle sortit sans un regard en arrière alors que la fièvre et la douleur commençaient à monter en lui.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Collinwood — 1971*

Le lendemain matin, Barnabas se leva avant l'aube et sortit discrètement par la porte de la cuisine. Des rêves sinistres l'avaient accablé pendant toute la nuit et il avait des démangeaisons partout comme s'il avait été dévoré par des puces. L'air était froid et vif et un quartier de lune brillait juste au-dessus des arbres.

Il avait emporté un marteau et un pieu. Il avait décidé de retrouver la piste du vampire, même s'il était de nouveau un mortel. Il attendrait que l'aube approche et essaierait de le surprendre tandis qu'il regagnait son antre. Il savait quel comportement il aurait : furtif, circonspect, rongé par la faim s'il rentrait bredouille, les veines palpitantes s'il avait trouvé une victime. Il devait hanter les bois derrière Collinwood, ou les quais de Collinsport, exactement comme lui autrefois. Peut-être se terrait-il dans une grotte au fond de la forêt.

Son désir pour Antoinette était devenu une torture. Elle l'avait subjugué et, à présent, il doutait de lui. D'abord, il y avait la différence d'âge. Elle devait, jugea-t-il, avoir environ trente-cinq ans, dans la fleur de la beauté, alors que lui - maintenant qu'il avait recommencé à vieillir, ce qui le tourmentait chaque jour davantage - était bien plus âgé. Il se souvint d'elle dans le salon de l'Ancienne Demeure, devant le tapis qu'il lui avait offert, entourée de ces couleurs d'automne, des lianes peuplées d'oiseaux et des branches de l'arbre de vie. Dans sa robe vert pomme, elle était éblouissante, incandescente avec son parfum de fougères, ses yeux turquoise, son sourire enjôleur et ses cheveux d'or nimbés du soleil qui resplendissait par les fenêtres. Quelques jours plus tôt, son seul désir était de l'anéantir par n'importe quel moyen, et à présent il était lui-même étonné d'en avoir le cœur aussi douloureusement serré.

Il regarda les veines sur ses mains, les affreuses taches de vieillesse, la peau fripée. Comme un membre amputé peut encore provoquer une douleur fantôme, un visage devenu hagard recèle encore l'ombre d'une jeunesse naguère éclatante. Ce matin, il avait cherché dans le miroir son ancienne beauté enfuie. Devait-il aller la voir ? Viendrait-elle à lui ? Quelle joie ce serait de se réveiller en la trouvant dans ses bras !

Incapable de se retenir, il était de nouveau dans cette forêt qu'il considérait comme celle d'Antoinette et se perdait avidement dans la contemplation de cette beauté qui l'entourait. Il leva les yeux vers les cimes des arbres qui se dressaient tels des danseurs géants, laissant voir entre leurs branches noires des fragments de ciel gris. Il trébuchait sur les racines enfoncées dans le sol comme des griffes. Il s'abreuvait de délices qui lui avaient échappé jusqu'ici, qui étaient révélées à ses yeux amoureux et à son âme si remplie de bonheur que c'en était presque douloureux. Chaque arbre et chaque feuille semblait une création parfaite. Il contempla le tapis de feuilles mortes et s'émerveilla, comme si cela avait été le corps même d'Antoinette, de ce foisonnement de couleurs et de formes.

Pour la première fois, il entendait les gazouillis et les trilles des oiseaux et il voyait les insectes qui grouillaient sur les branches. Son regard remonta sur le tronc blanc des bouleaux jusqu'aux cimes pailletées de feuilles jaunes dorées par le soleil comme autant d'écus. Toute cette richesse ! On aurait dit que l'Olympe avait répandu sur la terre ses trésors.

Il était animé d'une telle passion qu'il crut qu'elle allait le consumer entièrement. Cette vision qu'il avait de leur vie ensemble, c'était ce qu'il désirait plus que tout. Lui, totalement humain, plein de force et de désir, le corps tendu de tout l'optimisme intrépide de sa jeunesse perdue, plein de bravoure et de courage, savourant pleinement la conquête. Pourquoi avait-elle cédé si facilement ? Avec tant d'empressement ? Jamais il ne s'y serait attendu. Peut-être... Mais était-ce possible ? Il osa espérer qu'il avait conservé un peu de son ancien charme, de la séduction mystérieuse qu'il avait exercée pendant des siècles. Et il nourrissait en lui un autre espoir plus insensé encore. Si c'était vraiment son ancienne ennemie, même si elle ne se le rappelait plus, elle l'aimait encore. S'il parvenait à la forcer à se souvenir - par la persuasion d'une tendre affection plutôt que par malveillance ou en éveillant ses soupçons -, alors, de tous les miracles, ce serait le plus

magique. Peut-être pourrait-elle lever la malédiction insidieuse qui avait fait de lui un vampire et lui rendrait-elle sa liberté ?

Il fut ragaillardi par cette détermination nouvelle et, à sa surprise, il fut rempli de tendresse pour les enfants-fleurs et leur campement. Un démon menaçait tout cela : la paisible clairière qu'ils appelaient leur paradis ; les jeunes amants, David et Jacqueline, qui avaient tout le monde devant eux ; et plus que tout, son Antoinette. Personne d'autre que lui ne pouvait mieux réussir à accomplir cette tâche particulière. Lui qui avait vécu presque deux siècles sous cette forme ne pouvait être dérouté ou effrayé par un monstre qui avait peur de montrer son visage et - songea soudain Barnabas - qui ne connaissait pas encore les habitudes de sa race.

Au bout d'un moment, il arriva à l'Ancienne Demeure et il décida, avant de pousser plus loin, d'aller jeter à nouveau un coup d'œil à la cave. Les pièces désertes de son ancienne maison l'accueillirent en chuchotant. Des odeurs de vernis ancien, de velours décrépit et de bougies brûlées lui montèrent aux narines. Cela aurait pu être un siècle plus tôt. Il fut une fois de plus stupéfait par la perfection surnaturelle et familière de la restauration. Les escaliers menant à la pièce secrète émettaient le même grincement plaintif.

Il fut surpris de trouver son cercueil ouvert. Il avait été poussé dans un coin de la pièce et le couvercle, maintenu soulevé avec un tisonnier. Le capitonnage de satin était arraché et il ne restait plus que les planches nues. Quelqu'un s'était mis en devoir de restaurer aussi son cercueil. Il éclata d'un rire vide et amer qui résonna contre les parois de son ancien refuge. Qui pouvait faire une chose pareille ? Le rembourrage était encore en bon état, confortable, même. Il fut confondu par cette absurdité, mais il savait que ce qu'il éprouvait était ridicule. Julia avait eu raison de lui dire qu'il n'avait d'autre choix que de rester ce qu'il était. Même les accessoires de sa vie d'immortel avaient été détruits.

Il remarqua que la doublure en satin bleu n'avait pas été jetée, mais avait servi à envelopper un grand objet plat posé par terre. Il s'en approcha et ôta le tissu. Le contact du satin le fit frissonner. Dessous se trouvait le portrait d'un vieillard au visage si démoniaque que Barnabas recula de dégoût. La technique était remarquable. Les cheveux avaient l'air d'une fourrure grise et compacte qui remontait des tempes et se dressait au-dessus d'oreilles pointues. La bouche était allongée et le nez évoquait un museau de chien. Il ressemblait moins à un être humain qu'à un loup, mais il portait une veste d'intérieur élimée, avec une lavallière déchirée et souillée de salive. Les

yeux étaient injectés de sang et si éclatants qu'on les aurait crus vivants et la bave qui coulait des dents luisait comme si elle était vraie. Barnabas ne l'avait jamais vu, mais il comprit soudain de quoi il devait s'agir. C'était le portrait caché de Quentin, l'objet sans lequel il ne pouvait vivre, la peinture qui conservait le sombre secret du loup-garou.

Ils n'en parlaient jamais, mais Quentin et lui savaient qu'ils étaient maudits l'un comme l'autre. Immortels tous les deux, ils avaient toujours fait semblant que tout était normal et chacun respectait le secret de l'autre. Quentin était parti pendant des années et son retour avait eu quelque chose de mystérieux. Jusqu'à aujourd'hui. Ce portrait qui se trouvait dans la cave d'Antoinette, en sa possession, était une énigme plus mystérieuse encore. Malgré les sentiments que Barnabas éprouvait pour elle depuis peu, des soupçons l'envahirent et le mirent mal à l'aise. Peut-être était-ce pour cela que Quentin lui faisait la cour. Si Barnabas avait encore été un vampire, il aurait été tenté de subtiliser le portrait et de le cacher dans un endroit connu de lui seul. Il suffisait d'imaginer le pouvoir qu'il lui aurait accordé sur son ancien rival ! Cela lui aurait permis de manipuler toute la famille Collins.

Il resta longtemps à contempler le portrait en réfléchissant à la conduite à tenir. S'il l'emportait, il faudrait trouver un endroit où le cacher et il avait laissé sa voiture à Collinwood. S'il arrivait au cimetière avant l'aube, il pourrait le dissimuler dans le caveau de famille. Il remballa le tableau et le souleva. Il était encombrant à transporter dans l'escalier et alors qu'il s'arrêtait un instant dans le salon pour reposer ses doigts engourdis, il jeta un coup d'œil au tapis.

Les premiers rayons du soleil filtraient par une fenêtre et projetaient un étroit rectangle sur le sol. Le tapis était exquis, encore plus beau que dans son souvenir. Il paraissait moins fané : ses couleurs étaient plus soutenues et intenses. Les lianes et les rameaux se déployaient entre les fleurs qui s'ouvraient à la rosée du matin et les oiseaux semblaient prêts à prendre leur envol. Incapable de résister, Barnabas appuya le tableau contre une chaise et s'approcha du tapis. Plus que tout, le pourpre du fond le ravissait. Il s'agenouilla et lissa le velours de la main, mais, à sa surprise, la laine était gluante et tiède et exhalait une odeur métallique et acre. Perplexe, Barnabas regarda sa main. Elle était recouverte de teinture rouge. Antoinette avait-elle peint le tapis ? Et l'humidité imprégnait maintenant les genoux de son pantalon en contact avec le tapis. Abasourdi, il le tâta de nouveau, et le bout

de ses doigts s'enfonça dans les poils trempés. Il se redressa avec dégoût. Le tapis était imprégné de sang.

Au même instant, il entendit des bruits étouffés à l'étage : des pas traînants et un grincement suivis d'un bruit sourd puis d'un lourd soupir, comme si la maison accablée s'affaissait mélancoliquement. Il s'approcha en hésitant de l'escalier, consterné de voir qu'il laissait des empreintes sanglantes sur le parquet, mais lorsqu'il posa le pied sur la première marche, il fut accueilli par une bourrasque si glaciale qu'il en fut transi jusqu'aux os. Il empoigna la peinture et prit ses jambes à son cou.

Une fois revenu dans les bois, il se fraya péniblement un chemin vers le cimetière en traînant le tableau dans les feuilles. Il envisagea en frissonnant d'abandonner sa quête et de retourner au campement des hippies. Il avait l'esprit embrouillé : sa nuit avec Antoinette avait éveillé des désirs inconnus et il éprouvait pour elle une soif troublante. Elle lui avait offert non seulement le bonheur, mais aussi un réconfort et une échappatoire à ses tourments. C'était cela, la joie humaine qui lui manquait depuis si longtemps. Il essaya de soulager son angoisse en repensant à chacun de ces instants : sa peau soyeuse, ses courbes sensuelles, ses gestes délicats. Tout cela était encore si vif qu'il brûla à nouveau de désir en y repensant. Elle s'était donnée à lui sans calcul en lui demandant seulement de l'accepter. L'Angélique du passé, qui était uniquement gouvernée par une jalousie désespérée et dont le désir insatiable l'avait acculé au remords, cette Angélique semblait n'être plus. Il s'imagina entrer subrepticement dans la tente où Toni endormie l'accueillerait dans sa chaleur.

Cette fois, il ne laisserait pas passer l'occasion.

Ils vivraient ensemble. Il s'imagina avec elle dans la salle à manger de l'Ancienne Demeure, évoquant des souvenirs autour d'un verre de vin, après avoir agréablement dîné de gibier, peut-être d'un pâté, de porc aux pommes ou d'un faisan aux petits pois. Il fut subitement conscient de ces autres envies qui le gagnaient et il éclata de rire devant cette gourmandise bien humaine. Quel imbécile il avait été de ne pas reconnaître qu'elle était l'unique grand amour de sa vie ! Il était resté aveugle avec Angélique, mais il se rattraperait auprès d'Antoinette. Il donnerait à la seconde tout ce qu'il avait refusé à la première et consacrerait sa vie à son bonheur. Renoncer à l'immortalité, ce n'était pas cher payer en échange d'une telle félicité.

Il s'arrêta pour examiner un petit rectangle blanc qui voletait sur un tronc devant lui. AVIS D'EXPULSION était à peine lisible dans la faible clarté de

l'aube. Roger avait mis sa menace à exécution et appelé le shérif pour qu'il chasse les hippies. Il lut parmi la liste des infractions « feux dans une zone inadaptée » et « absence de sanitaires ». Cela le démoralisa, mais il était soulagé que les campeurs doivent s'en aller. Ils étaient des proies si vulnérables.

Il changea de direction et, portant toujours son fardeau, suivit le chemin menant à Widow's Hill, curieux de voir où était tombé le monstre. Arrivé au bord de la falaise, il contempla un long moment les vagues qui se fracassaient sur les rochers dans des gerbes d'écume. Il songea à sa Josette bien-aimée qui avait elle aussi connu une fin tragique à cet endroit. Un esprit torturé et éperdu de chagrin avait cherché la paix sur ces rocs. C'était Barnabas, ou du moins le monstre qu'il était devenu, qui l'y avait poussée.

Il frissonna, cramponné au tableau secoué par le vent. Des rafales glaciales s'engouffraient dans sa veste et il rassembla les pans de sa cape autour de lui. Il lui semblait voir, comme un mirage, une île ou une falaise identique qui s'élevait de l'autre côté de l'abîme. Ce rivage lui faisait signe, c'était un rêve lointain où il pouvait rejoindre sa Josette, la tenir dans ses bras et plonger son regard dans ces yeux qu'il avait aimés, dans ces sombres lacs émerveillés. Même son nouvel amour pour Antoinette ne pouvait diminuer la force de ce souvenir.

Le chemin menait sous les grands chênes centenaires jusqu'au cimetière où les pierres tombales flottaient comme de petits radeaux sur une mer de feuilles. Pour la première fois depuis sa guérison, il sentait les fantômes, les esprits sans repos qui cherchaient à communiquer. Les feuilles mortes étaient si épaisses qu'elles lui montaient jusqu'aux genoux et collaient à ses vêtements, mais cette fois il était décidé à ne pas y faire attention. Après avoir cherché un caveau qui puisse servir de cachette au tableau, il jeta son dévolu sur un tombeau à la porte vermoulue et parvint à glisser le portrait à l'intérieur. Cela conviendrait en attendant qu'il trouve mieux.

C'est alors qu'il vit à l'autre bout du cimetière un tourbillon de feuilles s'élever et former une silhouette jambes écartées qui agitait frénétiquement les bras. Il crut que c'était un être vivant, mais les feuilles retombèrent. Son imagination lui jouait encore des tours. Il commença à chercher des indices de la présence d'un vampire. Il était certain de pouvoir reconnaître son odeur et d'entendre sa respiration presque silencieuse. Ces prochains jours, il comptait bien suivre la moindre intuition, même irrationnelle ou impulsive, pour trouver son nouvel ennemi. Rien que dans ce cimetière, il y avait

plusieurs constructions qui fournissaient pour un mort-vivant un abri idéal où se terrer durant la journée. Il fouilla vainement toutes celles où il put entrer. Alors qu'il cherchait entre les tombes, dans les ronces, piétinant dans la boue, il songea en frissonnant que s'il tombait, les feuilles l'enseveliraient. Une puissance maléfique semblait les animer et leurs mouvements paraissaient obéir à un insidieux dessein. Mais non, c'était absurde. Il reprit sa traque et, entendant le vent qui gémissait comme une bête prisonnière, il vit sous un érable écarlate surgir à nouveau la créature dansante.

Cette fois, elle s'approchait et paraissait plus volumineuse. Barnabas recula, la main sur une pierre tombale. Paniqué, il tourna les talons pour s'enfuir, mais il trébucha et tomba sur une sépulture ancienne qui s'était effondrée. Une bourrasque le recouvrit de débris, l'aveuglant et lui remplissant la bouche et les narines. Il se débattit sous l'avalanche, terrifié et suffoquant. Telles des harpies aux becs et serres acérés, les feuilles fondaient sur lui et l'entraînaient dans la tombe. *Quelle manière ridicule de mourir !* songea-t-il, craignant d'ouvrir les yeux et la gorge remplie de cendres. Avec de grands moulinets des bras, il parvint tout de même à disperser les feuilles et à se remettre péniblement debout, haletant et terrifié, certain qu'on voulait sa mort.

Il parvint à s'enfuir, mais quand il arriva à la grille du cimetière, il entendit des pas dans l'allée et s'arrêta en scrutant la pénombre. Quelqu'un ou quelque chose se déplaçait parmi les arbres. Il tenta de maîtriser ses tremblements. Peut-être que les hippies, déjà réveillés, étaient venus commettre quelque méfait entre les tombes.

Il régnait pourtant un silence mortel dans la forêt. Des rayons de soleil brumeux filtraient entre les branches et le ciel s'était éclairci par endroits, mais les oiseaux s'étaient tus et il n'entendait pas le moindre bruit dans les buissons ni même le chuchotement de la brise. Pourtant, quelqu'un foulait les feuilles mortes et venait dans sa direction.

Il serra les dents et alla à sa rencontre. Un peu plus loin sur l'allée, il vit la silhouette d'une fille vêtue d'une longue cape qui traînait par terre, des cheveux noirs longs jusqu'aux épaules. Perdue dans ses pensées, elle semblait ne pas s'être aperçue de sa présence et continuait vers lui. Quand elle fut plus près, il remarqua ses petites mains jointes devant elle et son petit bonnet de dentelle blanche. Ses lèvres bougeaient comme si elle marmonnait ou priait toute seule, et c'est seulement quand elle arriva à sa hauteur qu'elle releva la tête et que leurs regards se croisèrent. Jamais il

n'avait vu un tel bleu, presque d'un blanc de glacier, avec des pupilles très noires. Les abondantes boucles brunes retombaient sur son visage et la force de son regard fut telle qu'il en eut le souffle coupé.

— Bonjour, révérend, murmura-t-elle avec un petit signe de tête en le croisant, laissant dans son sillage une odeur de sapin et de ciguë.

Il se retourna, la rattrapa et lui toucha le bras.

—Qui êtes-vous, mon enfant ? demanda-t-il. Comment vous appelez-vous ?

Elle s'arrêta et leva vers lui un regard qui lui glaça l'échine.

—Enfin, mon bon monsieur, vous me connaissez. Je suis Miranda. Miranda du Val.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Salem — 1692*

Malade, Miranda resta alitée pendant des jours dans le lit d'Andrew. Elle était en nage tant elle avait de la fièvre et était en proie à des cauchemars. Finalement, le troisième matin, elle s'éveilla avec un agréable souvenir comme dans un rêve. Elle se rappela le jour où elle était allée dans la forêt trouver l'Homme Noir, celui qu'elle allait être accusée de servir, celui dont elle était certaine d'avoir signé le livre. Les seuls livres où elle avait jamais inscrit son nom étaient les cahiers des cours de Judah Zachery, sur lesquels elle faisait des additions tandis qu'il maniait sa baguette. Si elle devait être la servante de cet ignoble individu, alors c'est qu'il habitait dans les fourrés et les buissons, au fin fond de l'impénétrable forêt, et les Wampanoags devaient connaître ses habitudes.

A minuit passé, le silence se fit dans la maison alors que Goody Collins dormait profondément. C'est seulement alors que Miranda put sortir par la fenêtre et se cacher derrière la grange. Comme elle avait peu de temps et qu'il restait quelques heures avant l'aube, elle s'envola. Les nuages étaient bas dans le ciel sans lune et si on l'apercevait, on la prendrait pour un rapace nocturne.

Le camp des Wampanoags fut facile à repérer depuis les airs. Elle aperçut les feux et les wigwams éparpillés entre les arbres. Ils avaient changé d'emplacement depuis sa dernière visite, ainsi qu'ils en avaient l'habitude, et ils avaient établi un nouveau campement près de la rivière en prévision des fêtes à venir. Les guerriers furent si ébahis de voir une fille surgir de la nuit qu'ils accoururent avec leurs armes, et lorsqu'elle leur demanda à voir Metacomet, ils lui répondirent simplement qu'il était mort.

—Dites-lui que je suis sa fille, Oiseau d'argent.

—La tête du grand sachem est accrochée dans la salle communale de Plymouth depuis des années.

—Alors menez-moi à son corps.

—Sa dépouille a été découpée en quatre morceaux exposés aux corbeaux dans des arbres.

—Alors menez-moi à son wigwam.

Stupéfaits de son obstination, ils obéirent et allèrent réveiller Metacomet, qui fut heureux de la voir et la convia dans son tipi. Il était allongé sur sa peau d'ours préférée et fumait son long calumet, tout en la regardant avec approbation faire du feu et moudre du maïs. Elle avait apporté du miel, du tabac et trois œufs de canard cachés sous ses jupes. Elle réchauffa un bol de gruau qu'elle lui offrit et qu'il but avidement. Sa peau mate luisait dans les flammes et une plume unique pendait à sa tresse. Avec son couteau, il s'était fait une fine entaille sous chaque œil le long de la joue : les cicatrices étaient là pour rappeler ses larmes.

Miranda redoutait l'arrivée de l'aube, mais elle savait qu'elle devait être patiente. Il n'était pas convenable d'aborder un sujet important avant la fin des politesses préliminaires. Metacomet, comme tous les Indiens - et plus encore maintenant qu'on le croyait mort -, se souciait peu des questions matérielles et avait beaucoup de temps. C'était tout le contraire des puritains, qui devaient toujours s'occuper à quelque tâche, convaincus que l'indolence conduit au péché.

Enfin, après avoir bourré un deuxième calumet, Metacomet s'appuya à un coussin en peau de daim et elle parla.

—Les gens de Salem, qui, comme tu le sais, se disent chrétiens, ont grand-peur d'un Homme Noir qui demeure dans la forêt avec les bêtes sauvages.

Metacomet hocha la tête comme s'il comprenait parfaitement.

—Je me suis demandé comment il vit et qui le nourrit, dit-il.

—C'est un esprit sauvage.

—Ah, je vois. Retors et transparent.

—Oui. Cela décrirait bien une autre personne de ma connaissance. Pourquoi te caches-tu alors que ton peuple a plus que jamais besoin de son grand sachem ?

Metacomet se leva et alla prendre sa besace décorée de pointes de porc-épic et qu'elle avait toujours vue depuis son enfance. Il était si âgé qu'il avait les jambes arquées et déplaçait avec raideur sa grande carcasse couverte de tatouages.

—Mon père, Massassoit, a offert aux colons leur premier banquet. Par respect pour leurs coutumes anglaises, comme tu le sais, il a donné à ses fils

des prénoms anglais. Mon frère, William, et moi, le roi Philip. (Il retourna à sa peau d'ours et s'y assit en tailleur.) Il a eu le cœur brisé de voir que ses présents et témoignages de respect ne lui ont valu qu'aigreur et trahison. Au début, les puritains demandaient et achetaient. Maintenant, ils prennent. (Il ouvrit la besace et en sortit le tabac pour bourrer méticuleusement son calumet.) Je ne me souviens pas de l'affaire, mais les mères la racontent ainsi. Quand j'ai été encerclé par les mousquets de toutes parts dans le marais, j'ai choisi la vie à l'honneur. J'ai mis mon collier de dents d'ours et d'ergots de loup au cou d'un autre guerrier et je me suis enfui.

—Alors c'est la tête de cet autre qui est exposée à Plymouth ?

—Je regrette de ne pas en avoir choisi un plus beau, car c'est ce visage sur lequel ils crachent et qu'ils montrent du doigt en disant que le roi Philip était un grand sauvage tout nu et malfaisant. (Il éclata d'un rire qu'elle crut joyeux jusqu'à ce qu'elle voie les larmes dans ses yeux.) Je ne peux plus être chef, Petit Oiseau. Comme la squaw sachem des Naumkeags qui a vendu aux Anglais sa terre, c'est-à-dire la ville de Salem, j'ai vendu l'air que je respire. Je ne suis pas un sachem mais un mort, et ma pénitence est de rester invisible. (Il se rallongea confortablement dans l'épaisse fourrure.) À présent, parle-moi de cet Homme Noir.

—On raconte qu'il séduit les femmes naïves pour qu'elles signent son grand livre et, en échange, il leur promet les choses qu'elles désirent.

—Oui, c'est vrai des femmes. Les squaws ne se lassent jamais des peaux, des coquillages précieux pour fabriquer des perles ou d'herbes rares pour la cuisine et la médecine. Et elles veulent toujours un nouveau wigwam. (Il gloussa et sa peau couleur de bronze se rida comme une feuille d'automne.) Cet Homme Noir exauce des souhaits, accorde des présents et des enfants robustes ?

—Non, répondit Miranda, déroutée. Pour cela, elles prient Dieu.

—Ah oui, le Dieu qu'ils veulent nous faire adorer dans nos danses.

—Tu Le connais ?

—Ceux qui parlent dans leur salle communale sont venus à nous et je les admire pour leur courage, car nous pourrions les assommer. Mais ils sont déterminés à nous convaincre que leur Dieu vit quelque part, pas dans le Soleil, les étoiles ou la pluie, mais dans une autre partie du ciel, celle qui est vide.

Oui, Dieu est toute la Création.

—Ils parlent d'un homme, d'une femme et d'un serpent, ainsi que d'un arbre de la connaissance. Tu connais cette histoire ?

—Bien sûr.

—Elle est très intéressante. Elle nous plaît beaucoup. Il y est question d'un homme qui mange une pomme que lui offre une femme et c'est avec cela que le mal se répand dans le monde. Cela me paraît juste. Puis il y a le premier guerrier, Christ, qui doit réparer les malheurs avec ses miracles et ses souffrances. L'un de nos guerriers a reconnu qu'il était imprudent de manger des pommes qui sont criblées de vers. Il est mieux avisé de les broyer pour en faire du cidre.

—Alors vous avez été convaincus par cette histoire ?

—Oui, et nous les avons remerciés d'être venus si loin nous apporter les histoires que leur avaient racontées leurs mères. En échange, nous leur avons raconté celle des deux frères qui mouraient de faim et qui est une de mes préférées. La connais-tu ?

—Dis-la-moi.

Metacomet tira une longue bouffée de son calumet et se radossa.

—Deux braves avaient si faim qu'ils craignaient de mourir bientôt. Puis, l'un des frères pista un cerf qu'il tua. Ensuite, ils dressèrent un feu pour rôtir un morceau de la cuisse. Alors qu'ils s'apprêtaient à la manger, une belle femme descendit des nuages et s'assit sur une colline derrière eux. Ils se dirent : « C'est un esprit qui a senti le parfum de la viande que nous cuisons. Offrons-lui-en un peu. » Ils cuisirent la langue et la lui donnèrent. C'est ce qu'ils firent. Elle en apprécia beaucoup le goût et leur dit : « Je vous récompenserai de votre bonté. Revenez ici dans quatorze lunes et vous verrez ce que je vous ai apporté. » Quatorze lunes plus tard, ils revinrent et furent surpris de trouver du maïs qui poussait là où elle avait touché le sol de sa main droite et des haricots là où avait touché sa main gauche. Et là où elle s'était assise poussait du tabac. Telles sont les plantes que notre peuple cultive depuis fort longtemps à son plus grand avantage.

—Les puritains ont-ils aimé votre histoire ?

—Pas du tout, dit Metacomet, secoué d'un grand rire.

—Pourquoi ?

—Ils nous ont dit, continua Metacomet en singeant la posture et le ton vertueux du révérend : « Nous vous avons raconté des vérités sacrées, et vous nous donnez en échange des fables et des mensonges. » Je leur ai

rappelé qu'ils oubliaient les règles de la courtoisie. « Nous avons cru votre histoire, leur ai-je dit. Pourquoi refusez-vous de croire la nôtre ? »

—Ils ont peur du diable, sourit Miranda.

—Je crois que les puritains adorent un Dieu jaloux et exigeant. Ne commets pas la même erreur, Sisika. Ne choisis pas comme Dieu quelqu'un qui sert ton étroite vision de la vérité. Je serais heureux si un grand guerrier dans le ciel, quelqu'un comme moi, s'occupait de mon peuple et donnait les réponses à tous les mystères. Quelqu'un avec qui je pourrais fumer le calumet près du feu et discuter de l'ordre du monde. Cela me rendrait heureux. Mais il n'y a pas de grand guerrier tel que cela. Nous autres Wampanoags ne sommes pas assez orgueilleux pour en imaginer un. Le Grand Esprit n'est ni un homme ni une femme, ni une bête ni un être humain, ni fumée, eau ou air. Mais quand tu te tiens dans la forêt parmi les grands arbres ou que tu vois la perdrix disparaître dans les taillis, quand tu entends le cri de l'aigle, tu trembles. Le Grand Esprit est là, dans le souffle du vent qui fait de chaque brin d'herbe et chaque feuille une langue qui parle en chuchotant des richesses de la terre et ne demande rien en retour.

—Y a-t-il une histoire sur l'Homme Noir ? demanda gravement Miranda.

—Non, nous n'avons que les histoires et les chants que nous ont transmis nos mères.

—As-tu vu l'Homme Noir dans la forêt ? Metacomet resta un moment songeur. Puis il tira une longue bouffée de sa pipe, souffla la fumée et la regarda dans les yeux.

—Cet Homme Noir n'est pas dans la forêt, dit-il. Il vit parmi vous. A Salem.

Comme elle redoutait d'être découverte, Miranda trouva le moyen de dissimuler ses occupations. Elle chercha les secrets de la cachette au plus profond de la forêt, et quand elle entendit le sifflement du serpent sans le voir, elle rassembla des feuilles dentelées de bouleau en forme de cœur dans sa jupe, posant la pointe de l'une sur la tige de l'autre et les réunit avec une épine d'angélique. C'est ainsi qu'elle forma un serpent vert long de trente mètres et qu'elle le déposa délicatement dans la rivière. Elle l'attacha à une branche de saule afin qu'il bouge, puis elle lança le sortilège d'invisibilité. Le serpent vert fit des boucles et s'enroula autour des rochers, et Miranda espéra qu'il les protégerait, Andrew et elle.

Ensuite, elle vit les yeux jaunes d'un raton laveur avant de l'apercevoir, et elle cueillit des pissenlits dorés et fit de petits bouquets qu'elle glissa dans

toutes les fentes des rochers et tous les trous du sol, que ce soit le terrier d'un animal ou l'œuvre de la pluie. Les bouquets éclatants volaient la lumière du soleil et brillaient comme de petites lampes durant toute la nuit.

Enfin, comme les arbres se tordaient dans le vent, elle fabriqua des arbres muets en pierre. Andrew vint la regarder faire, curieux, puis elle eut besoin de sa force pour déplacer les plus gros rochers. Avec des leviers et des pieux, ils firent rouler les pierres et elle construisit des totems, les empilant de la plus grosse à la plus petite, et au sommet elle déposa un petit galet. Ensemble, Andrew et elle édifièrent le long de tous les sentiers et chemins ces puissants gardiens qui la rendaient invisible.

Ainsi, ils vécurent en paix. Durant la journée, Andrew chassait et rapportait cailles et lièvres, parfois un castor ou un canard. Elle partait furtivement cueillir des graines, des glands et des baies. Elle se rappelait encore sa vie avec les Wampanoags et savait subsister dans la forêt. Elle balaya la cabane d'Andrew et en frotta le plancher, tissa des tapis de roseaux, répara la poutre du toit avec d'épaisses nattes d'herbes, cousit des oreillers qu'elle bourra d'aiguilles de pin et vit que cette vie pourrait être la leur.

Cependant, elle tenait de moins en moins en place. C'était étouffant de rester caché et de vivre dans la peur. Si quelqu'un du village venait dans les environs, elle se retirait dans la cabane, le cœur battant, et priait les arbres de pierre, les petits soleils et le serpent vert afin qu'ils détournent les soupçons et la curiosité. Andrew cloua des ardoises sur les fenêtres afin qu'elle puisse surveiller sans être vue.

Les journées étaient occupées par le labeur, mais les nuits étaient effrayantes. Elle avait cru qu'Andrew l'aimait, mais il la craignait aussi, ne la comprenant pas, lui qui était pourtant sans peur. Un jour, lui raconta-t'il - et l'histoire était bien connue du village -, il avait rampé dans la carcasse d'un ours pour lui ôter le foie et le cœur. Il savait pister un élan ou prendre un renard au piège, mais il était timide. Une fois, elle le surprit à l'observer alors qu'ils étaient assis devant le feu.

—Qu'y a-t-il, Andrew ?

—M'as-tu ensorcelé aussi ? demanda-t-il.

Elle alla à lui et lui enfouit le visage dans sa poitrine.

Andrew fut obligé d'aller en ville pour acheter des balles, du métal et du miel, entre autres marchandises. Arrivé là-bas, il garda la tête basse et ne parla à personne, mais il écouta les ragots et revint les lui rapporter.

—Goody Olcott est au pilori et elle agite ses grosses fesses.

—Quel est son crime ?

—Elle a porté un foulard rouge lors du sabbat.

—Quelles sont les autres nouvelles ?

—De nouvelles accusations ont été proférées dans la salle communale.

—D'autres pendaïsons ?

Il hocha gravement la tête.

—Alors que je rentrais par Gallows Hill, j'ai vu trois pauvres femmes pendues, le cou brisé, leurs souliers dépassant de leurs jupes.

Souvent, les accusations étaient vagues : des vers trouvés dans la bouse de vache. Du lait tourné avant d'avoir été baratté. Une vache dont le ventre gonflait et qui mourait. Des cerises fripées avant d'avoir pu mûrir. Des paniers solidement tressés qui se défaisaient. Du papier qui prenait feu dans le fourneau alors qu'on ne l'y avait pas mis. Une femme qui perdait ses cheveux. Une autre qui avait un goitre de la taille d'une gourde.

Ailleurs, il avait entendu des gens parler gravement de signes plus menaçants.

Deux chiens avaient comparu au tribunal et été pendus pour sorcellerie. Des tuiles s'étaient envolées d'un toit. Une enfant avait oublié ses tables de multiplication. Une lampe s'était remplie de suie. Du pain s'était couvert d'un plumetis de moisissures vertes. Des portes s'étaient ouvertes toutes seules. Le couvercle d'une marmite avait disparu.

Certains événements défiaient l'entendement.

Le lait d'une jeune femme s'était changé en goudron dans son sein. Un miroir reflétait quelqu'un qui n'était pas là. Un oiseau mort avait été trouvé dans la mangeoire des cochons. Un asticot vert avait surgi du museau d'un chaton. Les sabots d'une vache étaient devenus mous. Un agneau était né avec deux têtes. Des rats avaient dévoré un nourrisson dans son berceau. La lune était devenue rouge sang et avait disparu.

—Cotton Mather est venu de Boston pour juger les faits, lui raconta Andrew. Son père a écrit un grand livre qui révèle les méthodes pour découvrir les sorcières.

Il lui jeta un regard oblique en disant cela et elle se sentit mal à l'aise.

—Tu veux dire qu'il peut déceler qui a signé le livre du diable ?

Elle espéra qu'il trouverait sa phrase aussi absurde qu'elle le voulait. Mais Andrew garda le même ton aigre.

—Il fait grand cas des apparitions spectrales.

Soudain, elle comprit qu'il la taquinait, à sa façon. Il n'était ni vif ni retors, mais il y avait en lui un poison qui le rendait méchant.

—Des apparitions spectrales... qu'est-ce que cela ?

—Quand les filles crient, désignent une femme à la barre et soutiennent qu'elle les a pincées, ou qu'elles disent qu'elles ont vu un petit oiseau jaune dans le chapeau du pasteur.

—Qu'est-ce que ce petit oiseau ?

—C'est l'esprit tourmenteur. Si l'accusée tourne la tête d'un côté, eux aussi sont obligés d'en faire autant. Et si elle gonfle les joues ou se tord les mains, ils font comme elles, comme s'ils étaient ensorcelés.

—Mais ils font semblant, c'est sûr.

—Si seulement c'était cela. Mais c'est fort grave. Il suffit que Betty Parris dise avoir vu la silhouette de Rebecca Nurse ou de Martha Corey près de son lit en pleine nuit pour qu'on les arrête pour sorcellerie.

Il lui jeta le même regard soupçonneux, mais elle l'ignora et alla faire chauffer de l'eau pour bassiner le lit. Alors qu'elle tisonnait le feu, elle sentit son regard sur elle.

Comme ils n'étaient pas mariés, ils ne dormaient pas ensemble. Andrew avait cédé à Miranda son matelas en aiguilles de pin et dormait sur une couverture près du feu, en lui tournant le dos. Elle se réveillait la nuit et voyait devant les flammes sa silhouette robuste, ses larges épaules et ses hanches étroites. Cet homme était solide comme un soc de charrue. Elle le regardait respirer. Pourquoi ne venait-il pas la toucher, alors qu'elle était si près de lui ? N'était-il pas agité par le désir ? L'unique moment où il l'avait possédée brutalement dans la forêt serait-il sa seule aventure ? Elle préféra ne pas lui faire de reproches. Et elle ne jeta pas d'autre sort.

Elle se contenta de sarcler son petit jardin et d'y récolter fruits et légumes en se disant qu'il était astucieux d'avoir planté des haricots pour qu'ils grimpent le long des tiges des maïs, et entre les deux des courges qui abritaient les racines du soleil sous leurs grandes feuilles. Elle prépara un nouveau lopin pour les semailles d'automne avec une binette qu'Andrew lui avait faite avec une omoplate de cerf. Elle prépara des galettes avec le maïs qu'ils cultivaient et chercha des artichauts sauvages et des champignons sous les vieilles souches. Pourquoi ne la touchait-il pas ?

Finalement vint le jour où elle laça son corset et le trouva plus serré que la veille. Elle pensa que c'étaient les pommes sauvages qu'elle avait complotées, mais ses seins étaient sensibles et elle n'avait plus ses menstrues.

Quand Andrew remarqua son ventre rebondi, il se fit plus maussade encore. Il n'était pas bavard, mais lorsqu'ils étaient assis devant le feu le soir, il ne lui disait pas un mot. Elle essaya de se rassurer en se disant qu'il était d'une nature taciturne et bornée, que dans deux mois, lorsqu'elle serait majeure, les bans seraient publiés. Il y aurait la honte et le bannissement, mais son plus grand espoir était qu'ils puissent se réfugier dans sa ferme. S'ils se révélaient respectueux de Dieu, qu'ils allaient à la messe en bons chrétiens, peut-être qu'on les accepterait de nouveau. Cependant, le silence d'Andrew l'effrayait. Il restait assis devant l'âtre, les yeux flamboyants, les dents serrées, perdu dans ses sombres et secrètes pensées tandis qu'elle dissimulait la peur qui lui serrait le cœur.

Un jour que la pluie menaçait, il n'alla pas dans la forêt et elle lui servit de bonne heure un ragoût de lapin dans un plat de terre cuite tout neuf. Elle garnit le feu, nettoya les derniers légumes et alla chercher de l'eau au torrent. Elle vit que les arbres avaient pris la couleur du sang. Feuilles éclatantes, buissons et ronces, sous-bois ne faisaient qu'un et même la lumière reflétée sur les troncs était du même écarlate. Elle vit le torrent scintillant devenu pourpre et s'arrêta pour regarder l'eau qui passait du carmin au bleu puis au noir, et pour écouter le chant railleur des rapides. Le serpent de feuilles s'était défait. Il allait falloir en fabriquer un autre. Elle monta au sommet de la colline pour regarder disparaître le soleil, mais derrière le voile des nuages il était aussi triste qu'une lune mourante.

Elle retourna plier les couvertures, ragaillardie. *Que craignent les magistrats*, se dit-elle, *et comment le révérend fait-il pour les glacer de peur ?* Comment riposter contre l'air frissonnant qui a pris dans leurs esprits timorés la forme de démons et d'esprits malins ? Le mal couve toujours, à l'affût, comme une marmite qui mijote sur le feu, et il n'y a rien qui ne soit cause de crainte : l'Indien qui marche sans bruit, l'Indien dont la peau sombre luit de sueur, l'Indien qui possède ses propres flèches. Et il faut aussi craindre l'infirme, l'enfant clairvoyant, l'orphelin ou la femme qui ne peut plus avoir d'enfants, la mégère, la femme qui se plaint, la veuve ou celle qui est trop belle.

La peur est une main qui enserre un cœur glacé et étroit, un poison dans le sang, une mollesse dans les membres. Que lui avait dit Metacomet ? « Le jour où l'homme tourne le dos au savoir, il devient le jouet de la peur. » Pour les puritains, la peur exigeait qu'ils découvrent la vérité. Mais la connaissance ne montre aucune vérité, seulement le mystère éternel. Metacomet disait souvent aux puritains : « Nous nous demandions comment des gens aussi sots que vous pourraient être un danger pour nous. »

La journée était si sombre que Miranda se hâta de décrocher les couvertures qu'elle avait sorties pour les aérer. Dans la cabane, Andrew alluma le feu pendant qu'elle attendait que le soleil disparaisse au bord du monde. D'abord le vent ne fut qu'une légère gêne, faisant claquer les draps sur la corde et soulevant ses jupes comme un cerf-volant. Quand elle se sentit soulevée, elle s'accrocha à un arbuste, mais il céda et elle échappa à la terre. Emportée par le vent, elle planait et regardait en bas ; elle s'éleva encore, flotta. Qu'avaient dit les filles lorsqu'elles agitaient leurs maigres bras ? « Chut ! Chut ! » Cheveux épars, le corps arqué, elle voulut retenir sa jupe contre ses cuisses, mais l'air la plaqua sur son visage. Elle était emportée dans un tourbillon, comme le cerf qu'on pousse vers l'enclos depuis les vastes prairies pour l'acculer et l'abattre facilement, et l'œil de cette tourmente était sa ferme.

Un instant plus tard, elle voyait depuis le ciel la maison de son père, les murs roses et le toit gris, la digue que les castors avaient rebâtie encore plus solidement, le grand étang qui reflétait le ciel et une silhouette solitaire derrière sa charrue dans son champ de lin. C'était Benajah Collins qui labourait ses terres à elle.

Le lendemain matin, les pierres arrivèrent. D'abord, il n'y en eut que quelques-unes, comme une grêle, un ravissement pour les enfants qui les ramassaient sur l'herbe comme des œufs d'oies sauvages. Mais ce n'étaient que ses larmes. Cet après-midi-là, Andrew revint de la ville avec d'étranges nouvelles. Lui qui était si peu disert ne se taisait plus.

—La calamité accable Salem, dit-il. Il pleut des pierres.

—C'est de la grêle, sans doute.

—Non, c'est la vérité. Benajah Collins, son épouse Esther et leurs trois enfants, Peter, Mercy et Authority, étaient auprès du feu avec des invités et leurs serviteurs quand ils ont entendu un grand fracas sur le toit.

—Des étoiles filantes...

—Benajah a couru dehors et n'a rien vu d'autre que le clair de lune, mais sa barrière toute neuve était arrachée. Quand il a tourné les talons pour se réfugier chez lui, il a eu le dos criblé de petites pierres.

—Je ne peux qu'imaginer que son épouse lui avait préparé un bien mauvais dîner.

—Pourquoi n'écoutes-tu point ? Dans la maison, des pierres volaient en tous sens et une main est passée par la fenêtre pour en jeter dans la pièce. Les enfants criaient. Des pierres tombaient du ciel, brisaient les vitres et tordaient les barreaux. Elles tombaient par la cheminée dans le feu, puis elles en jaillissaient chauffées au rouge sur la vaisselle et renversaient les chandeliers. Esther criait. La pauvre femme a saisi ses enfants et s'est réfugiée dans la cave dont les murs étaient épais. Mais cet endroit était lui aussi maudit. Des pierres des fondations se sont libérées et ont volé dans les airs comme autant d'oiseaux. D'autres tombaient de la voûte et elle a été frappée à maintes reprises tandis qu'elle protégeait ses enfants sous elle.

—Seule sa maison a été touchée ?

—Non, les pierres sont tombées dans les champs et ont gâté le seigle. La ville est saisie de terreur. On dit que c'est de la sorcellerie.

—Alors ce doit être cela.

Andrew se redressa brusquement, les yeux brillants de méfiance. Elle se demanda ce qu'il voyait quand il la regardait. Il se leva et fit les cent pas dans la cabane, la tête rentrée dans les épaules, les cheveux hirsutes et la barbe hérissée. Elle lui avait cloué le bec, mais il était au bord de l'explosion. Cela l'effraya, aussi elle s'efforça de se radoucir.

—Les pierres viennent d'ici, n'est-ce pas ?

—Ce ne sont pas les pierres qui me troublent le plus.

—Qu'est-ce que c'est, alors ?

Il continua son manège sans répondre. Puis, le visage sombre, il posa son regard sur son ventre rebondi.

—Au début, dit-il d'une voix rauque, j'ai cru que tu te gavais de pommes, Miranda. Mais tes poignets et tes chevilles sont restés minces.

—Je pensais que jamais tu n'en parlerais, soupira-t-elle.

—Je vois que tu abrites une nouvelle vie en toi.

—Oui, répondit-elle avec un sourire timide.

—Attends-tu de moi que j'élève l'enfant d'un autre ?

—L'enfant est de toi, Andrew, s'étonna-t-elle. Comment peux-tu penser autrement ?

—Non, il ne peut être de moi. Ne rejette pas la faute sur moi.

—Comment peux-tu dire une chose pareille ? Cinq mois après cette terrible nuit.

—Parce que je ne t'ai jamais touchée.

—La nuit où j'ai apporté le gâteau. La nuit avant que tu partes en expédition contre les Naumkeags. Tu m'as suivie dans les bois, et là, dans le noir, durant l'orage... débita-t-elle d'une traite, le rouge aux joues.

—Non, jamais je n'ai fait cela.

Sa silhouette énorme se dressait devant elle avec son odeur de graisse d'ours et de cuir et elle se sentit acculée.

—C'était toi, Andrew. Et personne d'autre.

—Je ne suis pas sorti de la cabane.

—Si, Andrew. Tu m'as rattrapée sur le sentier et tu m'as attirée dans les feuilles. Ne nie point. Il n'y a nulle raison d'avoir honte. J'en étais heureuse. Tu m'as fait mal, mais je me suis donnée à toi. Je voulais t'épouser et te lier à moi. Tu as été brutal, mais ce n'était pas ta faute. Je ne peux que t'avouer ce geste honteux, désormais : le gâteau était ensorcelé. Et tu ne pouvais résister.

—Ensorcelé, cela, je le sais. Quand tu es partie, je me consumais pour toi. J'ai cru que ce feu allait me rendre fou. J'ai dit aux fermiers de partir sans moi, car je ne pensais qu'à fouiller la forêt, te trouver et... J'ai dit au plus jeune, Richard Brazier, de rester, car il n'avait pas assez d'expérience de soldat, n'ayant que onze ans. J'étais dévoré de fièvre. Je lui ai dit que je souffrais de crises et lui ai demandé de m'attacher les mains aux pieds de la table afin que je ne me blesse point. Il l'a fait, et il a déposé mon manteau et mon mousquet hors de ma portée, derrière la porte. Toute la nuit je me suis convulsé sur le sol en proie aux tourments de l'enfer, mais je n'ai pu défaire les nœuds. Au matin, je m'étais remis. Richard est venu me délivrer et je suis allé chercher mes affaires, mais j'ai découvert que mon manteau n'était plus là.

—Volé ?

—Oui.

—Par qui ?

—Ce secret m'a été révélé des semaines plus tard. J'ai découvert mon manteau au fond de son chariot. C'était le maître d'école, Judah Zachery.

Miranda lava sa collerette et son bonnet et les étendit au soleil. Elle essuya la boue au bas de sa cape et nettoya soigneusement ses souliers. Puis elle prit sur elle-même et se plongea dans la rivière pour se laver. Frissonnant dans l'eau glacée, elle contempla ses arbres, se demandant si elle les reverrait jamais un jour. Les chênes tendaient leurs branches vers le ciel comme pour le tenir dans leurs bras. Leurs troncs à l'écorce crevassée étaient mouchetés de mousses. Leur majesté l'enhardit et leur beauté lui fit monter les larmes aux yeux. Un oiseau lança plusieurs fois une trille qui la plongea dans la mélancolie. Au bord de la rivière, un arbre énorme abattu l'année précédente commençait à pourrir et se couvrait de boucles de champignons et de dentelles de lichen. Des hordes de fourmis s'agitaient fébrilement dans la sciure.

En enfilant sa robe de laine, elle posa une main sur son ventre gonflé et sentit les frémissements de la chose ignoble qu'elle portait. Avait-il le sabot fourchu et le visage fripé comme celui d'une chauve-souris ? Elle s'en serait débarrassée ce jour même s'il n'avait été pour elle une protection. À Salem, une femme grosse d'enfant, même condamnée, ne pouvait être mise à mort tant qu'elle n'avait pas accouché. Les puritains considéraient chaque enfant comme un précieux don de Dieu fait à Son image glorieuse. Mais celui-ci n'en faisait pas partie.

Andrew était toujours aussi maussade, mais il ne l'avait pas forcée à partir. Il rapportait toujours de quoi manger et la laissait faire la lessive et préparer les repas. Elle réfléchit longuement, se demandant si elle lui confierait son projet. S'il essayait de l'en empêcher, ils se disputeraient et les liens fragiles qui les retenaient encore seraient brisés. S'il la suivait pour la protéger, il pourrait lui arriver malheur au village. Elle attendit jusqu'au matin où elle se préparait à partir.

—Andrew, je dois aller me montrer à Salem pour prouver que ce procès était une farce. Ma ferme m'appartient. C'est mon père qui a défriché cette terre et bâti la maison. J'en appellerai aux magistrats pour qu'on me rende justice et que cette sentence injuste soit annulée.

—Non, on t'arrêtera. La folie règne à présent à Salem.

—Mais il doit bien y avoir parmi tous ces gens quelques-uns qui ont encore le cœur pur. Je n'ai pas flotté et j'ai survécu.

—Il n'en reste pas un qui ne dira que c'était sorcellerie, dit-il avec un regard inquiet pour elle qui la surprit.

—Peut-être que cela arrivera, mais peut-être pas. Il la contempla longuement.

—Tu es belle à voir, Miranda, dit-il, avec ta collerette et ta coiffe blanches qui soulignent tes yeux.

Elle posa la main sur son bras.

—Ne pense point à l'enfant, Andrew. Il ne viendra pas au monde en vie.

—Je ne peux te dire quoi faire, Miranda, dit-il en s'approchant mais sans la toucher. Dieu soit avec toi.

—J'ai été heureuse ici, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil. Puis ils sortirent et partirent chacun de son côté.

Quand elle arriva à Salem, Miranda vit des pierres de toutes tailles éparpillées dans les cours, des branches d'arbres brisées, des carioles fracassées et même une chèvre morte au bord de la route. Les gens ne la remarquèrent pas tout d'abord, car ils étaient tous encore occupés à réparer les dégâts de la calamité. Ce furent les enfants qui, croyant voir une apparition, coururent se réfugier en pleurant auprès de leurs mères.

—Miranda du Val est revenue de l'épreuve de la trempe !

Des femmes apparurent à leurs fenêtres cassées. Des hommes sortirent des granges. Miranda alla d'abord trouver Goody Collins pour voir son ancien logis. Esther balayait les débris de verre. Sa maison était de guingois comme un navire échoué. Quand Miranda apparut sur le seuil, Goody Collins crut elle aussi voir un fantôme. Elle s'interrompit et la regarda, hébétée. Ses enfants coururent se cacher dans ses jupes.

—Eh bien, ma fille, est-ce vraiment toi ?

—Oui, c'est moi.

—Et es-tu... Tu dois être bien mal.

—Non, je vais bien. Où est le révérend ?

Goody Collins se rembrunit. Elle écarta ses enfants et alla prendre le bébé dans son berceau alors qu'il dormait pourtant.

—Il est sorti.

—Semer dans mes champs ?

—Enfin, que pouvions-nous faire d'autre ? s'indigna la femme. Nous te pensions perdue, et comme nous t'avons nourrie et logée pendant toutes ces années, il nous a paru que la ferme était à nous.

—Mais elle ne vous appartient point. Le gîte et le couvert que j'ai reçus, je les ai payés de mon travail, n'est-ce pas ?

—La terre était à l'abandon !

—Dites-lui que je suis revenue prendre ce qui est mien.

Quand Miranda arriva à la salle communale, tous étaient prévenus, mais ils n'en crurent pas leurs yeux quand elle franchit la porte. La salle était remplie de monde et une autre pitoyable victime ahurie implorait justice à la barre. Les filles poussaient de grands cris de souffrance et se roulaient par terre. La femme - Miranda reconnut la pauvre Sarah Good — pleurait en se tordant les mains et en demandant la clémence. C'était une pauvre qui mendiait souvent nourriture et logis pour elle et ses deux enfants malades. Les juges, froids et immobiles comme des statues, levèrent le nez quand Miranda s'avança parmi la foule.

—Miranda du Val, fit John Hathorne comme s'il accueillait une invitée chez lui. Qu'est-ce qui vous amène devant ce tribunal ?

—Je suis venue vous dire que j'ai rencontré l'Homme Noir dans la forêt. (Des murmures soupçonneux s'élevèrent dans l'assistance.) Et je suis venue vous dire son nom.

Tous se mirent à rire dédaigneusement. Des chuchotements méfiants parcoururent la salle et même les petites menteuses se montrèrent curieuses. Mercy Lewis cessa de ramper sur le sol et se redressa, bouche bée.

Il y avait une nouvelle personne que Miranda n'avait encore jamais vue, un homme au visage autoritaire qui se pencha pour la scruter. Ce devait être Increase Mather, songea-t-elle. Il portait une épaisse perruque blanche et bouclée impeccablement brossée qui trahissait sa vanité, tout comme ses vêtements soignés. Il avait un long nez, une bouche obséquieuse et un double menton qui s'enfonçait dans sa collerette. Après l'avoir longuement regardée de ses yeux cernés de rouge, il se tourna vers John Hathorne.

— Est-ce cette femme qui a disparu durant l'épreuve de la trempe ?

Le juge acquiesça, tout aussi médusé que les autres de la voir là.

— Une horde de diables s'est abattue sur Salem, dit-il. Si vous savez quelque chose de cet Homme Noir, dites-le dès à présent.

Elle baissa la tête, attendant que la salle s'apaise, puis elle le regarda droit dans les yeux.

—Je dois d'abord avoir votre assurance que me seront épargnées les rigueurs de l'interrogatoire, qu'il me sera permis de retourner vivre sur ma ferme, sans qu'il me soit tenu aucun grief, et que je serai lavée de tout soupçon.

Un autre murmure parcourut la salle, horrifiée et émerveillée qu'une simple fille ose parler avec tant de conviction devant un juge aussi puissant. Mais John Hathorne resta insensible.

—Dites-nous ce que vous êtes venue déclarer, Miranda, et nous déciderons de ces questions. La sorcellerie est une grave accusation dont nous exigeons preuve. Avancez-vous et révélez ce que vous savez. Ensuite, si nous sommes satisfaits, nous vous accorderons la liberté.

—J'ai ouï dire qu'il avait plu des pierres à Salem, dit-elle.

—Les logis des bonnes gens résonnent des cris douloureux de leurs enfants et serviteurs.

—Et maisons et champs ont connu de considérables dégâts.

—Une calamité bien affreuse, dit Amadeus Collins.

—Et cette pluie de pierres est bien un signe de sorcellerie, n'est-ce pas ?

—De la pire sorte. Des mains invisibles nous infligent ces tourments surnaturels.

—Reste-t-il ici une maison intacte ?

Les murmures reprirent et chacun secoua la tête pour indiquer qu'ils avaient tous été victimes.

—Un jardin a-t-il été épargné ?

Tous firent non. Mais une femme se leva brusquement et cria d'une voix rauque de chagrin :

—La maison de Judah Zachery n'a souffert nul dommage ! Tous se récrièrent.

—Est-ce bien vrai ? demanda Amadeus Collins, en ouvrant de grands yeux embarrassés, l'air déçu d'apprendre cette nouvelle.

—Allez et vous verrez que ses fenêtres sont intactes et que ses passeroles sont toujours en fleur, dit Miranda.

—Pas de pierres ? demanda Amadeus à la femme.

—Aucune. On en voit tout autour comme si elles avaient été ôtées par une main invisible.

Tous se bousculèrent pour se retourner vers elle et plusieurs hommes sortirent précipitamment pour aller le vérifier par eux-mêmes.

—Si nous découvrons vérité dans vos propos, Miranda, dit le juge Collins en se penchant vers elle, ce sera une preuve accablante. Avez-vous autre chose à nous révéler ?

—J'hésite à prononcer des paroles qui feraient injure à la décence de ce procès, dit-elle d'une petite voix.

—Allons, ma fille, nous écouterons tout.

—Comme vous le savez, je suis allée à l'école pendant plusieurs années et Judah Zachery était mon maître. Souvent, il m'a battue et maltraitée, affreusement torturée et enfermée dans un placard noir, car c'était son châtiment favori, et souvent des heures d'affilée.

—Ces punitions étaient peut-être méritées.

—Cela se peut. Cependant, dans ce placard, j'ai vu, cachés sous des vêtements, souliers et ardoises brisées, des livres qu'il avait apportés d'Angleterre. Devant parfois demeurer des jours entiers dans l'obscurité, ma curiosité a été éveillée et, ayant pu m'éclairer un peu, j'ai feuilleté ces livres qui étaient tous blasphématoires et pernicieux.

—De quel genre de livres s'agit-il ? demanda le révérend Mather, horrifié.

—Eh bien, des livres contenant des images des plus haïssables : d'anatomie humaine dépeignant les parties intimes du corps, mâles et femelles, des dessins d'actes de chair, des scènes pastorales et dramatiques de danses et activités démoniaques, des traités mathématiques exposant les trajectoires des étoiles et d'autres disputant le récit de la Création, dont un disant que nous ne sommes point les enfants de Dieu mais les descendants de créatures de la jungle, babouins et chimpanzés. (À ces mots, une clameur s'éleva dans la salle et elle dut hausser la voix.) J'ai trouvé un livre que vous ferez bien de conserver à portée, une fois que vous aurez fouillé. Il présente des croquis d'engins mécaniques, tels qu'une baliste, une catapulte, une chambre obscure et quelque chose qui vous sera d'utilité : une potence d'Halifax pour décapiter. Judah Zachery n'est point un sorcier ordinaire.

—Pourquoi est-ce seulement à présent que vous venez nous annoncer ces faits, Miranda ? demanda le juge Hathorne. Avec ou contre votre volonté, vous avez accompli l'œuvre du diable.

—C'est la vérité. Je me suis volontairement tue.

—Et quelle raison aviez-vous ? La peine encourue pour vos péchés est la mort.

—J'étais sous sa domination, votre honneur. C'est un cruel magicien, un disciple de Lucifer qui possède des dons maléfiques et cherche la destruction. Il dirige un cercle où est accueilli le diable.

Le tumulte dans la salle était à son comble et Amadeus prit la parole d'une voix stridente :

—Et ce livre, celui où celles qui vendent leurs âmes doivent signer afin de renoncer à leur vie éternelle, se trouve-t-il aussi dans ce placard, Miranda ?

Elle s'approcha des juges, posa les mains sur le bois poli et répondit d'une voix aigre :

—Oui, il y est.

Le tribunal était consterné. Mary Walcott et Abigail Williams poussèrent des cris et se convulsèrent sur le sol en marmonnant des paroles incompréhensibles, mais nul ne leur prêta attention.

—Et avez-vous inscrit votre nom dans ce livre impie ?

—Il m'y a contraint. (Le chahut redoubla et Miranda haussa de nouveau la voix.) Vous trouverez aussi un objet des plus condamnables. Au fond du placard, sous les baguettes, il a caché le masque du diable !

—Un masque ? s'écria le révérend, stupéfait.

—Fait d'or et incrusté de pierreries.

Cette révélation suscita une clameur générale et on alla chercher le bailli Corwin, qui partit avec plusieurs hommes fouiller le placard secret de Judah Zachery. Seul resta Amadeus, qui considéra Miranda. Il n'était guère heureux de ces nouvelles révélations, pas plus que de voir se tenir devant lui, bien vivante et déterminée, la propriétaire légitime de la ferme que s'était appropriée son fils. Elle vit l'agacement dans son regard.

—Témoignerez-vous devant cette cour contre cet homme ? Et jurerez-vous qu'il a abusé de vous ainsi ?

—Je ne puis, dit Miranda.

Amadeus se leva, furieux, mais, songea-t-elle, en même temps satisfait.

—Alors c'est vous qui comparâtiez à la barre. Car livres, masques et pierres ne font pas un sorcier. Seul compte le témoignage de la pauvre victime.

—Si je le regarde dans les yeux, il me réduira à l'impuissance.

—Le tribunal interdira qu'il le fasse, dit Cotton Mather.

—Mais il me fera grandement souffrir.

—Il en est de votre devoir de chrétienne. Vous n'avez rien à craindre. Vous êtes sous l'égide protectrice du Tout-Puissant. Avez-vous signé le livre diabolique de Judah Zachery ?

—Oui...

—Alors vous témoignerez, dit Amadeus, ou vous croupirez en enfer.

—S'il me regarde, répéta-t-elle, voyant qu'il ne cédait pas, je serai aveugle.

—Alors nous lui banderons les yeux.

—Car ils se présenteront, lui dit calmement Cotton Mather, les faux Christs et faux prophètes, et ils feront grands miracles et merveilles afin de tromper les élus. Vous devez témoigner, Miranda, pour le bien de tous.

La potence dressée devant la porte de la prison était si mal construite et grossière que Miranda se demanda si elle servirait. La lame de guillotine n'était qu'un soc de charrue aiguisé et durci au feu. Elle se força à détailler mentalement l'engin plutôt que de regarder le prisonnier, car elle redoutait qu'il lui jette le mauvais œil. Elle constata qu'une seule poutre retenait la corde permettant de faire tomber la lame, maintenue par deux poteaux et lestée d'une masse de plomb qui devait bien peser cent livres.

Comme c'était la première décapitation dans la région de Salem, une foule nombreuse était venue, certains calmes, certains effrayés et d'autres d'humeur festive comme s'ils étaient venus à une foire. Les distractions étaient rares ici. A côté de Miranda, deux jeunes garçons chahutaient.

—Si tu veux voir si ses yeux clignent encore, il faut se mettre près du panier.

—Cela veut dire que la vie demeure encore dans la tête même quand elle a été coupée.

—Je regarderai si les jambes essaient de s'enfuir. Mon père a tué un poulet avec une hache et il a couru sans sa tête dans le poulailler avec du sang qui jaillissait de son cou.

Ils éclatèrent de rire, puis ils virent qu'elle les foudroyait du regard et ils se recroquevillèrent, honteux.

—J'aimerais bien manœuvrer la corde, chuchota l'un. Cette hache est énorme.

J'ai entendu dire que, une fois, la tête coupée avait rebondi hors du panier sur le tablier d'une femme et qu'elle s'y était accrochée avec les dents et ne voulait plus lâcher prise.

—Le tablier était celui de son accusatrice ?

—Oui, et les dents étaient telles un piège.

Cette horrible image en tête, Miranda s'éloigna. Le souvenir de son témoignage était encore frais. Le bailli avait placé un capuchon sur le visage de Judah, mais elle avait pu voir la forme arrondie de son crâne dégarni sous l'étoffe d'où dépassait son ignoble menton. Bien qu'enchaîné à la barre, il avait ébranlé la salle en rugissant comme un lion : « Elle ment ! Elle ment ! »

On avait ôté ce capuchon pour faire sortir Judah de la prison. Il avait les mains liées, mais il se tortillait pour scruter la foule et apercevoir Miranda. Quand il la vit, il grimaça de fureur et lui décocha un regard qui la brûla comme un fer rouge. Son front s'était assombri, il avait les joues creuses, et son nez crochu, son menton en galoche, son crâne luisant et ses mèches, noires éparses sur son col lui donnaient l'air d'une furie. Mais le regard qu'il lui jeta fut comme une flèche empoisonnée fichée dans sa chair.

La foule se bouscula pour mieux voir l'exécution, et certains se plaignirent de la cohue. Judah fut poussé en avant jusqu'à la potence et forcé de s'agenouiller. Miranda posa la main sur son ventre et sentit l'enfant s'agiter.

Le révérend Hathorne lut la sentence :

—Judah Zachery, tu es ici accusé et reconnu coupable de ne point avoir en toi la crainte de Dieu, d'avoir entretenu une familiarité avec Satan, grand ennemi de Dieu et de l'humanité, et d'avoir avec son aide commis des méfaits et également eu connaissance de secrets de manière surnaturelle, au-delà du cours ordinaire de la nature, au grand chagrin et à l'affliction de plusieurs membres de cette communauté, pour qui, selon la loi de Dieu et la loi de cette colonie, tu mérites de mourir.

Miranda frémit en entendant ces paroles qui avaient déjà été lues à onze âmes innocentes avant leur pendaison. Elle voulait qu'on en finisse au plus vite. Judah lui jeta un regard noir et cria :

—Faites comme bon vous semble ! Vous êtes de misérables hypocrites qui ne sauraient voir la vérité quand bien même elle sortirait nue de son puits devant eux.

—Que cela soit un avertissement solennel, continua le juge Hathorne de la même voix monocorde, que cela nous éveille tous, nous qui sommes devant Dieu en cet instant, aux manœuvres traîtresses de Satan que le Seigneur a laissé survenir parmi nous. C'est le Seigneur qui a relâché la chaîne de la bête rugissante afin que le diable laisse fondre sur nous son courroux et

tente d'établir son royaume en nous infligeant tourments du corps et de l'esprit.

—Dieu est mort ! hurla Judah. Le révérend haussa le ton.

—Qu'ils reviennent et se repentent et déchirent nos cœurs et non nos vêtements. Qui peut dire si le Seigneur reviendra dans Sa miséricorde parmi nous ? Repentons-nous de tous les péchés commis, et œuvrons pour accomplir tous les devoirs que nous avons négligés.

Pécheurs ! cria Judah en foudroyant Miranda du regard. C'est parmi vous que se tient la plus grande des pécheresses !

—Et quand nous aurons fait pénitence, nous trouverons assurément que le royal pouvoir de notre Seigneur et Sauveur sera magnifié quand Il délivrera ses pauvres agneaux des crocs et des griffes de la bête rugissante. Et le Seigneur dit à Satan, acheva-t-il en regardant Judah : « Le Seigneur te repousse ! »

Le bourreau cagoule saisit Judah par les cheveux et lui dégagea le col pour faciliter la tâche de la lame. Judah se débattit et, avant de céder, cria à la foule :

—Vous ne pouvez me tuer ! Ma mort ne durera point ! Prenez garde ! Prenez garde ! Vous vivrez assez longtemps pour regretter ce jour !

Le bailli le poussa en avant et lui colla la tête sur le billot. Judah agita ses poignets liés dans le dos dans une dernière supplication et prit son dernier souffle alors que la corde était détachée et que la lame s'abattait. Du sang jaillit et la tête tomba dans le panier. Il y eut un moment de silence avant qu'un cri s'élève et que les gamins curieux se précipitent pour voir s'il demeurerait un peu de vie en elle. Mais à peine eurent-ils jeté un regard qu'ils reculèrent.

—Elle cligne de l'œil ! s'écria l'un.

—Elle parle ! gémit l'autre.

Le bailli les repoussa et saisit la tête de Judah par les cheveux, puis il la leva vers la foule afin que tous contemplent ce spectacle macabre, et alors qu'ils restaient comme hypnotisés, les pires craintes de Miranda se réalisèrent. Le visage grimaça et les yeux s'ouvrirent et se posèrent sur elle. Les lèvres bougèrent, et même si aucun son n'en sortit, tous virent qu'elles formaient clairement son prénom. Le bailli Corwin se pencha pour écouter ce chuchotement, puis il la regarda, alors que toute l'assistance se retournait vers elle. Amadeus Collins monta sur l'échafaud et s'adressa à la populace, les mains croisées devant sa soutane, le visage lugubre.

—Qu'a dit la tête ? cria un homme au dernier rang. Répète-nous ce qu'elle a dit !

Amadeus tendit un doigt accusateur.

—La tête a parlé après la mort, et prononcé une pitoyable condamnation. Elle a dit : « Elle ment ! Elle ment ! C'est une sorcière ! Et désormais, qu'un Dieu vengeur fonde sur nous tous ! »

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Collinwood — 1971*

Cet après-midi-là à Collinwood, Barnabas se rendit compte que David lui manquait énormément. Rien ne lui apportait plus de plaisir que la compagnie du jeune homme. Il monta jusqu'à la chambre de David dont la porte était fermée. Il frappa et, n'ayant aucune réponse, il tourna la poignée et regarda à l'intérieur. Il fut accueilli par une rafale d'air glacé et il fut surpris de trouver le jeune homme assis sur le rebord de sa fenêtre. De son perchoir, David pouvait voir la vaste pelouse et les immenses chênes qui se dressaient jusqu'à la falaise et au-delà, la mer.

—David ?

Le garçon tourna vers lui un visage tourmenté. Il avait les traits tirés d'un vieillard et les yeux gonflés.

—Oh, mon cher enfant, mais qu'y a-t-il ? demanda Barnabas.

David secoua la tête et se retourna vers la mer. Barnabas craignit d'approcher.

—Allons, David, dit-il. Descends de là.

—Pourquoi ? demanda le garçon en se cramponnant au rebord de la fenêtre.

—Pourquoi ? Mais parce que tu pourrais tomber et mourir alors que tu n'as pas encore vécu.

Il espérait ne pas s'être montré trop grave, mais il était submergé par la compassion. David n'avait personne vers qui se tourner s'il était désespéré. Son père n'avait aucune tendresse, sa tante était distante et sa pauvre mère n'était plus là, probablement morte.

—Peut-être que j'ai envie de tomber, répondit David. Barnabas réprima l'envie de rire. Mais David se pencha encore. La fenêtre était à dix mètres du sol et Barnabas se rappela une tradition stupide : on donnait aux garçons des chambres dans des tours pour les rendre plus virils.

—David, descends de là et dis-moi ce qui te préoccupe.

Le garçon ne répondit pas. Barnabas s'approcha furtivement de l'endroit d'où il pouvait regarder en bas dans la cour. Un sanglot étrangla David.

—Barnabas, demanda-t-il, as-tu déjà été amoureux ?

—Oui, bien sûr. Est-ce ce qui te bouleverse tant ?

Ce devait être la fille qu'il l'avait vu embrasser dans les bois, se dit Barnabas, fasciné.

—Était-ce aussi douloureux ?

Des larmes tombèrent sur la main que Barnabas avait posée sur le rebord de la fenêtre à côté du jeune homme.

—Oui, c'est le cas, répondit Barnabas. En général.

—Je l'aime tant, et elle m'a répondu qu'elle m'aimait aussi.

—Alors quel est le problème ?

Maintenant, elle ne veut plus me voir ni me parler. David frémit et se pencha encore, vacillant. Barnabas jeta un coup d'œil en bas et, pris de vertige, agrippa la main de David.

—Cela paraît sérieux, dit-il.

—Pourquoi a-t-elle changé ainsi ?

—Je ne sais pas. Ni toi ni ce que tu as pu faire n'en est certainement la cause. Où l'as-tu connue ?

—Au camp, répondit David à mi-voix.

Ah, se dit Barnabas. L'une des hippies avait séduit le jeune homme par jeu. C'était cruel.

—Il y a deux nuits, continua David, elle m'a servi de la soupe dans sa tente. Elle est si belle. Elle m'a dit que c'était une potion pour me voler mon cœur, mais cela avait l'air d'une sorte de brouet. Elle m'a dit qu'il était fait avec des racines et de la rosée et, je ne sais plus, des fougères et des pétales de fleurs. Je l'ai bu et cela avait un goût de soupe. C'était très bon. Barnabas, cela existe, les philtres d'amour ?

—Bien sûr que non.

La cour tournoyait sous ses yeux.

—Eh bien, quelque chose s'est passé en moi. Elle a chanté des chansons, des airs étranges que je n'avais jamais entendus, où il était question de rois et de chevaliers, de filles tuées par leurs amants, et puis... (Il chercha ses mots.) Nous sommes partis nous promener et nous allonger au bord de la rivière - et... et elle m'a laissé l'embrasser.

A n'en pas douter, se dit Barnabas.

—Un ou deux baisers, où est le mal ? se contenta-t-il de demander. Cela semble bien inoffensif.

—Et le lendemain matin, elle ne voulait plus rien avoir à faire avec moi.

—La belle dame sans merci, dit Barnabas à mi-voix, comme pour lui-même.

—Qu'est-ce que c'est ?

—La fille d'un célèbre poème de Keats. Tu n'es pas le premier à être ainsi abusé. Et tu ne seras pas le dernier.

Il lui prit doucement le bras et tenta de le faire descendre de la fenêtre. Mais David se cramponna à l'embrasure.

—Que dit le poème ? Barnabas réfléchit.

— «J'ai croisé dans les prés une dame, / Belle, très belle, enfant de fée, / Les cheveux longs et le pas léger, / Mais les yeux égarés. » Alors tu dois bien voir que ces sentiments ne sont pas rares. Les jeunes filles sont parfois sans cœur. Tu ne dois pas te laisser gagner par la tristesse. Je t'en prie, David, descends et je te dirai le reste de l'histoire. Tu me fais peur, assis au bord du vide.

À contrecœur, David rentra et alla à son lit. Il était encore en pyjama. Il se recoucha pendant que Barnabas refermait la fenêtre et s'installait dans un fauteuil posé devant pour l'empêcher d'y retourner.

—Raconte-moi, dit David.

Je ne me rappelle pas tout, dit Barnabas. « Là je fermai chaque œil égaré, / Y posant deux baisers. »

—Je l'ai beaucoup embrassée, dit David. Et la suite ?

—Oh, j'ai oublié, dit Barnabas. Le poète rêve que tous les autres guerriers qui l'ont aimée viennent, en ouvrant de grands yeux avides, et... «Pâles, d'une pâleur de mort, / Criant : "La belle dame sans merci / Te tient sous son empire ! »

David resta pensif et Barnabas songea à la tendresse des amours de jeunesse, ces rares moments qui ne reviennent jamais de toute une vie.

—Cette fille fait partie des hippies ? demanda-t-il.

—Non, soupira David.

Il regarda Barnabas avec une expression si douloureuse que celui-ci regretta d'avoir pris ses souffrances à la légère. Le jeune homme avait les traits tirés.

—Tu te souviens quand nous sommes allés livrer ce tapis à l'Ancienne Demeure ? demanda-t-il.

—Bien sûr.

—Je suis monté regarder dans une chambre qui était fermée à clé et, juste avant, j'ai vu cet homme étrange qui avait l'air d'un mort.

—Oui, tu m'as dit qu'une fille occupait cette chambre.

—J'avais déjà fait sa connaissance au camp.

—Tu as reconnu ses vêtements.

—Et j'ai lu son journal intime. Ce que je n'aurais pas dû faire. C'était indiscret.

—Tu te souviens de ce qu'elle y avait écrit ?

—Que ce n'était pas son époque. Qu'elle avait déjà vécu dans les colonies de Nouvelle-Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle. Que c'était cela, sa vraie époque.

—Intéressant.

—Ce n'est pas tout. Elle disait qu'elle avait un enfant et qu'elle avait été jugée et pendue pour sorcellerie.

—Peut-être qu'elle veut devenir écrivain.

—C'est ce que j'ai tout d'abord pensé. Tu as deviné qui elle est, n'est-ce pas ?

—Non...

—La fille de Toni. Jacqueline.

Barnabas se leva et fit les cent pas dans la chambre. Il était surpris du sentiment déplaisant qui lui nouait le ventre.

—N'a-t-elle pas été internée à Windcliff ?

—Si, elle a pris beaucoup de drogue et elle a frôlé la folie.

—Eh bien, cela explique ses hallucinations, n'est-ce pas ? David se redressa et croisa les bras.

—Oh, mon Dieu, Barnabas ! gémit-il. Je ne sais pas quoi faire.

—Tu vas avoir du mal à le croire, mais cette souffrance va passer, David.

—Je te l'ai dit. Je l'aime. Plus que tout au monde. Je n'en dors plus. Je n'ai plus d'appétit. Je ne pense à rien d'autre qu'à elle. Je la connais à peine et je ne comprends pas pourquoi j'éprouve cela. C'est comme si elle m'avait jeté un sort. Et elle est cruelle. De toute ma vie, personne ne m'a jamais traité ainsi. Elle est glaciale, elle refuse que je l'approche. Que je la touche. Elle me regarde comme si j'étais un moins que rien.

—Elle se ressaisira.

—Non, elle a dit qu'elle ne voulait plus jamais me revoir. Barnabas ferma les yeux et imagina la scène. L'enfant de fée se penchant sur David, lui

donnant à manger et chantant pour lui. Il avait pour son neveu plus de peine qu'il n'en avait jamais eue pour lui-même.

Il s'assit sur le lit et prit David par l'épaule pour le serrer contre lui et le réconforter.

—Elle est jeune, dit-il. Elle ne se connaît pas encore elle-même. Tu es un gentil garçon. Elle reviendra t'aimer, j'en suis certain. Et tu dois essayer d'être un homme. Ne la laisse pas te voir pleurer ainsi. Elle pourrait abuser du pouvoir qu'elle a sur toi.

—Mais c'est exactement ce que j'éprouve, Barnabas. Qu'elle a un pouvoir sur moi.

—Sottises. Elle n'a que celui que tu lui accordes. Promets-moi de ne pas commettre d'imprudences. Aucune femme n'en vaut la peine.

Des larmes montèrent de nouveau aux yeux de David qui frissonna. Barnabas fut frappé par le teint blême du jeune homme. Même ses lèvres étaient presque blanches.

—Ne t'inquiète pas, dit-il. Bien d'autres filles entreront dans ta vie. Un jour, tu riras en repensant à tout cela.

—Elle m'a offert une histoire qu'elle avait écrite, dit David. Veux-tu la voir ?

—Certainement.

—Je l'ai posée sur la commode.

Barnabas alla chercher la petite feuille de papier. Le texte était rédigé au stylo plume d'une écriture tout en courbes. Il commença à lire, mais dès les premières lignes il dut se contenir pour empêcher sa main de trembler.

### *Miranda*

*Il était une fois une sorcière qui habitait avec les Indiens de la forêt quand elle était petite. Les oiseaux chantaient pour elle quand elle passait et les arbres inclinaient leurs branches. Elle était aussi belle que le soleil levant, ses cheveux étaient noirs comme l'aile de corbeau et sa peau, blanche comme la neige nouvelle. Ses yeux étaient deux poissons d'argent dans un bassin. Comme elle était sorcière, elle pouvait voler à sa guise et, parfois, elle dormait dans les branches des arbres qui la protégeaient.*

*Plus que tout et quiconque, elle adorait la ferme que son père lui avait bâtie dans la forêt. Malgré son jeune âge, elle avait chaulé les murs de planches et semé du seigle après avoir labouré avec une charrue attachée*

*par une corde à sa ceinture. Elle débarrassa au printemps les pâtures des herbes hivernales pour que les animaux viennent paître et s'abreuver dans sa prairie.*

*Quand vint le jour où Miranda eut dix-huit ans, elle fut prête à s'installer dans sa ferme avec son jeune époux et son enfant. Mais les cupides marchands de la ville convoitaient sa terre. Ils lui proposèrent une belle somme pour sa ferme, mais elle refusa chaque fois. D'abord, ils déclarèrent qu'elle n'avait pas fini de rembourser ses dettes et devait donc demeurer une servante. Puis ils prétendirent que les noms du registre foncier n'étaient pas clairement lisibles. Ils l'accusèrent de manquer de respect quand elle leur tint tête. Et ils commencèrent à la considérer avec réprobation chaque fois qu'elle oubliait une messe du dimanche.*

*Ils se mirent donc à l'appeler « sorcière ». Elle plaida son innocence, disant qu'elle n'avait jamais fait de mal à quiconque, mais ils restèrent sourds à ses supplications. La moisson avait été gâtée par des gelées précoces. Une femme avait eut cinq enfants mort-nés. Une vache était morte en meuglant, le ventre gonflé. Ils disaient qu'elle en était la cause car elle était une sorcière. Elle comparut devant les juges et fut condamnée à la pendaison.*

*Sa mère, le cœur déchiré, proposa qu'on la pendre à sa place. Mais les gens la firent enchaîner. Son amant essaya de la libérer, mais il fut abattu par les villageois et enseveli sans cercueil dans une fosse anonyme. La mort, c'est ce qu'ils savouraient.*

*La fille fut placée dans une charrette pour être conduite au gibet. Elle laissa téter une dernière fois son bébé. Sur l'échafaud, elle maudit les familles de ceux qui l'avaient condamnée. « Vous n'aurez que du sang à boire pour l'éternité ! », s'écria-t-elle. Puis elle sortit une lame qu'elle avait cachée sur elle et égorgea l'enfant.*

Barnabas lâcha la feuille sur la commode comme si elle était en feu. La fièvre le gagnait de nouveau jusqu'au bout des doigts. Il avait du mal à respirer. Mais il savait qu'il fallait qu'il donne l'apparence du plus grand calme.

— Je trouve qu'elle a du talent, dit-il. Elle fera une bonne romancière.

Il se tourna vers David. Le regard suppliant du jeune homme plongea dans le sien et ils se comprirent.

—Je l'ai vue, dit Barnabas. A l'aube, aujourd'hui, près du cimetière. Elle m'a appelé révérend.

—Était-elle belle ? demanda David.

—Très belle, mais son regard était effrayant.

Il entendit une voiture arriver dans la cour et alla voir à la fenêtre. Des gyrophares rouges et bleus clignotaient. C'était la police de Collinsport.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



Barnabas s'arrêta sur le palier en apercevant Roger dans l'entrée, rouge d'agacement, avec sa veste d'intérieur en daim cognac et son gilet brodé.

—Ces questions sont ridicules, déclara-t'il, le regard flamboyant, aux deux policiers qui se tenaient sur le seuil.

— Si je comprends bien, Mr Collins, vous ne savez rien de la mort de cette fille, dit l'un.

—J'ai vendu la propriété à cette femme, Antoinette Harpignies. Je ne me suis jamais occupé d'elle ni de ce qui se passait là-bas. J'ai demandé il y a des semaines au shérif Patterson de faire déguerpir ces dégénérés. C'était à vous de vous en charger.

—Nous avons affiché des avis d'expulsion. C'est aujourd'hui qu'ils sont censés partir.

—Alors vous avez un jour de retard.

—Oui, Mr Collins.

—J'ai aussi demandé à mon cousin, qui en a eu plusieurs fois l'occasion, de les convaincre de partir, mais il n'a jamais cru bon de s'en occuper. Jamais je n'ai souhaité avoir un camp de hippies près de Collinwood. Notre nom a été souillé.

—Pouvez-vous expliquer comment la victime a pu être mutilée par une sorte d'animal ?

—Probablement un rituel satanique. C'est exactement ce que je vous disais. Ces gens ne sont pas civilisés.

—Vous pensez donc que ce sont eux les auteurs du crime ?

—Tout à fait. Vraiment, inspecteur, vous ne croyez tout de même pas qu'il y a encore des bêtes sauvages dans la forêt autour de Collinwood ?

—Nous l'avons trouvée avec le cou déchiqueté en lambeaux.

—Et c'est la cause du décès ?

—Oui. Des suites de l'hémorragie. Barnabas se cramponna à la balustrade.

—Eh bien, je n'ai qu'une chose à vous dire, inspecteur. Vous avez ma permission expresse pour raser ce camp au bulldozer et envoyer ces sociopathes ailleurs. Ma sœur ne dort plus la nuit tellement elle a peur qu'ils nous cambriolent pour pouvoir s'acheter leurs drogues.

Il était temps d'intervenir, mais Barnabas se retint en entendant la réponse du policier :

—Malheureusement, Mr Collins, ce n'est pas si simple. Il est question d'un meurtre et d'une mort violente. Il ne suffit pas d'évacuer la racaille et de tirer un trait. Nous devons mener une enquête approfondie.

—Je trouve toute cette situation profondément détestable, répondit Roger.

Barnabas descendit les dernières marches et retrouva les trois hommes à la porte.

—Bonjour messieurs, dit-il.

—Barnabas, fit Roger, il est arrivé un regrettable malheur. Dans la propriété voisine. Une fille a été assassinée.

—Je suis au courant de l'accident, Roger. J'étais avec Antoinette quand elle a appelé l'ambulance.

—Vous ? blêmit Roger.

—C'est un vagabond, un inconnu, qui a agressé la fille. Les hippies n'ont rien à voir avec cela. Ils étaient tous terrifiés. Je suis désolé d'apprendre qu'elle n'a pas survécu.

—Et elle n'est pas la seule, dit l'autre policier qui s'était tu jusque-là. Quelque chose de tout à fait suspect a été rejeté par la mer ce matin. Nous avons trouvé des restes humains.

Il s'en passe de drôles, par ici, et nous avons bien l'intention d'aller au fond des choses.

—C'est une horreur, fit Roger en se détournant.

—Mais pourquoi soupçonnez-vous les hippies ? demanda Barnabas. Je suis sûr qu'ils sont innocents. Ils veulent simplement passer l'été à camper dans les bois, en pleine nature. N'est-ce pas leur droit ? Vous proférez des accusations bien hâtives en parlant de rituels sataniques, Roger. Vous n'en avez aucune preuve.

—Je refuse de croire que vous défendiez ces gens, Barnabas, vous plus que quiconque.

—Nous avons affaire à une violation des règlements sanitaires et à une réunion non autorisée.

—Mais ils ne font rien de mal...

—Laissez-moi terminer. Selon la loi, tout groupe de plus de dix personnes doit être déclaré aux autorités.

Barnabas savait que le policier bluffait.

—C'est de la tyrannie de petite ville de province, s'indigna-t-il en levant les bras au ciel. Ils campent sur une propriété privée avec l'autorisation de la propriétaire. C'est parfaitement légal.

—Nous avons des touristes le week-end, souligna Roger. C'est un risque économique autant qu'autre chose.

—Oui, ce camp est un spectacle déplorable, dit le policier. Nous savons qu'ils ont de la drogue, mais nous espérons qu'ils déguerpissent avant qu'il y ait le moindre problème. J'ai parlé un peu avec ce type qui est leur chef. Il m'a répété qu'ils refusaient de partir. C'est du refus d'obtempérer pur et simple. Mais nous n'en sommes plus là, à présent. Il y a eu un meurtre.

—Pourquoi n'avez-vous pas agi plus tôt ? commença à s'emporter Roger. Rien de tout cela ne serait arrivé.

—Allons, calmez-vous, Mr Collins. Le shérif vient d'envoyer ses hommes les faire évacuer, dit le policier.

—Les faire évacuer ? répéta Barnabas, surpris. Je ne crois pas que ce soit nécessaire.

—Le shérif a déjà donné l'ordre. Ce soir, il ne restera plus rien, fit le policier, l'air très content de lui. L'équipe va utiliser une nouvelle tactique de contrôle des émeutes. Ils viennent de suivre la formation. Six semaines, très intensives.

Tactique ? Quelle tactique ? Vous plaisantez, j'espère.

—Si jamais l'un d'eux résiste, il s'en souviendra. Ils vont tous aller en prison.

—Attendez une minute, dit Barnabas. Vous n'allez pas recourir à la violence. Roger, dites quelque chose.

Mais Roger se contenta de hausser un menton dédaigneux. Barnabas se retourna vers le policier.

—Je ne vous autorise pas à utiliser des méthodes aussi expéditives alors que ce n'est pas nécessaire et que vous pourriez blesser des innocents...

—Cousin Barnabas ?

David était apparu sur le palier, le visage blême.

—Jackie est au campement. Ils ne vont pas lui faire de mal, n'est-ce pas ?

Un vent âpre soufflait dans les arbres. Les branches noires s'agitaient, comme enragées, jetant leurs dernières feuilles dans les airs. Barnabas, les mains crispées sur le volant de la Bentley, fonçait sur la route avec David. Les hippies ne s'attendaient pas à la descente de police. À peine Barnabas se fut-il garé derrière plusieurs fourgons qu'il vit le feu dans le bois.

Il sauta de la voiture et aborda un policier qui braillait dans le micro de sa radio. S'efforçant de garder son calme, il se pencha à la portière.

—Excusez-moi, monsieur, vous êtes le policier responsable de cette opération ? demanda-t-il.

—Oui, fit l'homme. Capitaine Brady.

—Capitaine, ce que vous faites ici n'est pas nécessaire. Ces jeunes gens n'ont rien fait de mal.

—Quittez pas, fit le policier à son micro avant de se tourner vers Barnabas. Qui êtes-vous ?

—Barnabas Collins. J'habite la propriété voisine. Je connais les gens qui campent ici et je peux vous assurer qu'ils sont tout à fait pacifiques.

—Ah oui ? On a rencontré une sacrée résistance, pourtant.

—Eh bien, c'est naturel. Ils ont dû être terrifiés.

—Tout ce que je sais, Mr ... euh... Collins, c'est que nous avons un blessé.

Il pressa le bouton de sa radio et Barnabas entendit une voix grésillante parler de trois personnes arrêtées. Voyant que cette discussion était inutile, il tourna les talons et se dirigea vers les lumières du campement, David sur ses talons. Deux policiers en équipement d'intervention les dépassèrent en les bousculant. Barnabas entendait déjà des cris et des jurons et, en arrivant à la clairière, il vit un immense bûcher et trois garçons nus menottés ensemble.

—Oh, non ! s'écria David. Ils brûlent tout !

Sur le sol, des grenades lacrymogènes crachaient une fumée jaunâtre. Affolés, les hippies couraient de tous les côtés en toussant, essayant de ramasser ce qu'ils pouvaient : des livres, un foulard, une marmite. Une fille pleurait, immobile, les bras ballants. Les policiers coiffés de masques à gaz jetaient des affaires dans le feu et d'autres traînaient des tentes entières qu'ils balançaient dans les flammes. Les miroirs accrochés dans les arbres

scintillaient dans les nuages de fumée acre et les crépitements du feu qui dévorait hamacs, sacs de couchage, tables bricolées et même les bouquets de fleurs sauvages. Barnabas courut à la tente de Toni, qui était encore intacte, et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Le sac de couchage était roulé en boule dans un coin. Les vêtements et les affaires de Toni et Jackie étaient éparpillés, mais les deux femmes n'étaient nulle part en vue. Il aperçut la besace afghane de Toni qui dépassait d'une couverture.

—David ! cria-t-il. Par ici !

— Ils démolissent tout, dit le garçon en arrivant, le rouge aux joues. Fais quelque chose.

—Tiens, prends toutes ces affaires et porte-les à la voiture. Barnabas, larmoyant, ressortit de la tente, mais avant qu'il ait pu se lever, un objet brillant attira son regard. Des perles multicolores avaient été renversées par terre.

Les policiers qui s'affairaient autour du feu avaient l'air de créatures difformes avec leurs tenues rembourrées, leurs énormes ceintures où pendaient chaînes, pistolets et matraques. Les masques leur donnaient l'air de fourmiliers géants avec leur museau allongé et leurs grosses lunettes rondes. Barnabas vit une fille qu'il connaissait, Charity, courir vers le feu et récupérer son carnet d'esquisses. L'un des policiers lui assena un coup de matraque sur l'épaule.

—Hé ! qu'est-ce que vous faites ! s'exclama Barnabas, indigné, alors que le policier allait de nouveau la frapper. Arrêtez ça ! Vous êtes fou ! (Il se précipita sur le policier stupéfait et lui arracha son masque.) Elle n'a rien fait ! Vous êtes un monstre, ou quoi ?

Il repoussa le policier avec une telle violence que l'homme tomba à la renverse. Il se baissait pour relever Charity quand il prit un brutal coup de pied dans le ventre. Le souffle coupé, il s'effondra. Des perles multicolores tournoyèrent devant ses yeux et il eut la bouche remplie de terre. Il se redressa péniblement et vit une fille courir vers les arbres avec sa guitare. Un policier la rattrapa, empoigna l'instrument et le fracassa contre un arbre.

Barnabas se mit à quatre pattes en se tenant les côtes. Le feu jetait des gerbes d'étincelles et l'air empestait le tissu brûlé. Larmoyant, il vit un autre policier pousser une jeune femme dans la forêt en tripotant sa ceinture. Barnabas eut le temps d'apercevoir le visage de la fille avant qu'elle tombe. C'était Carolyn !

Puis tout s'enchaîna. Barnabas se releva et se précipita sur le policier pour lui arracher son masque. Il glissa les doigts dans les lanières, le fit tomber et entendit son nez se fracasser.

Il se retourna vers un autre policier qui le chargeait en brandissant sa matraque, mais il le terrassa à son tour et le coinça d'un genou sur la poitrine tandis qu'il lui enlevait son masque. Pris d'une fureur subite, il déchira le col pour exposer la gorge de l'homme et se pencha pour l'achever. C'est seulement en voyant les yeux horrifiés de sa victime qu'il le lâcha en frissonnant et se releva. Il se trouva nez à nez avec un troisième policier qui le mettait en joue.

—Ça suffit, mon vieux, dit l'homme. Vous êtes en état d'arrestation.

—Écartez votre arme, haleta Barnabas, hors d'haleine. Ce n'est pas moi le criminel, ici.

—Les mains en l'air.

Barnabas hésita sur la conduite à tenir. Les balles ne risquaient pas d'être en argent. Il fit un pas vers le policier.

—Plus un geste ou je tire.

Barnabas se jeta sur l'arme. Le policier tira. Sous l'impact, Barnabas tituba en arrière et comprit brusquement. Il n'était plus invulnérable. La colère l'électrisa ; d'un coup de poing, il brisa les doigts du policier qui lâcha son arme, et soudain ce fut le silence. Il savait qu'il avait été touché, mais il ne sentait pas la blessure. Dans la clairière, les policiers abasourdis le regardèrent pivoter sur lui-même en les défiant de l'attaquer. Lentement, il prit les clés à la ceinture du policier à terre et alla délivrer les trois garçons menottes. Puis il fit venir Carolyn et releva Charity.

—Venez avec moi, dit-il aux autres en les entraînant vers la route. Vous serez en sécurité.

Au même moment, David sortit de la forêt avec une brassée de livres et de papiers.

—J'ai récupéré toutes les affaires de Toni ! cria le jeune homme en rejoignant la Bentley.

Barnabas passa la main sous sa cape pour tâter sa blessure et grimaça de douleur. Il allait suivre David quand il vit Jason dans la file des hippies menottes et s'approcha de lui.

—Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Les policiers ont perdu la tête ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

—Espèce de salaud ! répondit Jason en crachant à ses pieds. Tu vas regretter d'avoir fait ça. Ils peuvent m'accuser de rien du tout, et dès que je serai libéré je reviendrai, et les Collins ont intérêt à faire gaffe au lieu de jouer les aristos.

—Attendez un peu, je n'ai rien à voir avec ça. Je suis venu pour les empêcher d'intervenir.

—Je sais ce que tu es, répliqua Jason en se penchant vers lui. Je l'ai su dès le premier instant. T'es qu'un gros frimeur.

Un policier entraîna Jason vers le fourgon et Barnabas hésita.

—Attendez, si vous me laissez m'expliquer, vous verrez que nous sommes du même côté...

—Te fatigue pas, mon pote.

—Je suis désolé de ce qui est arrivé.

—Ils ont flanqué la guitare de Chris dans le feu, dit Jason, les yeux brillants de larmes. Pourquoi ils ont fait ça ? Et la flûte de Sally. Cassée en deux. Ouais. Réfléchis un peu : pourquoi ?

—Je n'en sais rien.

—Je vais te demander un truc : qu'est-ce qu'on t'a fait ? -Jason, je...

—Ces tordus de flics, ils ont tiré les filles de leurs tentes sans leur laisser le temps de s'habiller. Et ils les ont menottées pour pouvoir les mater pendant qu'elles étaient à poil.

—Je... Je n'ai jamais voulu que cela arrive.

—Fermez bien vos portes et vos fenêtres, grinça Jason. Parce que je vais revenir.

—Où est Jackie ? demanda David. Et Toni ?

—Hééé, frangin, se radoucit Jason. D'où tu sors, toi ?

—Où est Jackie ?

—Alors, tu es de quel côté ? Avec ou contre nous ?

—Jason, je t'en prie, dis-moi simplement...

—Toni est pas là. Sinon, elle aurait dit aux flics d'aller se faire foutre.

—Elles n'ont rien, alors ? - Elle est allée à Salem, figure-toi. Elle a dit qu'elle avait un rendez-vous. Elle aura tout manqué, mon pote. Manqué toute la fête. Parce que tu sais ce qu'ils ont fait, ces enfoirés de flics ? Ils ont tiré sur le réservoir d'eau.



## *Collinsport -1971*

Sur la route de Salem, Barnabas essayait de calmer la tempête qui faisait rage sous son crâne. Cette force décuplée qu'il avait retrouvée ne pouvait signifier qu'une chose : il était en train de se transformer. Son corps lui semblait léger et puissant comme jamais. Cependant, il était blessé - pas grièvement, mais assez pour que ce soit inquiétant. La balle l'avait atteint au flanc, mais seule un projectile en argent pouvait arrêter un vampire. D'un autre côté, cette blessure signifiait-elle que sa guérison était presque achevée ?

David ne cessait de parler. Il était encore jeune et idéaliste, songea Barnabas, pas encore assez cynique pour comprendre que le bien et le mal sont loin d'être simples à définir. Mais il avait du mal à l'écouter. Il pensait à Jason, à ses yeux cernés de rouge et à ses menaces. Il y avait quelque chose de bizarre chez cet individu.

—Pourquoi ils ne leur ont pas laissé une chance ? demanda David. Je sais bien qu'il y avait un ordre du tribunal, mais l'hiver arrive. Ils seraient partis sous peu.

—Une fille est morte, répondit Barnabas en se demandant s'il n'aurait pas mieux fait de retourner à Collinwood laisser Julia panser sa blessure plutôt que de rouler jusqu'à Salem ce soir.

Mais plus que tout, il mourait d'envie de voir Antoinette. Il était légitime de l'informer qu'il y avait eu une descente de police dans sa propriété et qu'elle devait s'attendre à des problèmes avec la justice. Il comptait bien lui proposer son aide.

—Mais ce n'est pas eux qui l'ont tuée.

—La police estime que ce sont les hippies les responsables, dit Barnabas.

Il serra et desserra les mains sur le volant. Était-ce son imagination ou bien ses doigts avaient-ils retrouvé leur souplesse ?

—Mais ce n'est pas le cas, reprit David. Ils avaient aussi peur que tout le monde. Jackie était au courant pour la créature qui a tué la fille.

—Non, je ne crois pas. Tu sais ce qu'elle a dit ? Que c'était un zombie. Qu'il était au service de Toni ou un truc comme ça. Barnabas écrasa l'accélérateur.

—Mais qu'est-ce qui te prend ? Ralentis.

—Quoi ?

—Tu roules à cent cinquante !

Déconcerté et étourdi, Barnabas regarda le compteur et freina. La Bentley ralentit et le rugissement du moteur décrut. Il était en proie à des émotions contradictoires. Étaient-elles toutes les deux suspectes, la mère et la fille ? Antoinette lui avait paru si sincère quand elle lui avait dit qu'elle avait appelé l'ambulance pour faire transporter la fille à l'hôpital. Ou bien l'avait-il imaginé ?

—Jackie t'a raconté tout cela ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

—Elle m'a dit que sa mère était une sorcière.

Bien sûr, bien sûr. Peiné, il se rappela comment elle s'était suavement donnée à lui. Un mensonge. Un tissu de mensonges.

—David... Tu en es sûr ?

—Eh bien, c'est ce qu'elle a dit. Mais je crois qu'elle invente des trucs pour me faire peur.

Son mépris pour Antoinette lui serra de nouveau le cœur et il eut honte de s'être senti coupable. A présent, il voulait la punir et la forcer à succomber à ses désirs. Alors qu'il roulait à tombeau ouvert sur la route dans l'obscurité, il eut envie de la serrer contre lui et de l'entendre gémir. Ses bras se raidirent. Il se crispa avec une telle rage sur le volant qu'il le fit craquer.

—Barnabas, qu'est-ce qui se passe ?

—C'est... Je...

—Qu'est-ce que tu fais avec ce volant ?

—Oh, que je suis bête !

Il essaya de se détendre. Il fallait faire attention sur la route, ne serait-ce que pour la sécurité du garçon. David feuilletait sur ses genoux les papiers qu'il avait récupérés dans la tente de Toni.

—Peut-être que tu devrais ranger tout cela dans la boîte à gants, pour ne pas les égarer, dit-il.

Mais David avait déjà ouvert une chemise contenant plusieurs lettres.

—Regarde, dit-il. C'est le dossier médical de Jackie.

—Je pense que c'est confidentiel, dit Barnabas.

David lisait avidement, cherchant quelque chose qui puisse expliquer le comportement de sa bien-aimée.

—C'est vraiment trop bizarre. Tu veux que je te lise ?

Barnabas regarda la chaussée. Il commençait à pleuvoir et des gouttes dorées scintillaient dans le faisceau des phares.

—Pourquoi pas. La route est longue, dit-il. David commença sa lecture.

—«25 octobre 1971. Chère Mrs Harpignies, cette lettre résume notre conversation téléphonique de ce matin, 7 heures 3. Aujourd'hui, l'infirmière du quatrième étage, Miss Fluentino, m'a avisé qu'en faisant sa ronde elle a découvert que votre fille Jacqueline n'était pas dans sa chambre. Elle m'a également informé qu'elle vous avait fourni la clé de la porte de l'issue de secours, puisque vous avez l'habitude de rendre visite à votre fille très tard dans la nuit. Elle m'a assuré avoir toute confiance en vous et qu'elle comptait que vous respectiez les consignes de l'étage sécurisé où, comme vous le savez, se trouvent les patients que nous considérons présenter un danger pour eux-mêmes ou pour autrui. » Alors c'est pour ça qu'elle était au campement, dit David. Toni l'a fait évader.

—Que dit la suite ?

« Bien que nous ne soyons pas un établissement pénitentiaire, le garde patrouillait à l'extérieur quand vous êtes venue chercher votre fille sans notre autorisation. Je regrette de vous informer que le Sanatorium Windcliff ne peut plus être tenu responsable de Jacqueline. Au cas où vous souhaiteriez lui faire réintégrer l'hôpital, nous devons organiser une réunion avec le personnel soignant pour déterminer son statut. Cette réunion ne pourra se faire qu'à ma recommandation.

» Ainsi que nous en avons discuté lors de nos nombreux rendez-vous dans mon cabinet, mon pronostic concernant Jacqueline est très réservé. Je me dois de souligner une fois de plus qu'à mon opinion elle est incapable d'une existence autonome et présente un danger pour elle et pour autrui. Après l'épisode du rat, je suis convaincu que sa place est dans un établissement fermé où elle peut être soignée et surveillée.

» J'espère que vous reviendrez sur votre décision inconsidérée et ramènerez votre fille dans nos services.

» Veuillez agréer l'expression de mes meilleures salutations. Kenneth Solares, docteur en médecine. » Eh bien, conclut David, c'est plus grave que je pensais.

—Tu n'imaginais pas qu'elle était malade à ce point ? demanda Barnabas.

—Eh bien, je la trouvais dure, mais je ne la croyais pas folle. Et puis, parfois, elle était tellement belle et adorable. (Il sortit un autre document et commença sa lecture.)

«17 septembre 1971. Chère Mrs Harpignies, veuillez trouver ici le rapport d'avancement sur le traitement de votre fille Jacqueline. Nous avons déjà discuté de son cas à plusieurs reprises et cette lettre est uniquement destinée à résumer brièvement les différents soins qui lui ont été prodigués.

» Un. Hypnose : Jacqueline réagit bien à la suggestion hypnotique et répond volontiers aux questions. Elle continue de prétendre qu'elle a vécu à Salem, Massachusetts, aux environs de 1692 et que son véritable nom est Miranda du Val. Elle décrit avec une grande richesse de détails son existence à cette époque et parle pendant des heures avec la voix et l'accent de la personne qu'elle déclare être.

» Deux. Psychothérapie : Jacqueline réagit mal à la thérapie. Elle est soit silencieuse, soit agressive durant les séances de groupe. Elle fait montre de mépris à l'égard des autres patients comme de la psychologue et ne répond aux questions que lorsqu'elle en a envie. Ses rares réponses sont étranges et absurdes.

» Trois. Diagnostic : un diagnostic de schizophrénie est le plus évident, puisqu'elle en présente les symptômes classiques : obsession sur plusieurs illusions systématiques, hallucinations auditives en relation avec un thème unique. Elle fait également preuve d'une anxiété diffuse, d'un tempérament coléreux et querelleur, ainsi que de tendances violentes. Ses relations avec autrui présentent un caractère tantôt très compassé, tantôt extrêmement passionné. Cependant, lithium et valium n'ont donné aucun résultat positif. La thorazine (chlorpromazine) lui est administrée quotidiennement et, bien qu'ayant un effet calmant, provoque une indifférence catatonique et une perte grave de personnalité. » C'est super grave, dit David. Écoute la suite : « 3 octobre 1971. Rapport médical sur Jacqueline Harpignies. TEC : après délibération, le personnel psychiatrique du Sanatorium Windcliff a pris la décision d'entreprendre une thérapie électroconvulsive sur la patiente. » Qu'est-ce que c'est ? demanda David.

—Je crois que ce sont des électrochocs, répondit Barnabas.

—Oh, non... « Mise en garde : comme pour d'autres thérapies somatiques en psychiatrie, nous ignorons par quels mécanismes la TEC produit ses effets. Dans bien des milieux, elle est considérée comme obsolète — voire comme une pratique barbare - et comme pouvant induire des dommages cérébraux irréparables. Cependant, le plus souvent, ce traitement provoque une guérison quasi miraculeuse. Bien que des surmoi dominateurs puissent nécessiter des décharges répétées de cent dix volts, la dose est généralement de soixante-dix à cent volts pour un ampérage de 200 milliampères. La schizophrénie paranoïde étant liée à des anormalités physiologiques du cerveau, la théorie avance que, administrés avec précaution, ces électrochocs améliorent le fonctionnement chimique du cerveau. » Barnabas... Je n'en reviens pas qu'on lui ait fait subir cela ! s'indigna David. « Résultat : le premier traitement a paru réussir et Jacqueline a montré un tempérament plus soumis et coopératif. Ces changements positifs ont cependant été de courte durée. Trois nuits après le premier traitement, Jacqueline a été prise d'hystérie et a frappé les murs de sa chambre en essayant de s'évader et a fini les mains en sang. Elle a donc dû être attachée. Les deuxième et troisième séances n'ont fait qu'accroître cette hystérie. Sa résistance au moment de la troisième a surpris les médecins et le personnel soignant. Selon le rapport complet de l'infirmière de service, elle s'est cramponnée à la porte en hurlant et s'est si violemment débattue qu'elle a dû être traînée de force jusqu'à la table. Il a été noté dans plusieurs études sur les électrochocs que ce comportement n'est pas inhabituel, la peur du traitement augmentant avec chaque séance. On estime que les patients commencent à redouter ce qu'ils imaginent et décrivent comme une expérience douloureuse où leur moi vole en éclats. Cependant, dans le cas de Jacqueline, il est préférable de prendre ce risque plutôt que de la laisser dans son état actuel. Cinq autres séances sont prévues. »

Barnabas regarda David. Le jeune homme avait blêmi. Puis il reprit sa lecture :

—« Analyse : dans le cas de Jacqueline, nous avons observé qu'elle souffrait de délires incontrôlables, parlant parfois toute seule, de paranoïa, hallucinations et illusions. Elle survalorise les liens entre mots, objets et sons, d'une manière non linéaire et quasi poétique ; son processus mental paraît dominé par les métaphores. Selon notre expérience, si nous laissons

l'horizon de la patiente s'ouvrir excessivement, les conséquences devraient être graves. Faute d'être maîtrisés, ces processus cognitifs peuvent devenir handicapants. Heureusement, la pharmacopée moderne et d'autres formes de traitement restent disponibles. »

Barnabas et David restèrent silencieux un long moment, le temps de digérer ces informations. David soupira en contemplant par la vitre la pluie qui tombait de plus en plus dru et éclaboussait la chaussée.

—Je n'en reviens toujours pas, dit-il. Elle n'avait pas l'air si malade. Les médecins peuvent se tromper, n'est-ce pas ?

—Très certainement, et c'est souvent le cas. Comme tout le monde, ils ont des mobiles personnels.

—Que veux-tu dire ?

—Oh, ils s'attachent sur certains cas pour prouver qu'ils sont experts. Ils s'enivrent de leurs connaissances. Il arrive qu'ils soient si obsédés par la maladie d'un patient — et par la quête du traitement - qu'ils oublient toute compassion pour ses souffrances.

—J'aimerais tant la voir ! soupira David. Je l'aime toujours.

Il continua de feuilleter les papiers, puis hésita devant une petite feuille. D'un coup d'œil, Barnabas vit que c'était un mot manuscrit. Après l'avoir lu, David laissa échapper un gémissement d'animal blessé.

—Quoi ? Qu'est-ce que c'est ?

—C'est une lettre de Jackie à sa mère. « Chère maman. Pourquoi ne viens-tu pas me chercher ? Tu m'avais dit que tu viendrais. Les murs de ma prison ruissellent de sang. Il y a des rats sous mon lit et le bébé pleure toute la nuit. Je suis enchaînée à ces murs qui ruissellent de sang. Ils m'ont torturée sur le chevalet. Ils voulaient me tuer, mais j'ai survécu. C'était affreux. J'ai tant souffert. S'il te plaît, ne les laisse pas recommencer. Vont-ils me pendre ? Je ne suis pas une sorcière. Pourquoi disent-ils cela ? Ils m'ont obligée à m'asseoir dans un cercle avec les filles qui témoignent contre moi et m'insultent. Elles disent que je les ai envoûtées. Je sais qu'elles me tueraient si elles pouvaient. Je t'en prie, viens me chercher ! Je veux t'aider à restaurer ta belle maison ancienne pour que nous puissions y habiter toutes les deux éternellement. Affectueusement, Jackie. »

La pluie tombait à verse. De grosses gouttes criblaient le pare-brise, chassées par les puissants essuie-glaces de la Bentley. Barnabas entendit David pleurer.

Contrairement à la nuit de la première visite, les rues de Salem étaient sombres et désertes. Seules quelques voitures passaient dans la pénombre, et la pluie qui tambourinait sur le toit de la voiture traçait des traits obliques sous les réverbères.

—Nous ne savons absolument pas où elles se trouvent, n'est-ce pas ? demanda David. Elles peuvent être n'importe où.

—Prenons une chambre d'hôtel et nous verrons demain matin.

—Oui, allons nous mettre au lit.

David dormait quand Barnabas descendit furtivement les escaliers du *bed & breakfast* et sortit sous l'averse. Il était minuit passé. Sa blessure l'élançait encore et il avait peine à marcher. Il aurait préféré rester couché, mais il s'était rappelé quelque chose et voulait en avoir le cœur net.

Il roula dans Salem et se perdit une fois de plus dans le labyrinthe des rues en sens unique. Il cherchait la camionnette d'Antoinette et finit par la trouver juste après le musée des Sorcières. La Chevrolet était stationnée à quelques pas de l'entrée. Barnabas se gara, coupa le moteur et prit sa cape sur la banquette arrière. Drapé dans ses plis, il descendit de voiture. En arrivant devant la porte sculptée et la plaque de laiton gravée des mots BUREAU DES ÉTUDES DE SORCELLERIE, il remarqua un petit papier trempé qui annonçait : SÉANCE CE SOIR À MINUIT.

Après une brève hésitation sous la pluie implacable, il posa la main sur la poignée de fer et entendit un déclic. La porte s'ouvrit sans bruit. D'abord, il ne vit rien qu'une vague lueur rouge à l'intérieur. Une forte odeur d'encens lui monta aux narines et il distingua une dizaine de bougies qui brillaient dans le noir. Un éclair soudain illumina la fenêtre gothique à vitraux du mur du fond et il vit une grande table où siégeaient une douzaine de personnes vêtues d'aubes noires, tête baissée. La table et ses occupants semblaient flotter sur un tapis rouge sang qui recouvrait le parquet luisant. Du cercle s'élevait une incantation.

—Une fois de plus nous invoquons les grandes puissances enfermées dans le firmament changeant et prisonnières des membranes de la mémoire. Ramenez-nous en ce lieu même, deux cents quatre-vingts ans plus tôt, à l'époque de la fondation de Salem, à cette époque plus simple et plus pure,

afin que cette femme et sa fille puissent fouiller les horizons lointains de leur passé. La Salem que nous cherchons nous entoure désormais, avec ses fantômes et ses esprits. Nous invoquons ceux qui ont vécu à cette époque afin qu'ils viennent à nous, nous guident et nous accueillent en leur sein.

*Que c'est ridicule !* songea Barnabas. L'idée de retourner dans le passé était possible, mais les paroles choisies pour lancer ce sortilège manquaient lamentablement d'originalité. Ses yeux s'habituaient à l'obscurité et il s'avança, apercevant sur la table divers objets appartenant au passé. Ils devaient provenir des reconstitutions du musée Peabody-Essex. Il reconnut un berceau d'enfant, une lampe à huile, une bouilloire et un bidon à lait. Il songeait à la gaucherie de cette cérémonie quand il repéra Antoinette assise de l'autre côté, ses cheveux dorés recouverts par le capuchon de sa cape bleue. Elle se concentrait tant sur l'incantation que sa bouche tremblait et que des larmes ruisselaient sur ses joues. Alors qu'il s'approchait, elle leva les yeux et il y lut un tel soulagement que ses doutes sur elle s'évanouirent en un instant.

—Barnabas, dit Toni à mi-voix. Viens avec nous. Aide-nous.

C'est alors qu'il vit Jacqueline qui tenait fermement la main de sa mère, avec ses yeux pâles, brillants comme deux lunes minuscules. Son regard méprisant le transperça jusqu'à l'os et, s'il n'avait été celui d'une enfant, il l'aurait trouvé maléfique.

Sa réserve naturelle le retint, mais il ne pouvait ignorer l'expression de Toni. Elle lui demandait son aide et, bien sûr, il allait la lui donner, ne serait-ce que pour la consoler si cette maladroite séance de spiritisme échouait. Attiré uniquement par le besoin d'être proche d'elle, il fit le tour de la table. Le cercle s'écarta pour lui faire de la place et il se glissa à côté d'elle en grimaçant à cause de sa blessure et en lui prenant la main.

Un homme vêtu de noir avec une cagoule percée de deux fentes pour les yeux - une sorte de grand prêtre, songea Barnabas - saisit son autre main et reprit l'invocation.

—Nous voyons devant nous des objets d'une autre époque. Que ceux qui s'en servaient dans leur vie quotidienne viennent à nous. O hommes et femmes de Salem, entendez notre prière.

Barnabas s'agacha devant cette formulation ridicule. Tout ce qu'il voyait à la lueur verdâtre de la lampe à huile - une pipe en terre, une chope gravée d'une tête de diable, une bouteille contenant apparemment des os de doigts, une poignée de plumes d'aigle, une collerette et une coiffe blanche, une

perruque grise à boucles, un maillet de juge et une Bible très vieille et très usée - lui paraissait bien faible pour opérer une alchimie aussi compliquée. Il regarda les autres membres de l'assistance. Il lui sembla reconnaître les deux jeunes serveurs du restaurant où il avait dîné avec David. Tous avaient les yeux fermés et tenaient la main de leur voisin. L'incantation continua :

—Que les pages du livre du temps soient tournées et que revienne l'époque où ces objets étaient utilisés ! Que surgissent les molécules de leur mémoire matérielle ! Seule une membrane infime nous sépare de ceux qui ont vécu dans cette pièce, qui se sont assis à cette même table où siégea le tribunal de l'injustice, ces vertueux indignés qui ont fabriqué des mensonges et condamné leurs prochains. Ils sont avec nous à présent, assis près de nous, Bartholomew Gedney, Jonathan Corwin, John Hathorne, Samuel Sewall et Amadeus Collins, qui, dans leur infinie sagesse et cruauté, ont envoyé cette enfant à la mort. (Le prêtre avait pris une voix stridente et semblait possédé.) Trouvez l'ouverture. Emportez-les sur l'aile du temps, renvoyez-les dans les ténèbres !

À cet instant, du coin de l'œil, Barnabas vit Jacqueline se lever sans lâcher les mains de sa mère et de son voisin, mais le corps tendu comme de douleur et secoué de spasmes. Elle rejeta la tête en arrière et poussa un hurlement.

L'énorme table frémit et la grande fenêtre gothique s'embrasa comme un météorite. Des éclairs jaillirent derrière eux et un grondement de tonnerre ébranla le bâtiment. Barnabas crut que la fenêtre avait été fracassée, car la pièce était baignée d'une lumière si aveuglante qu'il ferma les yeux et baissa la tête. Il se leva et attira Antoinette contre lui. Ils étaient suspendus dans un brouillard désincarné, la pluie s'engouffrant par l'ouverture. Il faisait affreusement froid et il enveloppa sa silhouette frissonnante dans les plis de sa cape, tandis que le tonnerre grondait de nouveau et que des éclairs bleus et blancs jaillissaient. Désarmé, il sentit qu'il lâchait prise. D'abord, le corps d'Antoinette lui échappa, puis sa jupe, et une puissance invisible la lui arracha brusquement.



Salem —1692

—Pourquoi tu as les yeux couleur d'argent ?

Miranda leva la tête vers le visage crasseux de l'enfant pelotonnée à côté d'elle dans le coin de sa geôle et, comme il faisait grand froid, essaya de les envelopper dans les plis de sa jupe et de son châle.

— A cause de la lune, répondit-elle.

Les chaînes lui entaillaient les chevilles et elle saignait. Elle savait qu'elle était gravement malade. Une vapeur fétide flottait dans l'air comme une fumée grasse, car il y avait encore des immondices au milieu de la cellule et le geôlier n'était pas venu prendre le seau. Malade et affaiblie, la petite Dorcas serrée contre elle, Miranda se disait qu'elle allait mourir ; mais l'enfant répétait chaque jour qu'elle voulait vivre pour voir le bébé naître. C'était une orpheline que l'on accusait de sorcellerie et dont la mère avait été pendue. *Maudits soient-ils ! Puissent-ils tous brûler dans l'enfer de leurs imaginations de dévots.*

Elle regrettait de ne pas avoir de racines ou d'herbes pour sauver ceux qui étaient malades, et, bien que pouvant en toucher et en aider quelques-uns, elle n'était plus capable d'user de ses faibles sortilèges. C'était impossible dans ce cachot où même les pierres suintaient une graisse aigre et où le sol était gluant de moisissure. Les femmes s'efforçaient d'utiliser le seau, mais les chaînes de certaines étaient si lourdes, comme celles de Miranda, qu'elles ne pouvaient l'atteindre. S'il n'avait fait aussi froid, la puanteur les aurait tuées toutes, en plus des rats et des puces. Lorsqu'elles parvenaient à dormir, elles se faisaient mordre. Elles n'étaient plus que des silhouettes grises et méconnaissables qui pleuraient et gémissaient, pitoyables, blotties les unes contre les autres pour se réconforter comme elles pouvaient, et qui se levaient pour implorer le geôlier qui leur apportait leur brouet, afin qu'on leur accorde un nouveau procès.

De l'endroit où elle gisait, Miranda pouvait voir un petit soupirail. Sans vitres ni barreaux, il laissait apercevoir l'aube, puis la journée, passant lentement du rose pâle du matin au noir scintillant quand la nuit glaciale s'installait de nouveau sur elles. Il arrivait que le soleil qui filtrait parfois les réchauffe un peu pendant une petite heure. Mais sa lumière crue révélait leurs visages noirs de crasse, les grimaces torturées de celles que le chagrin avait rendues folles ou le masque de stupeur de celles qui avaient renoncé à tout espoir. Certaines nuits, la lune passait par le soupirail et elles pouvaient compter les jours passés selon sa forme. Cette nuit, ovale, elle brillait dans un ciel sans nuages.

Dans la salle où George Locker, le constable, montait la garde, des visiteurs s'arrêtaient souvent, curieux des détenues, mais la puanteur les décourageait de s'approcher et de regarder dans les cellules. Aucune porte n'était verrouillée, car même celles qui n'étaient pas enchaînées acceptaient leur destin comme des moutons dans un enclos. Où iraient-elles ? Pas dans la forêt, qu'elles craignaient plus encore que la mort, ni sur la route, où elles seraient piétinées sous les sabots des chevaux ou abattues. Les visiteurs se contentaient de chuchoter entre eux, incrédules, et achetaient de la bière à George, car il avait ouvert une taverne sur place. Parfois, ils le défiaient aux échecs. Jouaient-ils les âmes des prisonnières ? se demandait Miranda.

Celles de ces pauvres femmes qui s'efforçaient de rester propres et qui devaient choisir entre boire et se laver avec le bol d'eau croupie qu'on leur donnait une fois par jour. Celles qui perdaient la foi se mettaient à hurler la nuit et, après avoir commencé par prier notre Seigneur Jésus, se mettaient à maudire Dieu de les avoir abandonnées.

Le bruit courut qu'Andrew était arrivé avec son mousquet dans la salle communale pour réclamer son épouse - c'était ainsi qu'il l'appelait. On lui tira dessus et le chassa. Un groupe d'hommes se joignit au constable pour aller brûler sa cabane et détruire tous ses biens. Défendre une sorcière vous rendait suspect, mais pour une fois ils n'allèrent pas jusqu'à arrêter un innocent, peut-être parce qu'ils craignaient pour leur propre peau. Andrew lutta contre les six hommes, puis il s'enfuit dans la forêt, banni de Salem jusqu'à la fin de ses jours.

Un homme d'armes ami de George fit savoir que le juge Sewall avait éloquemment plaidé la libération de Miranda, disant qu'elle avait des pouvoirs de guérisseuse et avait souvent sauvé des animaux ou soigné de petits enfants. Increase Mather s'intéressa à l'affaire et elle fut de nouveau interrogée, mais Amadeus Collins soutint que ses talents de guérisseuse n'étaient rien moins que de la sorcellerie. Elle devait accoucher dans deux mois et, durant ce délai, par quelque miracle, peut-être pourrait-elle être graciée.

Seul l'enfant, bien que bâtard, empêchait qu'on l'exécute. Elle posa les mains sur son ventre gonflé et se réchauffa à ce maigre feu. Mais elle dépérissait rapidement. Le peu qu'elle avait à manger ne suffisait pas à les nourrir tous les deux et l'enfant prenait tout ce qui lui était nécessaire. Elle savait que quelque chose n'allait pas en elle, sentait un petit coude ou un genou qui la déchirait ; et elle était si maigre qu'elle pouvait en discerner la forme avec sa main : le dos arrondi, la queue qui s'agitait, car le petit castor qui était en elle griffait et creusait.

Il n'y avait pas eu de pendaisons depuis des semaines et chaque jour une détenue était libérée. Des femmes de bien avaient été dénoncées, et cela avait été une erreur. L'épouse du nouveau gouverneur, sir William Phips, avait été mentionnée par ces petites sottes, qui s'enhardissaient jusqu'à l'absurdité. Et elle était venue dans ses beaux habits voir la prison, indignée que sa personne ait pu être souillée dans cette horreur. Elle n'avait pas atteint la porte que la peste avait gagné ses narines et elle était repartie, furieuse.

Miranda s'affaiblissait et dormait constamment. Des voix la réveillaient de temps en temps, mais elles ne lui donnaient guère d'espoir.

—Nathaniel Saltonstall a renoncé aux procédures.

—Il reste encore plus de cent prisonniers.

—Increase Mather a demandé à son fils Cotton de se contenir. Les apparitions spectrales ne seront plus recevables au tribunal.

—On dit que ceux d'Andover étaient innocents.

—Abigail Hobbes a accusé son propre père !

—Le bailli Corwin s'enrichit sur les loyers de la prison et les biens confisqués.

—Dieu nous aide, nous qui sommes toutes innocentes. Ses membres étaient douloureux à force de reposer sur le sol de pierre, et elle n'avait plus que la peau sur les os. Elle était si crasseuse qu'elle s'imaginait être un

morceau du mur, une pierre enchâssée dans le ciment, et que si on venait la chercher, on ne trouverait qu'un gros caillou puant sur un tas de loques éparses.

Dorcas chantait souvent pour elle de sa voix claire, espérant les apaiser toutes les deux avec des histoires de son enfance et ses tristes mélodies.

*Une belle femme assise chante Elle chante près de son enfant Je ne sais rien de son père Et moins encore de sa terre.*

—Quelle est cette chanson ? demanda Miranda qui frissonna en voyant les yeux flamboyants de la petite.

—Une berceuse que me chantait ma mère, l'histoire d'une femme qui a épousé un triton et a eu son bébé.

—Et elle aimait son enfant ?

—Oui, mais l'homme est venu une nuit et le lui a pris. Dorcas avait une voix cristalline et pure. Dans la cellule, toutes les ombres retenaient leur souffle et l'écoutaient chanter.

*Il avait une bourse d'or Et il la posa sur ses genoux Disant donne-moi mon jeune fils Et prends là ton salaire.*

Miranda se demanda si Judah Zachery serait venu chercher son enfant et si c'était vraiment l'enfant du diable. Lui aurait-il versé une maigre somme pour lui reprendre son fils et l'élever comme ceux de sa race ?

—Et céda-t-elle son enfant ?

—Oui, elle le devait, car elle était nourrice.

—Ah, je vois. Chante, Dorcas.

*Il vint une nuit au pied de son lit Un hôte bien grognon il fit Disant c'est moi le père de ton jeune fils Même si je ne suis pas joli.*

Miranda ferma les yeux et rêva du jeune triton nageant dans l'écume avec son père. Et elle songea à la très humaine jalousie d'Andrew tandis que Dorcas chantait de sa voix mélancolique.

*Tu marieras un bon canonnier Sur un beau vaisseau il sera Et le premier coup qu'il tirera Nous tuera mon fils et moi.*

Peut-être qu'Andrew aurait tué l'enfant, se dit-elle, un jour dans la forêt, en le prenant pour un cerf.

—C'est une étrange chanson, dit-elle. Ta mère en chantait beaucoup ?

—Oui, et bien plus qu'elle n'aurait dû. C'est sa mère, qui venait d'Ecosse, qui lui avait appris des ballades. Et quand j'étais petite, elle me les chantait. Mais chanter, hormis les mornes hymnes d'Église, est hérésie. On la traita de sorcière et on la pendit pour cela. Je les chanterai quand même, puisque je suis une sorcière et que je me moque de ce qu'ils disent. Elle était comme toi, Miranda, on la garda en prison jusqu'à la naissance de son enfant. Je l'ai vu. Si petit et si malade, comme une petite poupée. Ton enfant mourra-t-il lui aussi ?

Je t'en prie, laisse-moi me reposer.

—Pourquoi as-tu des yeux clairs ? Miranda se redressa.

—Les Indiens m'ont dit que la lune était prisonnière des branches d'un grand arbre et que de petites paillettes ont glissé sur mon visage.

Dorcas se blottit contre elle et la dévisagea avec curiosité. Elle avait tant besoin d'amour qu'elle se mit en devoir, à sa modeste manière, de s'occuper de Miranda. Elle sacrifia l'eau qu'on leur donnait à boire pour baigner ses chevilles dont les plaies suppuraient et déchira des morceaux de sa robe pour les panser. Quand Dorcas dormait et que Miranda se réveillait pour contempler la lune, elle regardait parfois l'enfant menue et pleurait intérieurement - elle l'aimait comme sa propre fille — car elle ne pouvait aimer le bébé qu'elle portait, ce petit castor brun aux longues griffes et aux yeux ronds et noirs qui mordait et la rendait malade.

—As-tu vu le téton de sorcière sur mon doigt ? demanda un jour Dorcas. Vois. Il est là. Les sorcières le têtent la nuit.

Miranda examina un bouton rouge aussi petit qu'une tache de rousseur à la base de son doigt.

—Je crois que ce n'est qu'une piquête de puce, Dorcas.

—Non, c'est un signe de sorcière. Nous le sommes toi et moi et nous adorons le diable.

—Tu ne dois pas croire cela. Nous ne sommes pas des sorcières.

—Mais il me suffit de jeter un regard à cette femme là-bas, dit-elle en désignant une prisonnière qui gémissait, affalée contre le mur, et elle sera tourmentée. Je n'ai pas besoin de m'approcher d'elle pour la mordre et laisser la marque ronde de mes dents sur sa main.

Miranda avait le cœur lourd.

—Pourquoi as-tu été condamnée, Dorcas ? Parce que tu chantais ?

—J'avais une poupée que ma mère avait faite pour moi, avec une robe verte. Ils ont dit que c'était un jouet de sorcière et que j'y plantais des épingles, ce que je n'ai jamais fait. Jamais je n'aurais piqué la poupée que j'aimais de tout mon cœur.

Une nuit que l'enfant criait dans son sommeil, George Locker vint voir, le visage sombre, une lanterne à la main.

—Calme cette petite diablesse, dit-il.

Miranda sentit ses forces l'abandonner quand le visage dément de la lune vint ricaner devant le soupirail. Ne pouvant guère bouger, ses membres étaient de plus en plus raides et Dorcas l'aida à s'asseoir, la soutint et lui massa les jambes de ses petites mains.

—Pourrai-je goûter à ton lait quand tu en auras ? Je ne prendrai pas la part du bébé.

Miranda suivit les changements de la lune qui se réduisit à un mince filet argenté. Puis ce fut un poisson qui se tordait dans une mer de phosphore, puis le museau d'un chien. Une fois, elle devint un beau navire et elle se sentit glisser hors de la coquille sale de son corps et flotter, pure et blanche, jusqu'à cette frégate brillante dans le ciel, où elle s'étira sous les soieries palpitantes et respira l'air pur des cieux. Chaque nuit, la lune grandissait, au point de devenir énorme un soir, et quand elle la vit, elle se dit que ce n'était pas un astre massif, mais un immense trou dans le ciel entouré d'une eau noire et menaçante. L'ouverture dorée lui faisait signe et elle nagea vers elle, à travers un bosquet de membres emmêlés, les ruines de Salem, les maisons effondrées redevenues des arbres abattus gisant sur le sol. A coups de pied, elle montait vers la lumière, vers les rameaux feuillus qui se tendaient vers elle et l'enveloppaient dans leurs bras visqueux.

Quand Miranda se réveilla, toute l'eau de la mer était sous elle. Dorcas la regarda avec inquiétude.

—L'enfant arrive, chuchota-t-elle.

—Non, non, répondit-elle en retenant en elle un sanglot déchirant. Pas encore. (Mais elle était trempée et une douleur fulgurante la fendait en deux. Elle ramena ses genoux contre sa poitrine.) Pas encore. Mon Dieu, faites qu'il n'arrive pas si vite.

Dorcas lui caressa les cheveux en chantonnant à son oreille, quand la douleur revint, vive, insistante, comme une vague immense qui tremblait et

ébranlait l'ancre secret où la petite créature attendait, les yeux brillants. Elle se cramponna à Dorcas et roula sur elle-même en gémissant. Puis elle ouvrit les yeux et, voyant le visage ruisselant de larmes de Dorcas, elle fut envahie par la peur. Les autres femmes s'approchèrent en murmurant.

—Demande au geôlier un peu de sa bière.

—La douleur de l'enfantement est le châtiment divin d'Eve pour s'être mal conduite.

Miranda voulut se lever, mais elle en était incapable et une nouvelle douleur la cloua au sol, comme si d'énormes rocs roulaient sur son corps. A peine consciente, elle entendit une voix de femme assurée parler avec George Locker.

—Mais je suis sa mère. Je viens de fort loin. Vous devez me laisser entrer.

La dame fut douce comme un ange quand elle se pencha sur Miranda, lui baigna le visage et lui donna à boire. Ses cheveux aux brillantes boucles d'or s'échappaient de son bonnet et ses yeux bleus étaient souriants et charitables. Elle la serra contre elle comme personne ne l'avait encore jamais fait, avec une immense tendresse.

—Je suis venue t'aider, dit-elle.

—Pouvez-vous l'empêcher de venir ? demanda Dorcas. Elle ne veut pas qu'il naisse aussi vite.

La dame lui baisa le front.

—Ma chérie, tout ira bien, n'aie pas peur. Quand tu es née, j'ai souffert, mais je t'ai toujours adorée. Tu es mon trésor.

—Mais ma mère est morte.

—Non, je suis là. Et je ne te laisserai pas mourir. Quand la douleur revint et que Miranda se rallongea en gémissant, la dame alla trouver le geôlier.

—Faites venir une sage-femme, s'il vous plaît.

—Hélas, il n'y a point de sage-femme à Salem. Goody Nurse l'était et on l'a pendue le mois dernier pour avoir tué deux nouveau-nés.

—N'y a-t-il pas de médecin ? Quelqu'un qui viendrait ?

—Regardez-la. Trop faible pour enfanter, et l'enfant est avant terme.

—Peu importe. Vous pouvez nous aider. Détachez ses chaînes et apportez-moi une couverture et de l'eau. Allons, ne restez pas là comme un sot !

Miranda nageait à présent, elle suivait les pattes palmées, la queue qui ondulait parmi les branches, mais l'ouverture était trop étroite et elle était prisonnière, pressée de tous côtés, et de nouveau la douleur lui brûla les poumons. Jamais elle n'aurait dû passer par là, il faisait trop sombre et il n'y

avait pas d'issue. Les arbres sous-marins la trahissaient, ils allaient la tuer, l'aspirer, l'étrangler et comprimer son corps. Et d'énormes créatures qui ressemblaient à des ours l'attiraient dans cet enchevêtrement et retenaient ses bras et ses jambes jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer et qu'à son tour elle fasse partie de leur antre.

—Je vois la tête, chuchota Dorcas.

La dame se pencha et l'embrassa.

—Le voici, ma chérie, dit-elle. Te reste-t-il quelques forces ? Peux-tu pousser ?

Elle plia les genoux, libéra ses membres et nagea vers la lune argentée prisonnière des branches du grand arbre, qui soupira, la lâcha et l'envoya voler dans le ciel.

Quand le placenta sortit, Miranda ouvrit les yeux et vit un ange aux cheveux d'or qui tenait le bébé, Dorcas à ses côtés. La dame avait sorti un petit canif pour couper le cordon. Elle enveloppa l'enfant dans son châle bleu, mais il ne faisait aucun bruit. Des chuchotements s'élevèrent.

—Au moins, c'est un garçon. Il risque moins qu'on l'accuse d'être sorcier.

—Il ne crie pas. Il respire.

—Comme il est menu ! Il ne vivra point.

—Cependant, il respire.

Miranda, hébétée, remarqua moins l'enfant que le couteau. Il avait un manche d'ivoire. Elle tendit une main tremblante, referma les doigts dessus et le glissa sous ses vêtements. La lame était chaude sur sa peau.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



Barnabas se réveilla. Il gisait sur le sable d'une petite anse. Dans les vaguelettes qui leur léchaient les pieds, deux pêcheurs tiraient sur le rivage leur barque à fond plat et un grand filet rempli de poissons étincelants. Une autre barque oscillait sur le bord et une troisième semblait abandonnée sur la grève. La côte était rocheuse et déserte en dehors des pêcheurs, mais de l'autre côté du lagon s'élevait une ville avec quelques arbres et une dizaine de maisons imposantes, à deux étages, aux toits pentus qui reflétaient la lumière de l'aube. Il se demanda s'il était venu seul.

Entendant un bruit derrière lui, il se retourna et vit arriver un chariot tiré par un maigre buffle blanc aux cornes incurvées. Un jeune homme déguenillé y était assis, penché, les rênes dans les mains. Barnabas attendit que le chariot arrive à sa hauteur et l'arrêta en le hélant.

—Vous allez à Salem, monsieur ? Montez, si vous voulez.

Il désigna la place à côté de lui et Barnabas s'agrippa à la rambarde. En se hissant dans le chariot, il se rappela sa blessure. Il sentait une raideur dans son flanc, mais il ne souffrait pas.

C'était comme un rêve. A présent, il était juché sur ce chariot rudimentaire, le regard sur la croupe boueuse d'un animal efflanqué, à côté d'un homme dont les vêtements cousus à la main étaient en laine grossière et en peau de daim d'une autre époque. L'homme, au visage rougeaud, jeta un regard curieux à son élégante cape.

—Vous venez de Boston ? Pour assister à l'exécution ? (Barnabas acquiesça, soulagé de se trouver en compagnie de quelqu'un d'aussi jovial que peu perspicace.) C'est un bien triste spectacle en vérité. Deux jours entiers et le pauvre hère ne peut que crier : « Plus de poids ! »

Barnabas fronça les sourcils et hocha la tête pour exprimer sa commisération, même s'il ignorait pour quoi. Il espéra que son compagnon de voyage lui en dirait davantage afin de ne pas apparaître comme un intrus une fois en ville.

—C'est moi, John de Rich, qui ai fourni le témoignage accablant, dit l'homme en faisant claquer les rênes sur le dos de la bête. Je savais bien qu'il en recevait toute une bande. Quand il m'a dit qu'il voulait des pots car il allait donner un banquet, je l'ai suivi. Cela, je l'ai dit au tribunal. Il y avait nombre de sorcières dans le champ et Giles Cory leur a administré les sacrements à toutes en grande hérésie.

Barnabas se rappela l'histoire de Giles Cory, un fermier faussement accusé de sorcellerie, et il fut ébahi de se retrouver en cet instant devant son accusateur.

—Mais l'avez-vous réellement vu ? demanda-t-il.

—Enfin, c'est un sorcier ! s'écria John en découvrant ses trois chicots jaunâtres. Je n'ai pas accepté ce qu'il m'offrait, même s'il m'a fort tourmenté et fait souffrir !

—Et vous vous rappelez cette journée tout à fait clairement ? Vous n'avez rien imaginé ? demanda à nouveau Barnabas.

—A n'en pas douter, dit John.

—C'est son exécution à laquelle nous allons assister ?

—Peut-être est-elle finie à présent, dit John en secouant la tête et en lorgnant Barnabas avec avidité. Hier, j'ai dû retourner à mes foins, mais trois jours, il a duré ! •

Barnabas estima qu'il en saurait davantage plus tard et resta coi en attendant.

—Quel est votre nom, mon bon monsieur ? demanda brusquement John.

Barnabas hésita, puis il songea qu'il n'y avait pas de risque à lui dire la vérité.

—Barnabas Collins.

—Collins ? Il y a une famille de ce nom par ici. Amadeus Collins est juge dans cet affreux procès et Benajah Collins est son fils. Vous êtes un parent de Boston, sans doute ?

Barnabas opina de nouveau, espérant que c'était la bonne réponse à donner. Mais John se redressa avec un air horrifié.

—Ne m'accusez point, car je n'ai pas porté faux témoignage. Giles Cory a poussé la fille Mercy Lewis à écrire son nom dans son livre, en la battant et en lui faisant du mal. (De plus en plus agité, l'homme se pencha vers Barnabas si près que ce dernier sentit son haleine fétide.) Je vous le dis, il est apparu à la fille un homme en linceul qui lui a dit que Giles Cory l'avait

tué en le piétinant. On a trouvé l'homme couvert de bleus avec des caillots de sang dans le cœur !

—Et où est cet infâme Giles Cory ? demanda Barnabas, effrayé d'avoir maintenant deviné.

John hocha la tête et pressa sa pauvre bête.

—Il est là-bas et souffre grandement de peine forte et dure, dit-il.

—La pendaison ?

L'homme le regarda avec stupéfaction.

—Mais non, monsieur. Il ne peut être pendu s'il n'a point été jugé. Et il ne peut être jugé s'il ne plaide point. Et comme il ne plaide point, il doit endurer l'écrasement.

—Mais vous disiez qu'il devait y avoir procès. Prenait-il un risque en se montrant aussi ignorant ?

—Oui. Dès que Cory plaidera ou mourra, la fille sera condamnée. Miranda du Val. Elle a accouché et sera pendue.

Barnabas sursauta en entendant le nom. C'était donc pour cela qu'il était là. Et où était Antoinette ?

Alors qu'ils approchaient de la ville, Barnabas regarda les maisons. Elles étaient cubiques, de deux étages, et il se souvint que ce style architectural était appelé « boîte à sel », avec quelques fenêtres à vitraux, des fondations en pierre et un petit auvent. Le toit faisait un angle droit avec les murs, sans ornement frivole, ainsi que l'exigeait le caractère des puritains. Derrière la ville s'étendait une vaste prairie et, au-delà, une forêt de grands arbres. Jamais il n'en avait vu d'aussi hauts. Certains mesuraient quinze, trente, voire soixante mètres, avec de grandes branches qui se dressaient vers le ciel ou s'étendaient au-dessus du sol.

À cet instant, il entendit derrière les maisons un hurlement si déchirant qu'il se figea. Il remercia le cocher et ils sautèrent du chariot. Il marcha dans la direction du cri, passant devant des cours où se trouvaient des poules, une vache ou une chèvre, et des jardinets. Entre les bâtiments gris, il aperçut une sorte de place où demeuraient encore quelques arbres, des tilleuls aux feuilles jaune pâle.

Une foule s'était rassemblée et Barnabas ramena précipitamment les pans de sa cape autour de lui pour ne pas se faire remarquer, mais c'était inutile : la foule avait les yeux rivés sur une plateforme où un homme gisait sous un tas de pierres, le visage écarlate, les yeux exorbités. C'était lui qui poussait ces hurlements.

Entouré par la population de Salem, Barnabas eut la nausée. Leurs lourds vêtements empestaient la fumée, le fumier et la sueur. Tous avaient le visage et les mains gris de crasse. Il remarqua les lambeaux d'étoffe qui servaient de collerettes, les boutons manquants et les guenilles rapiécées. La foule se pressait autour de lui dans une stupeur dévote, subjuguée devant la colère de Dieu et Son inexorable volonté, et Barnabas comprit qu'il était face aux lugubres forces de l'intolérance.

Rouge et ballonné, le supplicié recracha l'eau dans la coupe et gargouilla :  
- Plus de poids !

Quand une autre pierre fut ajoutée au tas, sa langue jaillit de sa bouche. Un constable coiffé d'un casque monta sur la plateforme et, du bout de sa canne, força la langue à rentrer entre les lèvres desséchées. Les deux mains exposées de la victime, gonflées par l'afflux de sang, s'ouvrirent et agrippèrent le vide tandis qu'il s'écriait :

—Soyez maudits ! Tous ! Je maudis tout Salem !

Et sur ces paroles, il expira.

Autour de Barnabas, la populace poussa un long soupir comme un seul homme et des murmures s'élevèrent. Puis, toujours en prière, elle se dirigea lentement vers un petit édifice qui faisait face à la place. Là, des tilleuls aux branches grises se balançaient au-dessus de flaques de feuilles jaunes. Barnabas se tourna et vit qu'on ôtait les pierres du cadavre qui était littéralement aplati. Il frémit en songeant à cette bouillie de chairs et d'os. La puanteur de la mort lui montait aux narines.

Emporté par la foule, Barnabas fut poussé dans un bâtiment jusqu'à un escalier donnant sur un balcon de bois. De là, il surplombait la salle du tribunal. C'était comme s'il était au milieu d'une meute de loups affamés guettant un morceau de viande. Deux femmes se penchèrent sur la balustrade, leurs cheveux crasseux dépassant de sous leurs bonnets. Un homme coiffé d'un haut chapeau noir à boucle était monté sur un banc pour regarder par-dessus ses voisins et un robuste jeune homme en gilet de cuir portait un enfant sur ses épaules. Barnabas se retrouva encadré de femmes aux mains croisées sur leurs jupes noires, hochant la tête sous leurs coiffes comme des pigeons aux yeux cernés de rouge.

La scène qui se déroulait en bas aurait pu être jouée dans un théâtre, avec les austères juges emperruqués sur leur estrade, leurs collerettes blanches et leurs robes noires. D'un côté sur un banc étaient assises une douzaine de fillettes qui pleuraient piteusement, se griffant le cou et le visage comme si on les tourmentait.

La fille qui était assise à la barre était d'une saleté repoussante. Barnabas songea qu'on avait dû la tirer de quelque cachot, car ses vêtements étaient en loques et seuls ses yeux flamboyants de défi étaient visibles sur son visage noir de suie. Elle serrait contre elle un petit paquet enveloppé d'un châle bleu qui lui parut étrangement familier. Voyant une petite main en sortir, il comprit que c'était un nourrisson.

Elle leva un coin de sa jupe et essuya ses joues. Puis elle se redressa avec un tel port que Barnabas eut l'impression que ce n'était pas une malheureuse mais une reine. Elle exsudait la sincérité, la pureté d'âme et la beauté d'esprit. C'était incompréhensible qu'elle puisse être traitée de sorcière, même par une populace aussi ignorante. Quand les fillettes crièrent qu'il y avait un oiseau dans les poutres du toit, elle ne tressaillit même pas ; elle se contenta de lever les yeux avec curiosité et Barnabas vit enfin son visage et ses inoubliables yeux d'un bleu aussi pâle que le ciel à l'aube. Les boucles de ses cheveux étaient d'un noir de corbeau, ses traits resplendissaient et il fut stupéfait de voir que la fille ressemblait en tous points à la Jacqueline que chérissait tant David.

A cet instant, une femme blonde se leva sur le banc des prisonniers enchaînés.

—Je veux parler pour l'accusée, dit-elle d'une voix claire qui le fit frissonner.

C'était Antoinette. Elle portait sa cape bleu ciel, qui semblait être du style de cette époque en Nouvelle-Angleterre et qui soulignait ses yeux couleur d'azur. Elle avait les joues rouges et ses boucles blondes retombaient en cascade. Jamais elle n'avait été aussi belle. Le silence se fit et même les fillettes se turent. Barnabas sentit que l'assistance était sidérée.

—Femme, votre place est auprès des prisonniers ! s'écria le juge. Vous n'avez pas été appelée. Vous comparâtes devant ce tribunal pour outrage.

—Je veux seulement que la cour examine ma proposition.

—De quel droit requérez-vous notre attention ? demanda-t-il. Qui êtes-vous ?

—Je suis la mère de cette fille, répondit Antoinette. L'assistance étouffa un cri.

—Vous ne pouvez être qu'une démente. Qu'on fasse sortir cette femme, dit un autre juge avec un geste méprisant. Qu'elle soit jetée au cachot afin d'être interrogée plus tard.

Antoinette tendit le bras vers Miranda.

—Je vous affirme que cette enfant est ma fille.

Pas un bruit ne se fit dans la salle. Après un moment de stupeur, le juge répliqua sévèrement :

—Fadaises. Sa mère est morte. Elle a été tuée il y a longtemps. C'est une orpheline qui fut élevée par des Indiens jusqu'à ce que Benajah et Esther Collins se chargent d'elle. Ce dont elle s'est montrée fort ingrate, ajouterai-je.

—Je désire prendre sa place.

Barnabas eut un haut-le-cœur. Toute la salle se trouva en grand émoi alors que chacun répétait ses paroles et que les juges la considéraient avec la plus grande incrédulité.

—Impossible.

Les murmures enflaient et plusieurs personnes se bousculèrent pour mieux la voir. Chacun se demandait qui elle pouvait être et les fillettes se mirent à gémir. Médusé, Barnabas se leva et descendit l'escalier. Comment avait-elle réussi à se faire emprisonner ? Ce qu'Antoinette comptait faire était dangereux. Une séance de spiritisme permettait de feuilleter les pages de l'histoire, mais il était imprudent de se mêler de ce qui y était écrit. Il entra dans la salle au moment où l'un des juges interrogeait la prisonnière.

—Miranda du Val, vous êtes accusée par six des envoûtées d'être l'auteur de leurs malheurs, et par huit des sorcières qui ont avoué, d'actes monstrueux dont le moindre est de voler dans les airs, ce qui ne se peut faire sans assistance diabolique et qui indique irréfutablement votre état de sorcière. Preuves et témoignages crédibles ont attesté de vos pratiques satanistes dans cette ville débauchée. Qu'avez-vous à répondre ?

—Je vous ai dit l'identité du Satan que vous cherchez, répondit la fille avec assurance. Et vous avez retourné contre moi mon témoignage.

Un homme se leva de sa place à côté des juges et la regarda. Barnabas se demanda si c'était le fameux Cotton Mather, renommé pour ses écrits sur la religion et la sorcellerie. Il portait une monstrueuse perruque blanche et bouclée, carrée, comme si elle était rangée dans une boîte quand il ne la portait pas.

—Judah Zachery a été décapité, ainsi que vous le savez, après votre témoignage, dit-il d'un ton raisonnable, comme s'il avait le droit de questionner la prisonnière. Sa tête est exposée à Plymouth avec celle du roi Philip, et son corps, enseveli dans une tombe à des lieues de là. Ainsi doivent être exposés et humiliés tous les traîtres à la communauté afin que les dévots terrorisés puissent les voir. Sa tête étant si loin de son corps, comment peut-il avoir encore quelque pouvoir ?

—Je ne saurais dire. Mais je ne serais point surprise, car il était le diable.

À ce moment, les fillettes se mirent à geindre et l'une d'elles se leva en tendant le bras vers Miranda, les yeux flamboyants.

—Qu'on la pend ! hurla-t-elle.

Une grosse fille à la poitrine opulente se mit à ramper par terre en aboyant comme un chien. Tout le monde se haussa pour la regarder se donner en spectacle. Deux autres se jetèrent à terre et se livrèrent à des contorsions impossibles à moins d'avoir le dos brisé. Une fille aux cheveux bouclés se griffa le visage jusqu'au sang et une autre hurla en fixant Miranda :

—Un porc noir ! Pourquoi me tourmentes-tu ?

Toutes se convulsaient, grinçaient des dents et s'arrachaient les cheveux dans un véritable déploiement de démence, tout en poussant des cris pitoyables et en se plaignant d'être criblées de coups, d'avoir le ventre déchiré et lacéré.

L'assistance regardait tout cela, hypnotisée, comme Barnabas, qui n'aurait jamais imaginé un tel étalage de comédie. Mais alors que son mépris touchait à son comble, une fille vomit une boule verdâtre et gluante qui se révéla être un rat vivant. Une autre tira la langue jusqu'à ce qu'elle atteigne une coudée de long. Et une troisième s'avança en criant : « Sorcière ! Tu ne peux m'étrangler ! », porta les mains à sa gorge, puis sa tête se mit à tourner comme une toupie.

De nombreux paroissiens tombèrent à genoux et prièrent. D'autres poussèrent des cris horrifiés. Le juge tenta de dominer le vacarme :

—Ne voyez-vous point ces pauvres enfants auxquels vous infligez les tourments du diable ? Je vous supplie de cesser sur-le-champ avant qu'elles

y laissent la vie.

Miranda, qui avait regardé la scène, impassible, se tourna vers les juges et répondit :

—Pourquoi n'êtes-vous point saisis du haut mal quand je vous regarde ?

—N'êtes-vous pas celle qui fait souffrir ces enfants ? s'empourprèrent les juges.

—Non.

—Qui, alors ?

—Eh bien, Judah Zachery.

—Et avez-vous signé son livre ? Elle soupira, résignée.

—Nous avons toutes signé, quand on nous y a forcées, sous les mauvais traitements, un faux livre que nous pensions être un registre de présence. Ne savez-vous point qui il était ? Notre maître d'école. (Elle se retourna vers les filles qui gigotaient toujours sur le sol.) Songez : elles étaient autant que moi ses malheureuses élèves.

—Et vous dites que c'est lui qui les a envoûtées ? Et qu'il continue ?

—Je le dis. Et, s'il est le diable, il vous a sûrement tous dupés. Il n'aurait pu demander plus grande victoire, car il vous a tous poussés à cette affaire perverse de procès. Vous qui vous efforcez de le chasser, vous ne faites que l'attirer plus encore.

Les juges conférèrent à mi-voix et Barnabas fut convaincu que l'interrogateur était le célèbre philosophe de Boston. Le vacarme des fillettes avait un peu diminué et plusieurs fois elles regardèrent Miranda. Ne pouvant que s'inquiéter de ce qu'elle allait devenir, Barnabas se demanda si sa sincère plaidoirie lui avait valu le pardon de la cour. Finalement, le juge reprit la parole.

—Si nous vous trouvons innocente et vous libérons, où partirez-vous ? Votre temps auprès des Collins a été gravement écourté par vos actes.

—Je demande seulement qu'on me laisse habiter dans ma ferme. La maison a été bâtie par mon père.

Un autre juge se leva vivement. Il avait un visage sévère, des yeux bleus et froids et des manières aristocratiques. Il rappela quelqu'un à Barnabas, qui se rendit brusquement compte qu'il ressemblait étrangement à son cousin Roger Collins.

—Miranda du Val, dit-il, répondez à présent devant ce tribunal. Êtes-vous une sorcière ? Avouez ici et vous serez épargnée.

—Que deviendrai-je ? hésita-t-elle.

—Avouez !

—Serai-je bannie ?

—Mais pas la mort...

Elle se tut et regarda ceux qui attendaient impatiemment sa décision. Barnabas vit ses yeux pâles qui scrutaient la foule comme des rayons de lune. L'espace d'un instant, ils se posèrent sur lui et il retint son souffle. Puis elle baissa les yeux et se rembrunit. De sa place, Barnabas la voyait de profil et il aurait juré que c'était Jacqueline, avec son nez délicat, ses lèvres pleines, ses pommettes saillantes et son port gracieux. Elle releva la tête.

—J'ai simplement fui le diable. J'ai été injustement accusée. Pendez-moi si vous le devez. Le péché rejaillira sur vos âmes.

—Tu seras donc condamnée ainsi ! Il ne sera pas toléré que vive une sorcière !

—Attendez ! cria Antoinette. Qu'est-ce que cela change si vous en pendez une autre ? Vous voulez trouver un coupable. Vous voulez que quelqu'un meure. Dans ce cas, vengez-vous sur moi.

Le maillet retentit plusieurs fois pour réclamer le silence.

—Femme ! s'écria le juge. Mordez-vous la langue. Vous êtes vous aussi accusée et vous serez jugée. Vous ne faites qu'aggraver votre cas avec ces radotages.

—Alors condamnez-moi. Vous aurez votre sorcière au gibet et toute votre haine et votre peur seront étanchées. Et qui plus est, vous ne vous éveillerez point un matin avec un cœur coupable en vomissant sur votre oreiller parce que...

—Silence, femme !

—... parce que vous aurez assassiné une fille aussi innocente que le nourrisson qu'elle tient dans ses bras. Elle a souffert. Et elle n'a rien fait de mal. Laissez-lui la vie, je vous en supplie.

Elle se tut, hors d'haleine. Le juge à grande perruque regarda Miranda.

—Cette femme est-elle votre mère ? demanda-t-il.

—Je ne la connais point, répondit la fille, au bord de l'évanouissement. Mais si ma mère était en vie, je dirais que c'est elle.

—Libérez-la et prenez-moi ! s'écria Antoinette, désespérée.

Mais les juges firent la sourde oreille. Tels des soldats, ils se levèrent et sortir de la salle l'un après l'autre.

Barnabas était déterminé à faire changer le verdict, ne fût-ce que pour sauver Antoinette. Il avait les arguments de l'histoire pour lui et on avait dénoncé depuis bien longtemps les procès des sorcières de Salem comme du fanatisme religieux. Tout en cherchant l'un des juges dans la foule, il vit Cotton Mather qui sortait du tribunal par la porte de derrière.

—Monsieur, je vous prie, je dois vous retenir un instant.

—Etes-vous de cette région ? demanda Mather, surpris.

—Non, inventa Barnabas, je viens du Nord, du territoire du Maine. Mais je suis... originaire d'Angleterre.

—Et êtes-vous d'une profession légale ? D'après votre élégante tenue, je ne peux que penser que vous êtes un homme aisé, dit-il en flattant son beau gilet noir et sa collerette de dentelle, comme pour l'inviter à le complimenter en retour.

—Je... détiens... une charge importante... dans l'analyse de la loi.

—Ah, un magistrat ? Un philosophe ? demanda Mather, apparemment heureux de rencontrer un confrère.

— Vous pourriez dire qu'à ma manière je détermine le destin d'autres hommes. Je suis une... sorte de juge... comme l'est votre père, Increase Mather, je crois.

—Vous connaissez ma famille ?

Barnabas se rendit compte qu'il avait fait mouche et capté toute l'attention de l'homme.

—J'ai lu vos deux livres. Votre illustre père a fondé une université, n'est-ce pas ?

—Harvard, opina Mather avec une certaine fierté. La première des colonies. Et j'y ai étudié en suivant son exemple.

—Comme vous le faites au cours de ce procès.

—Oui, bien que je regrette de dire que mon père s'est révélé incapable d'assumer les immenses responsabilités d'un procès en sorcellerie. Je crains qu'il n'applique plus sa doctrine, désormais. (Des paroissiens les croisèrent et s'arrêtèrent un instant pour les dévisager.) Mais pour quelle raison m'avez-vous abordé, mon bon monsieur ? Je dois me rendre à l'exécution.

—Pour vous dire que je crois du fond du cœur cette fille innocente.

—Miranda du Val ? s'étonna Cotton Mather. Mais sa nature diabolique a été attestée par des preuves accablantes. Les fillettes l'ont toutes vue accomplir ses maléfices et l'esclave, Tituba - qui a avoué et été pardonnée

—, l'a vue voler. Voler, mon bon monsieur ! S'élever dans les airs ! Qui pire est, une tête coupée a prononcé son nom.

Il indiqua d'un geste que la conversation était terminée, mais Barnabas insista.

—A *paru* prononcer son nom. Qui l'a entendue ?

—Amadeus Collins, l'un des juges.

—Une tête coupée a parlé ?

—C'est miraculeux, j'en conviens, mais telles sont les diaboliques prodiges du monde invisible.

À ces mots, Barnabas comprit qu'il n'avait pas affaire à un homme d'une grande intelligence mais animé d'une foi aveugle. S'il voulait le convaincre qu'il se trompait, il lui faudrait un argument irréfutable.

—J'étais à l'instant dans la salle et j'ai assisté à l'audience. J'ai ouï dire qu'Amadeus Collins cherche à obtenir la propriété de la fille pour son fils. À n'en pas douter, ses intentions sont suspectes.

—C'est le plus respecté des juges ! Allons, monsieur, venez par ici.

Barnabas le suivit en continuant sa démonstration.

—Et les simagrées stupides de ces fillettes ? Comment pouvez-vous y accorder foi ? Je vous défie d'en prendre une à part, de la menacer d'un sévère châtiment, et elle vous dira ce qu'il vous plaira de lui demander. Quitte à avouer ensuite que c'était seulement par jeu.

Mather s'immobilisa et se redressa de toute sa hauteur.

—Par jeu ? Appelez-vous ces affreuses machinations un jeu ?

- Je dis seulement que vous avez le pouvoir de mettre fin à cette démente. Avant de commettre une autre horrible erreur.

Manifestement irrité, Mather s'empourpra.

—Je vous tiens pour ignorant et impudent, cracha-t-il, si vous osez affirmer que les sorcières n'existent point. Ces enfants affligées en présentent la douloureuse preuve.

—Mais certaines n'ont-elles pas avoué avoir agi ainsi par amusement ? Certaines n'ont-elles pas avoué : « C'est elle qui l'a dit », puis : « Non, c'est *elle* qui l'a dit » ? Ne vous est-il pas venu à l'esprit qu'elles adorent jouer la comédie et que l'attention de toute la ville leur est montée à la tête ?

Mather reprit son chemin en écartant Barnabas.

—Songez seulement : et si vous vous trompiez ?

—Me tromper ? demanda Mather en se retournant et en le foudroyant du regard. Dieu ne permettrait jamais au diable d'user d'innocents pour en condamner d'autres. (Il se redressa, comme pour monter en chaire et prononcer un sermon.) Mon bon monsieur, écoutez-moi bien. J'ignore pourquoi vous avez choisi de m'accoster, ni d'où vous tirez votre raisonnement, mais j'ai vu de mes propres yeux les effets de cette cruelle et sanglante sorcellerie, des démons voler et des enfants se tordre de désespoir. J'ai vu athéisme et blasphème, et bien des gens en proie à la terreur. J'ai visité les maisons de familles qui craignent Dieu et j'ai vu leurs enfants tourmentés. Même un cœur de pierre en aurait été brisé.

Un vieil homme et une femme avec son enfant s'étaient approchés et écoutaient avec des regards apeurés comme si Mather était le seul à pouvoir les sauver. Antoinette passa avec les autres prisonnières, l'air désespéré.

—Ils étaient tantôt sourds, tantôt aveugles ou muets, leurs mâchoires déboîtées, leurs cous brisés, leurs têtes à l'envers, comme vous l'avez vu aujourd'hui à l'audience. Des choses incroyables et inédites ! Certains disaient être dans un four chauffé au rouge, d'autres, dans une eau glacée. L'un était empalé sur une broche invisible passant par sa bouche et son pied, hurlant et gémissant comme s'il était rôti sur un feu, puis criant que des couteaux le dépeçaient. Et il y en a plus encore, qui dépassent toute imagination. Je ne perdrai pas un grain de patience avec quiconque me réfutera l'existence des démons et sorcières. Et je vous dis qu'une armée de diables s'est abattue sur nous ! Le Jugement dernier est proche ! Et c'est nous qui devons mener l'assaut contre les légions du Malin !

—Avez-vous parlé avec votre père, Increase Mather ?

—Je parle avec un Père plus Saint encore ! répondit Mather avec hauteur.

—Mais que dites-vous du fait que votre père est revenu sur son traité sur la sorcellerie et ne croit plus que les apparitions spectrales soient valides ? Il réfute désormais son ancienne opinion.

—Il n'est plus un soldat du Seigneur, se rembrunit Mather. Quand il commença son combat, il porta épée et bouclier contre le lion et il fut victorieux. Mais il battit en retraite avant de trouver l'Homme Noir. La bataille n'était qu'à moitié terminée.

Barnabas commença à désespérer.

—Et vous ne voyez nulle ironie dans le fait que ces gens malheureux soient venus dans le Nouveau Monde pour échapper à l'oppression

religieuse et se soient retrouvés à craindre plus encore pour la destinée de leur âme ?

Mather avait apparemment réfléchi longuement et sérieusement à la question.

—Il est vrai. La ferveur et la foi de ceux qui ont débarqué sur ces rivages étaient indomptables. Mais, s'anima-t-il, ayant hérité de cette grande bannière de la grâce du Seigneur, nos enfants se sont amollis sous nos yeux et ne désirent plus que biens matériels et pouvoir. Pourquoi ?

Barnabas ne sut que répondre et le juge lui assena sa réponse :

—Parce que le diable nous a suivis de l'autre côté de l'océan ! Satan est le grand conspirateur qui œuvre pour renverser le Royaume de Christ. Il sait que nous nous demandons chaque jour ce que nous devons faire pour notre salut, car il sait qu'à la fin cela ne signifiera que la destruction finale de son haïssable royaume. Et ainsi que le déclara Jésus à Judas lors de la Cène, Christ sait fort bien combien de diables hantent son Église.

—Oui, ricana amèrement Barnabas. Au début, ils étaient deux. A présent, ils sont dix-neuf pendus et des centaines au cachot. Pourquoi y en a-t-il soudain tant ? Si vous laissez continuer ces fillettes, bientôt nous serons tous des diables et des sorciers !

Mather rajusta sa perruque qui avait fini de travers dans l'énergie de sa tirade, puis il sourit.

—Vous débattiez bien, j'en conviens. C'est un plaisir de croiser le fer avec vous. Mon bon monsieur, reprit-il, Salem ne saura prospérer si elle n'est pas dirigée par un inlassable meneur d'hommes. Un chef qui connaît la vérité et est prêt à se battre pour elle. Ne pensez-vous pas que cela me peine de voir ces pauvres spectres pendus au gibet ? Mais je ne dois renoncer à rien pour éloigner les hommes de Satan et les ramener à Dieu. Il y a des diables et des sorciers, je vous l'assure, des oiseaux de nuit qui apparaissent au grand jour quand la lumière des Ecritures resplendit.

—Une dernière chose, dit Barnabas en désespoir de cause. De toutes ces morts, même celle de Rebecca Nurse, vous n'en regrettez aucune ?

—Toutes furent reconnues coupables.

—Avez-vous commis la moindre erreur durant les procès ? Auriez-vous agi différemment ? N'éprouvez-vous aucun remords ?

—Absolument aucun, répondit Mather qui restait de marbre. Dieu a parlé par ma bouche et je ne faiblirai point. Je n'ai besoin de la permission de personne ni de la bénédiction de mon père. Je me suis résolu à contrer le

complot du diable contre la Nouvelle-Angleterre. Dieu a fait de moi Son émissaire et nous serons victorieux.

—Et les Indiens ? Sont-ils aussi des diables ? Si cela irrita Mather, il n'en montra rien.

—Certains peuvent être sauvés. Mais dans les wigwams des Indiens, là où ils pratiquent leurs pow-wows païens, ils invoquent des démons à forme d'ours, de serpent et de feu. Et qu'est-ce que ces monstres aiment à faire ? Dans les demeures des chrétiens ? Je vous laisse me le dire.

Presque tout le monde était désormais loin devant. Mather s'arrêta et se retourna vers Barnabas.

—Je vous dirai seulement que cette Miranda du Val que vous défendez fut élevée par les Wampanoags. Ils lui donnèrent un nom, Sooleawa Sisika, qui, je crois, signifie « Oiseau d'argent », et ils la surnommèrent Maîtresse des Arbres car, si absurde que cela paraisse, ils disaient qu'elle parlait aux arbres quand elle les traversait en plein vol.

Barnabas resta abasourdi et comprit soudain pourquoi -si Jacqueline était vraiment possédée par Miranda - les feuilles des alentours de Collinwood l'avaient tant dérouté depuis des semaines. Maîtresse des Arbres ! Au même moment, Mather lança :

—Entendez-vous continuer jusqu'à Gallows Hill ? Barnabas proposa de l'accompagner, bien que sachant que changer le cours de l'histoire était absolument impossible. Une séance de spiritisme vous transportait dans un rêve où se jette un cœur désespéré mais que le corps ne peut suivre. À présent, il fallait trouver le moyen de sauver Antoinette et la ramener dans le présent. Il suivit la procession de sombres silhouettes groupées par deux ou trois, et songea aux paroles que l'on disait quand la Mort prenait la tête de la caravane. « Et en une longue file elle les mena. »

Ils essayèrent de prendre le nourrisson à Miranda, mais elle le serrait tant qu'ils auraient été obligés de le déchirer.

Elle lui donnait le sein, mais il ne tétait ni ne pleurait. On chuchotait qu'il était difforme, un enfant du diable, preuve supplémentaire s'il en était besoin. C'était une sorcière, ainsi que tout le monde pouvait le voir. Quelqu'un rattraperait l'enfant quand elle le lâcherait, un paroissien dévot qui relèverait dans la piété du foyer.

Alors que la charrette montait lentement la route de Gallows Hill, Miranda ne remarqua pas que les arbres se dépouillaient de leurs dernières feuilles sur son passage et que leurs branches nues griffaient le ciel. Elle ruminait son sinistre projet, car le couteau à manche d'ivoire était toujours caché sous sa robe. Même tuer l'enfant d'un démon était un meurtre. Elle secoua doucement son petit fardeau, ouvrit son corsage, regarda ses yeux noirs, lui toucha la joue et, son téton entre ses doigts, le glissa entre ses petites lèvres. Il agita les poings pour ne pas tomber et elle fut si attendrie en le voyant grimacer qu'elle manqua de pleurer. Elle essaya de nouveau et, malgré sa faiblesse, il détourna plusieurs fois la tête avant de finalement la téter.

Quelque chose envahit son cœur. Peut-être que si elle se soumettait, ils la libéreraient. La dame blonde avait plaidé pour elle ; ne pouvait-elle plaider pour elle-même ? La charrette oscilla et l'enfant tint bon. Si seulement ils la laissaient vivre, elle irait dans sa ferme seule, elle élèverait l'enfant à la manière des Indiens, lui enseignerait les leçons de la forêt. Elle lui apprendrait le sifflement du merle, l'odeur des avoines sauvages, l'ombre cachée de l'ours. Elle parviendrait peut-être à lui faire oublier que le diable était son père et peut-être pourraient-ils voler ensemble.

Ils arrivèrent à l'échafaud et elle vit sous le nœud coulant une minuscule forme revêtue d'un linceul blanc. C'était le signe. Le bébé ne tétait plus et elle vit que son visage était serein. Miranda décida finalement de ce qu'elle allait faire.

Ils défirent ses entraves et la firent descendre en la tenant fermement. Elle se tint debout, peut-être pour la première fois consciente de sa séduction, et veilla à ne pas trébucher sur l'escalier rudimentaire. Peter Clothier, qui avait été son geôlier, était à présent son bourreau. *Quelles tâches sinistres lui fait-on accomplir !* songea-t-elle. Il tenta une fois de plus de prendre l'enfant, mais elle aperçut par-dessus son épaule Amadeus Collins qui secouait lentement la tête.

—Pendez-les tous les deux, dit-il à mi-voix.

Puis, comme un oiseau au beau plumage, de la foule surgit la femme aux cheveux blonds, tramant ses chaînes. Elle bondit contre l'échafaud, tendant les bras, et se tourna vers l'assistance effarée.

—Non, non, je vous en prie, ne faites pas cela ! Elle est la plus pure parmi vous, aussi innocente que l'enfant dans ses bras. Je vous en supplie, ne la prenez point. Avant de commettre une affreuse erreur, prenez-moi à sa place.

Le constable la tira en arrière avec impatience et la retint, tremblante, les yeux brillants de larmes.

—Voyez ! s'exclama le révérend Collins en secouant la tête. L'accusée n'a nulle honte ! Devant elle se trouve une pauvre victime affligée de cette retorse sorcière qui la tourmente quand vient sa dernière heure. C'est en enfer qu'est sa place, à n'en pas douter !

Un vol d'oiseaux noirs traversa le ciel, par centaines, tournant de-ci de-là sur le vent comme une seule vague, avant de se poser dans un concert de cris et de battements d'ailes sur les branches nues de l'arbre aux pendus, comme autant de feuilles. Miranda sentit qu'elle devait parler. Déjà, le nœud avait été passé à son cou et la trappe allait s'ouvrir.

—Diras-tu une prière, Miranda ? demanda Peter.

Elle acquiesça et il recula en s'inclinant. Une légère brise souleva le pan de sa robe et caressa ses cheveux. Le ciel s'assombrit, les oiseaux tressaillirent et dans le cercle de la forêt, les grands arbres s'inclinèrent. Elle parla d'abord d'une voix douce en serrant son enfant mort sur son sein.

—Peuple de Salem. Je ne doute point qu'il y ait parmi vous des disciples au cœur sincère, qui possèdent la foi et aiment Dieu. Je les bénis et leur souhaite le meilleur. (Elle baissa les yeux vers Antoinette.) L'une m'a témoigné son affection. (Elle prit une profonde inspiration et haussa la voix.) Mais il y a aussi ceux qui ont crié « Sorcellerie ! », qui l'ont chuchotée, ignorée et traquée pour ne la trouver que couvant dans leurs cœurs. Car vous savez en vérité que vous n'avez jamais vu de sorcières ; à l'instant de ma mort, je vous dis, regardez en vous. N'avez-vous point torturé des innocents sans aucune autre preuve que des rumeurs ? Dans vos cœurs, vous savez que ces fillettes mentent par méchanceté. Encore et encore, vous avez crié « Sorcière ! », mais vous n'en avez vu aucune. Vous avez crié « Sorcellerie ! », mais en vérité vous n'en avez jamais vu. Je vous le dis, puisque vous l'avez tant désiré, ouvrez grands vos yeux, car désormais vous allez la voir ! (Quand elle leva son enfant, les langes tombèrent et découvrirent un corps parfaitement constitué.) Je maudis cette ville et tous ceux qui ont conduit cette folie. Plus que tout, je maudis la famille Collins qui m'a pris ma ferme mais n'y trouvera nul bonheur. Les champs sont empoisonnés et la rivière, remplie de serpents. Et vous qui prenez ma vie ne connaîtrez jamais la prospérité ni le bonheur mais n'aurez que du sang à boire pour l'éternité !

Le couteau étincela et, avant qu'on ait pu la retenir, elle égorgea le petit cadavre. Le sang s'écoula sur sa main et son bras, puis elle le leva au-dessus de sa tête en s'écriant :

—Contemplez mon baptême ! (Et, alors que le sang lui recouvrait le visage, elle cria :) Que ma mort soit la dernière !

Puis la trappe s'ouvrit et le nœud coulant se referma sur sa vie troublée.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Salem — 1971*

Barnabas redressa la tête de la table et scruta l'obscurité. Tout d'abord, il se demanda où il était, mais Antoinette était encore avec lui et, quand elle le vit, elle s'effondra sur son épaule en sanglotant. Soulagé de la retrouver à l'endroit où avait commencé la séance, il l'étreignit et murmura doucement :

—C'est fini. Nous sommes en sécurité.

Les autres participants étaient encore en transe, les mains jointes et les yeux clos. Un à un, ils reprirent conscience et regardèrent autour d'eux, désorientés. Tous sauf Jacqueline. Il crut qu'elle avait disparu, mais il la vit près de la fenêtre brisée, dans le vent qui lui ébouriffait les cheveux et soulevait sa jupe. L'orage était passé et un faible clair de lune soulignait d'argent le contour de sa silhouette. Quelque chose dans son allure l'étonna. Elle semblait vieillie, à la fois mélancolique et sereine, et enveloppée de solitude. Les mains croisées devant elle, elle se tenait bien droite, un léger sourire sur les lèvres. Un frisson parcourut l'échiné de Barnabas. Pourtant, ce qu'il voyait n'était pas maléfique, mais seulement magique. Ses cheveux noirs retombaient sur son visage, elle avait les yeux brillants de larmes et les plis de sa jupe flottaient et ondulaient en touchant à peine le sol. Il retint son souffle en se disant qu'elle avait été changée durant la séance, transformée, mais elle finit par revenir à la table et il retrouva la jeune fille qu'il connaissait. Elle semblait effrayée et perdue, mais quand elle vit sa mère, un grand soulagement se peignit sur son visage. Elle se jeta dans ses bras avec un cri et elles s'embrassèrent en pleurant. Jacqueline lâcha l'objet qu'elle serrait dans sa main et qui tomba bruyamment sur la table. C'était un petit couteau à manche d'ivoire à la lame tachée de sang.

David dormait encore quand Barnabas rentra : il ne s'était écoulé que très peu de temps en ce monde durant son absence. Le garçon dormait sur le côté, les cheveux épars sur son front, une main tombant du lit et l'autre ramenant la couverture sous son menton comme s'il avait eu froid durant son sommeil. Il était d'une pâleur inhabituelle, la peau presque transparente et les lèvres blêmes. Une veine palpitait à son cou.

Barnabas se disait que Julia ne l'avait mis en garde que pour l'effrayer et le tenir sous sa coupe. À part sa blessure qui commençait à l'élancer, il se sentait plus en forme que jamais, vigoureux et rajeuni. Les spasmes de fièvre avaient diminué et sa vitalité revenait. S'il était à présent totalement humain, aurait-il besoin d'une autre piquûre ?

Le garçon se retourna et Barnabas recula avant qu'il ouvre les yeux.

—Barnabas, où étais-tu ? demanda-t-il en rejetant les couvertures avant de se redresser et de s'étirer en bâillant. Je me suis réveillé au milieu de la nuit et tu étais parti. Tu n'avais même pas défait ton lit.

—Oui, je sais. Je suis sorti et j'ai trouvé Antoinette.

—Comment ?

—J'ai roulé dans les rues jusqu'à ce que j'aperçoive sa camionnette. Elle était... dans un bar avec des amis.

—Lui as-tu raconté tout ce qui s'était passé ?

—Elle retourne à Collinsport immédiatement.

—Et Jackie ? Elle était avec elle ?

Barnabas sentit le plaisir qu'éprouvait David à prononcer le prénom de sa bien-aimée et en même temps l'angoisse que cela suscitait en lui.

—Non, elle n'était pas là. Je crois que Toni l'a laissée dans sa chambre à l'Ancienne Demeure.

—Alors elle est en sécurité.

—Je pense que oui, pour le moment.

David resta silencieux. Barnabas ne voyait pas comment il pouvait expliquer son expédition dans le passé. Cela lui paraissait déjà ne plus être qu'un rêve. Cependant, il avait maintenant une nouvelle responsabilité qui ne lui laissait pas le choix. Il devait trouver le moyen de dissuader David de fréquenter Jacqueline. Elle était imprévisible - peut-être même enchantée - et certainement dangereuse. Conscient qu'il était difficile de faire la leçon à un adolescent rebelle, il attendit qu'ils soient sur la route du retour vers

Collinsport pour tenter d'amener la conversation sur le sujet en espérant que David ne se méfierait pas.

—Savais-tu que ton amie Jackie était si dérangée ?

—Oui, enfin, je me rendais bien compte que quelque chose n'allait pas chez elle.

—Mais tu ne pensais pas que c'était de la schizophrénie avant de lire son dossier médical, n'est-ce pas ?

—Je ne sais pas. Elle est si changeante. Je croyais qu'elle m'aimait bien, enfin, que c'était moi qu'elle voulait, mais à présent je ne suis plus très sûr. Quand j'étais avec elle, elle avait l'air tout heureuse et pleine d'énergie, puis elle faisait la tête. Mais même quand on était ensemble, j'ai toujours eu l'impression qu'elle attendait quelque chose ou quelqu'un d'autre. Tu sais, comme quand tu es dans une fête et que tu parles à quelqu'un qui a l'air distrait et qui regarde par-dessus ton épaule.

—Oui, je connais cela.

—Elle me laissait l'embrasser et la prendre dans mes bras comme n'importe quelle petite copine, mais je me rendais bien compte que ce n'était pas de moi qu'elle était amoureuse.

Il marqua une pause. Seul résonnait le ronronnement du moteur alors qu'ils roulaient dans la forêt. Le soleil avait chassé les nuages et tout étincelait. La moindre feuille scintillait de gouttelettes, la chaussée luisait et le ciel était d'un bleu douloureux.

—Elle t'a parlé de son enfance ? demanda Barnabas.

—Elle m'a raconté un drôle de truc. Que Toni était défoncée à l'acide quand elle est née.

—Ah ?

—C'était une drogue encore nouvelle et l'époque de l'expérimentation. Je sais que ça peut paraître bizarre aujourd'hui, mais ils se sont dit que cela faciliterait l'accouchement. C'est fabriqué à base d'ergot de seigle, une moisissure, et je crois que les femmes en prenaient autrefois pour hâter la naissance.

—Oui. Aldous Huxley a même raconté qu'il avait vu le moment de sa conception.

—Quand il a pris du LSD ?

—Il a écrit qu'il avait eu un moment de transcendance quand il avait compris que l'amour est la vérité cosmique fondamentale.

—C'est cool.

—Qu'est-ce que Jackie t'a raconté d'autre ?

—Qu'elle était malheureuse quand elle était petite, jusqu'au jour où elle s'est fait des amies excentriques au lycée. À l'époque, c'était plutôt sage : robes noires, fond de teint blanc et rouge à lèvres. Mais quand même, il y en avait deux qui disaient être des vampires et boire mutuellement leur sang.

—Que c'est répugnant !

—Et elles prenaient beaucoup de LSD, de mescaline et de champignons, ce genre de trucs. Je crois qu'elle a vraiment abusé et Toni l'a mise à Windcliff.

—La pauvre enfant. Et nous savons ce qui s'est passé là-bas.

Ils roulaient à vive allure le long des magnifiques forêts resplendissantes des couleurs de l'automne. Barnabas fut frappé de cette majesté, comme si les arbres étaient des accords joués dans une somptueuse symphonie de lumière.

David se taisait. Barnabas se renfonça dans le confortable siège en prenant soudain conscience de l'aménagement luxueux de sa voiture : le cuir souple, l'abondance de chromes, le placage en noyer. Il jeta un regard au garçon, qui fixait par la vitre le paysage défilant dans un brouillard pourpre. Il eut envie de lui prendre la main, mais il se rendit compte que David était trop grand pour un tel témoignage d'affection.

—Permits-moi de te poser une question, dit-il. Maintenant que tu en sais autant sur Jackie, tu as toujours envie d'être avec elle ?

—Je l'aime encore, soupira David.

—Pourquoi ?

—Elle me fait penser à moi, dit-il. Elle est solitaire.

—Il t'arrive de penser qu'elle pourrait te faire du mal, d'une manière ou d'une autre ?

—Plus que ce qu'elle m'a déjà fait ?

—Non, je ne parle pas de te briser le cœur. (Il hésita.) Du mal d'un point de vue physique.

—Mais ce n'est qu'une fille. Je suis beaucoup plus fort qu'elle.

—Tu accepterais de réfléchir à mon point de vue ?

—Je ne sais pas. C'est quoi ?

—Je crois qu'elle pourrait devenir violente. C'est bien ce que dit le dossier, non ?

—Oui...

—Je pense que tu devrais éviter de la fréquenter, David.

—Ne me demande pas cela, Barnabas, je ne peux pas.

—Alors je risque d'être forcé d'en parler à ton père. David le regarda, surpris.

—Tu ne ferais pas ça, quand même ? Tu es mon ami.

—Si j'estime que cela peut te protéger, si.

—Il m'enverrait à Exeter. Il me menace de m'envoyer à l'école militaire depuis des années. Ce serait le prétexte qu'il cherche.

—Mais si tu pensais qu'elle est malfaisante ? Je veux dire, tu lui fais vraiment confiance ?

—Elle... Je ne sais pas... je te l'ai dit, c'est comme si elle m'avait envoûté. Je sais que ça paraît idiot, mais elle a beau être méchante avec moi, me fâcher ou me blesser, si elle veut que je sois avec elle, il lui suffit de demander. Je ne me contrôle plus.

—On dirait bien que l'école militaire serait la solution, dit Barnabas après un silence.

—Toute cette conversation est idiote ! Tu ne peux pas me forcer et mon père non plus. Tu n'imagines pas ce que c'est que d'être amoureux.

—Même si tu as du mal à le croire, je le sais. C'est douloureux. Mais je ne songe qu'à ton bien. J'ai peur que tu sois en danger. Et si je dois agir de manière radicale pour te protéger, je le ferai.

—Ah oui ? OK, comme tu veux, répondit David d'un ton indifférent. Mais oui, Barnabas, je vais cesser de la fréquenter, si tu le dis.

Durant le reste du trajet, David garda son casque sur les oreilles et écouta ses cassettes, refusant de parler. Barnabas espérait qu'il avait réussi à le convaincre, mais il craignait de s'être seulement mis le jeune homme à dos. Peut-être qu'Antoinette saurait quoi faire. Alors qu'ils arrivaient à Collinport, il chercha sa camionnette dans les rues. Il avait hâte de la voir, d'être seul avec elle, de la voir sourire, de savourer sa présence, mais il redoutait sa réaction à la question qu'il entendait lui poser. Il savait clairement quelle devait être la conduite à tenir et il était impatient de le faire.

Quand ils arrivèrent à Collinwood, Barnabas trouva Willie qui l'attendait près de la porte de derrière.

—Barnabas, bafouilla-t-il, très agité, où étiez-vous ? Il y a quelqu'un qui rôde autour de la maison. Je l'ai vu derrière Rose Cottage hier soir vers

minuit et... et puis le long d'un mur, en train de regarder par une fenêtre dans une chambre. Et puis sur le toit, près de la tour.

—Vous avez appelé la police ?

—Elizabeth l'a fait. Mais après la descente sur le camp des hippies, les policiers ne veulent même plus venir. On dirait qu'ils en veulent aux Collins.

—Mais enfin, pourquoi ?

—Leur excuse, c'est qu'ils ont gardé les hippies en détention à Collinsport jusqu'à hier après-midi. Qu'ensuite, certains ont été relâchés, mais que tous les autres ont été mis dans un car à destination de la prison de Portland. Beaucoup des policiers de service ont dû les accompagner et ils n'étaient pas encore revenus. Une voiture de police a fini par arriver, mais après minuit et il n'y avait plus de rôdeur. Et s'il revient ce soir ?

—Dites à Elizabeth de ne pas s'inquiéter. Je monterai la garde. Roger n'a pas de pistolet ?

—Si, et un fusil aussi, dans le placard du rez-de-chaussée.

—Bien. Veillez à ce qu'il soit chargé. Si vous voyez quoi que ce soit, appelez la police.

—Où allez-vous ?

—J'ai à faire en ville.

—Mais, Barnabas...

—Je serai rentré avant la nuit.

Jason avait tenu sa promesse, Barnabas en était certain. Il avait dû échapper aux griffes de la police et revenait se venger sur la famille Collins. Mais autre chose éveillait ses soupçons, quelque chose qu'il avait négligé jusqu'à maintenant. Il se rappelait la souplesse du charpentier, son aisance gracieuse, ses yeux scintillants et son comportement rusé. Et puis, où était-il passé quand la goule avait attaqué la fille ?

Il s'était enfui, soit pour détourner les soupçons, soit parce qu'il connaissait le monstre et l'avait envoyé sur les hippies pour servir ses propres desseins - peut-être était-il fâché de la liaison de Barnabas et d'Antoinette. Mais bien sûr ! S'il avait encore été tel qu'autrefois, Barnabas aurait immédiatement reconnu un membre de son espèce. Comme l'esprit humain manquait de perspicacité !

Le trajet vers Collinsport fut plus difficile que prévu. Son cœur battait la chamade et l'impatience lui nouait le ventre. À plusieurs reprises, il fut saisi

d'étourdissements et de vertiges. Jusqu'à présent, il avait nourri le faible espoir d'être définitivement guéri. Mais pour une raison inconnue, son esprit était brumeux. Sa blessure empirait nettement. La douleur l'élançait et il se sentait fiévreux.

La camionnette était garée devant La Baleine bleue. Antoinette était assise seule dans le fond devant un verre de vin et écoutait une jeune fille qui chantait sur la scène une triste ballade. Le cœur de Barnabas fit un bond dans sa poitrine quand il la vit et il s'attarda un moment à la regarder. Elle portait une veste bleu saphir brodée au col de feuilles et de fleurs. Ses mèches blondes retombaient sur son front et son cou. En un instant, il prit une décision inévitable. Dorénavant, ce serait elle qu'il aimerait.

La fille qui chantait avait une jolie voix et il écouta les paroles comme si elles lui étaient destinées.

*Mon amour et moi sommes allés à l'église  
Le beau spectacle que la mariée et ses demoiselles d'honneur  
Et j'entrai le dernier pour qu'elle ne sache jamais  
Qu'il aurait mieux valu qu'elle en épouse un autre.*

—Antoinette ?

Elle redressa vivement la tête, mais quand elle reconnut Barnabas, elle se rembrunit comme si elle s'était attendue à voir quelqu'un d'autre. Il fut désespéré devant ce qu'il prit pour de la déception, mais elle tenta de la dissimuler et lui fit un timide sourire, comme en souvenir des dernières heures qu'ils avaient partagées.

—Puis-je m'asseoir ? lui demanda-t-il.

—Oui, bien sûr.

Elle paraissait fatiguée. Son mascara coulait et elle avait les yeux cernés, mais ils étaient toujours du même fascinant bleu d'azur, passant du turquoise pâle au vert mousse, avec un contour plus sombre. Il fut envoûté.

—Il fallait que je te voie, dit-il, animé d'une nouvelle énergie malgré la douleur de sa blessure. Dès que je suis rentré. T'es-tu remise ?

Elle évita son regard et contempla ses mains, puis elle lui jeta un bref coup d'œil et se détourna.

—Comment va Jackie ?

—Mieux. J'ai un peu retrouvé ma petite fille. (Elle frissonna et soupira en tripotant son verre, les yeux embués de larmes.) Je n'ai pas pu la sauver. C'est fini.

—Mais non, ma chère. Ce n'est que le commencement. (Il lui prit les mains et elle fronça les sourcils.) Toni, il faut que je te dise quelque chose. J'ai été très ému par ce que j'ai vu à Salem. (Elle frémit et jeta un coup d'œil vers la porte.) Ton affection désintéressée, ton sacrifice... (Il marqua une brève pause, puis il se lança :) Es-tu certaine de n'avoir aucun souvenir d'une certaine Angélique ? (Elle eut un petit rire agacé.) Moi si, s'empressa-t-il de poursuivre. Je me souviens bien d'elle. Et j'ai déjà essayé de te le dire. Nous nous sommes déjà connus autrefois.

—Comment cela se pourrait-il ?

—Cela ne te frappe pas qu'il n'y ait que toi et moi qui ayons partagé cette extraordinaire expérience ? Si cette séance de spiritisme était possible, tout peut l'être. Tu ne crois pas ?

—Je ne sais pas. Je n'ai vraiment pas envie d'y penser. C'était un cauchemar.

—Bien sûr, je suis tout à fait d'accord. C'est pour cela que je suis venu te dire qu'il ne serait plus jamais question du passé. Et pour te proposer de t'aider.

—Merci.

Sa nonchalance l'agaça, et en même temps les paroles de la chanson continuaient de s'insinuer dans son esprit.

*Mon amour et moi sommes allés dîner*

*Elle s'est assise avec moi et m'a servi du vin*

*Et j'ai bu à la santé de la fille qui aurait dû être mienne*

*Car il aurait mieux valu qu'elle en épouse un autre.*

Il contempla sa bien-aimée. Sans rouge, ses lèvres étaient pâles et un peu fripées. Elle avait les ongles rongés et les veines saillaient sur ses mains qu'il tenait dans les siennes.

—Toni, écoute-moi. Je veux passer plus de temps avec toi.

Elle parut faire un effort pour se montrer polie.

—Mais pourquoi ?

Il hésita, ne sachant par où commencer.

—La nuit que nous avons passée ensemble dans ta tente, as-tu... (Soudain, il comprit que si elle avait été amoureuse de lui, cela aurait été si évident qu'il aurait été inutile d'en parler.) En as-tu été heureuse ? demanda-t-il finalement.

Elle sembla sentir son désarroi. Avec un petit rire, elle serra sa main.

—C'est dingue, les drogues, dit-elle. Ça lève les inhibitions et tous les codes sociaux paraissent ridicules. On a un besoin irrépressible de faire toutes sortes d'expériences et de s'abandonner à l'amour. Peu importe avec qui.

—Tu me dis que j'aurais pu être n'importe qui ? demanda-t-il, piqué.

—Bon, pas n'importe qui. Pas Jason. Je crois que ce soir-là, il m'avait énervée.

Barnabas se raidit, mais il continua.

—Mais cette nuit dans la tente, pour moi, c'était comme... un voyage au paradis.

—N'oublie pas que je t'en ai donné aussi, dit-elle en riant.

—Donné quoi ?

—Un demi-acide, enfin.

Une fois de plus, il fut stupéfait par son comportement nettement moderne, si éloigné de celui d'Angélique, si dénué de nuance et de duplicité. Il ne savait comment répondre à cela, mais il ne pouvait s'empêcher de vouloir la convaincre.

—Je suis tombé amoureux de toi, cette nuit-là. Je brûle du désir de passer ma vie - non, l'éternité - avec toi. Et tu ne le sais pas, tu n'en es peut-être pas consciente, mais tu as quelque part en toi le pouvoir...

—Barnabas, arrête.

Elle repoussa une mèche de cheveux sur son front et, pour la première fois de la soirée, elle plongea son regard dans le sien.

—Je comprends ce que tu essaies de me dire, maintenant. Je suis désolée, soupira-t-elle. Mais je n'ai absolument pas envie d'avoir une relation avec toi. Je ne suis pas amoureuse. Jamais je ne pourrai l'être. Tu n'es pas du tout ce que je cherche. Tu es un type très bien, mais beaucoup trop passionné. J'ai l'impression que tu as un passé très sombre que je n'ai vraiment pas envie de connaître.

—Mais depuis la séance... tu ne crois pas que nous avons quelque chose en commun ?

—Oui, et du coup tu fais plein de mystères, mais ça devient un peu pénible.

Elle jeta de nouveau un coup d'œil vers la porte et Barnabas fut forcé d'admettre qu'elle devait attendre quelqu'un. Elle se retourna en rougissant.

—J'aime bien... en fait, j'ai un peu honte de dire ça, mais je préfère les hommes qui ne sont pas aussi passionnés. Et plus jeunes, tu vois ? J'ai toujours adoré les mecs qui font de la moto, qui jouent de la musique ou, je sais pas, ceux qui vivent en communauté. Notre nuit dans la tente était sympa, mais en fait, il ne faut pas la prendre trop au sérieux.

—Peut-être que tu as mal entendu, Antoinette. Je te propose de m'épouser. Je suis riche. Je peux t'offrir une maison à Londres, une autre dans les Antilles... (Il commençait à avoir l'impression de sombrer.) Tous les plaisirs et le luxe que tu veux. Et je me consacrerai uniquement à ton bonheur...

—Mais je ne veux pas me marier. Je n'ai pas épousé le père de Jackie. Écoute, Barnabas, je ne suis vraiment pas celle qu'il te faut. Je suis désolée. Mais il vaut mieux que je te le dise plutôt que de te laisser des illusions, non ? Ça, ce serait vraiment cruel.

C'était comme si la chanteuse s'était trop approchée de son micro et que les paroles lui vrillaient le crâne.

*J'ai rencontré un vieillard qui m'a demandé Combien de fraises poussent dans la mer ? Et je lui ai répondu avec une larme à l'œil Combien de bateaux voguent dans la forêt ?*

Barnabas se leva en tremblant et renversa sa chaise.

—Dans ce cas, ma chère, je vais vous dire au revoir. Et il sortit du bar en essayant de rester digne.

C'est seulement quand il fut remonté dans la Bentley qu'il se laissa aller au désespoir. Les mains agrippées au volant, il posa le front contre le bois verni et glacé. L'obscurité, le froid et la solitude lui rappelaient les heures qu'il passait autrefois dans son cercueil avant de s'endormir, réduit par la malédiction à une vie de fauve solitaire. Il n'était pas trop tard. Il devait rentrer à Collinwood et retrouver Julia.

Alors qu'il passait devant La Baleine bleue, il ne put s'empêcher de ralentir au cas où il aurait pu apercevoir une dernière fois Antoinette par la vitrine. Elle était toujours assise à la même table, mais quelqu'un l'avait rejointe entre temps. Elle était animée et son visage s'était éclairé. Ses yeux

brillaient et elle avait l'air de rire et de pleurer en même temps, totalement absorbée par sa conversation. Elle tenait les mains de son compagnon, rougissante et pleine d'entrain. L'homme se pencha et l'embrassa longuement et Barnabas vit la coupe élégante de son costume, sa longue silhouette svelte, ses épais cheveux noirs et ses mains soignées. C'était Quentin Collins qui avait conquis le cœur d'Antoinette.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)



*Collinsport -1971*

Il roulait trop vite et ne regardait même plus le compteur. Humilié par cette amère ironie du sort - il s'était convaincu qu'elle l'aimait autant que lui -, il ne lui restait plus qu'une solution pour oublier cette cuisante mortification.

Négligeant toute prudence, il arrêta brusquement la voiture au bord de la route dans un virage le long du cimetière, faisant voler un amas de feuilles trempées, et coupa le contact. Il sortit péniblement de la voiture et courut vers la grille. Les arbres étaient d'une surnaturelle immobilité et le disque cruel de la pleine lune planait sur l'horizon. Cette fois, il sut s'orienter et alla directement au caveau où il avait dissimulé le portrait de Quentin. La toile était bien là, cachée derrière la porte, endormie en compagnie des morts.

Sa blessure le faisait toujours autant souffrir, et porter le tableau était pénible, mais Barnabas se traîna lentement sur le chemin menant à Widow's Hill. Arrivé au bord de la falaise, il regarda en bas. Sous la lune, le ressac dessinait ses éternelles gerbes d'écume. Les vagues se brisaient sur les rochers et le vent le déséquilibrait. Il tira le tableau jusqu'au bord. La rancœur vibrait en lui et la vengeance le rendait euphorique. Il allait anéantir pour toujours Quentin, dont la véritable image allait voler en éclats sur le sable. Barnabas imagina le tableau dégringoler le long de la falaise et tournoyer avant de se déchirer sur les rochers. Le loup-garou serait libéré, l'âme de Quentin apparaîtrait telle qu'elle était, répugnante et corrompue, et son visage patricien laisserait la place à un museau de loup. Barnabas éclata d'un rire dément décuplé par la jalousie. Elle ne risquerait plus de l'aimer, après cela.

La lune dansait et jouait à cache-cache entre les nuages. Barnabas vacilla au bord du vide, l'esprit tiraillé entre le passé et le présent. Où se trouvait son propre corps ? Quelque part entre les inévitables infirmités de la vieillesse et la solitude de l'immortalité. Était-ce pour cela qu'il avait

éprouvé tant de plaisir dans sa nouvelle existence ? Ou bien était-ce le retour de ses pouvoirs de vampire ? Il était sur la corde raide au-dessus d'un abîme.

Après la séance de spiritisme, Antoinette s'était accrochée à lui en pleurant et il l'avait consolée. L'étreindre ainsi l'avait déchiré de bonheur et d'admiration. Elle avait proposé de se sacrifier, elle était prête à mourir pour sa fille. D'où venait un tel amour ? Le cœur possède-t-il un tel courage ? Une fois de plus, il regarda les rochers dans les tourbillons d'écume. Sa bien-aimée Josette... C'était là qu'elle avait fait son saut mortel, rendue folle par la vision du monstre qu'il allait devenir. Quelles souffrances avaient dû tourmenter ses derniers instants ? Quand Quentin se transformerait sous les yeux de Toni et deviendrait un monstre, elle ferait...

Soudain, l'image d'Antoinette dans l'étreinte du loup-garou traversa sa conscience. Il vit et revit son visage : la panique, l'incompréhension, les yeux écarquillés de terreur. Elle ne méritait pas une telle cruauté. Elle méritait le bonheur, si bref soit-il, avec Quentin.

Après avoir remis le portrait dans le caveau, Barnabas s'arrêta pour regarder son reflet dans la vitre de la voiture. Son haleine qui s'y condensait brouillait son image comme un spectre dans son linceul, puis elle se dissipa et il vit son visage dans la nuit. Des yeux noirs perçant un crâne. Qu'était-il ? Un être humain ou un démon ?

Écrasant l'accélérateur, regrettant la stupidité dont il avait fait preuve, Barnabas songeait au vampire. La Bentley soulevait des nuages de feuilles trempées par la pluie et il arrivait en haut de la côte dominant Collinwood quand il aperçut au-delà des arbres une gerbe phosphorescente, une explosion de cristaux fracassés, puis un brouillard lumineux. La pleine lune surgit au-dessus des frondaisons. Il contempla longuement Diane, la déesse chasserresse, et son chariot, qu'il adorait depuis des siècles. Son attraction était toujours là, plus puissante que jamais.

Il lutta contre le désespoir qui le gagnait. Deux malheurs s'étaient alliés pour le tourmenter — son amour pour Antoinette et sa blessure, qui l'élançait constamment et le brûlait dans sa chair comme un écho de la peine qui lui déchirait le cœur. Il repensa à l'après-midi où il avait fait la connaissance de Jason. Un vampire ne peut supporter la lumière du jour, certes. Mais Jason portait ce jour-là des lunettes de soleil. En outre, certains

vampires n'étaient pas troublés par la lumière naturelle - malheureusement, ce n'était pas son cas -, tout comme Nosferatu était immunisé contre les crucifix. La faculté que Jason avait de charmer son auditoire, comme il l'avait démontré devant le feu de camp, son magnétisme et même son comportement séducteur envers Antoinette lui avaient paru remarquables, et quel meilleur déguisement aurait-il pu trouver que celui d'un hippie activiste attirant son troupeau confiant vers la mort ? Barnabas songea à l'allure souple et virile du jeune homme : rien que cela trahissait des pouvoirs surnaturels. Ignoble tricherie ! Barnabas, dont l'instinct était émoussé par la naïveté humaine, ne l'avait pas percé à jour. La perfection de la restauration de l'Ancienne Demeure aurait été incompréhensible si elle n'avait été l'œuvre d'un maître charpentier bénéficiant d'une assistance diabolique. La carte de visite du marchand de tapis de Boston que l'on avait glissée sous la porte de sa boutique l'avait conduit à remplacer un tapis inadapté que l'on avait étalé sur le sol du salon pour le piéger. La même machination avait déterminé l'endroit où l'on avait placé son cercueil pour l'attirer vers un destin fatal. C'était évident : un nouveau vampire se devait de dominer son territoire. C'était parfaitement logique et il avait laissé ce démon en herbe, ce monstre nouveau-né, intrépide et brouillon, dénué d'expérience et de jugement, menacer son domaine. Il écrasa l'accélérateur et la Bentley bondit comme un fauve primitif pour dévorer la route.

La lumière de la lune luisait sur le capot et, un bref instant, Barnabas eut l'impression que l'astre allait traverser le pare-brise. La lune était tellement énorme qu'elle le remplissait presque et c'est seulement à ce moment qu'il se rendit compte que sa vision était brouillée par des éclairs qui jaillissaient de toutes parts. La voiture se souleva légèrement, puis elle oscilla et Barnabas fut forcé de continuer à rouler à l'aveuglette sur la route noyée dans la lumière. Il se cramponna au volant dans ce vide éclatant avant de songer à freiner. La voiture tressauta affreusement, puis elle dérapa sur le bas-côté, fit un tonneau et se renversa dans un fossé.

Quand il ouvrit les yeux, il ignorait totalement combien de temps il était resté inconscient. La voiture gisait sur le flanc, le moteur tournait toujours et il le coupa. Étourdi par la douleur, il s'en extirpa en rampant et se remit debout. Les lumières de Collinwood scintillaient au loin et le clair de lune baignait les alentours comme sous un jour sans couleurs. Il fallait absolument qu'il rejoigne Julia avant qu'il soit trop tard. Comment avait-il pu s'imaginer pouvoir continuer sans elle ?

Une fois dehors dans la nuit, il prit conscience du froid mordant et des innombrables grenouilles qui coassaient dans les fossés. Un bourdonnement lui vrillait le crâne. En titubant, il remonta l'allée et parvint jusqu'à la maison. La grandiose demeure de style Tudor se dressait au milieu des immenses pelouses, ses cheminées et ses tourelles se découpant sur le ciel argenté. La pâle lueur bleutée derrière les fenêtres du salon lui réchauffa le cœur et il eut un regain d'affection pour cette maison, comme si elle ne se moquait plus de sa présence ici. Il avait plutôt l'impression qu'elle lui appartenait, que c'était un cadeau des siècles passés et, en arrivant péniblement à la porte, malgré la douleur qui irradiait dans son flanc, il fut rafraîchi à la pensée de ceux qu'il aimait. Il sacrifierait tout pour David, Julia, Elizabeth, Roger et Carolyn, et même pour Antoinette, malgré la mélancolie que sa pensée éveillait en lui. Il l'avait aimée et il l'aimait encore. Grâce à elle, il avait de nouveau savouré la vie.

Il allait entrer quand un mouvement fugace attira son attention et il lui sembla voir passer quelque chose au-dessus de la pelouse en direction de la falaise. Il le suivit, mais il le perdit rapidement de vue. La rumeur de la mer parvint à ses oreilles et il s'arrêta pour reprendre haleine, plié en deux. La pulsation du ressac était si proche qu'il fut convaincu d'avoir presque atteint la falaise, mais non : c'était son cœur exsangue qui battait avec la fureur de vagues qui s'acharnaient sur un rivage désolé. Il prit soudain conscience de l'horreur de son existence sans but. Il ne pouvait se permettre d'échouer, à présent.

La lune avait monté dans le ciel et les grands chênes qui entouraient Collinwood se dressaient, silencieux et sévères, leurs branches tordues tendues vers la voûte céleste argentée. Quelque chose s'enfuyait devant lui, une silhouette d'homme, et Barnabas s'enhardit à penser que c'était Jason qui cherchait à lui échapper. Il s'élança de nouveau, mais il perdit une fois encore sa proie. Il commença à se dire que son imagination avait créé ce mirage quand il trébucha et faillit tomber sur le corps d'un homme gisant face contre terre dans l'herbe. Il le retourna et entendit un cri perçant.

—Non ! Non ! Je vous en supplie ! (Deux yeux exorbités se levèrent vers lui.) Barnabas ? C'est vous ? (Le soulagement de Willie en reconnaissant son ami et maître était perceptible malgré l'obscurité.) Il est là, le tueur, il rôdait et j'ai dû partir !

—Willie, vous êtes blessé ?

—Oui, mais ça va... Juste... Barnabas, il faut l'arrêter, il a un couteau et il rampait sur le toit...

Barnabas passa la main sous la veste de Willie et sentit le sang qui imbibait sa chemise. Était-ce cela dont il avait besoin ? Il se pencha, l'œil fixé sur la peau qui dépassait du col, mais Willie sentit qu'il se passait quelque chose d'anormal.

—Barnabas, bégaya-t-il, je vous en prie, mais qu'est-ce que vous faites ? Non, je vous en supplie, pas moi !

Il le repoussa faiblement, mais la cape se souleva et les recouvrit tous les deux alors que Barnabas se penchait sur la jugulaire et mordait sa chair.

Il n'arriva même pas à entamer la peau.

Il sentit le goût de la sueur de Willie, son odeur mêlée à la sienne, et il comprit finalement qu'il n'était pas un vampire mais un homme et qu'il était mourant. Il entendit Willie gémir d'une voix faible :

—Je vous en prie, Barnabas, il a un couteau et il va de pièce en pièce pour essayer de tuer toute la famille...

Barnabas se redressa et se retourna vers la maison. La tour principale se découpait sur le ciel et il aperçut dans la chambre de David une lumière qui tremblotait comme la flamme d'une bougie.

La porte d'entrée dessinait un rectangle de lumière chaude et réconfortante. Il distingua le lierre qui grimpait sur les murs et, dans le clair de lune, le long portique avec sa balustrade aux piliers sculptés. Au-dessous de lui, Willie haletait en tremblant et Barnabas baissa les yeux vers le domestique, qui continuait à le supplier d'une voix sifflante :

—Barnabas, non, je vous en prie...

Il se releva, cherchant un signe. La lune éclairait les ardoises du toit en pente. Son regard en suivit l'arête horizontale hérissée des neuf cheminées, descendit jusqu'à la salle de bal, puis remonta vers la grande tour, la vigie et le paratonnerre. Tout était immobile et comme à l'accoutumée.

C'est alors qu'il vit quelque chose qui le fit bondir sur ses pieds et s'élancer. Au-dessus de l'entrée, là où les trois chiens assis brillaient sous la lune, il distingua l'ombre d'un homme. Tout en haut, près du paratonnerre, la sombre silhouette de Jason se découpait sur la nuit.

*Il m'attend*, se dit Barnabas, qui craignit seulement de ne pas pouvoir grimper sur le toit avant que le tueur s'enfuie. Haletant, il traversa la pelouse et arriva devant l'entrée. Était-il parti ? Non, il était encore là et le fixait

avec ses yeux de fauve. Jason se tenait bien droit, les bras ballants, la lame d'un couteau luisant dans sa main. La drogue s'était emparée de lui et, dans sa soif de vengeance, il était devenu fou.

Barnabas entra, monta péniblement l'escalier et avança à tâtons dans le couloir, cherchant un chemin pour gagner le toit. Il finit par trouver une fenêtre dans la tour près de la chambre de David et se hissa à l'extérieur. Le toit était dangereusement en pente et, calant ses pieds sur les ardoises, il marcha sur l'étroite arête comme un funambule, sa cape bouillonnant autour de lui comme une aile noire. Dans son ancienne existence, cela aurait été un jeu d'enfant, mais il avait tant de mal à garder son équilibre qu'il en oublia sa fatigue et sa douleur et continua d'avancer.

Chaque fois qu'il regardait l'endroit où se dressait Jason - certain qu'entre-temps il aurait disparu -, il était galvanisé de le trouver avec son regard de dément en train d'observer sa progression, de le défier de faire un pas de plus. La lumière de la lune ourlait le contour de son visage et faisait briller la lame de son couteau ruisselant de sang.

Barnabas tentait de calmer son angoisse. Était-il trop épuisé par ses mois d'humanité pour lutter avec quelqu'un de beaucoup plus puissant ? Une rafale les ébranla l'un et l'autre ; Barnabas oscilla un instant, sa cape volant dans le vent, puis il retrouva son équilibre et reprit sa progression. Son cœur battait dans sa poitrine comme un tambour de mauvais augure.

Il arriva enfin derrière Jason qui se retourna. Barnabas songea qu'ils offraient un étrange spectacle, tous les deux perchés sur l'arête du toit, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

Au moment où il allait atteindre sa proie, le vent souffla de nouveau et Jason pivota lentement sur lui-même comme une girouette. Barnabas recula en le voyant continuer à tourner et tourner, comme s'il cherchait un autre assaillant, jusqu'à ce que, convaincu qu'il n'y en avait qu'un, il s'arrête face à lui. Barnabas se baissa, prêt à bondir, tandis que Jason, d'un sourire diabolique, le défiait de lancer la première attaque. Puis il tourna de nouveau sur lui-même, mais cette fois d'une manière un peu trop raide, trop mécanique. C'est alors que Barnabas, stupéfait et horrifié, vit que l'homme ne bougeait pas tout seul, mais qu'il était embroché sur le paratonnerre qui le traversait de part en part et ressortait au sommet de son crâne !

Ce qu'il avait pris pour une ombre menaçante de loin, c'était le sang qui ruisselait sur ses joues. Et sur son cou, deux trous béants suintaient également. Une autre rafale de vent le fit à nouveau tourner lentement, comme un jouet, et quand il fit de nouveau face à Barnabas, celui-ci vit ses yeux vitreux et sa main encore cramponnée inutilement à son couteau.

Barnabas recula. Le cadavre fixait sur lui son sourire diabolique et son regard maléfique et chargé de haine. Qui avait pu faire cela ? Si ce n'était pas Jason le vampire, qui était-ce ? Qui aurait pu avoir la force ou l'agilité de marcher sur ce toit à dix mètres du sol, de soulever un homme du gabarit de Jason et de l'empaler sur cette tige ?

Immédiatement, Barnabas songea à sa famille, à David seul dans sa chambre et aux autres, encore en proie à la terreur. Il redescendit du toit et entra dans la maison par où il en était sorti afin d'arpenter le couloir et d'ouvrir discrètement les portes les unes après les autres. A son soulagement, Carolyn dormait paisiblement, ses cheveux d'or répandus sur son oreiller, un sourire sur les lèvres. Dérangée dans son sommeil, Elizabeth remua quand il entra dans sa chambre et alla vérifier qu'elle était bien seule et qu'il n'y avait personne dans le placard. Ses recherches ne firent qu'accroître son angoisse. De plus en plus effrayé, il entra dans la chambre de Roger, dont il reconnut le ronflement, aussi aristocratique et sonore que sa manière de parler. Ils étaient tous sains et saufs. En entendant un bruit dans l'escalier, Barnabas se retourna.

Willie montait péniblement l'escalier, son pâle visage éclairé par le faisceau de sa torche.

—Barnabas, vous n'avez rien trouvé ? demanda-t-il.

—Je vais aller voir dans la chambre de Julia. Prenez l'arme de Roger. Et ne réveillez personne, surtout.

Willie tourna les talons à contrecœur, mais Barnabas l'arrêta.

—Attendez... Apportez-moi plutôt... un marteau et un pieu.

—Pourquoi ?

—Ce n'est plus un simple rôdeur que nous cherchons, Willie. J'aurais dû vous avertir : Jason, l'intrus que vous avez surpris, est mort et il y a... un vampire.

—Un autre ?

—J'ai vu la plaie caractéristique sur le cou de Jason.

—Oh, bon sang, Barnabas, c'est dingue. Qu'est-ce qui se passe dans le coin ?

Arrivé devant la chambre de David, Barnabas hésita, redoutant ce qu'il allait découvrir. D'une main tremblante, il ouvrit la porte. La chambre était éclairée par des bougies qui faisaient danser les ombres sur les murs. Il entendit des murmures et sentit une légère odeur de sang. Barnabas fut saisi de désespoir. David était étendu sur son lit, la tête cachée par une forme sombre penchée sur lui. C'était Jackie qui le berçait en geignant, l'étreignant dans ses bras blancs, ses cheveux noirs retombant sur leurs deux visages. Les épaules secouées de sanglots, elle chantonnait doucement une berceuse incompréhensible.

Barnabas entra en titubant. En entendant son souffle court, Jackie leva la tête et le regarda. Comme il le redoutait, elle avait les lèvres ruisselantes de sang. Avec le garçon qui gisait sur ses genoux, on aurait dit une piété.

—Vous ! chuchota-t-il. Mon Dieu. C'était donc vous depuis le début.

—Que faites-vous ici ? demanda-t-elle d'une voix grondante.

—Jacqueline, qu'avez-vous fait ?

—Moi ?

—Il est... ? David est mort ?

Elle secoua la tête et Barnabas vit soudain, sous le démon qu'il s'était imaginé, l'enfant au visage délicat, aux joues roses et aux yeux magnifiques. Elle serra David contre elle et répondit d'une voix plus douce :

—Non, il est blessé. Je ne faisais que baiser ses plaies. Mais qu'était-elle donc ? Une enfant des fées ? Une possédée ?

—Baiser ses plaies ?

—Pour les guérir, dit-elle simplement, comme si c'était une évidence.

C'était un démon et elle était devenue folle elle aussi. Barnabas s'approcha, prêt à l'empoigner et à l'écarter, quand David gémit en frissonnant. Il avait du sang séché sur le cou, mais il était vivant.

—Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? demanda Barnabas en s'appuyant sur la table, pensant qu'il allait défaillir.

—Je vous l'ai dit. Jason lui a donné des coups de couteau. Je le soigne avec mes baisers.

Il continua d'avancer et le visage de Jacqueline s'assombrit.

—Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-elle, le regard flamboyant.

—Il a besoin de soins, d'un médecin. Vous allez tout de même me laisser l'emmener... Jackie, qu'est-ce que vous lui avez fait ?

—Je lui ai sauvé la vie, dit-elle en posant la main sur sa joue. Et c'est le seul Collins qui le mérite, ajouta-t-elle durement.

—Que... Comment? Qui êtes-vous ?

—Vous le savez parfaitement. Je suis Miranda du Val.

—Et êtes-vous... Mon Dieu, êtes-vous un vampire ?

—Non, Barnabas. Je suis une sorcière.

Son visage était illuminé par la flamme des bougies, tout comme celui de David, qui s'était paisiblement rendormi. Ils étaient tous les deux rouges comme s'ils venaient de faire l'amour. Et ils étaient si beaux, si rayonnants de la perfection de la jeunesse qu'il était difficile d'imaginer quoi que ce soit de maléfique. Barnabas tendit la main, mais le regard glacial l'arrêta.

—Pas un pas de plus, dit-elle. Laissez-moi m'occuper de lui.

—Je ne peux pas le laisser avec vous, Jacqueline. Vous le savez, enfin !

—Mais il ne court aucun danger. C'est vous que j'étais venu anéantir.

—M'anéantir, moi ?

—Je vous ai traqué, dit-elle d'une voix aigre. Je vous ai appâté avec un faux tapis et vous avez mordu à l'hameçon. Je vous ai mordu dans la tente de ma mère. Une morsure de vampire est facile à imiter. Je vous ai suivi et tourmenté. Ne saviez-vous pas que les feuilles étaient destinées à vous tuer ? Elles y seraient parvenues, la fois suivante.

—Mais pourquoi ?

—Parce que je porte en moi la malédiction.

La pièce bascula. *La malédiction, la malédiction* : les mots résonnaient en lui. La malédiction avait commencé à Salem ; c'était elle, la sorcière qui les avait maudits, la sorcière qui était revenue sous les traits d'abord d'Angélique, et à présent de Jacqueline. Les péchés de ses ancêtres le suivraient toujours et il n'avait fait qu'y ajouter les siens. Jamais il n'y échapperait. Il la regarda, stupéfait, secouant lentement la tête, puis il porta une main à ses yeux pour ne plus voir ce visage.

—Mais vous n'avez plus de raisons de vous inquiéter, Barnabas. J'ai changé. Ma mère et vous êtes venus m'aider. Elle était prête à donner sa vie pour moi. J'ai appris l'amour. Et c'est grâce à cela que vous êtes libre. Je ne vous traquerai plus. (Les flammes des bougies qui tremblaient de plus belle étourdisaient Barnabas.) Elle est venue me sauver, ne voyez-vous pas ? Et maintenant, j'ai sauvé David. Vous êtes libre.

Libre ? Pouvait-il lui faire confiance ? Il fallait qu'il agisse, qu'il fasse quelque chose, mais il était impuissant. Il entendit de nouveau sa voix qui lui parut lointaine.

—Mais vous devriez vous préoccuper de vous-même, disait-elle. Parce que vous êtes en train de mourir.

Julia ! Un médecin dévoué à la famille Collins. Elle saurait quoi faire. Il repartit dans le couloir jusqu'à sa chambre, certain que le temps qui lui était imparti touchait presque à sa fin. Il sentait ses forces l'abandonner. Ce sursaut de vigueur qu'il avait connu n'était que le dernier flamboiement d'un feu qui se meurt. Rien d'étonnant à ce qu'il ne soit pas une menace pour la sorcière. Il payait maintenant le temps qu'il avait passé sans boire de sang. Comme un imbécile, il s'était trop longtemps reposé sur sa dépendance à l'élixir. Une blessure par balle qu'il avait sous-estimée infectait tout son organisme. Son cœur battait trop lentement, trop faiblement, presque en silence. Tout tournait autour de lui, ses jambes se dérobaient et il n'entendait plus que sa respiration haletante et le sifflement de cette lumière blanche qui lui vrillait le crâne.

Il arriva à la porte de Julia et entra en titubant dans sa chambre.

L'unique lampe de chevet projetait une lueur surnaturelle sur le tapis et le lit qui n'avait pas été défait. Il la chercha vainement du regard et il allait repartir quand il vit la trousse médicale sur la table devant la fenêtre. Elle était ouverte et tout son contenu était éparpillé, flacons brisés, ampoules d'élixir vidées, aiguilles et seringues cassées. Il s'appuya en gémissant sur la table en contemplant ce désastre. Qui avait pu faire une telle chose ? La créature qui voulait sa mort avait également attaqué Julia. Le monstre l'avait-il tuée ? Jason était-il passé par là - ou bien était-ce Jackie ? Il laissa échapper un soupir, épuisé. Dehors, les branches des chênes étaient immobiles. Barnabas fixa la nuit et pleura des larmes vides de vampire.

Un bruit sourd dans le couloir l'attira sur le seuil. Agrippé au chambranle, il pria pour que ce soit Julia venue le sauver, mais ce n'était que Willie qui avançait à pas de loup, sa torche d'une main, un marteau et un pieu dans l'autre, jetant des regards effarés de tous côtés.

—Willie, avez-vous vu Julia ? parvint tout juste à demander Barnabas.

—Elle n'est pas dans sa chambre ?

—Non, j'ai peur qu'il lui soit arrivé malheur.

—Eh bien, j'ai vu quelque chose, le vampire - ou je ne sais quoi. Barnabas, je ne veux pas traquer un autre...

—Où cela ?

—Il descendait dans la cave. (Il leva sa torche et le faisceau éblouit Barnabas.) Bon Dieu, Barnabas, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous êtes

dans un de ces états !

—J'irai mieux une fois que j'aurai trouvé Julia. Willie, tous les médicaments ont été détruits...

—C'est pour cela que... Mais peut-être qu'elle en a d'autres quelque part...

Le visage de Willie lui faisait penser à un masque d'Halloween. Barnabas ferma les yeux et écouta son cœur. Il ralentissait et faiblissait encore. De longues secondes s'écoulaient entre chaque battement qui l'ébranlait tout entier. Que lui arrivait-il ? Julia aurait su. Et si elle était morte - tuée par Jason ou le démon qui rôdait dans la maison ? Et tout cela à cause de ses sottises.

—Willie, venez là. Laissez-moi m'appuyer sur vous. (Willie le lorgna d'un air soupçonneux.) Ne vous inquiétez pas, je ne vous ferai pas de mal. J'ai besoin de vous.

Ils descendirent dans l'entrée, Willie soutenant Barnabas qui marchait comme un somnambule, le regard fixe. Les couloirs familiers, le papier peint, les motifs du tapis bougeaient et palpitaient comme s'ils étaient vivants. Des asticots commençaient-ils déjà à lui dévorer les yeux ? Quand ils arrivèrent à l'entrée de l'escalier de la cave, il tituba et faillit tomber dans l'obscurité. Willie le rattrapa de justesse.

—Barnabas, vous êtes sûr de vouloir descendre là-dedans ?

—Il le faut.

—Mais qu'allons-nous faire si nous trouvons quelque chose ?

Barnabas se saisit du marteau et du pieu.

Il flottait dans la vaste cave obscure une odeur de terre et de ciment humide. Entre les énormes piliers et solives sur lesquels reposait la maison étaient entreposés des cartons de livres et de vêtements. Willie alluma l'unique ampoule nue qui pendait au plafond. La faible lumière parvint à peine à dissiper l'obscurité. Des toiles d'araignées s'étiraient entre les canalisations qui couraient au-dessus d'eux et le long des murs. De vieux meubles, un ventilateur cabossé, un climatiseur et un coffre-fort en acier se dressaient comme des sentinelles gardant un territoire. Au centre de la cave trônait une énorme chaudière couverte de poussière.

Willie balaya de sa torche les encoignures et les caisses en marmonnant.

—Y a rien là-dedans. On remonte ?

Et en effet, Barnabas n'entendait aucun bruit et ne sentait pas l'odeur caractéristique de son espèce.

Une partie de la cave au sol en ciment avec une bonde d'évacuation rouillée servait de blanchisserie, et une table à repasser au revêtement brûlé par endroits se dressait à côté d'un lave-linge et d'un séchoir d'un blanc fantomatique. Barnabas remarqua un étroit soupirail où apparaissait une pâle lueur. C'était l'aube. Une fois de plus, le vampire s'échapperait avec le jour et irait se réfugier dans son antre hors de leur portée.

La veilleuse de la chaudière cliqueta et l'appareil s'alluma dans un violent jaillissement de flammes. Willie se cramponna à Barnabas comme un enfant terrifié.

—Il faut que je remonte, sinon je vais me faire dessus.

—Non, Willie, attendez, ne me laissez pas.

La chaudière commençait à gronder. A contrecœur, Barnabas se retourna vers l'escalier, déterminé à continuer sa quête dans les pièces du rez-de-chaussée. La lassitude l'envahissait, mais il fallait tenir bon, s'acquitter de cette dernière tâche avant que cette lumière blanche revienne lui brûler le crâne. Il savait qu'il était mourant. Était-ce cela que Julia redoutait ? Qu'il s'affaiblisse de plus en plus et qu'un jour... quelle fatale ironie ! Être enfin redevenu humain pour ne succomber qu'encore plus rapidement.

Il suivait Willie d'un pas lourd quand il remarqua sous l'escalier une porte qui n'avait pas de poignée.

—Attendez, Willie, qu'est-ce que c'est que cela ? (La porte était seulement munie d'une serrure et paraissait verrouillée de l'intérieur.) Cette porte. Défoncez-la.

—Barnabas, il n'y a rien là-dedans...

—Faites ce que je vous dis !

—Bon, bon, d'accord...

Willie chercha un outil, mais, n'en trouvant pas, soupira et posa la torche sur le sol. Puis il recula et se jeta de tout son poids contre le battant en bois qui se fracassa et laissa jaillir une lumière dorée.

La pièce était une crypte. De grands candélabres de fer forgé portant des bougies ruisselantes illuminaient la chambre souterraine d'une clarté couleur de miel. Des bouquets de lis blancs au cœur moucheté de corail exhalaient leur parfum capiteux. Et au centre de la pièce, ils le trouvaient enfin. Le cercueil était de grande taille, assez large pour deux personnes. Barnabas

remarqua avec une certaine envie que son adversaire avait beaucoup de goût : l'ébène poli luisait et les courbes étaient magnifiques.

—Je crois... que nous avons trouvé notre vampire, dit-il.

—A votre avis, qui c'est ? demanda Willie.

Bien décidé à mener sa quête à son terme, rassemblant toutes ses forces et luttant contre ses vertiges, Barnabas empoigna fermement le pieu d'une main et le marteau de l'autre.

—Ouvrez le cercueil. Et reculez-vous.

Pour une fois, Willie obéit. Peut-être était-il curieux aussi et avait-il hâte de dissiper ces incertitudes. Barnabas se campa, genoux tremblants, le pieu et le marteau levés. Lentement, Willie souleva le couvercle, qui ne grinça pas comme le cercueil de Barnabas, qui émettait toujours un mélodieux gémissement, mais s'ouvrit avec un soupir.

Willie fit un bond en arrière et Barnabas l'imita, mais il entendit les pas de Willie remonter précipitamment l'escalier.

—Je ne peux pas regarder ! Pas elle !

Quand Barnabas vit qui était allongé dans le cercueil, il baissa lentement les bras.

Julia gisait sur un lit de satin couleur safran, les mains croisées sur sa poitrine. Un lis glissé entre ses doigts répandait un peu de son pollen pourpre sur sa robe. Son visage était comme de l'ivoire ciselé, avec des ombres creusées, et sa peau, comme de l'ambre translucide. Ses cheveux avaient retrouvé leur éclatante couleur auburn et ses hautes pommettes brillaient sous ses cils couleur cannelle. Il s'émerveilla devant sa silhouette dont la soie moulait les courbes voluptueuses. Elle était magnifique.

Il leva le pieu. Il devait la libérer. Il ne fallait pas laisser le vampire qui l'avait mordue la condamner à la vie qu'il avait lui-même connue. Il posa la pointe sur le cœur, hésita un instant, puis leva le marteau, mais sa main tremblante ne put porter le coup.

Il s'effondra sur le corps, tremblant de culpabilité. C'était lui, l'être malfaisant. Elle avait tout sacrifié pour lui et il l'avait écartée, traitée avec mépris et, pire encore, avec indifférence. S'il était seulement resté avec elle, l'avait aimée et protégée, rien de cela ne serait arrivé. N'y avait-il aucun moyen de se racheter, aucune pénitence ? Il releva la tête et contempla le visage immobile. Il lui frôla la joue. Puis, lentement, il lui caressa les bras. Elle était tiède et souple, même dans la mort. Il se pencha, l'embrassa

doucement, ainsi qu'il aurait dû le faire dans la vie. Il la serra contre lui et l'étreignit, la tête sur sa poitrine.

Pendant de longues minutes, il resta immobile, écoutant le battement régulier de son cœur. Elle allait se réveiller.

—Julia, je suis mourant, souffla-t-il, ses lèvres sur les siennes. N'est-ce pas un châtement suffisant ? (Les flammes des bougies vacillèrent alors qu'il levait de nouveau le pieu.) Pardonne-moi, murmura-t-il.

Et, rassemblant son courage, il leva le marteau et l'abattit de toutes ses forces. Au même instant, les yeux bruns s'ouvrirent et la main de Julia se leva et lui saisit le poignet au vol.

—Barnabas, chuchota-t-elle.

Il la fixa, épouvanté. Ce n'était plus un visage magnifique, mais une terrifiante apparition. Ses yeux et ses narines suintaient de rouge et ses lèvres retroussées découvraient des crocs étincelants. Il dégagea sa main et leva de nouveau le marteau, le pieu bien pointé entre les côtes.

—Je le dois... pardonne-moi, mais il le faut... Je ne peux pas te laisser... Mon Dieu, comme tu dois me mépriser !

Il ferma les yeux et frappa.

Il eut à peine le temps de s'en rendre compte qu'il se retrouva projeté à l'autre bout de la pièce contre le mur et s'affala sur le sol. Il roula sur lui-même en gémissant et s'évanouit. Quand il rouvrit les yeux, elle était devant lui, le visage flamboyant.

—Je ne pourrai jamais te mépriser, Barnabas, dit-elle.

—Julia... dit-il avec peine. Tu es... une vampire ?

—Tu n'avais pas deviné ? Les aiguilles. J'ai été contaminée quand j'ai mélangé mon sang au tien. J'ai lutté si longtemps, trop longtemps, pour que tu restes humain, pour que nous le restions tous les deux.

Elle s'avança vers lui, royale, avec ses cheveux de cuivre et ses yeux couleur de topaze.

—Mais... tu as toujours été une praticienne si soigneuse...

—Oui. J'ai dû commettre des imprudences. Ou bien depuis le début je désirais inconsciemment te rejoindre dans ton monde.

Elle se rapprocha encore et il fut de nouveau ébahi devant sa beauté. Sa peau était lumineuse et son corps, souple comme celui d'un félin. Mais quelque chose dans son allure l'effrayait. Il recula contre la paroi.

—Julia. David est blessé. Gravement. Tu es son médecin. Cette fille est possédée, elle est folle. Nous devons le soigner.

Elle éclata d'un rire de gorge.

—Comment se fait-il, Barnabas, que tu ne penses qu'aux autres alors que c'est toi qui es en danger ?

Il voulut se lever, mais il retomba avec un cri de douleur.

—Mais... David...

—Les enfants n'ont pas besoin de nous. Jackie le sauvera, car, comme tu le sais désormais, c'est le don qu'elle possède. Elle a des pouvoirs étonnants. J'ai dû la combattre elle aussi pour te garder en vie. Cela m'a affaibli...

—Et je me suis montré si ingrat... Il est arrivé quelque chose de terrible, Julia : le remède... les ampoules sont toutes brisées... L'élixir...

—Il n'y en a plus.

—Ta grande découverte !

—Comment pouvais-je continuer à en préparer une fois que j'ai été infectée ? Mon sang était contaminé.

—Alors c'était toi dans la forêt ? comprit-il soudain.

—Oui, répondit-elle d'une voix argentine. L'ouvrier a été ma première victime. Je n'avais qu'un désir : boire du sang. Mais quand j'ai vu que tu allais traquer le vampire, j'ai tenté de t'effrayer afin que tu ne me découvres pas. Il me fallait du temps...

—Mais... Ta morsure ne m'a pas transformé...

—Non, dit-elle en se penchant sur lui en souriant.

—Pourquoi ? demanda-t-il, paniqué.

—Le destin joue des tours. Le traitement a réussi. Tu es finalement devenu humain, alors que moi...

L'odeur puissante des lis lui montait aux narines. Il chercha à la repousser.

—Mais l'ouvrier est devenu... ?

—C'est l'œuvre de Jackie, pas la mienne. Elle l'a sorti de sa fosse et en a fait son esclave. Mais tout cela est terminé, à présent. (Son regard vira au corail, puis au vermillon, et des flammes étincelèrent dans ses pupilles.) Je t'attendais. (Ses cheveux cuivrés flamboyèrent tandis qu'elle balayait la crypte d'un geste large.) J'ai tout préparé pour notre mariage.

Il ferma les yeux.

—Il est trop tard. Tu m'as mis en garde... et tu avais raison. Et maintenant... je suis... Julia, je suis vieux et mourant.

Elle s'agenouilla à côté de lui et il fut ébloui par son sourire empressé. Ses yeux flamboyants l'hypnotisaient et il vit sur ses lèvres une cruauté qu'il n'aurait jamais imaginée chez sa douce Julia.

—Je peux te rendre ta jeunesse, dit-elle. (Elle posa une main sur son épaule et l'autre sur son front, lui renversant la tête en arrière. Ses dents scintillèrent et ses yeux s'embrasèrent.) Je dispose d'un nouveau remède.

Il se débattit faiblement, mais elle le tenait sous son emprise. Elle se baissa et il sentit l'exquise douleur quand ses dents transpercèrent sa chair. Elle resta un instant immobile, puis elle fondit sur lui et l'enveloppa dans son étreinte. Il geignit quand elle commença à boire. Il avait souvent imaginé la terreur de ses victimes, mais jamais il n'avait pensé que ce serait ainsi : cette totale impuissance, les membres et la volonté paralysés. *C'est le destin que je mérite*, songea-t-il, alors qu'il sombrait dans l'inconscience : *mourir ainsi que j'ai vécu*. La lumière commença à faiblir dans son esprit comme la flamme d'une bougie qui décroît et que l'on souffle. Il jeta ses bras autour de son cou et s'abandonna à elle.

Les ténèbres l'envahirent. Il était ballotté dans des eaux noires, soulevé par une vague puis rejeté contre un récif, emprisonné dans les algues tourbillonnantes, puis emporté de nouveau et fracassé sur des rochers. Il mourut, encore et encore, chaque fois repris par la mer et rejeté sur une grève impitoyable, le cœur tremblant, tandis que Julia – Julia ! - le vidait de son sang et ne laissait plus qu'une coquille vide. Son cœur palpita encore un peu, puis il y eut un dernier battement et ce fut le silence.

Il aurait souri si son visage n'avait pas été qu'un masque sans vie. Il s'était toujours demandé s'il pourrait voir la mort lorsqu'elle arriverait. S'il ferait montre de courage ou de lâcheté. Mais à présent, cela n'avait plus d'importance. Il flottait sur un océan de ténèbres, dérivant jusqu'à un rivage où il s'échoua, immobile, seul et abandonné. Puis quelque chose le tira sur le sable.

Il ouvrit les yeux et, dans un brouillard, vit Julia à genoux à côté de lui.

—C'est enfin notre nuit de noces, dit-elle en souriant. D'un coup d'ongle, elle se fit une entaille à la gorge. Le sang commença à couler et elle chuchota :

—Viens, envole-toi avec moi.

Elle se baissa vers lui et il se mit à boire, se disant qu'il devait rêver, car cela aussi était un tour cruel de la mort. Puis, lentement, la chaleur revint en lui. Ses veines se remplirent comme un fleuve asséché après une averse, et son cœur recommença à battre.

David et Jacqueline avaient passé la journée à visiter les bâtiments du XVIII<sup>e</sup> siècle de Mystic Seaport. Rouges d'excitation, ils firent irruption dans le salon de l'auberge Randall's Ordinary.

—Barnabas, tu as manqué cela ! s'écria David. Où étais-tu passé toute la journée ?

—J'étais ici avec Julia, répondit-il. Elle lui prit la main en souriant.

—Nous avons vu un atelier de voilerie avec d'immenses pièces de toile et de vieilles alènes, dit David. J'ai essayé d'en enfoncer une, mais je n'ai même pas pu percer la toile !

—C'est vrai ?

—Et nous avons vu une démonstration de tressage de cordages, renchérit Jackie. Ils se sont mis à une cinquantaine de mètres l'un de l'autre et ils ont tressé quatre cordes en une seule, comme par magie.

—Il y a un atelier avec d'énormes rouages et des courroies de cuir qui actionnent des scies et des tours à bois.

—Et il y a plein d'herbes et de savons à la boutique de l'apothicaire !

—Vous vous êtes amusés, dit Julia.

—Et ces magnifiques goélettes ! Toutes voiles dehors. Il faut que vous veniez les voir.

Julia sourit aux deux adolescents qui débordaient de joie et Barnabas la trouva particulièrement jolie ce soir. Elle avait le teint éclatant et ses yeux brillants rehaussaient ses cheveux couleur de cuivre.

—Tu viendras voir les bateaux avec nous ? demanda David à Barnabas. Je suis sûr que tu adoreras.

—Bien sûr. Il fait presque nuit, non ?

—Aucune importance, dit Jackie. Ils ont l'air encore plus mystérieux quand on se dit qu'ils ne vont rester qu'une seule nuit au port.

—L'un d'eux s'appelle le *Joseph Conrad*, dit David. Cet auteur a écrit un livre qui s'appelle *Au Cœur des ténèbres*. Et je l'ai lu, même.

—Quel rat de bibliothèque ! se moqua Jackie en riant. Tu ne sors jamais le nez de tes livres.

Tandis qu'ils longeaient tous les quatre les quais au clair de lune, David et Jacqueline se chamaillèrent à propos du *Joseph Conrad*, l'un disant que c'était un brigantin et l'autre, un trois-mâts, et pour décider quelle voile était le cacatois. Barnabas et Julia marchaient main dans la main, rayonnants et

élégants. La lune laissait un sillage argenté sur la mer, et les mâts de la splendide vieille goélette oscillaient sur le ciel. On aurait pu imaginer qu'elle était chargée de tonneaux d'huile de baleine, avec une énorme ancre noire et des cordages gros comme le bras. Le bateau tanguait et grinçait, tirant sur ses lourdes amarres comme s'il voulait s'élancer sur l'océan.

Ils montèrent sur le pont. Julia appuya aux haubans sa silhouette svelte et gracieuse et contempla les flots. Barnabas alla au poste de commande, fasciné de voir que la boussole fonctionnait toujours. David grimpa dans les gréements jusqu'au nid-de-pie et leur fit signe, ses bras luisant sous la lune. Jacqueline se rendit à l'avant et se pencha sur le beaupré. De la main, elle caressa doucement la figure de proue sculptée, une femme à la robe et aux cheveux flottants comme emportés par le vent. Son visage était serein et, dans les pans de sa robe, étaient repliées ses ailes d'ange.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Epilogue



*Salem — 1692*

Le jour où Benajah Collins s'installa dans la maison construite par le père de Miranda, la forêt se dressait à une centaine de mètres de l'étang des castors. Plus tard dans la soirée, sa femme, ses six enfants et lui ne remarquèrent pas que les cèdres étaient alignés le long de la rive. Le petit Peter, tôt levé et impatient d'explorer ce nouveau terrain de jeux, avait déjà de la vase jusqu'aux chevilles quand il vit les serpents noirs qui s'enroulaient autour de ses pieds. Il courut prévenir sa mère, mais elle ne lui prêta pas attention, car elle préparait le déjeuner et avait les mains dans la farine. Quand elle remarqua que presque tout le petit bois était épuisé et que le feu était éteint, elle appela son aîné, Edward, un robuste garçon de quatorze ans, pour qu'il aille chercher un peu de bois. Son bébé pris de coliques dans les bras, elle alla jeter un coup d'œil à la fenêtre.

Les arbres, qui se dressaient à une certaine distance la veille, semblaient plus proches ce matin, mais alors qu'elle apaisait les pleurs de l'enfant et en grondait un autre qui s'accrochait à ses jupes, elle se dit qu'elle avait sans doute mal vu. Avec tout ce travail pour décharger leurs affaires du chariot, elle n'avait guère eu le temps de les observer.

Elle était à son évier en train de laver les couches sales du bébé quand elle leva les yeux et vit les arbres de l'autre côté de la cour, mais cette fois encore elle se contenta de hausser les épaules, et, irritée par ce qu'elle jugeait comme un péché de paresse, elle alla réveiller son époux qui était endormi dans son fauteuil. Après le dîner, où Edward ne parut pas, ce qui l'agaça plus que cela ne l'inquiéta, elle porta la vaisselle à son évier. Elle récurait le gril quand la pièce s'assombrit et, cette fois, elle constata que quelque chose avait changé. Les arbres se dressaient devant sa fenêtre, cachaient le soleil et griffaient la vitre de leurs branches.

Plus tard, on raconta que les Naumkeags avaient coupé les arbres et s'étaient cachés derrière leurs troncs. Des années plus tard, d'autres expliquèrent dans des publications scientifiques comment ces arbres avaient attaqué cette innocente famille. Des physiciens firent des démonstrations mathématiques et des prêcheurs invoquèrent les miracles bibliques du monde invisible. Les récits, comme c'est souvent le cas, divergeaient dans la description des restes que l'on découvrit. Certains parlaient d'un vêtement ou d'un jouet d'enfant. Mais la plupart disaient qu'il ne restait plus rien.

Metacomet emmena Miranda jusqu'au lac au-delà de la grande vallée, un endroit qu'elle brûlait de visiter depuis son enfance. Il lança son canoë en écorce de bouleau et ils pagayèrent jusqu'au centre et s'y laissèrent dériver. La surface immobile de l'eau ressemblait à une grande pièce de soie tendue sur un métier à tisser géant. Elle distingua le fond - un obscur univers.

Au bord du lac, les arbres formaient une file compacte. De la neige restait dans les endroits ombragés du rivage. Les branches étaient nues, mais elles étaient nimbées de rose. Elle savait que si elle regardait le moindre rameau, elle distinguerait les bourgeons rouges prêts à éclore.

—Vois, Metacomet. Les arbres sont roses comme l'aube.

—La mort n'est qu'une saison, opina-t-il en souriant.

Elle laissa traîner sa main dans l'eau, y laissant un sillage scintillant.

—Revivrons-nous ? demanda-t-elle.

—Encore et encore. Peut-être que la prochaine fois tu naîtras de l'eau.

—Je me rappelle l'expédition sur ton village quand j'étais enfant, et tous ces morts. (Il fit une petite moue triste.) Je me rappelle quand tu nous as hissées sur ton cheval, ma mère et moi, et que tu nous as emmenées jusqu'au camp des Wampanoags. C'était toi, n'est-ce pas ? J'ai vu ton collier de griffes d'ours.

—C'était la deuxième fois que ta mère était là avec nous.

—Quand est-elle venue la première fois ?

—Avant ta naissance, quand elle cherchait l'Homme Noir.

—Pourquoi ?

—Elle voulait un enfant et avait attendu bien des années. Elle pensait qu'il exaucerait son souhait.

—Où a-t-elle trouvé le courage de s'aventurer dans la forêt ?

—Je ne sais pas, mais elle a découvert notre camp. Et elle a trouvé l'Homme Noir ?

—Elle m'a trouvé.

—Tu m'as toujours appelé ta fille, mais je me suis toujours demandé : est-ce le cas ?

—Autant que je me souviens.

Elle se tut. Le lac s'étendait au loin, bordé d'arbres, jusqu'à rejoindre le ciel.

—Oh, les légendes de la Création ! dit-elle finalement en s'allongeant dans le canoë pour contempler les nuages. Parle-moi du Grand Esprit.

Metacomet contempla le lointain et donna un coup de pagaie. Son visage était ridé comme une feuille desséchée et les traces de ses deux balafres étaient de longues larmes.

- Cautantowwit créa un homme et une femme avec de la pierre, mais cela ne lui plut pas et il les brisa en mille morceaux, puis il façonna un homme et une femme avec un arbre. Avec l'aubier et l'écorce. C'est ce qu'il fit. Les arbres sont donc la source de l'humanité. Les âmes de nos ancêtres habitent dans les arbres. Quand tu voles, Sisika, tu files parmi ces âmes.

Elle réfléchit longuement.

—Tu dis seulement cela pour me rendre heureuse.

—C'est une belle légende.

Le canoë dériva jusqu'à n'être plus qu'un petit point au loin sur l'eau.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Note sur l'auteur



Lara Parker, de son vrai nom Lamar Rickey Hawkins, a joué le rôle d'Angélique dans la série *Dark Shadows*. Elle a grandi à Memphis, Tennessee, étudié au Vassar College, et obtenu son diplôme d'art dramatique à l'Université d'Iowa et sa maîtrise d'écriture créative à l'Université Antioch de Los Angeles. Elle habite avec son mari à Topanga Canyon, en Californie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Remerciements



Un roman exige les nombreux et pénibles efforts de quantité de personnes pour aboutir. Je n'aurais pu estimer ce livre terminé sans remercier Jim Pierson, qui, avec son dévouement infaillible, a su entretenir la flamme et protéger l'esprit de *Dark Shadows* pendant toutes ces années. Je suis immensément reconnaissante à ma patiente et compréhensive éditrice, Caitlin Blasdel, pour ses précieux conseils et son soutien pendant que *Tor* attendait - longuement - le manuscrit. Je ne saurais exprimer parfaitement tout ce que je dois à mon coauteur Debbie Smith et au lecteur Roy Isbell, qui ont consacré des heures à fouiller le texte et fournir leur précieuses contributions aux personnages et à l'intrigue. Je remercie également Vera Marano, pour ses abondantes recherches, ainsi que Ray Isbell, qui m'en a suggéré le titre, *The Salem Branch*. J'aimerais aussi me vanter de ma bonne fortune d'avoir eu des mentors talentueux au Creative Writing Program de l'Université Antioch de Los Angeles. Dodie Bellamy, Marcos McPeck Villatoro, Nancy Zafiris et Jim Krusoe m'ont guidée dans le labyrinthe de la forme romanesque et — dans le cas particulier du roman de vampires — ont aimablement partagé avec moi leurs talents littéraires. Plus que tout, je renouvelle ici mon affection pour mon mari, Jim Hawkins, qui, grâce à son intuition en matière d'histoires d'horreur, m'a aidée à franchir les passages les plus effrayants. À tous, je demeure redevable.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)